

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1891

Compilé article par article en continu

# Le Messager Evangélique – Année 1891

---

## TABLE DES MATIERES

Lettres de J.N.D. ....	4
Lettre de J.N.D. n° 1 – ME 1891 page 3 .....	4
Lettre de J.N.D. n° 2 – ME 1891 page 28 .....	7
Lettre de J.N.D. n° 3 – ME 1891 page 51 .....	9
Lettre de J.N.D. n° 4 – ME 1891 page 69 .....	10
Lettre de J.N.D. n° 5 – ME 1891 page 90 .....	13
Lettre de J.N.D. n° 6 – ME 1891 page 104 .....	15
Lettre de J.N.D. n° 7 – ME 1891 page 131 .....	17
Lettre de J.N.D. n° 8 – ME 1891 page 146 .....	19
Lettre de J.N.D. n° 9 – ME 1891 page 163 .....	21
Lettre de J.N.D. n° 10 – ME 1891 page 189 .....	22
Lettre de J.N.D. n° 11 – ME 1891 page 229 .....	24
Lettre de J.N.D. n° 12 – ME 1891 page 249 .....	26
Lettre de J.N.D. n° 13 – ME 1891 page 276 .....	28
Lettre de J.N.D. n° 14 – ME 1891 page 290 .....	30
Lettre de J.N.D. n° 15 – ME 1891 page 312 .....	33
Lettre de J.N.D. n° 16 – ME 1891 page 326 .....	35
Lettre de J.N.D. n° 17 – ME 1891 page 349 .....	37
Lettre de J.N.D. n° 18 – ME 1891 page 370 .....	39
Lettre de J.N.D. n° 19 – ME 1891 page 338 .....	42
Lettre de J.N.D. n° 20 – ME 1891 page 427 .....	44
Lettre de J.N.D. n° 21 – ME 1891 page 432 .....	46
Lettre de J.N.D. n° 22 – ME 1891 page 456 .....	48
Lettre de J.N.D. n° 23 – ME 1891 page 471 .....	50
Lettre de J.N.D. n° 24 – ME 1891 page 475 .....	52
Notes prises dans une suite de méditations sur la première épître de Jean .....	54
1 <sup>ère</sup> méditation .....	54
2 <sup>e</sup> méditation .....	59

3 <sup>e</sup> méditation .....	67
4 <sup>e</sup> méditation .....	74
5 <sup>e</sup> méditation .....	79
6 <sup>e</sup> méditation .....	86
7 <sup>e</sup> méditation .....	92
8 <sup>e</sup> méditation .....	98
9 <sup>e</sup> méditation .....	105
Quelques remarques sur 2 Pierre 3 .....	113
Le Fils de Dieu (Bellett J.G.) .....	120
1. Son existence éternelle et sa divinité .....	120
2. Son humanité.....	130
3. Sa dépendance.....	142
4. «Elevé dans la gloire» (1 Timothée 3: 16).....	154
5. Sa domination sur toutes choses.....	168
6. Il remet le royaume.....	183
Pensées .....	196
ME 1891 page 140 .....	196
ME 1891 page 160 .....	196
ME 1891 page 180 .....	196
ME 1891 page 200 .....	196
«Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ».....	197
La résurrection - Vérité fondamentale de l'Evangile .....	208
Méditations sur le livre de Ruth (Rossier H.).....	221
Chapitre 1 .....	221
Chapitre 2 .....	225
Chapitre 3 .....	228
Chapitre 4 .....	230
Méditation de J.N.D. n° 36.....	233
Caractères de l'épître aux Philippiens et des deux épîtres aux Corinthiens .....	235
Dieu créant toutes choses et réconciliant toutes choses avec lui-même par son Fils.....	236
Double témoignage des Ecritures au sujet du gouvernement du monde et de l'Eglise .....	241

## Lettres de J.N.D.

---

### Lettre de J.N.D. n° 1 – ME 1891 page 3

Darby J.N.

à Mr M.

Nîmes, 26 janvier 1851

Je vous remercie, cher frère, des nouvelles que vous me donnez de X..., et je bénis Dieu de tout mon coeur de ce qu'elles sont bonnes. En général, grâces à Dieu, c'est un moment où Dieu agit en amenant les précieuses âmes à la connaissance de Jésus. L'oeuvre est sans beaucoup d'apparence, mais elles viennent de tous côtés.

Voici ce que je crois être la vérité pratique à l'égard de la sacrificature. Il faut se souvenir qu'elle s'exerce en grâce pour nous, non sur notre demande, mais avant. C'est: «Si quelqu'un a *péché*, nous avons un Avocat», — non, si quelqu'un se repent et va vers Lui. Lorsque Jésus a lavé les pieds de ses disciples, ce ne sont pas les disciples qui l'avaient demandé. Cela étant compris, voici, il me semble, à l'égard de quoi la sacrificature s'exerce. Vous remarquerez que, dans ce passage (1 Jean 2: 1-12), il est dit «Jésus Christ, le juste», et qu'il s'agit de marcher dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière (Voyez 1 Jean 1: 7). Or la justice de Dieu, qui est nôtre en Christ, nous a placés devant Dieu sans voile dans la lumière, et il s'agit d'y marcher étant sur la terre, quoique nous soyons faibles, tentés, et que nous bronchions trop souvent. Il ne s'agit pas d'y arriver par la sacrificature; nous y sommes, par la justice, en Christ; il s'agit de maintenir la communion avec Dieu dans cette lumière, de marcher sur la terre de manière à le glorifier comme nous le connaissons là, et ainsi d'être lumière. Nous étions ténèbres, nous sommes lumière dans le Seigneur. Christ aussi, comme présent devant Dieu pour nous, porte nos noms sur son coeur, de sorte que nous sommes l'objet des affections de Dieu selon sa réponse au coeur de celui qui nous présente. Puis il porte notre jugement selon la lumière et les perfections de Dieu, de sorte que la question de la justice n'intervient qu'en notre faveur, selon l'acceptation de Christ, et la question de l'amour, pour que nous soyons les objets de l'affection du Père pour Jésus, des droits de celui-ci sur le coeur du Père. L'activité de son intercession s'exerce pour nous faire obtenir ce qui est nécessaire, afin de nous maintenir en rapport avec la pleine affection et la sainteté du Père et de Dieu, selon la position dans laquelle Christ, notre Chef, se trouve. Cela s'accomplit en ce que nous obtenons toute la lumière et la force dont nous avons besoin. Il a commencé par obtenir pour nous le Saint Esprit, afin que nous connaissions la position dans laquelle nous sommes placés par lui, et que nous soyons moralement capables d'en jouir. Or si nous bronchons, ces relations, sans être aucunement changées, sont cependant troublées dans leur exercice, troublées précisément parce qu'elles existent: le Saint Esprit, qui en est la lumière et la force, est contristé; mais la grâce de Dieu en Christ envers nous, et notre justice devant Dieu, le Père, ne sont pas altérées. Est-ce que le

Père peut admettre le péché et nous bénir, comme si rien n'était arrivé? Non, la chose est impossible, ce ne serait pas la bénédiction. Cependant rien ne nous est imputé. La sacrificature de Christ est le moyen par lequel toutes nos fautes et toutes nos faiblesses deviennent l'occasion de l'opération de la grâce qui nous purifie et qui nous affermit; les fautes extérieures deviennent le moyen d'une plus profonde connaissance de soi-même, d'un dépouillement beaucoup plus complet, et de l'expérience de la grâce qui est en Christ. Nos faiblesses nous font comprendre que la puissance de Christ repose sur nous, que sa grâce nous suffit, cette grâce qui nous enseigne à en avoir fini avec nous-mêmes pour ne vivre que de Christ. Nous acquérons ainsi plus de calme, plus de sainteté, plus d'humilité, en un mot plus de connaissance de Dieu et de Celui qui est dès le commencement; immense bénédiction, qui remplace notre misérable moi par le Seigneur lui-même! Nous nous approchons du trône de la grâce, y ayant déjà la sacrificature; la fonction de celle-ci s'exerce sans que nous le demandions, ainsi que je l'ai fait observer. Je ne puis que signaler ici le grand principe selon lequel cette sacrificature s'exerce. Si quelque détail vous manquait encore, vous pourriez, cher frère, m'en informer.

Quant à la question si des chrétiens peuvent être retranchés de cette terre, il n'est pas douteux qu'ils puissent l'être. 1 Corinthiens 11 le constate, ainsi que le cas d'Ananias et de Sapphira, et 1 Jean 5: 16. Il ne faut pas confondre le gouvernement de Dieu avec le salut. Dieu sait tout d'avance, et fait tout pour sa gloire; mais il gouverne de manière à manifester son caractère. Que les résultats de l'oeuvre de Christ soient pour l'éternité, je n'en doute pas, quoique nous soyons incapables de juger chaque cas individuellement. D'autre part, un homme qui a été très béni dans sa carrière en général, peut succomber et céder à Satan sur quelque point qui rende nécessaire l'intervention de Dieu en gouvernement. Mais l'éternité manifesterait la souveraine grâce du salut qui nous place tous dans la gloire de Christ, et, en même temps, les fruits des travaux dont nous avons été rendus capables par l'Esprit et au sujet desquels, en ce qui concerne la récompense, son gouvernement s'exerce, Ceci est grâce sur grâce, et tout est arrangé d'avance par Dieu pour sa gloire, dans la manifestation de lui-même, pour l'éternel bonheur et l'instruction de ses créatures. «Pour ce qui est de s'asseoir à ma droite ou à ma gauche, n'est pas à moi pour le donner, sinon à ceux pour lesquels il est préparé par mon Père». Le châtement s'exerce sur la terre: il peut aller jusqu'au retranchement, toujours «afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde», mais le péché qui va jusque-là nous sort du domaine de la charité de l'Eglise en intercession. Pierre, par exemple (Actes des Apôtres 5: 1 et suivants), s'indigne et n'intercède pas. Il est très important pour la gloire de Dieu et pour le bien de l'Eglise et pour notre sainteté, que les deux principes des privilèges de l'Eglise et de notre responsabilité, soient maintenus en plein. Or la responsabilité est toujours en rapport avec nos privilèges; on attend davantage, dit le Seigneur, de celui à qui il a été beaucoup donné. Les privilèges donnent la mesure de notre responsabilité et le courage nécessaire pour y faire face, parce que les privilèges, étant une grâce, deviennent un motif et une force (Voyez Philippiens 3). Il faut distinguer le salut, la rédemption absolument accomplie pour nous placer pour toujours, sans péché, dans la présence d'un Dieu d'amour, d'un Père, et la gloire qui est à la fin de la lice en rapport avec

l'oeuvre de l'Esprit. On ne serait pas dans la lice, si l'on n'était pas sauvé. Israël combat en Canaan, parce qu'il y est et que son rachat d'Egypte est un fait accompli. Les cas d'Acan et de Gabaon montrent clairement la responsabilité — les faits qui se passent avant la prise de Jéricho, et cet événement lui-même, montrent que la toute puissance de Dieu est là pour celui qui sait s'en servir, quels que soient les exercices par lesquels nous devons passer. Seules la direction de Dieu et la spiritualité, nous rendent capables de savoir quand il faut insister sur la responsabilité et quand il faut annoncer la grâce. Seulement il faut se souvenir (je ne parle pas de la loi) que toute responsabilité dépend de l'existence d'une relation. Un fils est responsable de se conduire comme fils, parce qu'il l'est, un chrétien de se conduire comme chrétien, parce qu'il l'est, c'est-à-dire qu'il est sauvé, enfant de Dieu, cohéritier de Christ, ayant la vie éternelle, aimé comme Jésus est aimé. C'est ce qui donne sa forme à notre responsabilité.

Quant aux sacrifices pour le péché, vous en trouverez quelque chose dans les «Etudes sur la Parole de Dieu». Christ mange le sacrifice, en prenant sur son coeur tout ce qui, dans nos actes, pourrait nous empêcher d'être bénis, mais il le fait comme un service saint, accompli dans le lieu très saint, pour la joie de son amour. Nous le faisons, lorsque nous pouvons réaliser la valeur du sacrifice de Christ en faveur d'un chrétien qui a péché, ayant ainsi l'assurance de la faveur de Dieu envers lui, précieuse pensée à l'égard d'un membre de Christ et de la pleine restauration qui en est la conséquence. Mais il faut de la foi, il faut être en communion avec l'amour du Seigneur, pour faire cela en vérité. C'est la fonction d'un sacrificateur; elle s'accomplissait dans le lieu très saint; voyez Nombres 18, qui ne peut être qu'une figure.

Je crois qu'il est possible qu'un chrétien se suicide, mais cela suppose que Satan a gagné sur son esprit un ascendant qui revêtira le caractère de la folie ou de la mélancolie. Il ne peut y avoir, par conséquent, rien de plus pénible et de plus humiliant. Cela ferme la bouche à tous. Hélas! cher frère, ce fait est arrivé dernièrement à un jeune homme, qui avait glorifié le Seigneur dans sa conduite, mais qui, déjà auparavant, avait été troublé par un abattement profond. Pour moi, je trouve qu'un tel événement est un des plus solennels qui puissent arriver.

Je termine, cher frère, car le temps presse; je suis un peu surchargé d'occupations, quoique en réalité cela ne puisse pas se dire; bien plutôt, je suis faible pour accomplir tout ce que la bonté de Dieu met sur mon chemin.

Soyez assuré de toute mon affection. Je vous expédie la brochure que vous demandez. Saluez affectueusement nos chers frères. Je tiens plus à les voir qu'ils ne peuvent, je crois, le désirer, et j'ai une pleine confiance que Dieu m'accordera cette grâce.

Votre affectionné en notre précieux Sauveur et Maître.

Que Dieu bénisse votre travail!

## Lettre de J.N.D. n° 2 – ME 1891 page 28

Darby J.N.

à Mr M.

Saint-Hippolyte, mai 1851

Cher frère,

Je réponds brièvement à vos questions, selon ma capacité.

En général «âme» et «esprit» sont à peu près équivalents, étant employés d'une manière un peu vague en contraste avec le corps, pour signifier la partie spirituelle, immortelle, responsable, et intelligente de l'homme. Dans le passage que vous citez, l'apôtre, il me semble, prenait soin d'étendre la sanctification à l'homme tout entier, en désignant dans ce but tout ce qu'on peut distinguer en lui. Sans doute, l'Esprit a voulu nous faire distinguer ces choses en nous-mêmes. La différence entre elles me semble être celle-ci: il y a *le corps*, qui est serviteur de l'intelligence et de la volonté, en bien et en mal, et le canal des impressions de ce qui est en dehors de nous, le vase et l'instrument de nos passions; il n'est pas besoin que je m'étende sur cela. *L'âme* est la vie naturelle, où siègent les affections et toute l'action vitale qui nous distinguent de l'existence végétale; elle suppose une volonté et plus ou moins d'intelligence. Ainsi une bête a une âme, une âme inférieure, sans doute, sous tous les rapports, mais elle en a une; elle aime, elle connaît, elle veut: je ne dis pas une âme immortelle, mais une âme. Mais il est dit que *Dieu souffla dans les narines* de l'homme un souffle de vie; et l'homme est devenu une âme vivante, c'est là ce qui distingue essentiellement l'homme de la bête. Dieu a fait que toutes sortes d'animaux sortissent de la poussière pour être des êtres vivants, selon sa volonté suprême; mais il n'a jamais lui-même soufflé l'esprit de vie dans leurs narines; c'est pourquoi nous sommes (Actes des Apôtres 17) «la race de Dieu». Or nous pouvons nous élever en conséquence, pour nous rendre indépendants, raisonner sur Dieu, vouloir être comme lui, ou au contraire recevoir des communications que nous fait son Esprit, sentir notre responsabilité, nous soumettre à lui, vouloir subjectivement, c'est-à-dire obéir de coeur. Nous occuper de ses pensées, les recevoir comme soumis à lui, c'est la sanctification de l'Esprit. Les affections de l'âme peuvent avoir le moi pour centre, ou être ordonnées selon Dieu, et ainsi être sanctifiées. Souvent, comme j'ai dit, *l'esprit*, point de contact de l'âme avec Dieu, est compris dans l'expression «âme», puisque c'est par ce souffle (esprit) de vie que l'homme est devenu âme vivante. Le *coeur* est l'âme envisagée du côté des affections, et souvent les affections mêmes, comme nous disons: «de tout son coeur», «il a beaucoup de coeur», etc. *L'esprit* est l'âme envisagée du côté de son intelligence, par laquelle elle est placée sous la responsabilité. Si j'envisage l'âme par ce côté, elle sera elle-même appelée mon «esprit», si, du côté des affections, mon «coeur».

Dans la *conscience*, il y a deux parties; le sentiment de la responsabilité envers quelqu'un à qui on est redevable, et la connaissance du bien et du mal. La première partie existait dans l'innocence, et existe partout où la conscience de la relation, qui nous place dans la position

de devoir, subsiste. La connaissance du bien et du mal, qui nous fait sentir en nous-mêmes la différence entre les choses bonnes ou mauvaises, convenables ou inconvenantes, nous l'avons acquise par la chute, — terrible connaissance, et aggravation de responsabilité pour un pécheur déjà responsable, mais nécessaire pour le tenir en bride et lui donner le vrai sentiment de sa responsabilité.

*L'entendement* ne diffère guère de l'esprit: c'est la faculté de l'âme par laquelle elle pense et juge, discerne et décide intérieurement; je ne dis pas, par laquelle elle est décidée; c'est, hélas! autre chose. Ephésiens 1: 18, il y a «*coeur*», dans l'original; Romains 7: 23, 25, «entendement» ou «esprit». Je crois que «souillure d'esprit» (2 Corinthiens 7: 1) est plutôt souillure dans les pensées, en contraste avec les actes du corps, et dont nous devrions être purifiés comme des actes.

Je n'entre pas dans les questions métaphysiques quant à la différence entre l'âme des hommes et celle des bêtes; vous trouverez que celle des bêtes est étrangère aux abstractions et que les hommes sont capables d'affections morales qui sont plus que la passion et l'instinct.

Quant à 1 Jean 3, vous remarquerez que Jean traite les sujets d'une manière abstraite et en rapport avec le caractère essentiel de ce dont il parle. S'il parle de Dieu, il n'est pas préoccupé de ses conseils, des plans de sa sagesse (comme cela arrive à Paul selon le don qui lui a été départi), mais de ce que Dieu *est*: Dieu *est* lumière, il *est* amour; c'est ce qui caractérise sa nature. Aussi Jean nous présente-t-il l'homme, comme étant naturellement en contraste avec cela: les ténèbres n'ont point de communion avec la lumière, celui qui hait est du diable, si l'on aime, si l'on pratique la justice, on est enfant de Dieu. C'est donc ce qui caractérise les deux familles que l'apôtre signale dans le passage que vous citez: le péché, la pratique du péché, caractérisent celui qui est enfant du diable; c'est sa nature selon la chair. Il y a opposition entre cela et Dieu. Celui qui peut être caractérisé par ces mots «il pêche», n'a pas connu Dieu, car Dieu est tout le contraire de cela. Or celui qui est né de quelqu'un, participe à sa nature, est caractérisé par la même nature; de sorte que celui qui est né de Dieu ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu. Ce n'est pas ici un progrès, c'est une chose vraie de quiconque est né de lui, en vertu de sa nature; c'est une nécessité de nature: la semence de Dieu demeure en lui; il ne peut pécher. Voilà quel est le caractère essentiel de cette nature. Or si nous faisons l'analyse de l'homme, nous savons que la chair lui reste, et que cette chair n'est pas née de Dieu; la nouvelle vie seule vient de Lui. C'est par elle que nous participons à la nature divine; mais le vieil homme, qui reste comme un adversaire, malgré nous, n'est pas moralement *nous*. Ce n'est ni notre volonté, ni notre jugement, ni notre désir, ni ce que nous sommes en vertu de ce qui constitue notre nature active et réfléchie; ce n'est plus moi, mais le péché qui demeure en moi, triste compagnie, mais triste, parce qu'elle est contraire à tout ce que je suis, à tout ce que j'aime, à tout ce que je trouve être ma joie en Dieu, et cela en vertu de la nature qui me caractérise et que Dieu m'a communiquée pour être *moi* réellement, tandis que je mortifie ma chair comme étant opposée à ce moi. Or Jean s'occupe du principe de cette vie comme caractérisant, comme étant le chrétien. En tant que chrétien, en tant que né de Dieu, il n'est pas ce dont il a été délivré; en tant que né de Dieu, il ne peut pécher; ce



serait contraire à sa nature. Lorsqu'on comprend que l'apôtre parle du caractère essentiel de ce dont il traite, toute difficulté disparaît.

Paix vous soit, cher frère. Je vous écris de X..., où nos frères ouvriers du voisinage se sont réunis pour étudier la parole de Dieu.

Nous avons examiné avec profit ce qu'est un sectaire, puis l'imposition des mains brièvement, mais, je le pense, avec quelque accroissement de lumière, et nous avons lu la plus grande partie de Luc avec un grand intérêt, pour moi, du moins, et, je l'espère, pour d'autres. Je me réjouis de la bénédiction qui a lieu autour de vous, cher frère, plus que de la mienne, car, quoique bénissant Dieu pour sa grâce qui me rend heureux, j'aime certes les membres de Christ plus que moi-même; leur bénédiction et leur joie sont ma vie et ma joie à moi.

Saluez bien affectueusement tous les frères de ma part. J'avais pensé leur rendre visite: jusqu'à présent, j'en ai été empêché, mais j'ai à coeur de le faire; je n'en attends que le moment, mais je pense qu'un certain temps s'écoulera avant que je puisse réaliser ce projet. Que Dieu nous donne de nous recommander les uns les autres, à notre Dieu si fidèle, si plein de tendresse: je le fais pour vous et pour tous les frères. Nous sommes, grâce à Dieu, heureux dans notre réunion, et il y a passablement de bien dans ces contrées; les frères sont en paix et heureux ensemble et d'autres âmes sont amenées par grâce à jouir de la bénédiction. Paix vous soit. X. vous salue, il attend votre réponse.

Votre bien affectionné...

## **Lettre de J.N.D. n° 3 – ME 1891 page 51**

Darby J.N.

à Mr M.

11 mai 1852

Bien-aimé frère,

Je bénis Dieu de tout mon coeur pour la bénédiction qu'il vous accorde; il est doux de le voir, dans sa grande grâce, agir dans ce pauvre monde de péché. Il nous bénit aussi un peu ici, et il est très évident qu'il agit dans votre cher pays. Je dis «cher», car, quand il nous a été permis de nous intéresser à l'oeuvre de Dieu, le champ où il agit nous devient cher dans ce sens-là. Je suis en effet bien attaché à la France, et aux frères qui s'y trouvent: saluez-les beaucoup de ma part. Quand on n'a que le ciel, c'est le pays où se fait l'oeuvre qui attire le coeur.

Ayant peu de temps, je réponds brièvement à vos questions.

A l'égard de 1 Corinthiens 7: 11, je n'ai aucun doute que l'apôtre veut que la femme rejoigne son mari. Si le mari l'avait abandonnée, elle serait libre de rester seule comme elle est; mais si étant rétabli il désire qu'elle revienne, elle est toujours sa femme. Peut-être y a-t-il des raisons que la personne dont vous parlez n'avoue pas. Quoiqu'il en soit, je crois que sa

place est avec son mari. Tout ce que l'apôtre dit est que, *dans le cas* où sa volonté n'est pas soumise et où elle s'en *est allée*, elle doit rester *sans se remarier*, ou se réconcilier avec son mari; c'est une parenthèse; le cas, pour moi, n'est pas douteux.

Quant à Jude, il y avait des hommes qui, tout en marchant avec les chrétiens, prétendaient leur être supérieurs. Or ils n'avaient pas vraiment l'Esprit. En contraste avec ceux-là, l'apôtre recommande aux fidèles de s'édifier sur leur très sainte foi, de prier par le Saint Esprit, de se garder par grâce dans la jouissance de l'amour de Dieu, par la diligence chrétienne, en ne contristant pas non plus le Saint Esprit, par la présence duquel l'amour, de Dieu était répandu dans leurs coeurs, et en réalisant cet amour, ou bien en y demeurant quand il y a de l'assurance et que l'on voit clair. Il s'agit dans cette épître de ce qui tendait à faire renier la foi; ainsi, au milieu des difficultés causées par les faux frères, les fidèles sauraient compter sur la bonté de Jésus pour jouir de la vie éternelle. Ainsi quant à eux-mêmes; quant aux autres, il fallait distinguer: on devait avoir compassion de quelques-uns qui étaient entraînés dans le mal, avoir peur en retirant d'autres qui s'y enfonçaient avec une mauvaise conscience et une volonté corrompue.

Quant à 1 Corinthiens 10, je crois que déjà, dans l'Eglise, on commençait à se contenter d'être baptisé et de prendre la cène; ensuite on allait avec le monde. L'apôtre fait voir qu'on pouvait participer à ces ordonnances et être perdu après, comme ceux d'Israël sortis d'Egypte, et qu'on ne pouvait pas avoir communion en même temps avec Dieu et avec les démons; et c'était ce qu'ils prétendaient faire en pratique, en allant avec le monde dans ses idolâtries. Mais le fait est que, comme cela avait lieu en Israël, on consacrait aux idoles tout ce qui se mangeait, et on aurait dû plutôt ne pas manger la viande. L'apôtre dit: Ce qui se vend à la boucherie, mangez-en sans vous inquiéter, d'où que cela vienne; car après tout, cela vient de Dieu. Mais si quelqu'un a conscience de l'idole, de sorte qu'il mange la viande comme ayant été offerte, alors, pour ne pas fortifier sa conscience et la rendre insensible en faisant du mal, on devait s'abstenir, et en toute occasion chercher l'édification d'autrui.

J'ai été très heureux de recevoir votre lettre et d'avoir de vos nouvelles et de celles des frères: je vous en remercie. Que la bonne et précieuse paix de notre Dieu soit avec vous et avec ces chers amis.

Votre tout affectionné.

## Lettre de J.N.D. n° 4 – ME 1891 page 69

Darby J.N.

à Mr M.

Février 1853

Bien-aimé frère,

J'ai été très content d'avoir un petit mot de vous.

Je commence tout premièrement par vos passages.

Esaïe 7: 16, est simple. Avant que l'enfant prophétique, Shear-Jashub, fût homme fait, la terre, devant les deux rois de laquelle Achaz avait peur, serait abandonnée, et un fléau auquel il ne pensait pas, serait la source des maux d'Israël, savoir l'Assyrien. Voici la force de la prophétie: le peuple avait manqué déjà; longtemps, la maison de David avait été leur appui: en Achaz, celle-ci s'était éloignée de l'Eternel. «Shear-Jashub» signifie: le résidu reviendra, c'est-à-dire Dieu donnait par l'Esprit de prophétie de la consolation à la foi, l'assurant que, quelle que fût la désolation d'Israël, un résidu hériterait des promesses; ensuite, qu'il y aurait de la vierge un fils qui serait «Dieu avec eux». Cependant il serait au milieu d'eux comme un enfant, nourri comme un autre dans le pays, en paix jusqu'à l'âge de l'intelligence. Je ne doute pas que le verset 16 ne se rapporte à Shear-Jashub, Emmanuel ayant été introduit par un élan prophétique assez commun, montrant de loin ce qui serait le vrai appui de la foi au moment de la prophétie, car si la maison de David s'adonnait à l'idolâtrie, quel espoir aurait une âme fidèle? Il n'y avait que le Messie. Ayant donné cette révélation, le prophète montre la folie de l'incrédulité qui jetait Achaz, par suite de sa peur des deux rois de Syrie et d'Israël, entre les mains du roi d'Assyrie, qui serait le vrai fléau d'Israël jusqu'aux derniers jours (il ne s'agit pas ici de la captivité, mais d'une attaque alors que Juda était dans la terre sainte), tandis que, avant qu'un enfant en bas âge fût grand, on n'entendrait plus parler ni de Retsin, ni de Pékakh. Achaz avait en effet cherché le secours du roi d'Assyrie.

Quant à 1 Jean 2: 28, ma conviction est que le vrai sens des mots: «que nous ne soyons pas couverts de honte, de par lui, à sa venue», c'est: chassés de sa présence. La déclaration de l'apôtre devait servir *d'avertissement* aux saints.

Je crois que, en 1 Corinthiens 7: 12, l'apôtre distingue entre une ordonnance positive du Seigneur et son expérience spirituelle, quelque grande qu'elle fût. On a pensé que cela touchait l'inspiration: c'est une méprise. L'apôtre était inspiré pour donner cette réponse et pour leur faire sentir la différence entre l'expérience même d'un apôtre et une révélation directe du Seigneur. Ce n'est pas que tout ce qui est *dit* dans la Parole soit inspiré: nous y trouvons les méchantes paroles de méchants hommes, même du diable; mais l'auteur sacré a été inspiré de Dieu en nous les donnant; et quand il nous donne ce qui vient directement de Dieu, c'est Dieu qui parle. L'apôtre distingue ici entre les deux choses, la spiritualité la plus élevée, et la révélation proprement dite.

Actes 15: 28, en a tourmenté plusieurs. Mais je crois que l'autorité de diriger et d'ordonner, dont il est ici question, avait été confiée aux apôtres lors de la fondation de l'Eglise: outre cela, le Saint Esprit avait rendu un témoignage positif; il l'avait fait même en descendant sur Corneille. Je ne dis pas que ce fût cela seulement, mais c'était un témoignage direct de sa part. Cette différence entre les apôtres des onze et le Saint Esprit, est reconnue ailleurs. Jean 15: «Il rendra témoignage de moi, et vous aussi, vous rendrez témoignage, parce que dès le commencement vous êtes avec moi». Ce n'est pas qu'ils auraient pu faire cela sans le secours du Saint Esprit (comparez 14: 26), car «il vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites», ni que Paul eût pu, sans lui, avoir son expérience chrétienne: J'estime, dit-il, que moi aussi j'ai l'Esprit de Dieu (1 Corinthiens 7: 40). Jean 14: 26, va plus loin, mais montre

les deux genres de témoignage, le Saint Esprit aidant dans l'un et agissant directement dans l'autre. Ainsi il dirigeait, moralement et spirituellement, le jugement des apôtres dans ce qu'ils ordonnaient comme revêtus d'une autorité de la part de Christ, autorité qu'ils exerçaient en son nom. Mais lorsque le Saint Esprit agissait, il parlait directement, — comme quand il dit: «Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul» (Actes des Apôtres 13: 2), ou quand il descend sur Corneille. C'était lui-même, agissant en dehors d'un secours donné à des hommes, pour qu'ils puissent accomplir parfaitement leur tâche. Dans un certain sens, *selon notre position*, nous sommes aidés par le Saint Esprit, et quoique nous ne puissions prétendre ni à l'autorité publiquement conférée aux onze par Jésus, ni à être gardés de manière que notre parole ait autorité, cependant nous pouvons être remplis du Saint Esprit, de sorte que, pour le fond, ce que nous disons vienne de lui; et nous ne devons parler qu'en tant que cela a lieu. Notre parole ne fait jamais autorité, mais est vraie et nourrit, dans la mesure dans laquelle le Saint Esprit nous remplit. Mais nous avons à dire, et même, certainement, dans une mesure bien inférieure: c'est moi, et non pas le Seigneur, — bien que nous estimions avoir l'Esprit de Dieu. Mais, dans le passage des Actes (ainsi que dans le cas de Paul), il y avait autre chose, savoir l'autorité conférée de la part de Jésus. «C'est ainsi», dit Paul, «que j'en ordonne dans toutes les églises» (1 Corinthiens 7: 17); et, en Actes 15: 25, nous lisons: «Il nous a semblé bon», — sans que le Saint Esprit eût parlé ouvertement et directement, comme à Antioche, pour la mise à part de Paul et Barnabas, et en tant d'autres cas.

Que le salut ait été accompli *pour* tous, n'est pas une idée scripturaire ni exacte, bien que parfaitement vraie dans l'intention de bien des personnes qui s'expriment ainsi. Quand je parle de salut, pour être exact, il faut que quelqu'un soit sauvé, sans quoi le salut n'est pas. Christ apporte ce qui sauve; et, en général, quand on parle comme nous venons de dire, on entend qu'il a fait une oeuvre suffisante pour que tous soient sauvés, car il s'est donné lui-même en rançon pour tous; mais de fait, le salut n'est qu'à ceux qui croient. C'est la foi qui vaut le salut. Eux ne le veulent pas. Pour parler exactement, le salut n'est pas accompli *pour* tous; il ne l'est que pour celui qui est sauvé. Christ, en mourant, a fait une oeuvre ayant titre valeur intrinsèque infinie, et un aspect envers tous, qui leur laisse la responsabilité de la rejeter. Nous la rejeterions tous, *élus ou non*, si la grâce n'agissait pas; et cette grâce nous fait voir qu'il a porté *nos* péchés à nous, croyants, et ceux de tous les élus.

La fin de Jean 5 montre la responsabilité sous laquelle l'homme se trouve placé de recevoir le témoignage de Dieu; le commencement du chapitre fait voir que le péché nous rend incapables de profiter, par notre propre force, des moyens que Dieu nous donne; le milieu du chapitre, que Christ (ainsi que le Père) donne la vie par une puissance divine, et qui nous délivre du jugement à venir, parce que nous participons ainsi à l'oeuvre de Christ qui a subi ce jugement à notre place. Mais, en général, les personnes dont nous parlons veulent dire qu'une oeuvre suffisante pour sauver ceux qui y ont part par la foi, a été faite pour tous, ce qui est vrai, mais la manière de l'exprimer n'est pas exacte.

J'ai entendu parler de vos douleurs et de vos peines, cher frère, et j'y participe de tout mon coeur comme si j'y étais. Que Dieu nous garde dans sa grâce! Satan cherche à cribler les

frères, de cette manière particulièrement; mais la grâce nous suffit. Que ce soit une occasion pour tous de s'humilier devant Dieu et de craindre pour eux-mêmes; qu'ils soient ainsi poussés à un esprit de dépendance plus absolue de Dieu et à chercher sa proximité et sa communion, sinon personne ne sait à quelle tentation il peut succomber. Hors de cette dépendance, quant à nous-mêmes, nous ne sommes que chair, en pratique; et, selon la chair, que pouvons-nous attendre de nous-mêmes, sinon le péché? Le nouvel homme est l'homme dépendant de Dieu; c'est le vieil homme qui essaie de se rendre indépendant, et quelle chute, hélas! Plus nous sommes élevés spirituellement, plus la chute est grande: de celui qui *a écouté*, il est dit: «la chute de cette maison a été grande».

«Les commandements *de Christ*» sont l'expression du chemin de sa vie divine et parfaite (non pas: fais ces choses *et vis*). C'est en y marchant que nous jouissons de tout ce qui est à nous en vertu de notre union avec lui en haut. L'expression de cette vie divine *sur la terre* dans laquelle, en y marchant, il est demeuré lui-même dans l'amour de son Père, est le chemin où l'on en jouit.

Saluez affectueusement tous les frères. Je pense souvent à ces bien-aimés. J'ai une entorse; sans cela je serais en France. Que Dieu bénisse les frères abondamment et les enseigne à attendre Jésus de jour en jour, à être comme des hommes qui attendent leur Maître. La pensée de sa venue m'est toujours plus présente! Cher frère, qu'il en soit ainsi de vous tous. Je crains quelquefois qu'on ne le perde de vue, que le *coeur* ne dise: «Mon maître tarde à venir». On commence alors à manger et à boire *avec* les ivrognes, c'est-à-dire, on va plus ou moins avec le monde, et lors même qu'on ne le ferait pas, on marche dans l'esprit du monde. Que Dieu garde mes chers et précieux frères, — précieux à Jésus, et ainsi précieux à moi, — bien près de Jésus, pour qu'ils jouissent de lui, j'ose le dire, comme j'en jouis. Ce n'est pas que plusieurs d'entre eux n'en jouissent même davantage, mais c'est dire que je suis sûr que je trouve en lui ce qui vaut tout, ce qui exclut tout, comme objet, — ce qui satisfait, vivifie et remplit le coeur, ce qui est trop grand pour que le coeur le contienne, — ce qui révèle Dieu, et mon Père, et apporte, avec la joie, la certitude que c'est de Dieu, et éternel en Dieu. Je désire qu'ils jouissent de Jésus; et il est plein de grâce pour nous faire jouir de lui. C'est quand nous sommes faibles que nous sommes forts.

Saluez-les tous avec une sincère et réelle affection.

Votre affectionné frère.

## Lettre de J.N.D. n° 5 – ME 1891 page 90

Darby J.N.

à Mr M.

D'Angleterre, le 28 mars 1854

Bien cher frère,

La doctrine de la sacrificature de Christ est importante comme établissant, d'un côté, l'existence de la justice parfaite devant Dieu, en ce que Christ y est pour nous: et d'un autre, la dépendance continuelle de sa grâce et les rapports journaliers de nos coeurs avec lui dans tous nos besoins, nos faiblesses et nos chutes même. Non pas que nous allions chercher cette grâce ou que nous voulions l'allumer, pour ainsi dire, comme en doutant, mais nous savons qu'elle s'exerce continuellement pour nous, afin que nous vivions avec un coeur aimant et confiant, et avec une conscience délicate, bien que nous sachions que nous sommes faits la justice de Dieu en lui. Aussi, est-il important que nous n'ayons pas l'idée que l'intercession de Christ soit le moyen d'obtenir la justice; ce serait se placer sous la loi, et dans l'incertitude: ce serait toujours une justice exigée et non accomplie. Dieu aurait le caractère d'un juge, auprès duquel on n'oserait pas aller; et ceci, sous quelque forme que ce soit, est toujours, au fond, la loi; — puis on aurait recours à Christ pour apaiser et rendre propice Dieu le Père, Christ étant plus accessible que lui. Ceci n'est pas l'évangile, il s'en faut de beaucoup; mais Christ exerce sa sacrificature lorsqu'il s'est déjà assis à la droite de Dieu, car ainsi, ayant déjà fait la purification de nos péchés, la justice selon Dieu est établie devant Dieu, et c'est la nôtre: il est notre justice, et nous sommes faits la justice de Dieu en lui. Or ceci nous place dans la lumière, comme Dieu lui-même est dans la lumière, quant à notre vraie position devant lui; il n'y a plus de voile entre nous et lui, quel que soit notre degré de réalisation de cette position. Mais en même temps celui qui y est placé est, de fait, une créature faible, susceptible de faire des chutes, et ayant toutes sortes de besoins qui exigent des secours de la grâce.

Maintenant, c'est à la conciliation pratique de ces deux choses, notre état en Christ devant Dieu et notre état actuel pendant que nous sommes ici-bas, que la sacrificature de Christ s'applique. Quoiqu'il soit personnellement sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, il exerce sa sacrificature actuellement selon la similitude d'Aaron, la ressemblance étant toutefois modifiée par la dignité personnelle de Celui qui a une vie qui dure selon la durée du Fils de Dieu, et par l'efficace éternelle d'une oeuvre déjà accomplie sur laquelle l'exercice de sa sacrificature est basé. Il nous aime, et il nous sert dans son amour: la justice ne change pas, n'est jamais remise en question. Le Juste qui a glorifié Dieu au sujet de nos péchés est là, et il se prévaut de cette justice, pour tourner toutes nos faiblesses, nos besoins, même nos chutes, en occasions où la grâce du Père s'exerce en réponse à son amour: c'est la grâce du Père, car Christ est Avocat auprès du Père, et c'est son tendre amour qui s'occupe incessamment de nous dans tous les détails de nos besoins. Ainsi le coeur, comme j'ai dit, est tendre, confiant, dépendant, et la délicatesse de la conscience est maintenue, parce que, sans mettre de nouveau un instant la justice en question, toute faute occupe le Seigneur, mais en grâce. Que les voies de Dieu sont pleines de grâce et de bonté, et en même temps de sagesse envers nous!

Je ne doute nullement que tout ce qui se passe tend à amener les grandes puissances, occidentales et orientales, aux places où la prophétie les a mises. Il y a près d'un siècle et demi qu'on a jugé que la Russie est le «Gog» d'Ezéchiel... Dans tous les cas, tout s'achemine vers la fin. Il faut se confier en Dieu.

Je suis heureux, cher frère, des bonnes nouvelles que vous me donnez. Je craignais un peu le départ de notre frère M.; mais Dieu est fidèle. Qu'il daigne garder nos coeurs près de lui. Ainsi tout ira bien, sûrement bien, jusqu'à ce que, dans sa grande grâce, il nous prenne auprès de lui.

Saluez affectueusement tous les frères; cela m'a fait de la peine de ne pas les voir quand je suis allé en Suisse; mais vous savez que j'avais été retenu malgré moi quelques jours; on m'attendait pour une conférence, et en effet, je ne suis arrivé que juste à point.

Paix vous soit, bien-aimé frère.

Votre bien affectionné en Celui qui ne change pas.

## Lettre de J.N.D. n° 6 – ME 1891 page 104

Darby J.N.

à Mr M.

Bath, le 26 septembre 1855

Bien-aimé frère

J'avais un peu espéré vous voir avec le frère M., et je lui en avais même parlé; mais d'un côté les couches de sa femme l'ont retardé, et d'un autre, j'étais excessivement pressé de retourner en Angleterre. Toutefois, j'ai toujours l'espoir, si Dieu me le permet, de vous faire une visite, sans pouvoir cependant compter sur l'avenir, car, Dieu voulant, j'irai dans le midi, et spécialement à Pau cet hiver, et je passerai de là en Suisse.

Quant à votre question, cher frère, c'est un point d'un intérêt profond que de suivre les souffrances du bien-aimé Sauveur. Je trouve ce que vous avez dit, juste en général. Il y a quelque chose à ajouter, me semble-t-il, et je ne crois pas que «les douleurs de la mort», veuillent dire que Christ ait souffert après sa mort et avant sa résurrection. Il a «souffert», comme vous le dites, comme homme juste en butte à la méchanceté des hommes. Il y a eu aussi un autre côté de ses souffrances comme homme, non seulement l'isolement de son coeur, que personne n'a compris, mais le fait que, sensible à tous les outrages qu'on versait sur lui, il a cherché quelqu'un pour avoir compassion de lui, et n'a trouvé personne: c'est seulement ajouter le sentiment du coeur, à ses souffrances d'homme juste. Aux deux caractères suivants des souffrances du Sauveur, dont vous parlez, je n'ai rien à ajouter: que Dieu nous donne de les sentir! Je veux parler de ses souffrances, en voyant la gloire de son Père foulée aux pieds des hommes (et par les hommes, dont il prenait la cause en main en devenant homme). A cette souffrance cependant s'ajoutait, il me semble, la douleur profonde de voir l'amour de ce Père méprisé et rejeté par les hommes. Cela a dû être affreux pour lui. A la tombe de Lazare, sa détresse venait du sentiment qu'il avait de la manière dont la mort pesait sur l'homme, de l'état terrible où celui-ci se trouvait, sans pouvoir se délivrer. Je vois que ses souffrances en Gethsémané ont été différentes de ses souffrances sur la croix. Il avait

été «tenté», au commencement de son ministère, par l'Ennemi, qui se servit des choses par lesquelles il espérait l'attirer en faisant agir sa volonté: grâces à Dieu, ce ne fut que pour être vaincu. L'homme fort a été lié, et le vainqueur s'est mis à piller ses biens. L'Ennemi, est-il dit, l'a quitté pour un temps. Mais non seulement l'homme était esclave de la puissance de l'Ennemi, de laquelle Christ vivant pouvait le délivrer; mais son propre coeur était inimitié contre Dieu, et le Seigneur a dû supporter les conséquences de cet état, s'il persévérait dans l'oeuvre du salut. Cette inimitié s'étant pleinement développée et Satan ayant pris possession des coeurs des hommes par le moyen de la manifestation de Dieu que l'homme ne voulait pas, Satan revient comme Prince de ce monde, et, ayant la puissance de la mort, il vient faire peser sur l'âme du Seigneur toute l'horreur de la mort, la frayeur de la mort comme venant de lui, comme il est dit: «Mort âme est saisie de tristesse de toute part jusqu'à la mort». Ici, accablé et en agonie, sa communion avec son Père n'est pas interrompue, — son accès auprès de lui. Il prie plus instamment. Il subit la puissance de la mort de la part de l'Ennemi, parce que nous y étions; mais au lieu d'être séparé de Dieu par ce moyen, au lieu d'être au désespoir, il s'adresse plus ardemment à lui. Il vainc, et lorsque les instruments extérieurs de la puissance de Satan arrivent, ce sont eux qui tombent par terre; mais lui se livre; — c'était leur heure et la puissance des ténèbres. Sur la croix, la mort n'était pas la puissance de Satan qui en employa la frayeur pour détourner le Sauveur du chemin de l'obéissance et de la soumission à la volonté de Dieu; c'était la coupe elle-même qu'il buvait, le sentiment de l'abandon de Dieu, lorsqu'il a été fait péché. C'est sur la croix que l'oeuvre elle-même se fait. Il combat en Gethsémané et en appelle à Dieu; il souffre sur la croix; il souffre l'abandon de Dieu pour le péché. Mais parfait en obéissance, il boit cette terrible coupe et peut remettre son âme en paix entre les mains de son Père.

Là, je le crois, cher frère, ses souffrances se sont terminées, non qu'il possédât tout encore, ni qu'il fût glorifié, avant sa résurrection; mais, il me semble, qu'en disant au brigand: «Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis», c'était dire: Je n'attends pas d'avoir mon royaume, pour bénir, pour donner les fruits de ma mort. Le brigand avait dit: «Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume», il croyait au royaume à venir. La réponse du Seigneur impliquait ceci: Je fais encore une autre oeuvre que celle d'acquérir le royaume, je sauve les âmes: tu n'attendras pas pour être heureux que je vienne dans mon royaume; tu seras *aujourd'hui* avec moi, là où les esprits, où les âmes, peuvent jouir des délices de Dieu. Lorsqu'il est dit, Actes 2: 24: «Il a délié les douleurs de la mort», c'est une figure; ce sont les douleurs de la «mort». Le mot douleur, ici, signifie «douleur d'enfantement», et je crois qu'il parle en figure de cet enfantement de l'homme en résurrection, pour lequel la mort et le tombeau étaient comme des douleurs d'enfantement: la mort n'a pas pu le retenir. Ainsi, je ne pense pas qu'il parle de douleurs après la mort, mais de l'enfantement dans la mort, prise comme un tout.

Je bénis Dieu de tout mon coeur, cher frère, de la restauration de notre cher frère F. Que la grâce de notre Seigneur est précieuse; que nous devrions l'en bénir, et combien nous devrions nous tenir près de lui!



Il y a encore ce que nous lisons, Hébreux 2: 18: «Il a souffert, étant tenté», en ce que toutes les attaques de Satan ont été dirigées contre lui, pressé en toute chose par l'Ennemi, de sorte qu'il ne pouvait faire un pas dans la vie spirituelle dans laquelle il était engagé, sans rencontrer un obstacle pénible pour le coeur et sans le vaincre. Nous pouvons avoir communion, pleinement, avec les souffrances, en tant qu'expression de son amour jusqu'à la mort. Ce qu'il a supporté pour nous en buvant la coupe et en passant par les ténèbres, n'est pas notre portion, n'est pas la communion de ses souffrances: il a été là notre substitut (comparez 2 Timothée 2: 10).

Saluez bien affectueusement les frères. Ici, grâce à Dieu, le Seigneur nous bénit et nous encourage.

Votre tout affectionné frère.

## **Lettre de J.N.D. n° 7 – ME 1891 page 131**

Darby J.N.

à Mr M.

Pau, 23 mars 1857

Bien-aimé frère,

Je suis toujours plus profondément convaincu de l'importance de l'unité de l'Eglise, de ce qu'on appelle les principes qui nous réunissent, de la réalité d'une Eglise sur la terre, mais je ne pourrais nullement appeler une table dressée en dehors de nous, «une table de démons»; Dieu m'en garde! Il peut y avoir des personnes chrétiennes ignorantes, qui croient suivre la Parole en agissant comme elles font. Je déplore le fait que Dieu soit déshonoré par les divisions, et que des chrétiens forment des sectes et ignorent l'unité de l'Eglise ou la méprisent. C'est un immense mal, et plus je vais en avant, plus je le sens. Mais la table des païens était appelée «la table des démons», parce que les choses que les gentils offraient, ils les offraient à des démons et non pas à Dieu. Dans tout mal quelconque, l'Ennemi a sa part, mais il ne faut pas confondre les choses, et appliquer à tort des paroles si sérieuses.

Quant à la question, si l'on peut ou non appeler nos réunions «l'Eglise», et pourquoi; je réponds que, si ce n'était que l'emploi du mot, rien ne serait plus simple. Eglise, veut dire assemblée; et si deux ou trois sont réunis sur le principe de l'unité du corps de Christ, selon sa volonté, il y a une assemblée de Dieu. Si d'autres chrétiens ne veulent pas venir, c'est leur faute et leur perte. La difficulté que j'éprouve d'appeler une réunion de frères une église, est entièrement pratique une telle réunion est une assemblée de Dieu, et, si elle est fidèle, elle jouira de tous les privilèges essentiels, mais aussitôt qu'on dit: Nous sommes l'Eglise de Dieu, il y a toujours là un esprit sectaire; on considère les chrétiens qui n'en font pas partie comme étant hors de l'Eglise. Dans l'état de dispersion et de confusion où les chrétiens se trouvent à l'heure qu'il est, l'effet de cette pensée est des plus fâcheux.

L'assemblée de Dieu d'une localité se compose de tous les chrétiens qui s'y trouvent. Or l'ignorance et les préjugés les empêchent souvent de se réunir; ils ont tort, mais la puissance que nous possédons, *nous*, ne suffit pas pour les rassembler; et aussi longtemps que nous ne l'aurons pas, il ne nous convient pas de nous parer de ces beaux titres qui appartiennent de droit à l'assemblée de tous les enfants de Dieu. Le résultat serait que la majorité des enfants de Dieu se trouverait en dehors de l'Eglise de Dieu.

Pour ce qui regarde Galates 6: 17, la pensée est celle-ci, je crois. On mettait partout l'apostolat de l'apôtre en question, il justifie son titre à ce ministère. Or vous savez qu'on met des marques, les initiales du propriétaire, etc., sur le bétail, et on les mettait, dans ces jours-là, sur les esclaves. Or Paul avait, dans son corps, les marques qui restaient des coups qu'il avait reçus pendant son service, et il fait allusion à ces marques pour montrer qu'il avait les preuves de son apostolat sur son corps même, comme esclave de Christ.

Quant à 2 Corinthiens 4, il avait parlé, au chapitre 3, du reflet de la gloire de Dieu en la face de Moïse: ce reflet a dû être voilé. La loi était insupportable à l'homme. Mais la gloire de Dieu, manifestée dans la personne de Jésus ressuscité (comme Paul l'avait vu), tout en étant plus glorieuse, montrait que les péchés avaient été ôtés, car Celui qui les avait portés était dans la gloire de Dieu. Ainsi, on pouvait la contempler, car Jésus est dans cette gloire, parce qu'il a accompli la rédemption de celui qui la contemple. Or Dieu avait fait luire cette gloire dans l'apôtre, pour la faire briller au dehors par son moyen, pour manifester la connaissance de cette gloire.

Quant aux tables tournantes, je trouve que c'est une chose très fâcheuse. Si Dieu a donné une puissance aux nerfs, qui fasse tourner une table, comme il en a donné une pour lever le bras, je l'accepte comme fait, comme tout autre fait, comme j'accepte le fait du télégraphe électrique; mais aussitôt qu'on prétend faire parler les tables, c'est autre chose: on prétend faire revenir les âmes. Or Dieu ne nous a pas donné puissance sur les âmes, mais il a laissé au diable puissance sur ceux qui ne marchent pas avec lui. Ainsi, au lieu de faire revenir les âmes ou de les faire parler, là où on ne se fait pas illusion, on se place sous la puissance du diable, et on écoute sa tromperie. Je trouve fâcheux de faire même tourner les tables comme on le fait, en supposant que c'est purement une force physique donnée de Dieu, parce que lorsqu'on le fait de la sorte, je ne crois pas qu'on le fasse au nom du Seigneur Jésus; mais lorsqu'on prétend les faire parler, je trouve que c'est une profonde iniquité et s'amuser, si l'on ose le dire, avec le diable, et ce sera sûrement aux dépens de ceux qui le font. Je ne crois pas qu'on pratique ces choses impunément; dans les Etats-Unis, nombre de personnes sont devenues folles par ce moyen. Dieu est plein de miséricorde, et il peut, je le sais, nous épargner; mais celui qui s'amuse avec l'Ennemi ne peut pas compter sur la sauvegarde de Dieu.

Le Seigneur vous bénisse, bien-aimé frère, et vous aide dans votre travail pour son nom. Je suis très occupé, mais c'est un plaisir pour moi de communiquer ainsi avec vous.

Nous n'avons plus, pour ce qui est de notre traduction, qu'à terminer les Actes et l'Apocalypse, de sorte que, Dieu aidant, elle sera bientôt prête. Il faudra naturellement tout relire.

Les frères ici sont bien et heureux; il n'y a pas eu depuis l'année passée beaucoup de conversions.

Saluez bien les frères, les deux familles A., et la famille F.; je me souviens de leur bonne hospitalité avec plaisir. Saluez V. aussi, si vous le voyez, et le frère S., s'il arrive; et recevez vous-même, cher frère, l'assurance de ma cordiale affection fraternelle. A travers bien de la faiblesse, je jouis beaucoup de la Parole, et, je l'espère, du Seigneur tous ces temps-ci. La Genèse, les Psaumes, ainsi que Jean, m'ont beaucoup édifié, et en particulier l'histoire d'Abraham comme vie de foi et de communion, et de Joseph comme grâce et intégrité au milieu des torts et du mal.

Saluez aussi F. et C. — Paix vous soit.

Votre bien affectionné frère.

## Lettre de J.N.D. n° 8 – ME 1891 page 146

Darby J.N.

à Mr M.

17 mars 1858

Bien cher frère,

Votre lettre m'a réjoui. Je vous comprends parfaitement, et d'autant plus facilement que je crois que les frères d'ici font la même expérience, et que mon ministère en ce lieu-ci se rapporte à ce point de vue. Grâce à Dieu, les frères vont bien, et sont en général heureux; leur nombre a bien augmenté à Londres et en beaucoup d'autres endroits, et les conversions n'ont pas manqué et ne manquent pas. Toutefois, la première joie et le premier effet de vérités nouvelles et précieuses avaient baissé. La puissance de ces vérités sur la conscience, dans la *patience de la foi*, est notre affaire maintenant, je ne crois pas, son nom en soit béni, que Dieu nous laisse sans témoignage, mais, sous ce rapport, il y a bien à faire, en cherchant à élever la foi pratique des âmes à la hauteur de l'excellence et de la joie des vérités que notre Dieu nous a communiquées. Seulement souvenez-vous, cher frère, que la grâce du Seigneur nous suffit, qu'il aime son Eglise, qu'il *prend son plaisir* dans ses saints. Ainsi nous pouvons compter sur les soins de son amour. Ce que nous avons à chercher, c'est l'esprit d'intercession, — certains qu'il nous exaucera en bénissant son Eglise. La vérité s'étend maintenant bien au delà des limites des réunions des frères: réjouissons-nous en; si c'est par un esprit de dispute, réjouissons-nous en (\*). Ce que nous avons à chercher, c'est de marcher dans la puissance de ces choses. Dieu saura maintenir son témoignage par ce moyen, et nous aurons dans le coeur la joie de son approbation.

(\*) Comparez Philippiens 1: 12 et suivants

Au reste, ce dont vous parlez se fait jour partout. En Allemagne, les plus pieux et les plus fameux docteurs et professeurs déclarent publiquement ce qu'ils appellent «la sacrificature universelle des chrétiens»; ils entendent par là que tous peuvent exercer un ministère, selon leurs dons, que tous peuvent administrer les sacrements; seulement ils cherchent à montrer que les âmes débonnaires et pieuses ne s'en soumettront pas moins aux institutions humaines. Ils disent même que ce qu'on appelle les principes des frères (ils ne nomment pas les frères), forment la seule partie divine du ministère; tout le reste est humain. Mais, *si Dieu agit*, évidemment tout cela aidera à émanciper les âmes. Ce que je crains bien davantage, c'est que les frères se contentent d'être reconnus, au lieu d'agir et d'aller plus avant (sans étroitesse) selon leurs principes, de manière à demeurer un témoignage, et un témoignage toujours croissant, au lieu de s'enfoncer dans le monde, car cela ferait perdre sa saveur au sel. La seule valeur du sel est sa saveur; s'il la perd, il n'a aucune valeur quelconque.

Voici ma réponse à vos questions:

Je n'aurais pas de difficulté à être juré; je ne pourrais être juge, parce qu'un juge doit décider d'après des principes tout à fait étrangers au christianisme et au Nouveau Testament; mais le juré ne prononce que sur le fait, service très désagréable de toute manière, mais dans lequel on est soumis aux puissances établies. Comme juré, je ne dis pas autre chose si ce n'est que tel est le fait; j'évitais de l'être, si je le pouvais; je me soumettrais, si je ne pouvais autrement.

Quand au verset 3 du chapitre 5 de la seconde épître aux Corinthiens, je l'entends comme vous pour le fond. C'est comme si l'apôtre disait, — car les Corinthiens laissaient à désirer quant aux preuves qu'ils donnaient de la vie spirituelle (comparez 1 Corinthiens 10, où l'apôtre suppose qu'on peut jouir des privilèges extérieurs sans avoir l'approbation de Dieu et la vie), — je parle, bien entendu, des vrais chrétiens, qui, lorsqu'ils revêtiront de nouveau le corps, ne seront pas nus quant à Christ et à la justice divine.

Je crois que Jacques 1: 9-12, parle des relations ordinaires des chrétiens. Le frère pauvre se trouve élevé et associé avec des personnes autres que ses compagnons selon le monde, le riche de son côté descend et se trouve l'heureux compagnon des héritiers de la vie avec lesquels, s'il n'avait pas été chrétien, il n'aurait pas eu les mêmes rapports. C'est un gain des deux côtés, car la façon et tout le train de ce monde passe. Le chrétien est tout content de respecter les convenances d'un monde dont il ne fait pas partie. Il laisse toutes choses où la providence les a placées. Il n'est pas jaloux des avantages d'un monde éloigné de Dieu. Il accepte ses arrangements, où qu'il se trouve, mais il est heureux d'y échapper par la grâce; et, au lieu de se tenir avec raideur, dans les formes qui nourrissent la vanité et la chair, il vit dans le témoignage continu que ses joies, sa société, sa conversation sont ailleurs. C'est un immense avantage. Ce n'est pas la haine qui ferait descendre les autres, mais la douce conscience que nous sommes frères pour le ciel et pour l'éternité.

Je crois, quant aux versets 18 et 19 du chapitre 22 de l'Apocalypse, que le caractère du livre prête beaucoup à ce que l'homme y mette sa main et introduise les fruits de son imagination, et que Dieu a permis que, dans un témoignage aussi solennel, une sauvegarde spéciale fût placée à la fin où il y aurait grand danger que l'homme corrompît la Parole. *Effacer du livre de vie* — n'est pas *ôter la vie*. Le livre de vie est comme un registre: chacun qui s'y trouve placé est censé avoir droit aux choses dont il s'agit dans la liste, mais ce n'est pas une preuve définitive. De prime abord, chacun qui est enregistré a droit à ces choses, mais, si l'on démontre qu'il n'a pas ce qu'il faut pour être enregistré, on biffe son nom. Il n'est jamais dit que celui qui a la vie la perdra, bien au contraire; mais on peut être inscrit sur les registres publics (comme figure), comme l'homme de Matthieu 22: 12-14, qui était entré au festin sans robe de noce, — et être mis dehors.

Paix vous soit, cher frère. Je suis toujours heureux de recevoir vos lettres et d'avoir des nouvelles de nos chers frères de la montagne et de l'Ardèche.

Dieu nous ouvre des portes en Hollande: il y a cinq réunions au nord; les frères sont traduits devant les autorités, mais Dieu est là.

Saluez beaucoup nos frères A., P., F., F., et tous les frères.

Votre bien affectionné.

## **Lettre de J.N.D. n° 9 – ME 1891 page 163**

Darby J.N.

à Mr M.

3, Lonsdale Square, Londres, 30 janvier 1859

Bien cher frère,

J'ai appris indirectement que vos réunions ont été interdites, pour le moment du moins.

Je n'ai guère besoin de vous dire que ma pensée est avec les frères dans cette circonstance, et combien j'ai à coeur qu'ils soient de toute manière dirigés de Dieu dans ces difficultés. Déjà nous avons prié pour eux ici, et j'ai foi en Dieu, qui est au-dessus de tout et qui aime ses enfants et ne retire pas ses yeux de dessus les siens, qu'il prendra soin de vous et fera éclater sa grâce, et aussi sa gloire, en votre faveur. Tenez-vous, je vous en supplie, tous près de lui, afin que vous sachiez ce qu'il y a à faire en son nom, et que vous soyez encouragés, et que la clarté de sa face soutienne votre foi. Son appui vaut mieux que tout le reste. Ces choses n'arrivent pas par hasard, et rien n'échappe à Dieu. «L'affliction» est-il dit, «ne sort pas de la poussière»; et quels que soient les instruments, ce ne sont pas les habitants de ce monde qui en dirigent le cours. Pas même, en premier lieu, l'ennemi de nos âmes; c'est Dieu qui dit à Satan: «As-tu considéré mon serviteur Job?» — Dieu voyait que Job avait besoin de passer par l'affliction: l'ennemi lui-même n'était qu'un instrument. Les circonstances dans lesquelles les

frères se trouvent, seront, sans doute, une épreuve, mais là où la grâce (que ce soit en tous!) opère dans les coeurs en bénédiction, on sent qu'on n'est pas de ce monde. Le coeur est mis en demeure de se dire: Est-ce que je m'attache à Christ pour l'amour de Christ, pour le suivre, parce qu'il a les paroles de la vie éternelle car, le suivre, c'est le servir, comme il dit; — ou bien suis-je disposé à accepter la marche du monde, tout au moins à transiger avec lui, pour avoir du repos dans le monde? — Question sérieuse pour le coeur. Je n'ai pas besoin de dire que, sauf dans les choses où la parole de Dieu engage la conscience, on doit se soumettre aux autorités, mais on ne transige pas avec le monde dans les choses de Dieu, pour rendre sa marche en apparence plus facile; — je dis, en apparence, car un pas en amène un autre, et on trouve toujours plus difficile de s'arrêter. Oh! que Dieu donne aux frères un esprit calme, patient; qu'ils s'attendent à Dieu, et qu'ils comptent sur lui, bien assurés qu'il ne retire pas ses yeux de dessus les justes, et qu'il interviendra quand le moment opportun arrivera! Qu'ils aient toute douceur, mais de la fermeté, en s'attendant à Dieu, et qu'ils s'adonnent à la prière! Il est impossible que Dieu abandonne les siens, quoiqu'il les éprouve. Oh! que Dieu tourne cette épreuve en bénédiction, et qu'elle pousse les frères vers Dieu et les rapproche de lui; qu'elle rende leur vie spirituelle plus profonde, et qu'elle soit le moyen de les amener à s'entretenir davantage avec Dieu.

Je vous écris, cher frère, plutôt pour vous témoigner combien je prends part à votre épreuve, et vous dire que vos frères pensent à vous devant Dieu. Je compte sur lui; je n'ai jamais trouvé qu'il ait manqué aux siens, — jamais!

Saluez affectueusement tous les frères. Qu'ils prient beaucoup; cela leur donnera de la douceur et du courage en même temps. Ce n'est rien de nouveau que les chrétiens souffrent pour Celui qui les a tant aimés. Dieu a pris soin de ses chers enfants en France, jusqu'à présent; il ne change pas, et si les frères sont fermes et patients, ceci tournera en bénédiction positive. Que Dieu les garde! Il agit en France et ailleurs; je ne crois pas qu'il retire son témoignage. Il peut discipliner, pour que les frères rendent un témoignage plus net, plus brillant, plus céleste, mais il ne délaissera pas et n'abandonnera pas les siens qui se confient en lui. Ici, les frères vont bien, grâce à Dieu; ils augmentent beaucoup en nombre, et, je l'espère, en piété. Au reste, ils sont encouragés et heureux.

Encore une fois, saluez les frères avec l'assurance de mon affection fraternelle, je devrais dire de la nôtre.

Votre bien affectionné frère en Christ.

## **Lettre de J.N.D. n° 10 – ME 1891 page 189**

Darby J.N.

à Mr M.

Londres, 10 mars 1859

Bien-aimé frère,

Je vous remercie des nouvelles des frères que vous m'avez envoyées, et je bénis Dieu, de tout mon coeur, pour sa bonté envers eux, car en effet, ses voies ont été pleines de grâce à leur égard. Saluez-les de ma part. — Notre frère S. m'a aussi envoyé des nouvelles du cher P. La main de notre Dieu a été manifestée en sa faveur d'une manière qui rappelle ce que nous ne devrions jamais oublier, sa fidélité envers ses enfants. Pourquoi en douterions-nous? Il a pensé à nous avant que nous ayons cru en lui. Il est doux de compter sur lui en tout temps. Il est de toute importance que les chrétiens sachent en ces temps-ci s'appuyer directement sur lui, demeurer en lui, et puiser des forces dans sa communion.

J'arrive à vos passages, cher frère.

(1 Corinthiens 5). Cet homme était livré à Satan pour le salut de son âme. L'homme, même un apôtre, ne peut rien faire pour le jugement final d'un autre homme; il n'a rien à y voir. Mais je ne dis pas que, dans le cas qui nous occupe, ce fût seulement une peine corporelle. Le coupable a pu être très angoissé dans son esprit jusqu'à ce que sa volonté ait été brisée à l'égard de son péché. Le Saint Esprit est dans l'Eglise, — Satan, dans le monde. Ainsi, il n'y avait pas, pour cette âme, la sauvegarde contre les assauts de l'ennemi dont on jouit dans l'assemblée; mais bien que l'homme fût livré à Satan, l'action de celui-ci était bornée à ce qui devait produire l'effet voulu de Dieu. Le livre de Job nous instruit quant à ces voies de Dieu, seulement le Saint Esprit étant dans l'Eglise, — ici, puissamment dans l'apôtre, — ce dernier agit selon les voies de Dieu avec autorité, une autorité donnée pour l'édification, non pas pour la destruction. Que l'homme, par le Saint Esprit, ait pu agir ainsi, est d'une immense importance. — D'un autre côté, le jugement que Job portait sur lui-même était par l'Esprit de Dieu. Mais il y a, dans le chrétien qui a péché, une inquiétude dans laquelle Satan joue un grand rôle jusqu'à ce que la volonté soit brisée, celui qui a péché est misérable tout en s'irritant contre le peuple de Dieu, jusqu'à ce qu'il confesse ses péchés.

(1 Corinthiens 11: 27-29). Le jugement vient ici de ce que l'on s'est rendu coupable à l'égard du corps et du sang du Seigneur.

Je pense partir la semaine prochaine pour la Suisse. L'impression de la traduction du Nouveau Testament est achevée, ou s'achève en ce moment, et la préface, les errata, etc., seront plus faciles lors de ma venue que par lettre.

Paix vous soit, bien-aimé frère. Quant à ma santé, je vous remercie d'y avoir pensé. Je suis bien, mais le travail m'a fatigué corporellement, et la grippe a ajouté à cette fatigue. A Londres, le travail est énorme. Outre les articles pour les publications des frères, la correspondance, etc., je travaille habituellement de cinq heures du matin à onze heures du soir, et je ne suis plus jeune. Ce que je trouve fatigant, c'est que cela ne cesse pas un instant. On passe d'une chose à une autre, sans relâche. Grâce à Dieu, l'oeuvre va bien, et certainement le Seigneur se sert du témoignage des frères. Leur nombre augmente constamment, et l'oeuvre s'étend en province. Il ne se passe guère de semaine sans qu'il y ait plusieurs conversions, et je crois que l'oeuvre devient toujours plus profonde. Lundi, nous

avons eu une bonne réunion de prières, un peu générale, pour Londres, où il y a 11 réunions, qui marchent toutes ensemble, comme une seule. Nous étions au moins 250; il y avait beaucoup de sérieux, et on sentait que les frères demandaient à Dieu, de coeur et en simplicité, un dévouement plus complet.

Saluez affectueusement tous les frères qui sont autour de vous; je les remercie de leur bon souvenir. Paix vous soit, cher frère, et que notre Dieu bon et fidèle, bénisse tous les bien-aimés frères autour de vous.

Votre affectionné.

## Lettre de J.N.D. n° 11 – ME 1891 page 229

Darby J.N.

à Mr M.

Londres, 19 décembre 1859

Bien cher frère,

J'ai été réjoui de recevoir de vos nouvelles et de celles de nos frères de X. J'avais appris que F. vous avait visités et je suis très heureux que vous ayez pu jouir de son ministère au milieu de vous. Cela encourage et édifie.

Je commencerai par vous dire un mot du réveil en Irlande, — qui s'est étendu en Ecosse et un peu dans le pays de Galles. C'est une oeuvre des plus extraordinaires. Des centaines de personnes ont été converties sous un vieux hêtre, dans la campagne d'un de nos frères; mais c'était, comme il est dit d'Israël aux derniers jours, — «comme la rosée qui n'attend pas l'homme». Cela s'est fait par la prédication, sans la prédication, et de toute manière, seulement les nouveaux convertis étaient pleins de Jésus. Un de nos frères a remarqué qu'aucun des convertis, et il y en a eu beaucoup, n'attribuait son réveil à un instrument quelconque, Dieu les avait visités. Jésus s'est révélé à eux; tous ont la certitude de leur salut, et sont heureux. Après six mois d'épreuve, très peu sont rentrés dans le monde, pas un sur cent, là où j'ai eu connaissance des détails et dans l'endroit où peut-être le plus grand nombre a été visité par la grâce. L'effet sur la population non convertie a été frappant, à Belfast, ville de 120 000 habitants: il y avait un cirque où 30 personnes assistaient au spectacle, tandis qu'au même moment 2300 se trouvaient à la réunion de prière, outre une foule qui ne put entrer. Il faut ajouter que c'est un peuple adonné à la boisson. Un jour de marché, une auberge, dans un petit bourg, a fait une recette de 1500 à 1700 francs; 12 aubergistes ont été convertis pendant le réveil; la même chose est arrivée ailleurs. Dans le petit district de Coleraine, la taxe sur les boissons fortes a diminué de 10 000 francs par mois; dans les fabriques, au lieu de s'amuser et de faire des sottises aux heures de relâche, on avait des réunions de prières. Souvent, pas toujours, les personnes convaincues de péché tombaient sans force sur le carreau, poussant des cris, implorant la miséricorde de Dieu, et invoquant le nom de Jésus, —



incapables de se tenir debout; on les transportait ailleurs et on priait avec elles. Cela est arrivé à 100 personnes dans une seule réunion. Quelquefois cela n'arrivait pas pendant la prédication; on restait pour prier, et l'on tombait frappé. Cela n'a guère produit d'excitation, point d'évanouissements de femmes, mais il y avait une grande solennité, la conscience de la présence de Dieu. On a trouvé des personnes gisant sur la route à 2 ou 3 heures du matin. Un homme entre à Belfast dans un cabaret, pour boire: il tombe sur le plancher et crie en demandant miséricorde; d'autres entrent, et en voilà cinq dans le cabaret par terre, implorant la miséricorde de Dieu. Il y a eu quelques cas d'une espèce d'extase. J'ai vu une jeune fille qui est restée 19 heures sans bouger, n'ayant aucune conscience de ce qui se passait autour d'elle; elle ne dormait pas. Plus tard, elle est sortie de cet état très heureuse, et disant qu'elle était très heureuse tout le temps. Quelques personnes sont restées une semaine sans manger. Une jeune fille a dit: «Si je tombe, que je ne me relève jamais!» Elle est tombée dans son jardin, n'a pu se relever, et est morte dans les 24 heures. Un jeune homme était convenu avec d'autres jeunes gens qu'il prétendrait être frappé, et demanderait aux autres de prier autour de lui (comme on le faisait généralement). Des personnes sérieuses s'approchèrent pour le voir, il était mort. Ceci a été bien constaté; on en a douté, la chose a été examinée et trouvée parfaitement exacte. Les catholiques romains qui ont été frappés, et il y en a un certain nombre, ne voulaient entendre parler que du Seigneur Jésus et demandaient aussitôt les Ecritures. Ceux qui niaient la divinité de Jésus et l'expiation (les sociniens,) admettaient ces vérités tout de suite. On ne tombait pas toujours. Pendant que j'étais dans le nord de l'Irlande, un de nos frères est allé prêcher à une certaine distance dans la grange d'un homme pieux; dans la première soirée, 16 personnes sont tombées converties; dans la seconde, 16 ont été converties, mais aucune n'est tombée.

Ces détails peuvent vous donner quelque idée de ces scènes remarquables. Je pense bien que là où les conversions n'ont pas été réelles, les gens rentreront dans leurs allures ordinaires, — peut-être la boisson sera moins l'habitude de la population, mais je crains que ce ne soit en résultat un jugement sur l'église professante. Je ne crois pas qu'elle ait été amenée à croire que l'Esprit de Dieu est dans l'Eglise. Déjà le clergé cherche à arrêter le ministère des gens non consacrés, car une entière liberté a existé par la puissante action de l'Esprit. Les ministres consacrés écoutaient souvent dans leurs temples ou leurs chapelles, et les nouveaux convertis appelaient le monde, en le suppliant de venir à Jésus. Mais les derniers jours s'approchent, et Dieu se montre en bonté; on a vu qu'il n'est pas loin de nous. Que Dieu vous bénisse, cher frère, en vous consacrant entièrement à l'oeuvre. Il nous a suscité ici quelques bons ouvriers: un capitaine de l'infanterie de marine, qui a quitté le service et tout ce qu'il y a dans le monde; un ministre national aussi, qui a laissé les systèmes et s'est mis à l'oeuvre en venant au milieu de nous. A Londres, dans le voisinage, et ailleurs, nous avons eu quelques gouttes de cette bonne pluie qui est tombée en Irlande; sans doute, nous avons nos épreuves aussi, mais Dieu, dans sa bonté, est avec nous.

Quant à vos questions, cher frère, un «mystère» dans le Nouveau Testament, est une chose connue par la révélation, mais inconnue sans elle; une chose à laquelle on est initié par

le christianisme. Ainsi «le mystère de la foi» est l'expression de ces divines vérités que nous ne connaissons que par la foi en Christ.

J'ai écrit, en anglais, un article sur la justice de Dieu, que Mr R. a traduit. La justice de Dieu est la justice parfaite qui est en Dieu lui-même, mais elle a été démontrée en ce que Dieu a placé Christ à sa droite (Jean 16: 10) (je ne parle pas de la condamnation, dans laquelle elle sera manifestée aussi), parce que Christ l'a parfaitement glorifié. Il a glorifié Christ en lui-même (Jean 17: 4, 5; comparez 13: 31, 32); voilà la justice! Or l'oeuvre de Christ a été accomplie selon la volonté et les conseils de Dieu à notre égard: ainsi elle est valable pour nous. Dieu est juste en nous pardonnant, et comme Christ a été fait péché pour nous, a pris cette place devant Dieu, nous avons sa place devant Dieu, — nous sommes faits «justice de Dieu» en lui. Nous nous trouvons avoir, selon la justice de Dieu, la même place que lui devant Dieu: il est notre justice. Il a pris cette place en justice, comme homme; c'est la nôtre, en justice, par lui; — et Dieu est juste, c'est sa justice de nous placer là, autrement Christ n'aurait pas le fruit du travail de son âme. Ainsi en possédant la gloire, nous sommes «faits la justice de Dieu en Christ». Dieu est juste en ce que nous y sommes. Merveilleuse vérité! — envers nous, grâce infinie, mais justice, en tant que Christ l'a mérité! C'est la gloire de Jésus de nous avoir là.

«Ceux de la synagogue de Satan» (Apocalypse 3: 9), et il y en avait historiquement, étaient de vrais Juifs, s'appuyant sur la religion de la chair. Je crois qu'à la fin il y aura des gens qui auront ce caractère, sans qu'ils soient Juifs de race, des gens qui, comme vous dites, judaïsent, non par ignorance, mais en s'opposant à la vérité. Je crois que la formation de Philadelphie a pour effet de laisser la masse professante dans l'état de Laodicée. Vous remarquerez que la menace à Laodicée n'est pas mise à exécution; l'accomplissement peut avoir lieu après l'enlèvement, la menace a lieu avant.

Quant aux versets 17 et 18 de ce même chapitre, ils dépeignent, sans doute, les choses qui subsistent actuellement, mais quand elles sont arrivées au terme de la patience de Dieu, ce qui n'est pas encore le cas. Je ne doute pas qu'après l'enlèvement de l'Eglise, l'état de dégradation de ce système ne soit complet (voyez 18: 2; comparez Jérémie 51). Le jugement arrive aussitôt qu'il en est ainsi.

J'écris à la hâte. — Saluez, je vous prie, très affectueusement les frères. Je pensais être en France avant aujourd'hui; Dieu voulant, j'y arriverai cette semaine.

Votre tout affectionné en Jésus.

## **Lettre de J.N.D. n° 12 – ME 1891 page 249**

Darby J.N.

à MM. de M. et G.

20 décembre 1863

Chers frères,

Ce que vous me présentez comme motif de votre démarche, en m'adressant la demande de consentir à une conférence, n'a *aucun* fondement dans les faits. Mr de M. a dû en convenir. Je suis peiné d'être forcé de relever cette erreur, mais, dans les tristes circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, il importe d'être exact. Quoique ce soit là pour mon coeur un triste commencement de correspondance, je passe outre. — Vous attirez mon attention sur la doctrine émise dans mes écrits et, si vous y ajoutez le fond de l'article incriminé qui se trouve dans l'Echo du témoignage, je n'ai aucune objection à accepter la responsabilité de ce qui y est enseigné. Mais vous savez, chers frères, que dans une lettre qui est une accusation portée contre tous les frères de toutes les assemblées de la Suisse, les doctrines que j'ai enseignées sont traitées comme des profondeurs de Satan, si évidentes qu'il ne s'agit pas de prier d'être éclairé sur ces doctrines, mais d'en être gardé.

Parler après cela de discussion est un peu singulier, me semble-t-il, et hors de sa place.

Mais si Mr G. tient à reproduire ces accusations devant les «frères à l'oeuvre et des frères recommandables par leur âge, leur expérience et leur piété», et que Mr G. réussisse à les réunir, je ne manquerai pas de comparaître pour répondre à ces accusations sous le poids desquelles je me trouve placé, en arrivant en Suisse. Quant aux faits qui se rattachent à la division survenue dans l'assemblée des frères à L., cette division est arrivée pendant mon absence en Amérique et, sauf le fait général qu'il y avait des difficultés à L., et qu'on accusait ma doctrine, j'ignorais tout jusqu'au moment de mon arrivée en Suisse. Je laisse donc tout cela à ceux qui y ont pris part, c'est à eux à décider s'ils veulent s'en rapporter à une conférence. Je me borne à dire que, si l'on tient à m'accuser au sujet de mes doctrines, je comparaitrai pour répondre sur ce point, si une telle réunion s'y prête. Mais j'ajoute une remarque, à mes yeux très importante. Je nie hautement et absolument la compétence d'une conférence quelconque pour décider le plus petit point de discipline ou de doctrine pour la plus petite assemblée de la Suisse. Une telle réunion peut tendre à écraser par le poids de son opinion la conscience d'une petite réunion fidèle, elle peut soulever des questions et des difficultés pour toutes les assemblées, mais elle n'a aucun droit de résoudre la plus petite question, aucune compétence pour le faire. Le Seigneur lui-même a placé la responsabilité et l'autorité ailleurs. Il a promis sa présence à une assemblée réunie en son nom — non à une conférence rassemblée pour discuter. — La responsabilité repose sur les troupeaux, l'autorité s'y trouve, non que les individus aient cette autorité, mais parce que le Seigneur y a promis sa présence, et à moins de renier une assemblée comme assemblée (je ne parle pas des réclamations fraternelles qui, je le pense, sont toujours permises, étant faites dans l'amour), j'accepterais le jugement disciplinaire de la plus petite assemblée marchant dans l'unité de l'Eglise, dans les choses qui la regardent. Dans le cas actuel, vous parlez des faits qui se rattachent à la division survenue dans l'assemblée de L. Est-ce que la conférence doit prononcer son jugement sur ces faits et sur les individus qui y ont pris part? Supposons qu'on accuse Mr G. d'avoir chassé les autres ouvriers et une partie de l'assemblée par sa manière d'agir, ainsi que cela aura probablement lieu, est-ce que la conférence décidera la question et

prononcera sur une longue suite de petits détails qui ont eu lieu dans le courant de plusieurs années? Mr G. aura naturellement aussi ses griefs. Or si une conférence composée de frères à l'oeuvre et de frères d'expérience, entre dans ces questions et arrive à une résolution quelconque, c'est un synode presbytérien. Vous me direz: Pourquoi supposer cela? Je réponds: Parce que vous en parlez dans vos lettres qui s'y rapportent, dont l'une dit que le temps est venu d'en appeler au jugement d'une conférence, tandis que l'autre demande que les faits qui se rattachent à la division survenue à L. soient examinés dans une conférence. Je ne dis ces choses qu'à titre d'observation. J'ai répondu directement pour ce qui me concerne. Je répondrai aux accusations qu'on a portées contre moi, si les frères trouvent bien de se réunir pour les considérer. Qu'une conférence se tienne là où il y a de la confiance, soit pour l'édification comme nous en avons souvent eu, soit pour examiner quelque question, lorsque cette confiance existe, je le comprends. Mais une conférence dans le but de juger la conduite soit de Mr G., soit de ceux qui l'ont quitté — c'est tout autre chose.

Si l'on prend une décision, quelle conscience serait, selon la Parole, liée par cette décision? Si l'on n'en prend pas, comment la confiance y gagnera-t-elle? Pour ma part, je désire ardemment l'union et la confiance, mais pour cela, je crois qu'il s'agit de l'état des âmes devant Dieu. C'est à d'autres à juger si une conférence où l'on s'accusera l'un l'autre y contribuera.

Votre affectionné frère...

## **Lettre de J.N.D. n° 13 – ME 1891 page 276**

Darby J.N.

à Mr M.

Londres, 18 septembre 1861

Bien-aimé frère,

Je commence par vos questions. Il y a un gouvernement de Dieu, et cela, me semble-t-il, sous un double rapport: 1° des lois générales auxquelles, sauf délivrance spéciale, les saints sont soumis comme les autres ce qu'on sème, on le moissonne. 2° la discipline particulière à laquelle les chrétiens sont soumis «Il ne retire pas ses yeux de dessus les justes». Même le jugement du grand jour est le résultat du gouvernement de Dieu (Romains 2: 6-10). C'est là un principe qui tient à la nature immuable de Dieu lui-même, seulement les saints n'existent que par la grâce. La grâce souveraine de Dieu n'affaiblit jamais ces principes, mais, en nous amenant à vivre selon eux, elle nous introduit dans une position où ils feront notre joie et notre bonheur. La grâce spéciale ne peut jamais être la négation du caractère de Dieu; mais elle nous rend tels, que Dieu nous bénit selon ce caractère. Il y a bien plus que cela dans la grâce, mais la grâce fait cela. Ce qui jette de l'obscurité sur le sujet, c'est qu'on n'est pas au clair quant à la grâce. Le chrétien est gouverné, après avoir été sauvé. Il est soumis au

gouvernement de Dieu, sauf interposition spéciale de la part de Dieu (et pas un passereau ne tombe à terre sans notre Père); mais tout premièrement, il est sauvé et, partant, chrétien. La rédemption de son âme est parfaite, il a la vie éternelle; mais il a beaucoup à apprendre, beaucoup à corriger. Le gouvernement de Dieu s'occupe de lui, le discipline pour qu'il participe à la sainteté de Dieu. Ayant la vie, étant enfant, le chrétien devrait marcher comme enfant de Dieu, ne pas avoir un autre objet que Christ, ou une autre marche que celle de Christ. Marchant selon l'Esprit, il jouira de la communion du Père et du Fils.

J'ai été singulièrement frappé il y a quelque temps, en lisant l'épître aux Philippiens (qui nous fournit l'expérience d'un chrétien, d'un homme qui avait des passions pareilles aux nôtres), de ce que jamais il n'est question dans l'épître, ni du péché, ni de la chair (sauf pour dire qu'on n'a pas confiance en elle). L'Écriture nous y présente le chrétien marchant selon la puissance de l'Esprit, et supérieur à la chair et à toutes les circonstances. Cela ne veut pas dire que la chair ne fût pas en Paul; il avait dans ce moment une écharde dans la chair: mais la marche normale du chrétien, c'est de marcher selon l'Esprit.

Maintenant, Dieu nous tient dans sa main, nous surveille, comme ses enfants, — nous instruit, nous corrige. «Père saint, garde-les en ton nom» dit le Seigneur. Il veut nous détourner du mal, broyer ce qui est dur, encourager par sa bonté. Il est important de remarquer que les devoirs et même les affections découlent d'une relation déjà établie; — et le fait qu'une relation ne peut se dissoudre, ne fait autre chose que rendre les devoirs perpétuels. Un enfant est nécessairement toujours enfant de son père; — c'est pourquoi il a des devoirs d'enfant, des affections filiales. Le gouvernement de Dieu à l'égard des chrétiens s'exerce en vue de cette relation, pour nous y maintenir, et nous y ramener, si nous manquons. Le salut est le salut, «par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». Ensuite Dieu s'occupe, dans sa grâce immense, de la *conduite* des siens.

Pour ce qui regarde Romains 9: 4, Israël est appelé le premier-né de Dieu. Dieu l'avait appelé d'entre les nations pour être à lui. Ainsi, en Exode 4: 22, 23, et Deutéronome 14: 1, et en d'autres passages, comme Osée: «J'ai appelé mon Fils hors d'Égypte», si ce titre a été transporté à Christ lui-même et aux enfants selon l'Esprit, l'idée de la relation subsistait déjà à l'égard du peuple.

Quant aux soeurs dont vous me parlez, j'ai plus de difficulté à vous répondre, parce qu'il s'agit de foi. Je crois qu'une femme chrétienne aimerait beaucoup mieux laisser son avenir matériel à Dieu et ne pas se faire une position à part, même pour son bien: je n'en doute nullement; je crois que c'est le chemin de la foi. Mais je comprends que s'il y a des enfants, la prudence humaine pourrait penser aux enfants sans que ce fût de l'avarice, mais ce n'est pas la foi; si c'est pour garder l'argent pour soi, c'est de l'avarice, au fond. Je n'ai aucun doute que le chemin de la foi soit de laisser faire, et de ne pas séparer ses intérêts de ceux de son mari.

Quant à ma santé, cher frère, je vous remercie de vous en informer; je suis beaucoup mieux que l'année passée. Je pensais il y a un peu plus d'un an que ma carrière active était terminée. Dieu ne l'a pas voulu, et tout en vieillissant, je travaille comme par le passé. Je viens

de faire une tournée dans l'est de l'Angleterre, d'où je suis revenu très heureux. Le nombre des frères augmente rapidement en beaucoup d'endroits, et de nouvelles réunions se forment. Dieu aussi, dans sa bonté, suscite quelques nouveaux ouvriers, quoiqu'il en manque toujours; mais, certainement, nous avons des sujets d'actions de grâce, et de l'encouragement de la part de Dieu. Qu'il nous donne d'en profiter pour le bénir et pour nous dévouer à son service. Je me réjouis de ce que Dieu vous bénit aussi. Mon coeur est avec les frères. Je vis, comme dit l'apôtre, quand ils sont fermes dans le Seigneur. Quoi qu'il nous manque bien des choses en fait de spiritualité, je crois que la venue du Seigneur a plus de puissance sur les frères que dans les temps passés; on sent que les temps se hâtent. Que Dieu veuille produire ce sentiment chez tous.

On m'a mandé que notre frère P. L. vient de mourir. Le voilà en repos et dans le ciel; on est heureux de savoir que ceux qui n'ont pas su marcher avec nous sur la terre sont du moins auprès du Seigneur lui-même dans le ciel. On m'a dit aussi que ce qu'on appelle l'église libre, fait des efforts pour s'établir dans vos montagnes. Que Dieu vous garde fermes dans la marche de la foi. Ce n'est qu'une triste copie du nationalisme, sans son prestige, un système aussi étroit que lui, et reconnaissant tout aussi peu la présence et l'action du Saint Esprit, et sans l'excuse d'être lié par des formes anciennes. Le nationalisme est l'incrédulité quant à cette présence et à cette action. L'église soi-disant libre, établit librement cette incrédulité, voilà tout. Mais pour tenir ferme et garder le terrain pour le Seigneur, il faut *du dévouement*, il faut que le Seigneur soit avec nous; autrement, ce qui est de la chair plaît à la chair, et l'on y court. Et pour avoir à cet égard le Seigneur avec nous, il faut que nous fassions son oeuvre, sinon, comment voulez-vous que la grâce n'opère pas ailleurs? Cela ne se pourrait pas. Que Dieu donne du dévouement aux frères, et par de meilleurs motifs que celui de tenir éloigné d'eux ce qui n'est pas selon sa grâce.

Saluez bien affectueusement tous les frères.

Paix vous soit. Que Dieu nous donne à tous de nous tenir près de lui; c'est là notre joie, notre sagesse et notre force.

Votre bien affectionné frère...

## **Lettre de J.N.D. n° 14 – ME 1891 page 290**

Darby J.N.

à Mr M.

Londres, 26 avril 1862

Bien-aimé frère,

J'ai mis bien du retard à répondre à votre lettre, quoique je fusse heureux d'avoir quelques mots de vous et quelques nouvelles des frères; mais j'ai été en course en Irlande, et plus occupé que de coutume avec les imprimeurs.

Ces incroyants dont vous parlez se sont montrés ici aussi, en Angleterre. C'est ce que j'en ai vu la dernière fois que j'étais en France (un ouvrage de Mr Renan sur Job) qui m'a poussé à écrire quelque chose contre eux, ici en Angleterre. Ce que j'ai vu, c'était que Satan cherchait à populariser l'incrédulité de la même manière dans les deux pays. En Allemagne, ces choses sont vieilles, et même on les abandonne; il y a une réaction assez forte contre elles; on en est fatigué, tandis qu'en France, et encore davantage en Angleterre, elles sont nouvelles. Je publie actuellement un volume de 450 pages, contre ces hommes (ce qui a été en partie mon occupation; L. F. à Valence, en a vu le commencement). Ils sont excessivement superficiels et faibles, mais plausibles pour ceux qui ne connaissent pas la Parole et sont prédisposés à l'incrédulité. Ils affirment des choses tout à fait fausses et controversées, mais la plupart des gens ne peuvent pas naturellement en démontrer la fausseté. Mais n'avons-nous pas appris à attendre de pareils jours et l'activité de Satan de ce côté-là? Il nous fallait apprendre ce que Dieu avait prédit, ce qui est doux dans la bouche, mais amer quand il faut l'expérimenter; mais voici la réponse: Christ ne veille-t-il pas sur sa propre maison? Abandonne-t-il son Eglise? A-t-il perdu de sa toute-puissance dans les cieux et sur la terre? Nullement. Il est aussi puissant, aussi plein d'amour, aussi affectionné à son Eglise que par le passé. Voilà notre bonheur et notre ressource. On peut compter sur lui; toute la rage de l'ennemi ne peut rien contre sa puissance, et n'échappe pas à sa vigilance. Notre grande affaire, cher frère, c'est de nous tenir près de lui et en toute simplicité de coeur et de compter sur sa bonté.

J'ai été instruit et édifié récemment par la lecture de la 2<sup>e</sup> épître à Timothée. Les chrétiens avaient abandonné Paul, pas exactement Christ, mais ils n'avaient pas la force spirituelle nécessaire pour tenir ferme en face de l'ennemi et demeurer à la hauteur de la marche fidèle de l'apôtre. Eh bien, nulle part nous ne voyons la même énergie, ou des exhortations aussi ardentes pour être de bon courage; cela se résume dans ces mots: «souffrir les afflictions de l'évangile, selon la puissance de Dieu». Ce sont des temps très heureux sous ce rapport. La marche chrétienne se dessine et se simplifie; et si l'ennemi travaille, Dieu travaille aussi.

Sous certains rapports, je craindrais l'église libre autant que les rationalistes. Je reconnais bien la différence; mais lorsqu'on a besoin de la puissance de Dieu, une marche à demi mondaine, l'absence d'une foi qui tranche avec le monde dans les choses de Dieu, affaiblit le chrétien plus que l'acharnement de ses ennemis, — avec 300 hommes, Gédéon pouvait vaincre; avec 30 000 d'une autre qualité d'âme, il ne le pouvait pas. Il s'agit, dans nos temps, d'une marche vraiment dévouée. Vous avez raison quand vous dites que ces messieurs ne sont pas en état de faire face aux rationalistes: ils ne reconnaissent pas franchement l'autorité absolue et l'inspiration parfaite et divine de la parole de Dieu. Ils transigent souvent, ils ne parlent pas avec la conviction profonde que cette Parole est la parole de *Dieu*. Aussi que voulez-vous qu'ils fassent?

C'est un peu plus ou un peu moins: ce n'est pas Dieu. Puis, ne reconnaissant pas les vérités qui se rapportent aux économies, ils ne savent pas comment répondre aux objections qu'on met en avant. S'ils parlent des Juifs comme étant l'Eglise, et avancent que tout est une seule et même chose, on peut montrer dans l'Ancien Testament des choses que le Nouveau ne

reconnaît pas: le gouvernement de Dieu n'est pas sa grâce souveraine. Alors on jette sur Dieu la faute de sa propre ignorance. J'ai examiné ce que ces hommes ont allégué contre la Parole; je l'ai trouvé faible et mal fondé. Ils se répètent les uns les autres, sans examiner à fond ce qu'ils disent. J'ai pu m'en assurer, même quand ils parlent de la science. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est le dévouement, c'est d'être pénétrés de l'autorité divine de la Parole, d'être imbus de la Parole; c'est de marcher dans la foi personnelle du Seigneur Jésus, et de lui obéir, en gardant ses commandements. Voilà le chemin du bonheur dans ces derniers jours, comme au reste dans tous les temps: affection sincère pour tous les chrétiens, mais les pieds dans le chemin étroit. On cherche beaucoup à nous faire sortir de ce chemin; cela a très mal réussi aux âmes qui ont tenté de suivre ces conseils. Sous prétexte de plus de largeur et même d'évangélisation, dans le mouvement souvent béni en détail, mais fiévreux, de ces jours, ils ont quitté le chemin tracé (j'en suis convaincu) par la Parole: la conséquence a été l'éloignement du Seigneur; quelquefois, hélas! la largeur du péché. Nous avons fait des expériences de ce genre ici, et, grâce à Dieu, avec de l'activité pour l'évangélisation, assez réjouissante; ceux qui avaient été entraînés un peu par l'excitation de ce qu'on appelle le réveil, en sont revenus, sauf un ou deux, qui n'ont pas bien tourné. Le genre du christianisme, là où il y a eu des conversions, est très faible, il y a eu très peu de conviction de péché: Dieu a agi, mais l'homme aussi beaucoup; Dieu, dans sa bonté, s'est servi de ce qui a été présenté, en plusieurs cas, pour la conversion des âmes et s'en sert encore pour rendre attentives les masses. Mais on comptait les convertis par les émotions, et naturellement, une foule de personnes n'ont été atteintes qu'en apparence. En Irlande, au commencement, l'oeuvre a été de Dieu, et Dieu y agit encore, l'homme y a été pour peu de chose, mais alors l'homme a voulu avoir une place, et dans une multitude de cas l'effet apparent a disparu avec l'émotion par laquelle il avait commencé. Toutefois Dieu agit, et beaucoup, sans cette excitation et en dehors d'elle. Les conversions se multiplient. Aussi les réunions des frères deviennent nombreuses, et de nouvelles se forment en bien des endroits. Nous avons eu quelque peine avec un frère qui prétendait à une élévation spirituelle, destinée à tout dominer; mais en général les frères vont bien; il y a de l'affection et de la vie.

Quant à Matthieu 7: 6, je crois que le Seigneur nous dit de ne pas présenter les choses spirituelles dont l'âme peut jouir lorsqu'elle est près de Dieu, aux moqueurs et aux incrédules. S'ils veulent écouter, ne leur présenter que l'évangile est bon; mais il y a des cas où cela même aussi est impossible. Il faut s'attendre à trouver dans ce monde des gens qu'on doit laisser à Dieu; la foi n'est pas de tous. Il faut, et c'est pénible, en prendre son parti dans ce monde; mais en aucun cas, on ne doit présenter ces choses aux hommes moqueurs, les choses que Dieu communique comme privilège à l'âme pieuse, ce qui a du prix pour lui en tant que chrétien qui a les confidences de son Maître.

Paix vous soit, cher frère; toujours heureux d'avoir de vos nouvelles et de celles des frères, je me recommande à leurs prières.

Votre affectionné frère en Jésus...



## Lettre de J.N.D. n° 15 – ME 1891 page 312

Darby J.N.

à Mr M.

X., près d'Ottawa, 27 août 1863

Bien cher frère,

J'ai reçu aussi de la part des chers frères F. et C. quelques nouvelles de l'Ardèche et de la Drôme, mais j'ai été très heureux de recevoir votre lettre. Je me réjouis aussi de ce que vous ayez pu visiter le département de Saône et Loire; je ne pense pas que ce département ait été beaucoup visité. Vous auriez dû me donner un peu plus de détails; depuis le séjour de J. et d'un autre frère dont j'oublie le nom, à Chapelle Thècle, j'en ai eu peu de nouvelles.

Quant à l'oeuvre ici, Dieu a daigné, dans sa bonté, bénir mon travail. Il y a eu des conversions; plus d'une réunion qui ne faisait pas de progrès, a été affermie; le nombre des frères a augmenté, et l'oeuvre a pris plus d'ensemble et d'assiette dans le pays: il y a eu peut-être 120 personnes ajoutées. Ce pays n'est pas comme le vieux monde, mais, sauf quelques grandes villes, la population est disséminée sur une grande surface. J'ai visité une contrée de 1200 kilomètres de longueur, en largeur 200 kilomètres peut-être. Mais il y a des districts habités par des frères, où les cerfs et les castors parcourent encore le pays ou font des digues sur les terres que les frères ont à ferme, et où, il y a cinq ans, on trouvait aussi des ours. Dans ce temps-là, c'était une forêt interminable et, encore maintenant, la forêt couvre la plus grande partie du pays. Le long du lac, la contrée est cultivée.

Ici, près d'Ottawa, où je me trouve dans ce moment, Dieu nous a bénis. Un frère que nous aimions beaucoup, était enlacé dans une réunion aux trois quarts dissidente dans sa marche, bien que lui vît plus clair. Dieu, dans sa providence, a brisé tout cela; nous n'y étions pour rien; je m'attendais à Dieu, plusieurs frères de la réunion gémissaient. Ce frère étant absent à une conférence très bénie, que nous avons eue à 500 kilomètres d'ici, ceux qui formaient la réunion dissidente ont déclaré vouloir être dissidents réformés; à son retour, il les a quittés. Nous sommes ici une réunion d'au moins 60 personnes. C'était autrefois une petite poignée de 15 frères seulement. Le Seigneur ajoute chaque semaine de nouvelles âmes. Je crois devoir les quitter, en grande partie pour m'occuper du Nouveau Testament français; mais j'aimerais bien y rester davantage. Je pense visiter demain une réunion à Ottawa, nouveau siège du gouvernement. Il y a là un frère, ancien de l'église libre ou de l'église nationale, qui a reçu du bien à Toronto; il m'invite. Puis il y a une réunion, mais je ne sais si elle est fidèle; je l'espère; puis aussi à Clinton, il y a eu du bien quand j'y étais, à 550 kilomètres d'ici. Je pense me rendre à Détroit plus loin encore, dans les Etats-Unis, pour voir les frères français. Ils sont dans un triste état, je les ai déjà visités; ils sont venus principalement des contrées de Montbéliard. L'un s'est fait consacrer, pour obtenir plus de respect, par un Américain qui, du reste, ne comprend pas le français. Quelques-uns ont quitté la réunion. Il prêche un dimanche, on prend

la cène l'autre. Enfin Dieu peut y mettre sa bonne main; cet homme parle bien, mais il n'a guère de sérieux, ni de spiritualité.

J'ai encore une ville à visiter, puis je pense tourner mes pas vers New-York et l'Europe, si Dieu me le permet; mais l'oeuvre est loin d'être achevée ici, même pour le temps présent. Peut-être Dieu me permettra de revenir l'été prochain, car il y a beaucoup à faire. A Hamilton où j'ai travaillé, et où Dieu a beaucoup béni mon travail, ils sont extrêmement heureux, et en général les réunions vont bien. Je ne sais si vous avez appris que deux ministres nationaux sont venus au milieu de nous; le ministre baptiste de Hamilton aussi, et un ancien de l'église libre du même endroit.

Voilà un court résumé de l'oeuvre, mais cela ne donne guère une idée de la bonté de Dieu; j'ai tellement senti que Dieu m'a conduit, qu'il a préparé les circonstances et les coeurs pour ma visite, qu'il m'a dirigé là où je devais aller, au moment où cela convenait, que j'ai été touché de sa bonté. Du reste, ma visite a certainement été une visite de foi, et Dieu bénit la foi, et se trouve toujours avec elle: c'est ce que j'ai éprouvé. C'est ce que vous éprouverez aussi, cher frère: dans le nouveau, comme dans l'ancien monde, Dieu est avec celui qui compte sur lui, et qui cherche à faire sa volonté, à le servir. Quel encouragement dans le premier chapitre de Josué, pour celui qui entre dans le combat de la foi: «Seulement fortifie-toi et sois de bon courage. Personne ne subsistera devant toi, tous les jours de ta vie, je ne t'abandonnerai pas, je ne te délaisserai pas; — ne l'ai-je pas commandé?» Tout le pays nous est donné, seulement il faut y mettre la plante de nos pieds. Que Dieu nous donne plus de courage, plus d'énergie spirituelle, plus de dévouement, qu'il nous donne de vivre davantage en sa présence! Quelle réalisation de la puissance de la vie divine dans ces paroles: «*Portant toujours* dans nos corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste dans nos corps mortels». Oui, que nous sachions nous dévouer, plus complètement! Je ne parle pas de dévouement extérieur. Pour le travail, on aurait de la peine à travailler plus que je ne le fais; mais je parle de ce dévouement intérieur, de cette vie dans laquelle rien ne se trouve, quant aux mouvements intérieurs du coeur, que Christ seul; c'est de là que découle la bénédiction et le travail qui se caractérise par la présence et la puissance de Dieu; et c'est là que nous manquons.

Saluez bien affectueusement tous les frères. Que Dieu leur donne de vivre dans la communion du Seigneur, dans une communion étroite avec lui, et de le glorifier en toutes choses.

D'après ce qu'on m'a dit, vous avez de nouveau le frère V. avec vous.

J'ai peu de nouvelles d'Angleterre, sauf que le nombre des frères augmente beaucoup. En Allemagne et en Hollande, cela va bien, et les frères, en Suisse, ont éprouvé la fidélité du Seigneur.

Paix vous soit, bien-aimé frère.

Votre affectionné en Jésus...

## Lettre de J.N.D. n° 16 – ME 1891 page 326

Darby J.N.

à Mr M.

Dublin, 14 novembre 1865

Bien-aimé frère,

Ma réponse a été retardée par des occupations qui ne me laissaient pas un moment de loisir, occupations heureuses, mais qui absorbaient tout mon temps des travaux de cabinet, aussi bien que des réunions, tous les jours; puis des courses lointaines pour visiter les assemblées éloignées de Londres. Etant enfin un peu moins occupé ici, je prends la plume pour vous écrire quelques mots.

Le fait est que les «derniers jours» se font sentir toujours davantage, et les devoirs du témoignage s'accroissent et deviennent plus pressants.

Je sais bien, cher frère, que les agents de Béthesda cherchent à détruire la discipline en prétextant la ruine de l'Eglise; mais c'est là précisément un motif pour agir d'une manière opposée à ce relâchement. Etant dans le mal, c'est tout naturel qu'ils cherchent à annuler la discipline, et vous trouverez que ceux qui veulent s'y soustraire sont toujours ceux auxquels elle s'applique; on est allé (non que je pense que tous accepteraient cela) jusqu'à faire imprimer un document, signé par les frères d'une réunion, insistant sur ce que, si l'on acceptait ou permettait, le sachant et le voulant, la fornication dans une assemblée, l'assemblée n'en serait pas souillée, et qu'on devrait les recevoir comme les autres. Ils ont aussi publié plusieurs traités, pour montrer qu'aucun péché, aucune doctrine, si mauvaise qu'elle soit, ne peut souiller une assemblée, et que seule la personne qui y participe en serait souillée. Aussi ont-ils soigneusement cherché à nier l'unité et à faire des assemblées des corps entièrement indépendants les uns des autres. Mais cela a plutôt fait du bien, car c'était lever le masque. 2 Timothée 2 insiste particulièrement sur la fidélité pratique quand l'Eglise est comme «une grande maison». Celui qui se purifie de ces vases à déshonneur, sera un vase à honneur; nous marchons avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur. Celui qui invoque le nom de Christ doit s'éloigner de l'iniquité; mais se séparer ainsi du mal, et accepter le mal, — cela ne peut aller ensemble: il faudrait alors renoncer à toute assemblée quelconque. Or Christ a pourvu à la petitesse des assemblées, en déclarant que là où deux ou trois sont assemblés en son nom, il y est; et c'est là aussi ce qui donne son autorité à la plus grande, à la mieux ordonnée des assemblées. L'apôtre nous ordonne d'ôter le méchant du milieu de nous. A quoi bon se réunir pour adorer et glorifier le Seigneur, si nous sommes obligés de recevoir les méchants à sa table; à quoi bon se séparer du nationalisme, — voire même du papisme? Non. Ce principe qu'on veut faire valoir n'est que l'iniquité qui ne veut pas de la discipline, ou le manque de foi qui recule devant la peine que la discipline nous procure nécessairement. Certes, je n'irais pas à une réunion qui m'obligeât ainsi à me dire *un* avec la méchanceté: or

nous sommes tous un seul corps en tant que nous participons à un seul pain (1 Corinthiens 10: 17).

Quant à la vie des saints de l'Ancien Testament, il n'y a pas de doute qu'ils n'aient eu «la vie», mais il y a une grande différence entre eux et nous, non dans l'essence de la vie, car ils étaient nés de Dieu, mais en ceci, que ce n'est pas tout que nous ayons reçu la vie, en tant que vivifiés par Christ: nous sommes vivifiés *avec* lui, ressuscités ensemble. Nous recevons le Fils, ainsi nous avons la vie éternelle (1 Jean 5); mais le Fils que nous recevons ainsi, est le Christ mort et ressuscité; ainsi nous recevons la vie, en tant que ressuscités par la même puissance qui a ressuscité Christ (Ephésiens 1; 2). Nous vivons devant Dieu ainsi, selon sa puissance en résurrection et dans la position dans laquelle le Christ ressuscité se trouve. Il y a rédemption, quant à notre position, aussi bien que le fait de la communication de la vie divine. Il y a *aussi* la présence du Saint Esprit qui s'y rattache et qui devient en nous une fontaine jaillissante en vie éternelle (comparez Galates 4: 1-7). C'est la vie, non pas en espérance de ce que Dieu fera, tandis qu'il supporte le pécheur (Romains 3: 25, 26; 4: 21). La justice de Dieu est le fondement de notre position actuelle, et nous croyons en Celui qui a ressuscité Jésus (Romains 4: 24; 3: 26; et ajoutez Ephésiens 2, et Jean 10: 10). Ainsi le fait que nous sommes ressuscités avec Christ, que nous partageons sa vie en tant que ressuscité, — qu'il est, dans cet état, notre vie (comparez Colossiens 3: 1-3; 2 Corinthiens 4: 10); que l'Esprit est vie à cause de la justice, que celui qui a le Fils (la vie éternelle qui avait été auprès du Père et avait été manifestée) a la vie, puisque nous la possédons comme étant au delà de la mort et de l'accomplissement de la rédemption, et par conséquent dans la force et dans l'intelligence de l'Esprit qui demeure en nous. Ceci *n'est* pas la vie, mais influe immensément sur son caractère et sur sa puissance.

Il se peut bien qu'il y ait chez la personne dont vous parlez quelque péché caché; si ce n'est pas le cas, et même si c'est le cas (tout en insistant sur le recours qu'elle doit avoir à Jésus, toujours bon et fidèle pour lui être en aide), il est de toute importance pour la paix comme pour la victoire même, qu'on apprenne et qu'on reconnaisse ce qu'on *est*, aussi bien que ce qu'on a *fait* la paix n'est pas solide tant qu'on n'en est pas là. On peut avoir le pardon de ses péchés passés, et ne pas avoir la connaissance de soi-même: «Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu». L'apôtre fait une différence formelle entre ces deux choses, je veux dire comme doctrine. Après avoir démontré que tout le monde est sous le péché, et coupable, il montre la justification par la foi dans le sang de Jésus; puis, Romains 4, Christ livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, — mais tout ceci pour les péchés. Cette partie va jusqu'à la fin du verset 11 du chapitre 5. Depuis le verset 12, vous avez deux chefs de race, de la race charnelle et de la race spirituelle: Adam et le Sauveur. Ici, il ne s'agit plus des péchés, mais du péché. Il ne pardonne pas, il condamne (8: 3); mais nous sommes morts, nous ne sommes pas dans la chair. On se condamne, comme Dieu nous condamne, mais le péché dans la chair, a été condamné à la croix; mais Christ a été [sacrifice] pour le péché, puis mort au péché, et nous faisons notre compte que nous sommes morts au péché et vivants à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur. Du chapitre 3: 20 à 5: 11, il s'agit des péchés; du chapitre 5: 12 jusqu'à la fin du chapitre 8, il s'agit du péché. Maintenant, il se peut que

cette personne ait besoin de l'apprendre, c'est une chose d'expérience, d'expérience pénible, comme à la fin du chapitre 7 de la même épître, mais cela nous force à nous soumettre à la justice de Dieu, à nous rejeter sur Christ. Nous ne sommes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, si l'Esprit de Dieu demeure en nous. C'est le moyen aussi de remporter la victoire, car nous avons la conscience que Dieu est pour nous; et le péché n'aura pas domination sur nous, car nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce. Mais il faut que tout cela se passe dans la conscience et en regardant à la grâce en Jésus, à la pure et souveraine grâce; le désespoir à l'égard de la chair nous mène droit à lui. Voilà le remède pour cette jeune personne, mais c'est Dieu qui est le médecin. C'est pourquoi il faut le prier; puis il se sert de la vérité, et ainsi, dans sa grâce, de nous, comme instruments; toutefois, lui seul fait l'oeuvre.

Je suis toujours heureux, cher frère, d'avoir de vos nouvelles à tous, et, si le fait d'avoir poursuivi l'oeuvre dans un autre continent fait que je vous vois moins, cela n'éloigne nullement mon coeur, mais me fait désirer davantage de vos nouvelles.

Nous avons aussi des Français en Amérique, et des Suisses de langue française; les frères français viennent principalement des environs de Montbéliard. J'ai de bonnes nouvelles du Canada; une excellente lettre d'un frère, ancien ministre national, qui travaille au milieu des Indiens. La langue est un obstacle; il n'y a point de Nouveaux Testaments, ou presque point, guère de cantiques, et de mauvais. Il y a pourtant une réunion maintenant en mohawk et des conversions. Ils se réunissent entre eux et parlent leur propre langue; quelques-uns savent un peu l'anglais et interprètent pour nous. Ce frère G. dont j'ai parlé sait un peu l'obbijeway, mais le mohawk est plus difficile. L'ouvrier du Seigneur qui a trouvé la paix par mon moyen, et parlait très bien l'anglais et prêchait en mohawk aux Peaux rouges, est mort, mais l'oeuvre, grâce à Dieu, a continué.

Saluez affectueusement tous les frères, et en particulier M., H., F., et ceux que vous m'avez nommés.

Votre bien affectionné frère...

## **Lettre de J.N.D. n° 17 – ME 1891 page 349**

Darby J.N.

à Mr M.

Toronto, 9 février 1865

Bien-aimé frère,

J'ai été très heureux de recevoir votre lettre, et des nouvelles des bien-aimés frères en France; au reste, dans ce moment, j'en ai de plusieurs côtés; de sorte que je suis riche en nouvelles, ce qui me fait grand plaisir.

Ma traversée, cher frère, a été orageuse et fatigante; mais j'ai pu parler du Seigneur à plusieurs personnes, ce qui m'a réjoui, et j'ai trouvé quelques chrétiens. Il y avait six Français sur le vaisseau, qui ne savaient pas un mot d'anglais je leur ai servi d'interprète. Ils se rendaient sauf un seul, dans une petite colonie française où l'on sèche la morue. Je n'ai pas eu le mal de mer.

Ici, grâce à Dieu, les choses vont bien; sans doute, il pourrait y avoir plus de dévouement, et c'est ce que je demande pour les frères, mais il y a du bien. Le nombre des frères s'est considérablement augmenté, et augmente toujours; nous en avons reçu trois, ici, aujourd'hui; de nouvelles réunions se sont formées, et des portes s'ouvrent. Les personnes qui ont été ajoutées l'ont été plutôt comme fruit de la vie dans les assemblées, que par le moyen de dons remarquables; cela est un sujet de joie, toutefois, je demande à Dieu de nous accorder des dons, car il y a beaucoup à faire partout.

Il y a beaucoup plus de personnes étrangères assistant aux réunions, sans être invitées, que précédemment, et aussi une grande attention. J'ai déjà visité quelques nouveaux endroits où j'ai eu de nombreuses réunions, et Dieu suscite des hommes qui paraissent prendre intérêt à l'oeuvre, mais il y a peut-être manque d'énergie de ce côté-là.

Quant à moi, certainement Dieu m'a béni dans mon travail. Je ne sais si je pourrai visiter l'ouest des Etats-Unis cette fois-ci; il y a une oeuvre là aussi, mais il faut du temps, et je n'en ai pas beaucoup. Les frères de la Suisse qui y sont établis vont mieux; ils sont en assez grand nombre. Trois d'entre eux sont venus à une conférence que nous avons tenue ici, la distance est de 380 lieues. Les Français sont plus rapprochés d'ici, ils viennent du pays de Montbéliard, la vie spirituelle laisse à désirer parmi eux. Ceux qui sont fidèles se sont joints à une petite réunion de langue anglaise qui marche bien, dans cet endroit-là. Il y a aussi une quantité d'âmes éparpillées dans ce vaste pays, isolées les unes des autres et sans ressource spirituelle extérieure. Notre conférence a été extrêmement bénie, plus d'une âme nouvellement venue au milieu des frères et utile dans son voisinage y a assisté; ces amis ont trouvé un amour fraternel qui les a beaucoup fortifiés, de l'instruction et de l'affermissement, et ont été encouragés. Tous nous en avons abondamment joui, et la présence de Dieu s'est fait richement sentir. Le ministre baptiste qui a été éclairé la dernière fois que j'étais ici et qui, uni aux frères, travaille dans le Massachussets, est encouragé dans son oeuvre; son frère vient de quitter les sectes; c'était un grand pas pour lui; le premier a aussi assisté à notre conférence et s'en est retourné tout joyeux.

Au reste, ce que nous avons à faire, c'est de travailler en regardant au Seigneur. Toutefois, je désire ardemment, dans ces derniers jours, que le témoignage soit plus puissant, mais pour cela il faut, comme vous le dites, non seulement la théorie, mais la réalisation de la vérité, le dévouement, l'oeil net. Oh! que Dieu les donne aux siens! Je crois que l'attente du Seigneur prend une certaine force dans les âmes; on l'attend davantage; non seulement on croit à sa venue, mais on l'attend. Mais avec toute cette profession (du moins en Amérique, bien que les Etats-Unis soient le pays peut-être le plus démoralisé du monde), je suis toujours plus convaincu de l'état de ténèbres dans lequel le monde évangélique se trouve; il ne reçoit pas

la doctrine de Paul. J'ai été très frappé, ces temps-ci, d'Ephésiens 4 et 5, comme mesure de marche chrétienne: le nouvel homme créé selon Dieu, — le Saint Esprit; être imitateurs de Dieu, aimant comme Christ nous a aimés — être lumière dans le Seigneur. Quel tableau! J'envoie un petit article là-dessus, à notre frère B. qui, je le suppose, l'insérera dans son journal.

A vos questions, maintenant.

La justice de Dieu, Romains 3: 21, est la même que celle dont l'apôtre parle dans les versets 25, 26; seulement, dans ces deux derniers versets, elle n'est pas présentée d'une manière abstraite, mais s'applique à deux objets distincts: 1° les péchés des fidèles de l'Ancien Testament, montrant comment Dieu était juste en les supportant; 2° la justice en ce que Dieu est juste en justifiant celui qui croit en Jésus, justice maintenant pleinement manifestée et sur laquelle nos âmes se reposent. L'oeuvre de Christ est l'explication du premier point; elle est aussi le fondement connu de notre justification.

Quant à l'interprétation des Ecritures, en tant que nous sommes humbles, et conduits par le Saint Esprit, nous serons d'accord. La foi est la même chez tout vrai chrétien. Hélas! nous dépassons souvent ces limites-là. L'esprit de l'homme est actif; il se fourvoie naturellement, ou il suit les traditions qui le détournent également de la vérité. L'oeil n'est pas net, tout le corps n'est pas plein de lumière, voilà la différence. Au reste, la foi est un don de Dieu. Il ouvrirait leur intelligence pour leur faire comprendre les Ecritures. Quand l'esprit de l'homme s'en occupe, il se fourvoie toujours. Du reste, cela ne touche nullement la question de l'inspiration; l'usage que je fais de la Parole n'a rien à faire avec le fait que le Saint Esprit l'a inspirée ou non. Je peux interpréter même un écrit humain, cela ne touche en rien la question de son authenticité, mais c'est justement parce que les Ecritures sont divines, qu'aussitôt que l'esprit de l'homme s'en occupe, il s'égaré. Un écrit humain n'a qu'une portée humaine, et, plus ou moins, l'esprit de l'homme sait ce qu'il veut dire. Il n'en est pas ainsi des Ecritures, et l'homme n'est pas à même, comme homme, d'en saisir la portée, quoique les paroles soient simples. Il faut ici comprendre les choses, pour saisir le sens des mots. Quand je dis «né de Dieu», que veut dire cela? Il faut comprendre la chose pour expliquer les mots de là les erreurs d'interprétation. Il est écrit «Ils seront tous enseignés de Dieu». Quand nous dépassons cet enseignement, nous suivons notre fantaisie, ce ne sont plus les Ecritures. La grâce et la paix soient avec vous, bien-aimé frère. Saluez bien affectueusement tous les frères. On me dit que G. s'est bien fatigué; il faut qu'il se repose un peu (cela lui fera du bien), puis, Dieu aidant, il reprendra ses travaux. On me dit que E. est parti pour Vevey. Tout cela dessine bien les positions.

Que Dieu vous bénisse et qu'il soit avec tous les frères et les tiennent près de lui.

Votre toujours affectionné.

**Lettre de J.N.D. n° 18 – ME 1891 page 370**

Darby J.N.

à Mr M.

New-York, décembre 1860

Bien cher frère,

La différence entre les deux vérités que j'ai fait remarquer à V. et que vous me rappelez, ne manque pas d'importance. Quand je dis que Christ est mort et ressuscité pour moi, je parle d'une oeuvre accomplie pour moi, oeuvre qui a effacé mes péchés et qui me justifie devant Dieu. Quand je dis que je suis mort et ressuscité avec Christ, j'en ai fini (pour la foi) avec la nature qui a produit ces péchés; je fais mon compte que je suis mort et vivant à Dieu par Christ. Mais je vais plus loin; je parle d'association avec lui dans sa résurrection, de sorte que cela me conduit à l'union. Je dis individuellement, je suis *en Christ*: c'est plus que de dire: il a été ressuscité pour ma justification; Romains 8 suppose cela, mais n'explique pas comment on y est arrivé. Ce chapitre nous dit quelle est notre position en Christ devant Dieu, non ce que Dieu a été et ce qu'il a fait pour nous. Ensuite, on est ainsi membre de Christ (voyez Ephésiens 2). Nous avons été ressuscités avec lui, et Dieu nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Jésus Christ, en vertu de notre union avec lui. Je n'existe plus quant au vieil homme; je l'ai dépouillé, et non seulement j'ai été vivifié, mais j'ai revêtu le nouvel homme; j'en ai fini avec le péché et avec Adam, et je suis en Christ et uni à Christ devant Dieu. Le fait que Christ est mort et ressuscité pour moi, m'introduit, comme un racheté, dans le désert; c'est la doctrine de l'épître de Pierre: j'ai une espérance vivante du ciel. Le fait que moi je suis mort et ressuscité avec lui, m'introduit en Canaan: c'est la doctrine des Ephésiens

Cela vous montre aussi, cher frère, combien est dans le faux, celui qui nie que nous sommes dans le désert. Toute l'épître de Pierre est nulle pour lui, et il n'a que quelques versets de Jean, l'épître aux Ephésiens, et peut-être encore Romains 8: 1. L'épître aux Colossiens, tout en tendant vers le ciel, ne nous y place pas; notre vie est cachée avec Christ en Dieu, mais nous cherchons les choses qui sont en haut. C'est la rédemption qui nous introduit dans le désert. Qu'est-ce que ce monde, si ce n'est un désert? Le salut, même la justification, sont ainsi placés à la fin de la carrière chrétienne; dans l'épître aux Philippiens, notre bourgeoisie est dans le ciel, mais nous n'y sommes pas.

Les exagérations font du mal et sont un mauvais signe quant à l'état de l'âme de celui qui s'y jette. Canaan et le désert, constituent les deux parties de la vie chrétienne qui suivent la rédemption; Christ n'a pas prié que nous soyons ôtés du monde, et si nous y sommes et qu'il ne soit pas un désert pour nous, tant pis pour nous! N'a-t-on pas besoin de manne? C'est dans le désert seul que nous la trouvons, ainsi que les tendres soins de Dieu lui-même, qui nous conduit à travers les difficultés par un chemin connu de lui seul. Le même genre de doctrine s'est montré en ce qu'on a nié la sacrificature de Christ pour nous, et le fait qu'il est notre Avocat auprès du Père. On est parfait en Christ, disent-ils, nous n'avons donc pas besoin du Sacrificateur et de l'Avocat. On perd ainsi l'esprit de dépendance, on est dur, sec, content de soi-même et loin de Dieu. Les soins de Christ, la tendre affection du Père, s'appliquent à notre



position dans le désert; envisagés comme assis dans les lieux célestes, nous sommes parfaits; tout le développement de la vie chrétienne est dans le désert, par le moyen de ce qui est céleste, mais dans le désert. Les combats avec les malices spirituelles sont dans les lieux célestes. C'est dans le désert que nous avons nos sens exercés pour discerner le bien et le mal; c'est dans le désert que nous sommes éprouvés, que notre foi est mise à l'épreuve. Il n'y a pas de creuset dans le ciel; c'est dans le désert que nous agissons par amour, ce qui est la seconde partie de nos privilèges divins. La doctrine générale du Nouveau Testament nous place dans le désert avec une espérance céleste; le mystère nous montre comme unis à Christ et assis en lui, dans les lieux célestes.

J'ai été très heureux d'avoir des nouvelles des frères, et je vous prie de les saluer affectueusement de ma part.

J'ai été jusqu'ici principalement dans l'Ouest. Là, il y a certainement progrès la moitié des frères y sont de langue française il y a maintenant 9 ou 10 réunions avec 200 frères. A Greenville (Illinois), il y a eu beaucoup de bien; Détroit est en progrès; l'oeuvre s'étend aussi parmi les Américains, et jusqu'à St-Paul (Minnesota), sur le Mississipi, où il y a une réunion. Au Canada, où j'ai fait une courte visite, ils vont bien, mais manquent un peu d'activité pour faire prendre de l'accroissement aux âmes. L'oeuvre a fait cependant quelques progrès parmi les Indiens, et trois nouvelles réunions se sont formées parmi les blancs (colons anglais). Nous avons besoin d'ouvriers. Puis l'habitude qu'on a prise sur ce continent de se transporter d'un endroit à un autre, tend à disperser les réunions. Quelquefois tel frère qui établit une ferme ailleurs devient un noyau pour une nouvelle réunion, mais il arrive aussi qu'on s'isole, et la vie s'éteint en grande partie. La vérité se répand beaucoup; nos livres et nos traités sont recherchés de près et de loin: ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan, toutefois la vérité, se répand. Pour la moralité, l'Amérique est un triste pays; la corruption règne, les assassinats sont journaliers dans les grandes villes; puis les églises, comme on les appelle, sont composées de mondains avoués, qui fréquentent les bals et tous les amusements du jour; cependant il y a des besoins et l'on gémit.

Dites-moi, cher frère, ce qu'est devenu un nommé X., qui, disait-on, se mettait à l'oeuvre de vos côtés? Je ne connais pas son nom d'une manière exacte. Dieu soit béni de ce que le cher frère M. est mieux. Tenons-nous près du Seigneur; les temps se hâtent, ce sentiment devient très fort chez nos frères anglais, et je le partage *en plein*. Quel bonheur de savoir que tout sera bientôt fini; tous les jours je sens davantage que nous n'appartenons pas du tout à ce monde, ni à ce désert, mais réellement au ciel, et le bonheur qu'il y a dans ce sentiment est infini. Sans doute, sa gloire dépassera toutes nos pensées. Mais Dieu nous a révélé ces choses par son Esprit, et nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous sont gratuitement données de Dieu. Bientôt nous serons avec le Seigneur, et le bonheur d'être dans sa présence sera parfait.

Je suis ici dans un petit logement à New-York, où nous commençons à nous réunir; nous sommes 18 personnes, mais tout est à faire.

Saluez les frères.

Votre bien affectionné...

## Lettre de J.N.D. n° 19 – ME 1891 page 338

Darby J.N.

à Mr M.

Boston, mars 1867

Bien cher frère,

La distance est telle qu'il faudra bien des semaines pour que vous puissiez recevoir une réponse à vos lettres, quelle que soit la diligence que je mette à vous répondre.

Quant à vos questions: il me semble que, dans 1 Jean 3, il n'est question de vie qu'au verset 14, et la raison en est, à ce qu'il me paraît, celle-ci: La vie simplement, et la mort, sont mises en contraste; mais la vie éternelle, cette vie éternelle qui est descendue du Père dans la personne du Fils, est le sujet de l'épître, et le verset 15 reprend cette idée pour dire qu'il est évident qu'un meurtrier n'a pas cette vie.

Quant à la seconde question, celle de la délivrance, je crois qu'elle se rapporte à la distinction qui est faite à l'égard du mot rédemption, et même du mot salut; mais nous attendons la rédemption de nos corps, et ceci est très important parce qu'ainsi la délivrance n'est pas une simple question de puissance, mais de justice. Il faut la puissance, — la résurrection en est témoin — la puissance divine, mais il faut la justice: or c'est la croix du Christ qui a établi la justice, en tant que justice et droit, mais pas encore comme résultat. C'est lorsque Christ reviendra que la puissance s'exercera en vertu de la justice et pour donner *effet* à cette justice en jugement contre Satan et pour nous. Jusqu'à la croix, la justice était réellement contre nous, et, dans un certain sens, Satan avait un droit sur nous: depuis la croix, il n'en a aucun. Mais la puissance qui fait droit, s'exercera quand Christ reviendra. C'est pourquoi il est dit dans les Psaumes, à l'égard de la terre: «Le jugement reviendra à la justice». Pilate avait entre ses mains le jugement conféré par Dieu, et Christ était le juste; quand le Christ reviendra, le jugement et la justice iront ensemble. Pour nous, c'est un peu différent, parce que nous avons le droit, le privilège, de souffrir avec lui; mais la rédemption se rapporte aux deux, savoir que nous, les rachetés, nous sommes établis en justice, justes devant Dieu, «justice de Dieu en lui», et nous attendons la délivrance, la rédemption complète. Ainsi, quant à Satan, tous ses droits, si nous pouvons les appeler ainsi, ont été détruits sur la croix; Christ ayant pris notre place devant Dieu, Satan les a perdus. J'ai le droit de me dire mort, racheté, appartenant à Christ; mais la puissance qui chassera de fait Satan du ciel, ne s'exercera que lorsque Christ prendra sa puissance et agira en roi; mais alors tout sera fait, non seulement par sa puissance, mais selon la justice, selon les droits qui lui appartiennent par la rédemption qu'il a accomplie, ayant, comme homme, parfaitement glorifié Dieu sur la croix. Les droits et

l'exercice de sa puissance, sont des droits justes selon la justice de Dieu: il les possède en justice. Grâce à Dieu, cette justice est pour nous, est nôtre; elle est, justement et en toute-puissance, contre Satan, et cela dans l'homme, mais dans l'homme qui nous a rachetés et qui, en résultat, nous associe avec lui-même. Voilà pourquoi l'on peut dire que Satan a été «mis dehors», à la croix, parce que la justice, l'oeuvre qui l'exclut, a été alors accomplie; mais l'exercice de la puissance qui fera valoir ses droits, n'aura lieu que quand il se lèvera du trône de son Père où il siège en justice, attendant ce qui reste, savoir que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds.

Dieu soit béni, cher frère, de ce que l'oeuvre marche dans vos contrées. Saluez les frères bien affectueusement de ma part. Ce sera une joie pour moi de les revoir, Dieu sait s'il trouvera bon de me l'accorder. Souvenons-nous qu'il faut de la foi pour l'oeuvre. Jésus a dû dire, et plutôt que nous, parce qu'il n'avait pas encore souffert: «J'ai travaillé en vain» quand il s'agissait d'un résultat apparent. Ce n'est pas tout à fait notre cas; mais il y a des moments où il faut s'en rapporter à lui et non pas regarder aux fruits, si nous voulons lui être fidèles.

Ici, Dieu nous bénit; c'est le jour des petits commencements. Il y a beaucoup de profession: on est mieux vu quand on est membre d'une église; — mais en même temps les membres des églises vont au théâtre, au bal, s'enivrent, et personne ne possède la paix; mais les âmes gémissent. Mes quelques compagnons étaient tout découragés à New-York, — pas moi; je sentais que je pouvais prier pour l'oeuvre, et maintenant la bénédiction commence à être évidente. Beaucoup d'âmes sont exercées, plusieurs ont trouvé la paix, quelques-uns ont été délivrés de l'influence des hérésies qui courent partout ici, et se sont décidés pour le Seigneur, quoique encore nos réunions au local ne soient guère fréquentées, On n'y vient que quand il y a des besoins. Nous sommes une trentaine pour rompre le pain. Je retournerai à New-York, s'il plaît à Dieu, la semaine prochaine. Ici, à Boston, où je viens de passer un mois, c'est la même histoire, seulement ayant quelques connaissances américaines, des frères gagnés à la vérité, j'ai eu plus de portes publiques ouvertes, et les âmes jouissent d'un évangile plein et simple, qu'elles n'entendaient jamais. C'est étonnant quelle eau rafraîchissante est cet évangile ici pour les pauvres âmes affaissées. Nous avons une petite réunion qui va bien et qui s'accroît peu à peu; il y a eu au début une difficulté à surmonter, car les quelques personnes qui avaient un peu compris l'évangile et les privilèges des chrétiens, étaient toutes tombées dans des hérésies abominables; et en même temps que ces vérités, elles buvaient ce poison-là. On nie l'immortalité de l'âme, mais grâce à Dieu, beaucoup de personnes ont été délivrées. Dans l'Ouest, cela ne va pas mal; la vérité se propage. Dans le Michigan et le Wisconsin, il y a progrès sensible. Grâce à Dieu, Celui que nous servons suffit à toutes les circonstances, qui sont difficiles ici, et pour notre faiblesse, la difficulté est encore plus grande.

Je comprends que notre cher frère D., que je vous prie de saluer de ma part, ainsi que le cher M (Dieu veuille lui faire beaucoup de bien), se fasse vieux. Je sens la différence qu'apporte mon âge; je n'ai plus la même énergie pour entreprendre; et je n'en avais jamais beaucoup. Enfin, nous sommes comme instruments ce que Dieu veut que nous soyons; si seulement nous

savions mieux fournir notre carrière, mais Dieu est fidèle et il est bon. Voilà ce que je sais; et, grâces lui en soient rendues, c'est lui qui fait l'oeuvre.

Adieu, cher frère, que Dieu vous bénisse, ainsi que tous les frères; qu'il les tienne bien près de lui, c'est ce qu'il nous faut.

Paix vous soit.

Votre bien affectionné...

## Lettre de J.N.D. n° 20 – ME 1891 page 427

Darby J.N.

à Mr M.

Toronto, 2 octobre 1869

Bien cher frère,

De mon côté aussi, j'ai été heureux d'avoir des nouvelles des frères et de vous.

Je remercie sincèrement les frères de l'intérêt qu'ils me portent, et leur affection m'est bien précieuse. En rendant grâces à Dieu, je puis dire que je me trouve mieux qu'avant ma maladie, seulement la tête me fait un peu mal dès que je la fatigue trop, chose qu'il n'est pas facile d'éviter, quand il y a beaucoup à faire. Puis, à 69 ans, on ne gagne pas des forces nouvelles; mais je suis bien et je travaille comme de coutume, ce dont je bénis Dieu de tout mon coeur. Je n'avais pas pris assez de nourriture, ce qui, joint à beaucoup de fatigue, a amené un mal subit et inflammatoire, l'état grave dans lequel, en effet, je me suis trouvé. Dieu, dans sa grande bonté, m'a rétabli, et je n'ai pas eu de médecin.

Grâces à Dieu, la fatigue précédente n'a pas été sans fruit. Il y a maintenant une bonne réunion à New-York; ils sont heureux, et, par la grâce de Dieu, l'assemblée s'accroît peu à peu, et la lumière se répand. Je pense y retourner; c'est un champ bien difficile: l'argent, le plaisir, dominant les coeurs, et ce qu'on appelle des églises, sanctionne et même pratique le mal. Sans doute, il y a des chrétiens sincères, mais la majorité dans les «églises» n'est pas convertie, et le niveau de tous ceux qui les composent a proportionnellement beaucoup baissé. Un frère (ministre baptiste) a été pleinement affranchi, et voit clair, mais il a quitté New-York. A Boston, les frères vont bien, et peu à peu prennent de l'accroissement... Il y a maintenant près de 600 frères au Canada, et environ 300 dans les Etats-Unis; mais le progrès est lent. On vient ici plein de l'espoir de s'élever dans le monde: le progrès (non pas le progrès dans la grâce), voilà l'idée américaine, elle est aussi, quoique à un moindre degré, celle du Canada. Il y a une centaine de frères de langue française dans l'Ouest, et d'autres qui écoutent volontiers. Les Indiens (peaux rouges) vont bien et font beaucoup de progrès; il y en a près de trente maintenant qui rompent le pain, et s'édifient dans leur langue; quelques-uns annoncent l'évangile à leurs compatriotes, et l'un d'entre eux commence à le faire aussi en anglais. L'année passée, il n'y avait pas d'ouvriers au Canada, l'on s'y était un peu endormi: à présent, il y en a quelques-uns. Notre conférence à Guelph a été extrêmement bénie, et les fruits se montrent de plusieurs

côtés; il y a un mouvement de l'Esprit de Dieu, non pas très saillant, mais assez général pour exciter notre reconnaissance.

Vous me parlez du déclin de la piété dans vos montagnes, et de la mondanité incrédule qui, même là, commence à poindre. C'est un fait universel sous diverses formes: le matérialisme, les plaisirs, l'incrédulité, s'élèvent partout; la volonté de l'homme tient à se faire valoir. C'est un point capital, un signe des derniers temps, aboutissant à Babylone, que de tomber sous l'influence de la superstition, selon l'esprit du dragon et de la bête, ou que l'incrédulité, la simple volonté de l'homme, gouverne le coeur. Il est bon que les frères y fassent attention et se tiennent de plus en plus éloignés de toute conformité avec le monde. D'un côté, les formes chrétiennes s'en vont; de l'autre, elles deviennent de grossières superstitions, de l'idolâtrie. Les frères doivent être un témoignage entre ces deux formes de mal, tenant d'une part ferme la vérité par la puissance de l'Esprit, et d'autre part rendant culte en Esprit et en vérité: la réalité du christianisme doit se montrer dans leur marche; mais pour pouvoir se maintenir, quand les béquilles d'anciennes habitudes n'existent plus, il faut une foi vivante et personnelle, il faut vivre dans la communion du Seigneur. Ce qui apparaît dans vos montagnes se montre partout; les choses vieilles s'écroulent, l'homme veut être le maître, ou se réfugie dans la superstition pour tenir tête à cet effondrement, car le monde n'a pas de ressources. Le chrétien soumis et tranquille se tient éloigné de tout le mouvement du siècle, mais le courant de la mondanité est toujours plus fort; il faut être une chose ou l'autre: si un homme n'est pas franchement *chrétien*, il est plus qu'en danger d'être entraîné. Suppliez les frères de marcher de droit pied, d'avoir Christ pour leur tout, comme il est en eux tous, et cherchez à nourrir de Christ tous ceux qui en ont le besoin, en public et en particulier. Alors la marche sera facile et heureuse, à travers ce pauvre monde où nous attendons le Seigneur. Que les frères l'attendent toujours, et pour l'attendre réellement, il faut savoir qu'il nous a sauvés, et ensuite l'aimer. Ce n'est pas la prophétie cela, c'est Christ, «l'étoile brillante du matin», et le coeur désire le voir et être toujours avec Celui qui nous a tant aimés.

Quant à Hébreux 9: 26, c'est un verset bien important. La doctrine met en contraste le sacrifice du Christ avec les sacrifices judaïques. Ceux-ci se répétaient, ils n'avaient aucune vraie valeur. Si le sacrifice du Christ avait été semblable, Christ aurait dû *souffrir* plusieurs fois. Ces sacrifices étaient réellement, par leur répétition, une preuve que le péché était toujours là. C'est l'opposé, quand il s'agit de Christ, mais son sacrifice a un double effet: 1° l'annulation, la mise de côté, du péché de devant les yeux de Dieu, comme il est dit en Jean 1: «l'Agneau de Dieu qui ôte *le péché* du monde» (non les péchés); ceci ne sera pleinement accompli, dans son résultat, que dans les nouveaux cieux et dans la nouvelle terre où *la justice habite*, mais l'oeuvre, en vertu de laquelle ce résultat aura lieu, est accomplie, et la foi en reconnaît l'efficacité. 2° Il y a l'acte de porter nos *péchés*, les péchés de plusieurs, oeuvre absolument efficace pour nous justifier de toutes choses. Dans le grand jour d'expiation, il y avait la même différence: le sang était mis sur le propitiatoire, c'était le lot de l'Eternel; puis les péchés du peuple étaient confessés sur la tête du bouc Azazel. Or dans l'oeuvre de sa mort, le Christ a tellement glorifié Dieu, que non seulement il nous a rachetés, mais nous a acquis la gloire de

Dieu, objet de notre espérance, en sorte que, outre le fait béni que nos péchés sont ôtés, que nous en sommes lavés, la portée de l'oeuvre est immense pour la gloire de Dieu et pour notre part dans cette gloire dans laquelle Christ, homme, est entré comme notre précurseur. En résultat, le péché qui s'étale devant les yeux de Dieu maintenant, sera complètement remplacé par la justice; nous le savons maintenant et nous jouissons, dans nos consciences, de l'efficace de l'oeuvre (voyez Jean 12: 31, 32). Nous pouvons appliquer le verset des Hébreux, déjà par rapport à notre position devant Dieu: il nous a réconciliés. La réconciliation de toutes choses, dans les cieux et sur la terre, aura lieu plus tard; mais l'oeuvre qui produit ce résultat a été faite une fois pour toutes dans le sacrifice parfait du Christ, dans lequel tout ce que Dieu est, justice, amour, majesté, vérité, a été pleinement glorifié.

Paix vous soit, cher frère, par l'efficace parfaite de ce précieux sacrifice.

Saluez avec affection les frères. Notre cher Mr W. a perdu sa femme; je pense le voir demain. Que Dieu vous garde tous. J'aimerais bien voir les frères, mais s'ils marchent fidèlement à la gloire du Seigneur, je serai content.

Votre affectionné...

## **Lettre de J.N.D. n° 21 – ME 1891 page 432**

Darby J.N.

à Mr M.

21 septembre 1868

Bien cher frère,

Ce serait une joie pour moi de voir les frères en France; je dois beaucoup à leur affection, que je leur rends de tout mon coeur. Il en est de même pour les frères d'Allemagne. Quelle douceur de me retrouver au milieu d'eux, et si Dieu me conserve les forces nécessaires, j'espère bien les voir encore face à face; mais, le 17 novembre, je pars, Dieu voulant, pour les Antilles. Ce qui me retient en outre en Amérique, car je me dois également aux frères ailleurs, c'est que l'édition du Nouveau Testament que j'ai publiée en Angleterre est épuisée, et qu'on demande cette traduction partout: je la revois pour qu'elle soit aussi parfaite que possible. Cela me retient dans mon cabinet, car je ne puis faire ce travail en voyageant, ainsi que d'autres travaux du même genre qui m'occupent, mais que j'aurais pu différer. Je ne pense pas rester longtemps aux Antilles; ces frères sont un peu isolés, et, quant aux visites, délaissés; mais ce n'est pas un champ de travail pour moi et mon séjour ne se prolongera guère au delà de deux ou trois mois. Après l'hiver, qui est du reste la meilleure saison pour visiter les contrées tropicales, j'espère, si Dieu le permet, visiter les frères en Europe. Physiquement, je craignais un peu ce voyage et ce climat, mais, quand le devoir et le service de ce précieux Sauveur sont là, tout devient simple.

L'oeuvre s'étend en Amérique; il y a maintenant une cinquantaine d'assemblées, quelques unes formées tout récemment. Dieu a suscité quelques ouvriers: deux sont d'origine française, parlent français et anglais couramment et se consacrent à l'oeuvre; l'un travaille à New-York où il trouve les portes ouvertes, et des âmes très intéressantes qui viennent chercher la vérité auprès de lui. A Québec, un frère anglais a été le moyen d'un beau réveil, dans cette ville très morte, et à la campagne. On venait en foule l'entendre; beaucoup de personnes ont été converties, beaucoup affranchies; un certain nombre ont quitté les divers systèmes et ne savent trop que faire. On craint l'opprobre. En attendant, la petite réunion a plus que quintuplé. A Toronto, il y a progrès, à Ottawa aussi, passablement de conversions; le Canada supérieur, plus à l'ouest, est un peu stationnaire; toutefois, une nouvelle réunion s'est formée, et à Guelph et Shanty-Bay, il y a eu des conversions, et le nombre des frères a augmenté. Il y a maintenant aussi une réunion à Chicago, grande ville extrêmement corrompue, une autre de langue français à Beaver-Creek; à Greenville, où il y a de la bénédiction, elle est de langue anglaise, beaucoup d'Américains s'étant joints aux frères, et ces derniers, sauf un et quelques femmes, comprenant l'anglais. Il y a trois nouvelles réunions dans le Michigan, et partout beaucoup d'âmes qui recherchent la vérité; puis une réunion à San-Francisco en Californie, qui augmente peu à peu, enfin quelques frères se sont établis dans la Caroline du Nord, et s'occupent de l'oeuvre. Les traités se répandent partout, la vente en augmente toujours, bien que lentement.

Voilà un résumé succinct de l'oeuvre qui se fait; c'est peu de chose; toutefois le témoignage est établi sur ce vaste continent. Dans le Canada supérieur, il devrait s'augmenter, mais vous savez ce que sont les chrétiens, ce que nous sommes tous, si la grâce ne nous garde. Il n'y a pas de mal positif, mais en quelques lieux, il y a un certain degré de sommeil.

Quant à votre question, je crois qu'en général les promesses aux sept églises appartiennent à tous les chrétiens, et en particulier à celui qui a des oreilles pour écouter ce qui est dit aux assemblées. Mais je pense que celui qui est dans les circonstances spéciales auxquelles telle ou telle promesse s'applique, et qui remporte la victoire, jouira davantage de la promesse spéciale. Mais elle ne l'est pas toujours; ainsi, par exemple, tous les saints mangeront du fruit de l'arbre de vie, tandis que «manger de la manne cachée», se rapporte d'une manière spéciale à la fidélité déployée dans les circonstances de l'église de Pergame. Chacun est invité à être fidèle de cette manière, mais l'appel s'adresse d'une façon particulière à ceux qui traversent les circonstances indiquées dans l'adresse à l'église. Je pense que celui qui fait preuve ici de fidélité et a éprouvé la fidélité de Christ dans ce combat, pourra bien le connaître particulièrement ainsi, dans la gloire. Il me semble qu'Abraham jouira plus que nous de l'accomplissement des promesses faites à sa postérité, cependant nous en jouirons tous, car ce que Dieu est, en accomplissant ces promesses, il l'est pour nous tous, et nous trouverons tous nos délices dans tout ce qui est en lui. Des chrétiens également sincères réalisent davantage un côté particulier de ce que Dieu est; si une âme éprouve la fidélité de Dieu dans des circonstances difficiles, elle saisira, de ce côté-là, la valeur de ce que Dieu est. A Thyatire, la promesse est générale, et par conséquent s'applique à l'Eglise tout entière. A Philadelphie,

c'est le cas de tout chrétien de ne plus jamais sortir dehors, mais, être «une colonne dans le temple de Dieu» est un encouragement particulier, et, bien que nous ayons tous toute la force du Christ pour nous soutenir, dans la gloire, les fruits de la fidélité se montrent néanmoins dans la récompense accordée; ils seront, je le suppose, goûtés d'une manière spéciale par ceux qui ont compté sur la fidélité du Seigneur pour accomplir la tâche à laquelle la promesse est faite.

On me fait des questions pendant que j'écris cette dernière partie de ma lettre, mais j'espère qu'en somme vous me comprendrez sinon écrivez-le moi.

Saluez les frères; j'espère les voir. Je ne puis plus faire les longues courses à pied que j'ai faites autrefois; cependant, Dieu m'a conservé mes forces; sa précieuse Parole m'est toujours plus claire, toujours plus précieuse, et elle demeure éternellement. Quelle grâce! Quel bonheur que le nôtre!

Votre bien affectionné...

## **Lettre de J.N.D. n° 22 – ME 1891 page 456**

Darby J.N.

à Mr M.

Kingston (La Jamaïque), 20 avril 1869

Bien cher frère,

Nos lettres se sont croisées. C'est à la Barbade, non pas à la Jamaïque, que Dieu nous a plus particulièrement bénis. La Barbade est une petite île, mais très peuplée: le témoignage y a eu un grand retentissement. Ici, à la Jamaïque, les frères ne vont pas mal, mais jusqu'ici, sans grand mouvement; ils ont besoin qu'un ouvrier vienne au milieu d'eux. Les communications ne sont pas faciles, faute d'auberges et de routes, en dehors des grandes lignes de communication. Pour voyager dans l'île un mois, les messieurs du pays ont l'habitude d'acheter une voiture et des chevaux qu'ils revendent ensuite. Pour ma part, j'ai préféré louer, mais la voiture seule m'a coûté 25 francs. Une fois arrivé, j'ai joui de l'hospitalité des frères. Ils sont très aimables et accueillants. J'ai fait 160 kilomètres à cheval, quand je me trouvais dans les montagnes, et autant pour le retour. Le pays est magnifique. Dans la saison des pluies, on a beaucoup de peine à voyager; en ce moment, l'eau manque entièrement dans bien des endroits.

Il y a à la Jamaïque, quatre réunions considérables, deux petites, et des frères éparpillés; en général, ils marchent fermement.

Je pense tenir des réunions sur la venue du Seigneur: je ne sais ce que cela produira de sa part. L'émancipation des nègres avait ruiné le pays, car ils ne veulent pas travailler. Dans



les îles françaises, on les force au travail, et cela va matériellement mieux, mais les Anglais n'approuvent pas ce procédé.

Au Canada, l'oeuvre progresse d'une manière tout à fait remarquable, les conversions se comptent par centaines; plusieurs nouvelles réunions se sont formées où les jeunes âmes marchent bien et s'affermissent dans la foi.

Je passe à vos questions: Le langage d'Esaië 53: 7, 8, est un peu difficile, mais nous en avons une traduction, Actes 8: 32, 33. Je pense que les paroles: «Qui racontera sa génération», équivalent à peu près à ce qui est dit: «Personne ne connaît le Fils, sinon le Père». Personne ne pouvait rendre compte de ce qu'il était, ni des principes de sa vie ici-bas. Dieu avait été assez manifesté pour être rejeté par les malheureux humains; mais, malgré cette manifestation, ils ne pouvaient pénétrer jusqu'aux ressorts de sa vie, ni de la carrière qu'il a fournie ici-bas. Ceux qui ont connu un prisonnier peuvent être des témoins à sa décharge en racontant ses antécédents; mais le Fils de Dieu n'avait ni amis, ni connaissances; il a dû être lui-même son propre témoin, que personne n'a compris; mais il a accompli sa tâche.

Quant au Psaume 116: 15, je ne pense pas que les traducteurs de Genève veuillent dire autre chose que ce qui se trouve dans l'ancienne traduction, mais l'expression dont ils se servent me paraît peu heureuse. Le sens du passage me semble être celui-ci: Dieu tient grand compte des siens, et si le monde les met à mort, lui ne les oublie pas; leur mort a une grande importance à ses yeux, quelque méprisés qu'ils soient. Il semble les négliger en laissant le monde sévir contre eux, mais il n'en est pas ainsi. Comparez la promesse faite aux fidèles de Smyrne.

Je pense que nous partirons pour l'Europe, au plus tard, au commencement du mois de mai. Après un court séjour en Angleterre, Dieu aidant, j'espère visiter le continent.

Saluez les frères de ma part. Je me réjouis de tout mon coeur de la bénédiction que Dieu leur a accordée.

«Ce jour-là» (2 Timothée 1: 12, 18; 4: 8), c'est, je le suppose, le jour dans lequel tous rendront compte de leurs oeuvres; tel est le sens ordinaire de ces mots pour les méchants; c'est le jour du jugement, soit terrestre, soit devant le grand trône blanc, mais plus particulièrement la venue, l'apparition du Seigneur. Quand il s'agit des fidèles individuellement, le souhait de l'Esprit ajoute toujours la «miséricorde» à la grâce et à la paix (voir le commencement des deux épîtres à Timothée). La seconde épître a un caractère tout particulier: l'apôtre s'en va avec la conscience que le bien-être de l'Eglise de Dieu s'en ira avec lui. Il désire, plus qu'ailleurs, que les fidèles se fortifient, mais il sent que la gloire de l'économie chrétienne va s'éclipser. Il retourne en pensée, à la catégorie des fidèles de l'ancienne économie, à la foi qui est de tous les temps, mais en se maintenant sur le terrain chrétien (2 Timothée 1: 3, 5). L'heure était venue où le jugement commencerait par la maison de Dieu; dans les derniers jours, on aurait à se retirer de ce qui s'appelait l'église (chapitre 3: 5). Or ceci fait passer le jugement devant les yeux de l'apôtre, ainsi que la miséricorde, dont nous avons toujours besoin individuellement, et particulièrement en vue du jugement. En un mot, la ruine

de l'Eglise individualise le chrétien; il est toujours individuel dans sa conscience et devant le tribunal de Christ. Ainsi Jude, qui annonce si clairement le jugement de la chrétienté, commence par la miséricorde (verset 2), et termine son épître (verset 21) par la même pensée. Les privilèges ne sont nullement abrogés, mais l'état de l'ensemble introduit la pensée du jugement à venir, et alors l'individu paraît sur la scène avec la responsabilité qui pèse toujours sur lui: l'impression que nous en recevons est plus mélancolique encore en 2 Timothée, car l'apôtre contemplait la ruine de son oeuvre. Dans un certain sens, il avait, comme le Seigneur, travaillé en vain, quant à ce qui devait se former sur cette terre, le peuple de Dieu ici-bas; mais ses affections chrétiennes sont en pleine vigueur et s'expriment à l'égard d'Epaphrodite en vue du jugement. Pour ma part, je trouve tout cela bien solennel. L'Eglise comme un tout est perdue, dans la seconde épître à Timothée, quant à ses privilèges et à sa puissance spirituelle. On se retire de la forme de la piété, et les Ecritures deviennent, pour l'homme de Dieu, le guide sûr de sa conduite et de sa foi. On sait *de qui* on a appris les vérités que nous professons.

## Lettre de J.N.D. n° 23 – ME 1891 page 471

Darby J.N.

à Mr M.

Barbados, 11 février 1869

Bien cher frère,

Je ne doute nullement que nous ne devions prêter serment quand le juge nous y appelle, par la raison même qui nous empêche de jurer. Dans ce dernier cas, on introduit Dieu légèrement, «cela vient du mal», tandis qu'en prêtant serment quand, le juge m'y appelle, je reconnais l'autorité de Dieu en celui qui le représente. A cet égard, on est adjuré (voyez Lévitique 5: 1, correctement traduit). Lorsque le souverain sacrificateur adjura Christ, celui-ci répondit tout de suite. Cela ne vient pas de moi; c'est un serment volontaire qui est défendu: «Tu ne te parjureras pas, mais tu accompliras tes vœux à l'Eternel; mais moi je vous dis: Ne jurez pas du tout». Le serment devant le juge est ce dont il est question dans le chapitre 5 du Lévitique. Je ne sais comment cela est rendu en français; mais le sens est celui-ci: s'il y a péché et que tu entendes la voix d'adjuration et que tu sois témoin; si tu as vu ou entendu, si tu ne le declares pas, alors tu porteras ton iniquité. Quelques expressions de Paul m'offriraient un peu plus de difficulté, mais je pense qu'il introduit Dieu comme témoin de ce qu'il dit, comme si je disais: Dieu sait de quelle manière sainte je me suis conduit au milieu de vous. Ce n'est pas un serment, mais un appel à l'oeil de ce Dieu qui voit tout, et qui rendait témoignage à Paul, à l'égard de sa marche (1 Thessaloniens 2: 10).

Sur les Antilles, je n'ai rien de bien saillant à vous raconter. Il y a ici une cinquantaine de frères assez intelligents et affectueux, montrant un certain désir d'entendre la Parole et de connaître la vérité telle que les frères l'ont reçue. En tout cas, grand sérieux, et beaucoup d'attention dans les réunions.

Le pays est plus européen dans ses moeurs, il y a plus de blancs que de noirs, une petite station militaire, etc. Dans le Démérara (Guyane), ce qui répond à votre Cayenne, colonie de beaucoup plus étendue par son territoire que la Grande Bretagne, la population n'est pas plus nombreuse que dans ce petit îlot, mais dans un triste état moral. Les noirs et les gens de couleur ne veulent pas travailler, et déclinent; on a fait venir pour les remplacer des Chinois, puis des Hindous qui vont à peu près nus. Au temps de l'esclavage, le mariage était presque inconnu; il est plus fréquent maintenant, mais le concubinage n'en est pas moins commun. Les frères, cela va sans dire, sont très décidés à cet égard, mais il faut exercer la discipline sur des parents qui admettent la chose pour leurs enfants demeurant chez eux, ou vice-versa. On a été ferme avec un bon résultat, mais je pense que la majorité des frères sont nés de liaisons illégitimes; on y pense à peine; leurs parents, les mères en tout cas, avaient été esclaves. Ils marchent bien, mais il y a beaucoup d'ignorance, plusieurs ne savent pas lire.

Il y a quatre réunions, environ 350 personnes qui prennent la cène, un désir, croissant d'entendre la vérité, des âmes sont ajoutées; moins de blancs qu'ici, ou de personnes qui sont dans le petit commerce.

A St-Christophe, il y a une petite oeuvre commencée par le frère C., mais les ouvriers manquent; cela promettait pourtant.

Quant à la Jamaïque, je ne l'ai pas encore visitée; c'est une île magnifique, mais ruinée par l'émancipation des nègres. On y trouve cinq réunions, outre des frères éparpillés, deux ou trois ensemble ici et là. Je ne sais pas au juste le nombre des frères: je crois qu'ils vont bien; mais là aussi, les ouvriers font défaut, et le manque de routes rend le travail difficile.

Voilà une petite esquisse (autant que je puis la fournir) de l'état de choses dans ce qui n'est pas proprement un pays, mais, sauf le Démérara et la grande île de la Jamaïque, de petits îlots éparpillés dans l'Océan, ayant entre eux des communications peu fréquentes.

Notre visite a encouragé les frères, et ils ont été affermis dans la vérité qu'ils avaient reçue. Dieu aidant, nous pensons revenir en Europe vers la fin d'avril, et j'espère visiter le Continent.

Vos lettres m'ont bien réjoui; si les frères vont bien, je suis heureux. Les temps s'avancent rapidement, tout tend à la fin, et c'est notre joie et notre sûreté pratique, d'attendre le Seigneur que nous aimons et qui nous a tant aimés. Assurez M. et Mme D. de toute ma sympathie. Le Seigneur fait contribuer toutes choses, quelque pénibles qu'elles soient, au plus grand bien de ceux qui l'aiment. Puis, quand nos pauvres corps seront glorifiés, nous oublierons tout, sauf la grâce qui a été la cause de nos peines et qui les aura accompagnées.

Saluez le frère G., on me dit qu'il s'affaiblit, ce n'est pas étonnant. En tout cas, nous cheminons vers le ciel, mais nous devrions demander au Seigneur de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.

Paix vous soit, bien-aimé frère.

Votre toujours affectionné...

P. S. — Les passages où Paul en appelle à Dieu, sont: Romains 1: 9; 2 Corinthiens 1: 23; Philippiens 1: 8; 1 Thessaloniens 2: 5, 10.

## Lettre de J.N.D. n° 24 – ME 1891 page 475

Darby J.N.

à Mr M.

Londres, 31 mai 1870

Bien cher frère,

Il paraît, en effet, que, par la bonté de Dieu, ces études sur les épîtres aux Romains, aux Colossiens, aux Ephésiens et le commencement de la seconde aux Corinthiens, ont été bénies, car on m'en a écrit de Suisse dans ce sens.

Quant à vos questions, je vais tâcher d'y répondre:

1° (Jean 1: 4). — La vie était la lumière des hommes. La venue sur la terre de la Parole faite chair, était la présence de la vie éternelle dans sa Personne, et manifestait ce que Dieu était en grâce pour les hommes, et ce que l'homme est comme objet parfait du bon plaisir de Dieu. Mais il y a quelque chose de particulier dans l'expression. Dieu, en tant que Dieu, est la lumière; mais il y a quelque chose de plus précis ici. On voit Proverbes 8, que la sagesse divine trouvait ses délices dans la partie *habitable* de la terre et que son bon plaisir était dans les enfants des hommes; en sorte que cette lumière de la vie se rapportait spécialement aux hommes, était une lumière adaptée tout particulièrement à eux. Ce que Dieu révèle de lui, se révèle dans l'humanité et en rapport avec l'homme. Tout ce qu'il est, moralement, est manifesté dans l'homme et pour les hommes. C'est là que les anges même voient Dieu.

2° L'Esprit doit bien être présent là où il y a une assemblée, autrement rien ne se fera bien; c'est aussi l'Esprit qui la réunit, mais le centre d'une assemblée réunie est Christ; on a pour Christ des affections qu'on ne peut avoir pour l'Esprit; c'est Christ qui est mort pour nous, c'est lui qui s'est fait homme, lui qui était dans la gloire du Père. Mais j'ajoute que ce n'est pas dans une assemblée qu'il demeure, mais dans la maison de Dieu comme un tout.

3° Quant à la table du Seigneur, le nom de Seigneur est un nom d'autorité; quand on parle de communion, le mot employé est Christ. On s'était servi du nom du Seigneur pour embarrasser quelques âmes.

Saluez notre cher frère D., et assurez-le de ma vraie sympathie. Nous sentons tous deux, à notre âge, que le monde n'est pas notre repos, mais la perte d'un enfant n'en est pas moins pénible.

Saluez affectueusement tous les frères. Ici, il y a grand désir d'entendre la Parole. Les réunions se multiplient beaucoup; en général les frères sont unis, mais l'oeuvre prend une grande extension en Allemagne aussi.

J'écris à la hâte, au moment de mon départ de Londres pour l'Amérique. M. W. a été très malade, condamné des médecins, mais il est beaucoup mieux. J'espère, si Dieu m'en conserve la force, me rendre en France l'hiver prochain.

Il y a beaucoup de conversions au Canada, et l'on m'y demande. La vérité se répand beaucoup aussi aux Etats-Unis.

Paix vous soit.

Votre affectionné frère...

# Notes prises dans une suite de méditations sur la première épître de Jean

---

ME 1890 page 365 – ME 1891 page 10

## 1<sup>ère</sup> méditation

Le grand dessein de Dieu dans toutes ses voies de grâce est de nous amener individuellement en communion avec lui-même. «Or notre communion est avec le Père». Ainsi, nous avons la pleine connaissance de Dieu autant qu'il peut être connu, et nous l'avons dans une pleine communion avec lui. Ce n'est pas la connaissance que nous pourrions avoir de lui par la création; nous ne le connaissons pas simplement comme étant ses créatures, car nous sommes faits participants du Saint Esprit, afin qu'il y ait de la puissance: «Nous demeurons en lui et lui en nous» (4: 13). Il ne saurait y avoir rien de plus intime.

La connaissance ou la science humaine n'ont rien à faire là-dedans. L'esprit de l'homme s'exerçant seul sur les choses de Dieu, n'est autre chose que l'orgueil qui s'exalte lui-même, et cela ne conduit pas à la vraie connaissance de Dieu (\*). Même les petits enfants en Christ possèdent ces choses; ils n'ont pas à les chercher, bien qu'ils aient à croître dans la connaissance elle-même. La simple connaissance toute seule, enfle; mais quand on est humble, l'Esprit de Dieu agit sur l'âme et lui donne la connaissance de Dieu dans la communion avec lui-même. L'épître de Jean présente, il est vrai, les principes divins d'une manière très abstraite, toutefois, ce sont des choses que le plus faible saint connaît en Christ. Dieu daigne s'abaisser jusqu'à nous; en Christ, il peut venir à nous dans notre faiblesse.

(\*) Voir Romains 1: 21; 1 Corinthiens 8: 1-3. (*Note du traducteur*)

La différence entre les écrits de Paul et ceux de Jean est celle-ci: Paul déroule devant nous les conseils de Dieu dans la création et envers les Juifs, bien que nous trouvions aussi dans ses écrits divers développements relatifs à la personne de Christ, comme, par exemple, dans les épîtres aux Hébreux et aux Colossiens; Jean, au contraire, parle de la nature de Dieu lui-même, et c'est pour cela qu'il est abstrait.

Dans son épître, le dessein et l'objet de Dieu sont de nous amener en pleine communion avec lui, et à cet égard, il y a *trois* choses que je voudrais faire remarquer. *En premier lieu*, l'oeuvre de Dieu, en vertu de laquelle nous sommes devant lui parfaitement affranchis de toute question de péché, de sorte que nous pouvons jouir de tout ce que Dieu est. *Secondement*, la justification par la foi et l'acceptation dans le Bien-aimé; une parfaite purification de la conscience dans la certitude que nous sommes rendus agréables à Dieu en Christ, de sorte que nous pouvons être en sa présence dans une paix parfaite. *Troisièmement*, la nouvelle naissance que l'on nomme habituellement la régénération. Il faut qu'il y ait en nous une nouvelle nature capable d'affections divines. Un orphelin qui n'a jamais connu son père,

n'en a pas moins les affections d'un enfant, est capable d'aimer un père, et se trouve souvent très malheureux, parce qu'il est privé de l'objet vers lequel ses affections se portent naturellement; ainsi, nous acquérons la capacité d'aimer Dieu en étant rendus participants de la nature divine.

C'est le Saint Esprit qui nous donne la capacité de jouir de ces choses: «Vous avez l'onction de la part du Saint» (2: 20); c'est elle qui nous met en état de jouir de ce que Dieu nous a donné. Nous devons avoir devant Dieu une position telle que notre conscience soit parfaitement à l'aise, et une nature capable de jouir de lui; une nouvelle nature et une puissance pour agir dans cette nouvelle nature: or cette puissance est par le Saint Esprit demeurant en nous.

Ce qui est spécialement placé devant nous dans cette épître, est ce dont nous avons à jouir, la nature des choses amenées jusqu'à l'intelligence d'un pauvre pécheur; or c'est là ce qui sonde la conscience, tout en agissant sur les affections. Dieu est lumière; si je suis introduit dans la jouissance de ce que Dieu est, ma conscience est mise à l'épreuve; je me demande: Puis-je subsister dans la lumière? Si je le puis, alors je goûte toute la joie de me trouver dans la lumière, et j'ai une pierre de touche pour éprouver tout ce qui prétend posséder ce caractère.

«Dieu est lumière»; Jean place cette vérité devant le coeur des saints, et cela en leur présentant Christ lui-même. Au temps où il écrivait, il y avait une grande prétention à des développements de nouvelles vérités; et il veut ramener les croyants à la vérité elle-même. La soi-disant science s'était introduite. Le caractère de l'enseignement apostolique était de ramener les fidèles «à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints» ([Jude 3](#)). Paul disait à son cher enfant Timothée: «Mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises» (2 Timothée 3: 14); «ce qui était dès le commencement». Mon âme doit, sans doute, chaque jour connaître mieux Christ; mais du moment que j'ai Dieu «manifesté en chair», tout ce qui est en dehors de cela ne saurait être que *faux*. La vraie connaissance amène à donner toute la place à Christ. Si je la possède, rien ne peut m'ébranler: je suis en Christ. «Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu». Croyez-vous au Fils? *Alors demeurez-la.*

(Verset 1). Premièrement, c'était «dès le commencement», en second lieu, c'était une Personne réelle qu'ils avaient connue personnellement et non pas *une doctrine*. C'est là le précieux secret de tout. Si l'on a Christ, on a tout ce que le Père a lui-même, tout ce qui est révélé de lui, et l'on ne peut sortir de là sans s'égarer. Les apôtres avaient vu et possédaient en Christ la *vie éternelle*, la parfaite révélation de ce qu'est Dieu, la puissance de la vie, et c'est ce qui nous est présenté pour être la joie parfaite et la *sauvegarde* des saints. Cela nous appartient par ce qui était auprès du Père et qui, cependant, était si près de nous. Il ne s'agit point d'union, mais d'être si près de nous que rien ne saurait l'être plus que Christ. Au lieu qu'il soit besoin de quelque chose entre moi et Christ, cela est révélé, de telle sorte que rien ne saurait être plus près de moi que Christ lui-même.

C'est la vie éternelle qui était auprès du Père, et c'est à mesure que nous contemplerons le Seigneur Jésus Christ, que nous aurons pour lui des affections que rien ne pourra briser. La pauvre femme, cette grande pécheresse, avait confiance en Jésus, de sorte qu'elle était venue à lui et l'aimait. Le secret de notre joie, c'est de connaître l'amour de Christ pour nous; alors nous avons confiance en lui, comprenant que Dieu est venu si près qu'il se révèle et ainsi nous inspire la confiance. Plus nous sortons de nous-mêmes et contemplons Christ, plus nous pénétrons dans les voies de Dieu, plus nous sondons la profondeur des richesses qui sont en lui, et plus sa divine plénitude nous est révélée. Si je vois Christ prenant des petits enfants dans ses bras, je découvre en cela quel est le caractère de Dieu, comme Jésus le dit: «Celui qui m'a vu, a vu le Père». La vérité étant ainsi révélée dans une personne, appartient aux plus misérables, aux plus vils, aux plus pauvres pécheurs, parce que c'est *l'acte* personnel de notre Seigneur Jésus Christ. «Ce qui était dès le commencement», «la parole de la vie», montre ce que Dieu était en Christ, puis nous la voyons communiquée au chrétien.

Voilà ce que Jean enseigne, et ensuite il nous conduit vers l'objet même, savoir ce que Dieu est. «Dieu est lumière», mais en même temps, «le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché».

Cette épître nous parle donc de la vie communiquée au chrétien et la hauteur de la source de la vie qui nous est communiquée; dans l'évangile, nous trouvons: «De sa plénitude nous tous, nous avons reçu et grâce sur grâce», et ici, ce qui est vrai en lui et en vous. Dans l'épître, nous avons «un commandement ancien que vous avez eu dès le commencement», mais c'était maintenant un commandement nouveau. Ayant la vie en Christ, cela devient «vrai en lui et en nous»; voilà pourquoi c'est un nouveau commandement, bien qu'il soit ancien. C'est cette vérité toute simple que Christ lui-même est devenu notre vie, «afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle». Lorsqu'un pauvre pécheur est converti, la vie de Christ en haut lui est communiquée. Elle descend jusqu'à nos moindres besoins, et cependant à quelle hauteur ne s'élève-t-elle pas!

L'évangile de Jean commence avant la création. La Genèse commence avec la création, et déploie devant nous la scène sur laquelle tout doit se passer; mais Jean nous présente le Créateur lui-même. Il en est de même dans l'épître aux Hébreux: «Toi, dans les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, et les cieus sont l'ouvrage de tes mains... Toi, tu es le même», nous avons là Christ avant la création, puis dans la création. «La Parole devint chair, et habita au milieu de nous,» et ainsi devint pour nous la source de la vie. Nous recevons la vie de Celui qui existait avant tous les mondes, qui était de toute éternité. Notre nouvelle nature vient de Celui qui était avant que le monde fût et qui l'a créé, et nous sommes unis à lui.

Or, si nous sommes en bon état devant Dieu, la vie que nous possédons en Christ a un double effet. Nos coeurs s'élèvent vers Dieu en mille et mille actions de grâces, et la vie de Jésus est manifestée en nous. La vie de Jésus peut se manifester dans les moindres choses journalières.



Tout ce qui ne Le manifeste pas est du monde, tout ce qui n'est pas la manifestation de la vie de Christ dans nos âmes est péché, et devrait être une cause de douleur plutôt que de joie. Je voudrais que vos coeurs fussent élargis, comme le dit l'apôtre: «Elargissez-vous aussi!» Oh! que nous puissions avoir Christ devant les yeux, de manière à pouvoir tout juger dans sa lumière!

Ne pensez pas que ce soit un enseignement trop élevé. Non; il y a la convoitise de l'esprit aussi bien que celle de la chair, mais si l'on est dans la communion de Dieu, on les discerne. Rappelez-vous comment vous avez reçu la vie; ce fut de la manière la plus humble et la plus simple; c'est par Celui qui vint dans le monde pour sauver les pécheurs. Eh bien, il nous a fait les vases de sa plénitude. Ainsi, nous avons communion avec le Père et avec le Fils, et nous le manifestons. «Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ». Ainsi, nous avons le Père et le Fils, qu'aurions-nous de plus à chercher? Rien. J'ai le Père et le Fils. Puis-je trouver la vérité en dehors du Père et du Fils? Non. Je puis avoir encore beaucoup à apprendre. Un homme sur l'océan a beaucoup à y découvrir, mais il y est. De même, je suis dans la vérité, bien que j'aie encore beaucoup à apprendre. Je suis dans le Père et dans le Fils, ainsi je suis dans la vérité. et je n'ai pas à la chercher si je m'y trouve. Je possède le vrai Dieu, le Dieu éternel, en qui je demeure. Quand j'ai la conscience de cela, je suis venu au Père; je le connais. Oh! quelle consolation! C'est la paix. Ce n'est pas seulement ce qui nous garde du mal du dehors, mais c'est le repos spirituel au dedans. Si je lutte pour obtenir quelque chose, je n'ai pas la communion. Si je désire aller au Père quand je suis déjà dans sa présence, ce n'est pas la communion; et si je ne suis pas amené là, je ne puis pas avoir le sentiment de ce que la conscience doit être en la présence de Dieu. Ce qui fait notre joie, c'est que notre communion est avec le Père, ce n'est pas l'espérance d'arriver une fois.

«Nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie». Voilà où Dieu amène le saint, quand il y a chez lui de l'humilité, car sans elle, nous glisserons. Quand nous perdons le sentiment de la présence de Dieu, je dis le sentiment, car en fait nous sommes toujours en sa présence, — alors nous sommes sur le point de pécher. Mon caractère naturel ou ma chair se montreront, si je suis hors de sa présence. Que les saints puissent demeurer sans crainte dans le sentiment de la présence de Dieu, est une chose réelle. Il est vrai que, s'il y a quelque chose entre moi et Dieu, ma conscience est en exercice; mais quand l'Esprit n'est pas attristé, l'âme est dans la joie en la présence de Dieu, apprenant la sainteté, mais dans la joie, parce qu'elle est occupée de Dieu en communion avec lui, et non, en *cherchant à découvrir le mal*, et cela est une grande chose. On peut être en sa présence dans une parfaite joie, sans que la conscience ait à être exercée; «je vous donne ma paix», a dit le Seigneur Jésus. Qu'était cette paix? Il n'y avait point en lui d'affections vagabondes; il ne pouvait y en avoir, et ainsi il y avait une paix parfaite du coeur avec Dieu. Il était parfait divinement — toutes ses affections étaient toujours en harmonie avec Dieu, et c'est à cela que nous pouvons être amenés maintenant par la grâce et la puissance de Dieu. Christ ayant été révélé à l'âme, le monde est exclu; Christ est tout et il y a une joie parfaite. Telle est souvent notre expérience immédiatement après

notre conversion; mais ensuite, l'amour pour Christ devient moins fervent, le monde se glisse peu à peu en nous, et notre joie diminue.

Trois choses caractérisent le chrétien. En premier lieu, il est «dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière». Dieu avait dit à Israël: «J'habiterai dans l'obscurité profonde», et à Sinäï, il avait défendu d'approcher et ordonné que, «si même une bête touchait la montagne, elle serait lapidée». Il y avait alors bien des bénédictions, mais Dieu demeurait dans son tabernacle, dans l'obscurité, sans être vu, agissant envers Israël, mais sans se montrer lui-même. Maintenant le voile a été déchiré, Dieu est pleinement révélé, et tout est lumière. C'est dans la nature même de la vérité que nous sommes, que Dieu est maintenant manifestement révélé, et celui qui est entré à travers le voile déchiré se trouve dans la lumière de la sainteté de Dieu, parfaite pureté en elle-même et qui montre tout ce qui n'est pas tel.

Secondement, nous avons communion les uns avec les autres, Nous sommes ensemble dans la lumière, et nous avons tous communion par le même Esprit Saint demeurant en nous tous.

Troisièmement, nous pouvons être dans la lumière, parce que «le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché». Plus nous sommes dans la lumière, plus nous voyons qu'à cause du sang de Christ, il n'y a sur nous aucune tache. Cela ne pouvait pas avoir lieu pour un Juif, mais maintenant la justice de Dieu a été manifestée, et nous sommes amenés dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Cela vous rend-il malheureux, ou bien cela donne-t-il de la joie à votre coeur? Si nous sommes vrais de coeur, nous serons heureux que la lumière découvre les ténèbres en nous. «Sonde-moi, ô Dieu», disait le psalmiste. Nous ne chercherons pas à fuir la lumière, mais nous aimerons qu'elle nous sonde, non avec la prétention que nous n'avons point de péché, mais dans la conscience que «le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché», car l'effet produit par le fait d'être dans la lumière est de nous faire confesser nos péchés. C'est là l'état décrit par ces paroles du Psaume 32: «Dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude».

Il y a ici deux choses: la confession et l'amour. Depuis le premier verset jusqu'à la fin du quatrième, nous trouvons ce en quoi il n'y a point de déception; ensuite, au cinquième verset: «C'est ici le message que nous avons entendu de lui et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière», et maintenant voici la pierre de touche. Là où Christ est connu en la présence de Dieu, il n'y a point de question touchant le péché. Comment suis-je arrivé là? J'y suis venu par le sang de Christ et j'ai trouvé la paix. Si je raisonne touchant Dieu, c'est une autre chose, mais si nous sommes en sa présence, c'est par le sang de Christ, et c'est ce qui donne la paix, une paix qui ne peut jamais se perdre. Il y a une paix qui peut être perdue. Heureux quand nous venons d'être convertis, nos coeurs sont attirés par la grâce de Christ, et tout nous semble aisé et facile; mais si nous venons à manquer, la conscience se réveille, le sentiment du péché nous alarme, et nous perdons notre paix, de telle sorte que nous ne savons plus où nous en sommes. Jusqu'à ce que nous ayons saisi que nous avons été amenés à Dieu, là où nous ne saurions nous trouver s'il restait une seule tache de péché sur nous, nous ne pouvons connaître dans nos âmes cette paix solide et bien établie résultant de ce qui est

dit dans l'épître aux Hébreux, «n'avoir plus aucune conscience de péchés». Jusqu'alors la grâce nous supporte.

La puissance des affections de la nouvelle nature forme un lien de communion avec Dieu, dont nous ne connaissons la jouissance pratique qu'autant que nous sommes gardés dans la lumière. Nous devons être dans la lumière, afin que les mauvaises pensées soient exclues, de sorte que nous puissions avoir communion avec Dieu. En combien d'occasions, dans nos relations les uns avec les autres ou avec le monde, le moi s'introduit sans que nous le jugions! Le chrétien a pratiquement conscience qu'il ne peut marcher sans Dieu, et il juge, attend et confesse, en se confiant en Dieu; ainsi son coeur est gardé dans le calme et dans la paix.

Il y a deux choses dans ce chapitre 1<sup>er</sup>: 1° La manifestation de la vie éternelle, car elle nous a été manifestée. 2° Nous en sommes rendus participants. J'ai communion avec le Père et avec le Fils. Il nous a communiqué cette nature, afin que nous puissions nous réjouir dans sa communion. Que le Seigneur nous donne de nous garder nous-mêmes dans l'amour de Dieu, en sa présence, dans la lumière, découvrant et jugeant tout ce qui n'est pas de lui, et jouissant ainsi de son amour!

## 2<sup>e</sup> méditation

Le commencement du second chapitre se rapporte à ce qui est dit dans le précédent: celui-ci parle de la manifestation de la vie et de la lumière, car «la vie est la lumière des hommes», et l'apôtre dit: «Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité». Le second chapitre nous présente la ressource pour un chrétien, s'il vient à manquer, comme, hélas! nous savons que cela nous arrive à tous.

Dans le premier chapitre, ainsi que nous l'avons vu, il est question de trois choses: Premièrement, nous sommes dans la lumière comme Dieu est dans la lumière; ensuite, nous avons communion avec Dieu; et, enfin, le sang de Christ nous purifie de tout péché. Le second chapitre, dans le cas où le chrétien aurait péché, montre que nous avons un Avocat auprès du Père, ce qui introduit un tout autre principe. Ce n'est pas seulement que le chrétien a une nouvelle nature, le chrétien la possède quand il pèche; mais il n'a pas marché dans la puissance de cette nouvelle nature, de là vient son manquement et, à cause de cela, il a besoin d'un avocat auprès du Père. C'est une chose tout autre que ce dont il est parlé au chapitre premier; ce n'est pas se réjouir en Dieu, mais c'est Dieu intervenant en grâce dans la personne d'un Médiateur entre lui et nous. Ce n'est pas non plus une question de justification, car il n'est pas possible que rien soit imputé au chrétien. Christ a été fait péché pour nous, et son oeuvre nous a placés en la présence de Dieu, sans que rien puisse être mis en question quant à notre justification. C'est une chose que nous ne pouvons jamais perdre. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici, mais d'une autre chose de grande importance pour nous, savoir de l'exercice journalier de l'amour envers nous. *Devant Dieu*, quant à notre position, nous ne pouvons manquer, mais ici-bas nous tombons. «Nous faillissons tous en plusieurs choses»; nous manquons constamment, intérieurement et extérieurement; mais il y a l'exercice des

affections selon ce que nous sommes ici-bas; il y a un accroissement dans la connaissance de Dieu, et dans ce qu'est son amour, et ce qu'est notre état réel. Dieu demande la justice; mais ce n'est pas, comme plusieurs le pensent, que l'oeuvre doive être faite de nouveau, car du moment que nous avons cru, nous sommes justice de Dieu en Christ. C'est une chose qui ne s'altère point, elle a toujours la même valeur; il s'agit de ce qu'Il est; et maintenant, sur le fondement de la valeur de son sacrifice, ma conscience peut être exercée comme elle ne le pouvait être auparavant. Il est Jésus Christ, le juste. La justice est toujours en la présence de Dieu. Dieu n'a pas à regarder à cela maintenant, dans ses voies envers nous ici-bas; Christ est toujours là devant lui. Tout ce qu'est Dieu a été parfaitement manifesté dans le Seigneur Jésus Christ, et je puis entrer en sa présence sans crainte, à cause de cette justice.

Comment mes rapports avec Dieu pourraient-ils être maintenus, pauvre, faible et faillible comme je le suis? Ils subsistent en vertu de ce que je suis en Christ. La justice de Christ n'a pas besoin d'être maintenue; mais moi, j'ai besoin d'être soutenu. Supposons que je sois tombé en faute, alors intervient Christ comme Avocat. Son intercession vient répondre à mes besoins; elle n'acquiert pas la justice, mais elle me relève lorsque je tombe. L'intercession de Christ comme Avocat auprès du Père, me conduit à me juger moi-même selon la lumière dans laquelle j'ai été amené par sa justice. Mon jugement du bien et du mal s'accroît à mesure que j'avance dans la connaissance de Dieu. Ainsi nous avons besoin de deux choses: la grâce pour nous garder dans le chemin, et la miséricorde pour nous restaurer dans la communion. Toute la grâce nécessaire pour le chemin est là, et Christ nous assure constamment de la certitude de notre position devant Dieu. Pierre, bien qu'il eût renié son Maître, n'avait pas perdu sa confiance en Dieu. Satan peut dire à une âme: «Tout est perdu pour toi; tu es trop mauvais: Dieu a porté sa sentence contre toi et il n'y a plus d'espoir»; c'est ainsi que la confiance en Dieu peut être perdue. Mais avant que Pierre tombât, Christ avait prié pour lui; et ainsi, il apprit ce qu'il était en lui-même, il connut la grâce qui l'avait soutenu, et il put s'en servir pour le profit des autres, selon la parole du Seigneur: «Toi, quand tu seras revenu, fortifie tes frères». Il devint capable d'aider ceux qui étaient faibles et qui manquaient comme lui. La même grâce qui vient à nous, au commencement de notre course chrétienne, est aussi celle qui nous soutient durant tout notre voyage.

Nous avons donc ici le gouvernement de Dieu comme celui d'un père avec sa famille. Ce n'est pas «Ephraïm s'est attaché aux idoles; laisse-le faire» non, Dieu s'intéressant à nous, ne nous laissera jamais et ne nous abandonne point, mais il agit envers nous selon nos voies. Comme je l'ai fait remarquer précédemment, cela dépend quelquefois de nos actes, ainsi que nous le voyons par Jean 14: 23 et 15: 10; mais l'amour de Dieu pour nous ne dépend ni de notre amour pour lui, ni de notre conduite, car, après tout, c'est sa grâce qui nous rend capables de bien marcher. Dieu, et Christ comme Fils sur sa propre maison, a affaire avec les enfants. Si nous parlons avec impatience à l'un de nos frères, si, parcourant avec insouciance les rues, nous laissons nos yeux se complaire dans quelque vanité, si quelque parole d'irritation nous échappe, nous en rencontrerons l'effet dans nos âmes avec Dieu à la fin de la journée. La grâce nous restaurera; il nous suivra et nous ramènera. Si nous avons un enfant

insoumis, nous ne l'abandonnerions pas pour cela, mais nous le surveillerions avec amour et le corrigerions dans l'espérance de l'amender. Je puis voir l'enfant d'un autre marcher mal et le laisser faire, mais du moment qu'il s'agit de mon propre enfant, je dois m'occuper de lui pour le ramener au bien. Telle est la patience de la grâce de Dieu. Mais en même temps, Dieu ne peut jamais abandonner les droits de sa sainteté; il ne peut souffrir, ni laisser passer dans son enfant, ce qui y porte atteinte. Il était donc nécessaire que Christ mourût. Ainsi, Dieu est débiteur à Christ à cause de l'oeuvre que Christ a accomplie pour glorifier le caractère de Dieu. «A cause de ceci, le Père m'aime», dit le Sauveur, «c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne»; et encore: «Je t'ai glorifié sur la terre».

La même chose est vraie par rapport à son office d'Avocat; en vertu de la propitiation, Christ exerce cet office pour nous. Si nous manquons, Dieu le voit, mais Jésus intervient et il intercède pour nous. Quelques-uns disent que nous avons à recourir à Christ comme Avocat; ce n'est pas exact: c'est lui qui exerce son office pour nous. Pourquoi est-ce que je reviens à Dieu, lorsque j'ai manqué? C'est parce que Christ exerce son office; une nouvelle grâce m'est appliquée, une nouvelle grâce opère dans mon âme. Il n'y a rien qui nous ramène à Dieu, si ce n'est une nouvelle grâce agissant dans notre conscience. C'est pourquoi il est dit: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père». Il n'est pas dit: «Si quelqu'un se *repent*». C'est tout autant pure grâce que lorsque d'abord il a regardé vers nous, quand nous étions dans nos péchés. Dans le cas de Pierre, le Seigneur lui prédit ce qui aurait lieu: «Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé» (nous avons tous besoin d'être criblés); «mais j'ai prié pour toi». Avant que Pierre n'entrât dans le danger, le Seigneur avait prié pour lui, et sa grâce s'exerce au moment où elle est nécessaire. «Il regarda Pierre», et les larmes de celui-ci furent la preuve de l'intercession de Christ en sa faveur. La grâce et l'intercession de Jésus s'exercent envers nous selon toute la grâce et la sagesse de Dieu. C'est la grâce qui fait, de notre faute même, l'occasion pour Dieu d'intervenir avec une grâce plus grande. La justice n'est point mise en question; elle n'est point touchée.

C'est par l'intercession de Christ que je puis venir à Dieu, en confessant mes mauvaises pensées. Toute la conscience que j'ai de mes fautes, tous les exercices de coeur par lesquels je passe, sont pour moi l'occasion de venir au Père et deviennent autant de liens qui attachent mon âme à Dieu. Nous apprenons, dans nos manquements et nos fautes journalières, et nous serions dans une complète erreur si nous ne voyions pas que Dieu a, pour agir ainsi, une base sainte. Il ne suit pas de là que nous *devions* manquer, pas plus que nous ne devons pécher. Nous ne devons pas manquer, bien que nous *manquions* tous. La misérable confiance que nous avons en nous-mêmes nous fait tomber, et alors intervient l'office de Christ comme Avocat.

La verge d'Aaron engloutit toutes les autres verges; cela montrait la puissance divine dans la sacrificature, et c'est ainsi que la grâce ôte les murmures du coeur. Les enfants d'Israël furent d'abord dans le désert durant deux ans, mais ils durent y passer trente-huit années de plus, parce qu'ils ne montèrent pas pour s'emparer du pays, comme il leur avait été dit. Si, comme Israël, nous refusons d'aller en avant, cela dévoile l'état intérieur de notre coeur, nous

ne faisons qu'allonger la route. Israël manquait de foi pour combattre les fils d'Anak. Si nous brisions avec le monde et chargions vraiment et simplement la croix, nous jouirions immédiatement de la pleine puissance de la communion avec Dieu; faute de cela, nous avons à apprendre dans le désert par une journalière mortification, ce qu'est la chair. Si nous cherchons à échapper aux dangers en quittant le sentier de la foi, nous tomberons certainement dans le péché.

Lorsque Israël fut enfin entré en Canaan, il y trouva le même peuple, les mêmes géants qui l'avaient d'abord effrayé, et avaient empêché qu'il ne prit possession du pays. Pour quelle raison des chrétiens ont-ils souvent plus de joie sur leur lit de mort qu'ils n'en avaient jamais eu auparavant? C'est parce que jusqu'alors ils n'avaient jamais tout abandonné pour Christ, n'avaient jamais appris que Christ est tout, et que toutes les autres choses ne sont que des ordures. Les vêtements des Israélites ne s'étaient point usés sur eux, leurs pieds ne s'étaient pas enflés, durant les quarante années passées dans le désert. Pendant toute cette période, ils avaient pu voir dans les moindres détails la merveilleuse bonté de leur Dieu. La manne ne cessa pas, et la grâce patiente qui les supportait ne manqua point jusqu'au terme de leur voyage. Mais nos coeurs insensés ne veulent pas se fier à Dieu, de sorte que le Seigneur doit nous montrer la patience de sa grâce. Il nous accompagne partout où nous allons; il est là, même dans nos manquements, et quand nos coeurs ont passé par les exercices du désert, nous avons appris la vanité des choses terrestres, et nous trouvons qu'après tout il vaut mieux tout abandonner et nous confier en Dieu, afin qu'il soit tout pour nous. Mais si nous l'avions fait d'abord, nous aurions immédiatement joui de ce bonheur, de posséder Dieu comme notre tout.

Et maintenant, quant à l'exercice constant de l'intercession de Christ, il se poursuit dans le ciel, en rapport avec notre position céleste, et a aussi pour but de nous soutenir dans notre état journalier ici-bas.

Christ fut un homme ici-bas; nous lui sommes unis par le Saint Esprit. «Celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit avec lui», — marque l'effet produit. Qu'était Christ? Non seulement l'homme obéissant, l'homme parfait sous la loi, mais la parfaite manifestation de la nature divine dans l'homme. On voyait en lui, dans un homme, tout l'effet que la Dété peut produire et manifester de bonté. Je ne parle pas de miracles, mais de patience, de support, d'amour, etc. Ce n'est pas que nous puissions être ce que Christ a été, parce que le péché est en nous, et qu'il n'y en a point en lui; mais nous sommes appelés à marcher comme il a marché. Nous sommes appelés non à marcher dans la chair; mais à marcher comme lui a marché. C'est, hélas! ce que nous ne faisons pas. Il n'y a pas d'inclination à marcher ainsi: *il y a une volonté en nous*. Il doit briser notre volonté, aussi longtemps que notre marche ne découle pas de la parole de Dieu. La chair est en activité, et il ne peut y avoir que faiblesse.

C'est bien, dira quelqu'un, mais je ne suis encore qu'un jeune chrétien, et je suis si faible. Il ne s'agit pas d'âge dans la grâce; Christ ne permettra pas que vous soyez tenté au delà de ce que vous pouvez supporter; mais, avec la tentation, il vous donnera aussi une issue pour en sortir. Nous pouvons être faibles, mais cela n'est pas un obstacle à ce que nous marchions



comme il a marché, puisque sa puissance s'accomplit dans l'infirmité; mais il ne peut pas être la force de notre volonté propre. Celui qui d'hier seulement est né de nouveau, peut suivre Christ tout autant qu'un vieux chrétien, et Christ est tout autant pour lui. Il peut n'y avoir pas autant de sagesse, mais souvent, chez un enfant en Christ, l'oeil est plus simple, et le coeur moins partagé. La grande affaire est que la volonté n'agisse pas.

Ici encore, nous voyons en quoi Christ était si parfait. La volonté de Dieu était le mobile de toute sa conduite. Il vint pour faire la volonté *de Dieu*. «Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté». «Tu m'as creusé des oreilles», indique la position d'obéissance qu'il a prise. «Tu m'as formé un corps». Il est devenu un homme, il a pris la place de serviteur. Il devait marcher selon ce qu'il entendait il était prêt à le faire: «Voici, je viens», dit-Il, «toutefois que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite». La volonté de Dieu était le mobile de toute sa conduite. Il n'était pas seulement l'homme obéissant, mais tout en lui était conforme à cette volonté: «L'homme ne vivra pas de pain seulement», disait-il, «mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Et encore: «Comme le Père qui est vivant, m'a envoyé, et que je vis à cause du Père». Nous n'avons pas seulement à marcher *comme* il a marché, mais à suivre le chemin où il a marché. Le mobile de la conduite de Christ ne fut jamais sa propre volonté; sa volonté n'avait pas à être redressée: il était venu pour faire la volonté de son Père. Satan chercha à l'entraver, les hommes l'essayèrent aussi, mais il passa à travers tout. Il a pris le premier cette place d'obéissance; le premier, il a dû passer à travers les difficultés, et quand il a mis dehors ses propres brebis, il va devant elles. Il fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté; il dut passer par tout ce qui pouvait mettre à l'épreuve son obéissance. Nous voyons dans la gloire de la personne de Christ la différence entre lui et tout autre. Moïse jeûna durant quarante jours, lorsqu'il fut avec Dieu sur la montagne. Christ, comme homme vivant sur la terre, était toujours avec Dieu. Il jeûna quarante jours, pour être avec Satan tenté dans le désert, et nous ne pouvons pas le voir dans ces circonstances sans apprendre ce qu'il était là. Si toute la gloire du monde fut alors offerte à Christ, elle vous est offerte tous les jours, et, de nos jours, nous voyons comme on se précipite après elle avec ardeur.

Christ rencontre donc Satan: «Dis que ces pierres deviennent des pains», est la parole du tentateur; c'est-à-dire: «Satisfais ta faim en faisant ta propre volonté». Mais Christ n'avait pas une parole de la part de Dieu pour changer les pierres en pains; or il ne montra jamais sa volonté à lui; tout en lui était parfaite obéissance; c'était une vie humble, sainte, patiente, qui ne faisait pas un mouvement sans Dieu. Si vous ne voulez pas faire une seule chose sans avoir, pour agir, une parole de la part de Dieu, alors vous êtes sûr d'avoir la force de Dieu en ce que vous faites, «Jette-toi en bas», dit encore le diable.

Non; Jésus ne veut pas mettre Dieu à l'épreuve. Il ne voulait pas tenter Dieu en essayant si Dieu le protégerait; il avait confiance en lui. Le peuple d'Israël tenta Dieu en disant: «L'Eternel est-il au milieu de nous?» Il voulait éprouver si l'Eternel était avec eux ou non; ce n'était pas de la confiance, c'était tenter Dieu. Christ n'agit point ainsi; dans la voie de l'obéissance, il était sûr de trouver Dieu. Lorsque Marie et Marthe envoyèrent dire au Seigneur: «Lazare est malade», il resta où il était. Il n'avait pas d'ordre de Dieu pour aller et

Lazare mourut. Marie pouvait trouver cruel que Jésus demeurât deux jours où il était, au lieu de venir immédiatement. Mais s'il avait été là et eût guéri Lazare, il n'aurait accompli qu'un miracle ordinaire, tandis que le ressusciter d'entre les morts, après quatre jours passés dans le sépulcre, était pour la gloire de Dieu.

Satan éprouve ensuite le Seigneur d'une autre manière: «Je te donnerai toutes ces choses», dit-il, «si, te prosternant, tu me rends hommage». «Va-t'en, Satan», répond Jésus, et il cite encore l'Écriture. «Il est écrit», dit-il. Satan a du pouvoir contre les prétentions, contre la connaissance, mais il ne peut rien contre l'obéissance — il ne peut rien, si nous agissons d'après la Parole, sans propre volonté. Jésus réglait sa conduite d'après la Parole; c'était le ressort de tout ce qu'il faisait. Or, «si nous disons que nous demeurons en lui, nous devons marcher comme lui a marché». Les ruses de Satan furent déjouées; l'homme fort fut liée et le moyen par lequel Jésus le vainquit, ce fut la simple obéissance. (L'exercice de la puissance est une chose distincte; en guérissant les malades, il aurait remis les hommes dans la bonne voie s'ils eussent été capables de bonheur et préparés à jouir de Dieu). Christ a passé à travers tout ce qui pouvait être placé devant lui pour l'entraver dans le sentier de la piété, à travers tout ce qui pouvait mettre à l'épreuve sa vie divine. Dans ce sens, il a su ce que c'est que d'être tenté; c'étaient tous les exercices qui le préparaient à être notre souverain sacrificateur. Nous avons besoin de sympathie dans les exercices de la vie divine dans nos âmes; mais non de sympathie dans nos convoitises: celles-là, il faut les mortifier. Christ a passé à travers tout ce qui peut éprouver un homme vivant; il s'est montré parfait en tout, et il a tout rencontré et expérimenté dans la paix dont il jouissait. Maintenant il peut dire: «Ma paix et ma joie». «Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde». Il savait et comprenait par expérience et en pratique, comme homme en passant à travers ce monde, combien la grâce d'en haut, la grâce divine qui s'appliquait à son âme, la fortifiait et la consolait, était aussi suffisante pour que chaque âme pût vivre dans la sainteté; non pas la grâce qui est appliquée à l'épreuve venant du péché, mais à une vie de sainteté. «Il a souffert lui-même, étant tenté». Le Seigneur savait ce que c'était que le trouble; son âme fut troublé; mais son premier mot est: «Père». Dès que nous sommes dans la peine, au lieu de regarder autour de nous pour trouver de la consolation, de la sympathie, ou bien de regarder aux actes de la chair, quant à ce que nous avons *fait* ou n'avons *pas fait*, et d'épancher notre douleur en murmures charnels, tournons-nous immédiatement vers Dieu: alors le cœur sera rejeté sur Lui, dans une entière soumission à sa volonté et l'aiguillon de la douleur sera enlevé. Du moment qu'il y a parfaite soumission, il y a aussi paix parfaite. «Maintenant, mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure». «Que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite».

Une autre chose: Il aurait pu ressusciter Abraham et Isaac, tout aussi bien que Lazare, et introduire ainsi immédiatement toutes les bénédictions promises. Mais les hommes n'aimaient pas qu'il fût là, au milieu d'eux. L'homme s'est montré lui-même étranger à Dieu, éloigné de lui, et ainsi absolument incapable de jouir du bonheur. «Maintenant», dit le Seigneur, «ils ont, et vu, et haï, et moi et mon Père». Christ ne pouvait rien avoir à faire avec



le monde dans son état moral. Il devait, pour racheter l'homme, rencontrer l'effet du péché dans la puissance de Satan, tenant l'homme captif sous la mort pour le jugement et la colère de Dieu contre le péché; et ensuite, il a pris sa place en résurrection pour appliquer la rédemption aux âmes. La justice fut satisfaite, afin que nous puissions prendre notre place dans le ciel. Nous devons être arrachés au monde. Dieu nous donne tout ce qui nous est nécessaire pendant notre chemin, mais jamais il ne nous présente le monde comme notre fin. Pour nous, le monde n'est ni Canaan, ni l'Egypte, mais un désert. Si nous nous attachons au monde, nous ne sommes pas dans le désert, mais en Egypte, et c'est pour cela que tant de chrétiens ont besoin d'être châtiés, car si nous voulons faire du monde une Canaan, il devient pour nous l'Egypte. Du moment que nous en faisons notre demeure, que nous nous y établissons, c'est notre Egypte.

Il faut que le Seigneur brise notre volonté. Il dit: «Encore un peu de temps, et le monde ne me verra plus». C'en est fait avec le monde. Christ établit une distinction entre lui et le monde, et si nous choisissons le monde, nous ne pouvons pas avoir Christ. Nous ne pouvons avoir les deux ensemble. «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui». L'apôtre dit: «Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle». Les hommes sont le jouet de l'incrédulité, lorsqu'ils pensent rendre le monde meilleur avec leur amour du prochain, leurs arts et leurs sciences, leurs relations sociales, cherchant à se rendre heureux sans Dieu; car, tout en faisant parade de leur habileté, et en prétendant reconnaître le don de Dieu dans les talents et le génie qu'il a accordés à l'homme, ils continuent cependant à rejeter Dieu et ses dons, et ne veulent pas avoir un *Dieu en Christ*. Les hommes croient que le monde sera rendu bon par la culture intellectuelle et par la science, en encourageant les arts, etc. Quoi! Christ n'a pas pu le rendre bon, et les incrédules disent: «Le christianisme n'est qu'une fiction, car il n'a pas remis le monde en ordre». Les hommes prennent dans leur bouche les paroles de Christ et disent: «Les hommes doivent s'aimer les uns les autres comme des frères». Ils veulent amener toutes les nations à être ensemble sur un pied d'amitié et de bonne volonté, et les paroles mêmes dont ils se servent pour chercher à rendre le monde heureux, sont celles au nom desquelles les incrédules attaquent le christianisme!

Depuis que le monde a rejeté Christ, son jour a pris fin. La grâce de Dieu cherche, sauve et rassemble des pécheurs, mais quant au monde, le Seigneur a dit: «Le monde ne me verra plus». Ou bien il doit aller mieux *sans Christ*, ou bien ne pas aller mieux du tout. Mais «ils m'ont vu, et ont haï et moi et mon Père»; voilà ce qu'a fait le monde, et son temps est passé. «Ayant encore un unique fils bien-aimé, il le leur envoya, disant: Ils auront du respect pour mon fils»; mais qu'ont-ils fait? Ils l'ont pris et l'ont tué, disant: «L'héritage sera à nous», et ils cherchent maintenant à rendre le monde aussi agréable que possible. Que le Seigneur nous préserve de toute cette illusion, dont nous avons bientôt conscience, quand nous nous tenons près de Christ.

Christ a pris une position céleste: «Un tel souverain sacrificateur nous convenait, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux». Il exerce son ministère dans le lieu auquel nous appartenons. Je n'appartiens pas à la terre; notre appel est

céleste, et nous avons besoin d'un sacrificateur céleste qui est monté en haut pour prendre là nos coeurs avec lui. Nos corps n'y sont pas encore, mais notre place est avec lui là-haut. Christ lui-même, qui était un homme sur la terre, a manifesté ici-bas un caractère céleste. Christ nous ayant donné notre place ici-bas et ayant ôté tous nos péchés, a envoyé le Consolateur, afin que nous puissions le manifester dans notre marche sur la terre, étant des épîtres vivantes de Christ, «connues et lues de tous les hommes».

Dieu nous a aimés quand nous le haïssions nous devons aimer ceux qui ne nous aiment pas, et manifester ainsi le caractère de Dieu sur la terre. Christ, comme homme, était l'expression vivante de Dieu, et «celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché». Par son intercession, Christ obtient pour nous tout ce dont nous avons besoin, et nous relève quand nous sommes tombés; mais il nous soutient aussi pour marcher comme il a marché, ayant la parole de Dieu comme source de nos actions, de même que Dieu était la source de toutes les pensées de Christ; mais si nous manquons, il y a la grâce pour nous restaurer: «Je vous ai écrit ces choses, afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père». La chair ne devrait jamais agir; votre vie ne devrait jamais être une expression de la chair, mais de l'obéissance d'un enfant. Un petit enfant en Christ ne peut pas marcher comme un père en Christ, mais il peut marcher avec Christ dans une obéissance d'enfant. Nous avons la chair en nous, mais si je suis pratiquement dans la lumière avec Dieu, je connais tout ce qui est de la chair, et tout ce que je suis est jugé. Un enfant de deux ans peut être aussi obéissant qu'un enfant de douze. Ce n'est pas une question d'âge, ni de force, mais d'obéissance. Nous avons l'exemple de Christ qui, à douze ans, était obéissant à son père et à sa mère, retourna avec eux à Nazareth, et leur était soumis.

«Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché». Est-ce la joie de votre âme de marcher comme lui a marché, avec le même renoncement à vous-même, dans la même séparation du monde, avec le même amour? Ou bien voulez-vous garder quelque chose — si peu que ce soit — du monde, un peu de vos aises? Christ ne l'a point fait, sans quoi vous n'auriez pu être sauvé. Pierre lui disait: «Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera pas». Mais que répondit Jésus? «Va arrière de moi, Satan». Combien souvent notre méchant coeur ne dit-il pas: «Dieu te préserve d'une telle chose». Ce n'est pas marcher comme Christ a marché, ce n'est pas lui obéir comme à notre Maître. Vos coeurs ont-ils été attirés par la beauté de Christ? C'est la vraie liberté. Le monde n'est qu'un piège propre à nous enlacer. Ce n'est pas que je veuille montrer du mépris envers le monde: Christ ne l'a pas méprisé; mais voici ce qu'est le monde: Satan employant toutes sortes de choses pour séduire la chair, Satan nous attire dans ses pièges et tient l'âme en esclavage; mais la liberté dans laquelle le Fils nous place, c'est d'être affranchis de la chair, du monde, du péché et de Satan. Ce n'est pas seulement de marcher comme lui a marché, mais de marcher avec lui dans la parfaite liberté, dans la conscience que l'on marche avec lui et avec la joie, la force et la consolation que cela procure.

Puissions-nous trouver notre joie en lui, ne recherchant pas une vie qui convienne aux désirs de notre propre coeur, mais une vie dans sa grâce et dans sa bonté, et qu'il veuille garder les yeux de nos coeurs arrêtés sur lui, en attendant la gloire avec lui!

### 3<sup>e</sup> méditation

Nous nous sommes arrêtés dans la dernière méditation sur l'intercession de Christ. Je reprends maintenant le sujet traité dans le second chapitre, c'est-à-dire la communication de la vie divine qui découle du Père lui-même, et a été manifestée dans la personne du Fils descendu du ciel sur la terre et par qui cette vie nous est communiquée. Nous avons la manifestation de tout ce que nous devons être, et une pierre de touche par laquelle nous pouvons éprouver ce qui est de Christ et découvrir ce qui n'est pas de lui.

La plus grande partie du Nouveau Testament (les épîtres) doit son origine au mal que Satan a fait dans l'Eglise. Le mal fut permis seulement afin que la folie des erreurs enseignées fût rendue manifeste, et afin que la pleine gloire de la vérité pût resplendir. «Je vous ai écrit ces choses touchant ceux qui vous égarent». Les choses dont l'apôtre parle se rapportent aux doctrines que plusieurs enseignaient; c'étaient des personnes qui avaient les plus hautes prétentions et qui auraient voulu séduire les saints. Non pas les évangiles, cela est évident, mais, d'une manière générale, les épîtres, par exemple celles aux Thessaloniens, aux Corinthiens et aux Galates, furent écrites à l'occasion du mal que l'adversaire cherchait à faire pénétrer dans les assemblées. A Corinthe, il mettait en doute la résurrection; à Thessalonique, c'était la venue du Seigneur; chez les Galates, il attaquait la justification par la foi. Il n'en est pas ainsi dans l'épître aux Philippiens; là, Paul était consolé par leur amour.

Ainsi le mal introduit dans les assemblées, devint l'occasion de nous donner ces précieuses épîtres. Il en a été ainsi à l'égard de tout le mal que Satan a fait dès le commencement. La chute elle-même a été pour Dieu l'occasion d'introduire une plus grande bénédiction. Tout ce que Satan cherche à faire, tout ce qu'il a fait dès le commencement, doit finalement aboutir à la gloire de Dieu, au bien et à la bénédiction de nos âmes, lorsque nous désirons servir Dieu. Il est vrai qu'en cela, l'homme est humilié, mais Dieu qui gouverne tout, fait tout concourir au plus grand bien. Prenons le fait de la réjection de Christ par les Juifs, cela amena la révélation de l'Eglise. Jésus pleura sur Jérusalem; là, dans cette ville, l'énergie de Satan devait se montrer contre le Seigneur lui-même, de sorte qu'il disait: «Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure; mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure... Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même». Il regardait au mal avec douleur et pleurait, mais ce mal même était l'occasion d'une bénédiction infinie. Par sa réjection fut amenée la plus grande des bénédictions, car s'il n'était pas mort, nous n'aurions pas pu être sauvés. Satan croyait avoir triomphé de lui en le voyant cloué sur la croix, mais Dieu l'a ressuscité, d'entre les morts. Ainsi, quoi que Satan fasse, le résultat est l'introduction d'une plus grande bénédiction de la part de Dieu, et il en est ainsi de nos jours. L'homme gâte ce qui lui avait été confié, et Dieu introduit quelque chose de meilleur.

Que trouvons-nous, par exemple, dans ce chapitre? L'Antichrist venait, et cela conduit à la manifestation des opérations de la vie divine. C'est l'occasion, dans les mains de Dieu, d'apporter une bénédiction plus grande à ceux qui «se confient en lui. Depuis le commencement il en a été ainsi, et il en sera ainsi jusqu'à la fin, quand Satan aura été jeté dans l'étang de feu; alors sera introduite la bénédiction céleste. La puissance de la vie divine, d'abord manifestée en Christ, est maintenant manifestée en nous. Nous verrons les instructions qu'il donnait, nous guidant par ses préceptes et selon sa vie. «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché». Il n'est pas dit, *être* comme lui, parce que le péché est en nous, et lui n'en avait pas; mais nous avons à *marcher* comme lui.

«Encore une fois, je vous écris un commandement nouveau, ce qui est vrai en lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit déjà». Nous avons ici un principe très important de la vie divine — ce qu'est notre vie et quelle en est la source. Il y a deux points à considérer dans la manifestation de la vie divine: ce que Christ était dans sa personne ici-bas, et ce qu'il est maintenant en haut; ensuite, ce qu'il manifeste par nous et en nous de la vie divine. Ainsi, en premier lieu, nous avons la vie divine en Christ qui en est la source pour nous, lui, «la Parole devenue chair»; et secondement, la manifestation de cette vie en nous et par nous. Nous pouvons, d'après cela, apprécier et corriger tout ce qui se passe dans nos vies, parce que nous avons le parfait et merveilleux modèle de la vie divine en Christ lui-même, qui en est la puissance.

Christ est la vie éternelle qui était auprès du Père, et il nous a donné cette vie éternelle. «Au commencement était la Parole; et la Parole était auprès de Dieu: et la Parole était Dieu. Elle était au commencement auprès de Dieu. Toutes choses furent faites par elle». Ainsi il était de toute éternité auprès de Dieu, avant qu'il créât. «Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous»; puis il est dit: «De sa plénitude, nous avons tous reçu».

Nous avons deux choses à considérer: premièrement, ce qu'il est en lui-même: «la *Parole*», la Parole qui devint chair; comme nous lisons aussi en Hébreux: «Il est le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa personne», et aux Colossiens: «l'image du Dieu invisible», la parfaite représentation de ce que Dieu était. Lui-même disait: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe? Celui qui m'a vu, a vu le Père». En sa personne, nous avons la vie même qui était auprès du Père «dès le commencement». Il était la vie, elle était en lui. Or il n'est jamais dit que la vie éternelle est *en nous*. Elle est en lui; mais il nous l'a donnée, ce qui est bien différent. Lui-même est notre vie; il a la vie en lui-même. «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils»; mais le Fils a la vie en lui-même. Ma main est vivante, mais ma vie n'est pas dans ma main; ma main vit en vertu de son union avec mon corps; qu'elle soit coupée, je vivrai cependant encore. Ainsi l'Eglise, ou une âme individuellement, vit en vertu de son union avec Christ, le Chef. C'est en lui qu'est la réalité de la vie.

En second lieu, lorsque Christ était ici-bas, tout ce qu'il disait était l'expression de cette vie. Ce n'était pas comme un commandement donné par la loi, parce que la loi exigeait de la

part de l'homme ce qui était convenable, ce que l'homme doit être en relation avec Dieu. Elle avait pour base la responsabilité attachée au caractère de l'homme comme tel et n'allait pas au delà; mais en Christ, nous avons la manifestation de ce que Dieu était pour l'homme — l'amour agissant au milieu du mal. Aimer les pécheurs ne faisait pas partie de la loi, mais le Seigneur est descendu ici-bas pour aimer. Une autre chose: dans toutes ses pensées et les expressions de ses sentiments pour nous, il est allé bien au delà de la simple lettre de la loi, car la loi ne pouvait pas dire: «Bienheureux les pauvres en esprit»; cela devait être une appréciation de Dieu même; la loi ne pouvait pas proclamer: «Bienheureux ceux qui procurent la paix»; Christ lui-même était le Prince de la paix, montrant que la paix devait être faite. Il en est de même des devoirs. Il y avait dans la loi une spiritualité qui allait au delà de la lettre; mais il y avait en Christ une puissance de bien qui allait au delà du mal. La loi n'a jamais manifesté la puissance sur le mal sous la forme de l'amour — en Christ était manifesté le pouvoir du bien sur le mal — et c'était là la vie de Christ.

Dans tous ses actes, quand il était sur la terre, nous avons le caractère et l'expression de ce que Dieu était dans l'homme; c'est ce qui attire le coeur. Il était la vie éternelle qui était auprès du Père. Jean le baptiseur, duquel le Seigneur rendait ce témoignage: «Parmi ceux qui sont nés de femme, il n'en a été suscité aucun de plus grand que Jean le baptiseur», ce Jean vint dans la voie de la justice, et par conséquent il se sépara tout à fait des hommes, alla dans le désert, ne fit sa compagnie de personne, fut un héraut marchant devant Christ pour l'annoncer, en dehors de cela n'ayant rien à dire à personne, mangeant des sauterelles et du miel sauvage; mais Dieu, que les hommes avaient offensé, pouvait venir en grâce auprès d'eux dans la personne de Christ, et leur parler dans un esprit de grâce qui s'élevait au-dessus du mal et le dominait, et qui exprimait ce que Dieu est, et l'on était forcé de dire de lui: «Jamais homme ne parla comme cet homme». Ensuite, il est dit: «Il allait de lieu en lieu faisant le bien». En lui, se trouvait l'activité du bien; la souffrance pour la justice et «pour l'amour de son nom»; l'exercice de l'amour dans l'activité de la grâce.

Mais il y a une autre chose qui caractérise spécialement la vie divine de Christ, c'est le discernement de cette vie en ceux qui la possèdent, c'est la puissance de discerner l'esprit de vie chez un autre. Quelqu'un a dit: «Il faut beaucoup de grâce pour en discerner un peu chez un autre». Il y a dans la grâce une puissance attractive qui fait reconnaître l'esprit de Christ dans les autres. C'est ainsi que Christ disait de Zachée: «Vu que lui aussi est fils d'Abraham». Il y avait en Christ ce qui attirait. Du moment qu'un chrétien reconnaît la vie divine dans une autre personne, quelle que soit la différence d'éducation, de rang et de position, il sera attiré vers elle. Il ne peut s'en empêcher; c'est un caractère de la vie qu'il possède. Dès qu'un homme découvre dans un autre l'esprit de Christ, il y a une attraction nécessaire de l'un vers l'autre. Ils sont immédiatement unis en amour. «A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous». Dès que l'esprit et le caractère de Christ sont manifestés, il y a nécessairement une attraction vers ceux en qui est l'esprit de Christ.

Ensuite, nous avons à discerner les traits de la vie divine, à les discerner en Christ qui «allait de lieu en lieu, faisant le bien», et qui disait: «Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux

qui vous haïssent». En Christ, nous voyons l'amour, Dieu descendu ici-bas, et manifestant cette vie dans un homme sur la terre, de manière à attirer vers lui et à amener en paix en sa présence. «Comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous l'un l'autre». «Soyez parfaits, comme votre Père qui est dans les cieux est parfait». Il a surmonté le mal par le bien; faites de même; faites comme Dieu a fait: aimez vos ennemis. C'est en cela qu'il démontrait qu'il était Dieu, en ce qu'il pouvait aimer ceux chez lesquels il n'y avait rien d'aimable. En Dieu, la source de l'amour sort de lui-même; nous, nous avons besoin de quelque chose qui nous attire.

La première et principale révélation est «ce qui était dès le commencement», et quelque avancés que nous soyons, après tout il faut en revenir à cela. C'est toujours parfait, parce que c'est Dieu lui-même qui est manifesté. Vous ne pouvez jamais m'amener à quelque chose où Dieu a été manifesté, si ce n'est à la parole vivante de Christ, ou à la parole écrite. Nous n'avons qu'à demander: «Est-ce là ce que vous avez eu dès le commencement?» Sinon, ce qui vous est présenté provient de méchants séducteurs. Si, en effet, c'est ce que vous avez entendu dès le commencement, cela est de Dieu. C'est ce qui doit éprouver tout, c'est le caractère de la Parole. Placez un pécheur en présence de la Parole, et vous apprendrez ce qu'il est, comme ce fut le cas de la pauvre femme samaritaine. La parole écrite est la manifestation de Christ, et elle discerne les pensées et les intentions du cœur.

L'homme ne peut juger la parole de Dieu sans se juger lui-même, de sorte que, s'il juge qu'elle est fautive, il s'est jugé lui-même. «Celui qui ne croit pas est déjà condamné». Il est incapable de voir Christ, qui était Dieu manifesté en chair, et la Parole le juge. Parlez des couleurs à un homme aveugle, il ne vous comprendra pas; c'est l'absence de perception de la lumière et des couleurs qui prouve qu'il est aveugle. Il en est ainsi là où Dieu est manifesté. Si je suis incapable de discerner ce qui manifeste Christ, et que la Parole n'atteigne pas mon âme, c'est là ce qui me juge et montre mon état.

«La parole que j'ai dite, celle-là le jugera au dernier jour», telle est la déclaration du Seigneur. Toutes les voies de Dieu présentent actuellement sa manifestation morale; bientôt ce sera sa manifestation judiciaire. Si la manifestation morale n'est pas reçue, «la parole que j'ai dite, celle-là jugera au dernier jour», l'homme qui ne l'aura pas reçue. Le Seigneur ne faisait pas suivre du jugement sa parole, lorsqu'il l'avait prononcée, mais cette parole jugera au dernier jour celui qui l'a entendue et a rejeté Jésus, et il sera condamné. L'homme maintenant est encore mis à l'épreuve.

(Versets 7-11). Dieu enseigna «d'abord les hommes par le Seigneur Jésus Christ: que vous avez cloué à une croix», dit l'apôtre, «et l'avez fait périr par la main d'hommes iniques». Ayant donc été rejeté, et étant monté en haut et devenu l'expression de ce que nous devrions être, l'Eglise doit être la manifestation de ce qu'est Christ. Ensuite vient de lui, dans le ciel, la communication de la vie. C'était là la chose nouvelle que Jésus indique en ces termes: «Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre». S'aimer l'un l'autre n'était pas en soi un nouveau commandement; c'était l'ancien commandement, et cependant il était nouveau, parce qu'il était donné dans la puissance qui le faisait accomplir. Il ne vous



est plus simplement commandé dans la Parole, mais il vous est communiqué par la puissance du Saint Esprit, pour reproduire en vous la vie de Christ. C'est là une chose nouvelle que vous avez à manifester. L'Eglise de Dieu doit être ce vase pour la manifestation de Christ ici-bas, selon la puissance de la vie de son Chef dans le ciel.

Dieu agissait en gouvernement envers Israël lorsqu'il habitait dans l'obscurité profonde (1 Rois 8: 12; Exode 19: 9); il agissait en gouvernement selon une loi connue, mais il restait caché derrière le voile. En Sinaï, «des bornes étaient mises à l'entour pour le peuple». Mais à la mort de Christ sur la croix, l'obscurité a disparu, et il y eut un plein déploiement de la sainteté de Dieu. Au moment même où la colère de Dieu contre le péché se montrait d'une manière éclatante, la lumière brilla qui manifestait pleinement le caractère de Dieu. «Les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Le voile est déchiré, et nous pouvons maintenant entrer en la présence de Dieu lui-même, dans le lieu très saint, qui nous est ouvert. «Nous marchons dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière». «Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur». Rien de ce qui ne supporte pas la lumière ne doit être toléré. Les hommes périssent faute de connaissance et parce qu'ils sont étrangers à la vie de Dieu, mais «la vraie lumière luit déjà». Le voile est déchiré; Dieu est pleinement manifesté en vérité et en amour. Si il avait été seulement juste, nous aurions péri; s'il avait été seulement amour, il n'y aurait pas eu de justice; mais avec l'amour, il y avait la sainteté et la justice, et Dieu a été glorifié touchant nos péchés, dans la mort du Seigneur Jésus Christ.

La lumière luit maintenant. Christ, la source de cette lumière, est manifesté en nous, c'est la chose qui est vraie en lui et en nous. C'est un commandement ancien qui était dès le commencement, c'est Christ lui-même. Il ne peut y en avoir un meilleur, et sa manifestation se voit en nous. Si nous le voulons comme pierre de touche, il ne faut pas regarder à l'imparfaite lumière qui est en nous, mais à Christ. La lumière nous est donnée pour découvrir les erreurs, et aussi pour nous édifier en ce que Christ est. En regardant aux traits du caractère de Christ, de plus en plus nous découvrons qu'ils sont entièrement divins. Je vois en Christ tel et tel trait, et je dis: C'est «Dieu manifesté en chair», et j'apprends ce que je connaîtrai parfaitement dans le ciel. En lui, vous avez vu le Père. En Jésus, nous apprenons ce qu'est la beauté, la beauté divine, et apprenant ce qu'est Dieu, nous sommes heureux et en paix. Si un mourant a foi dans le sang de Christ, il a la paix; mais si vous attendez de la joie, elle ne peut sortir que d'un coeur qui vit dans l'intimité de la connaissance de Jésus. On verra parfois un saint qui a de la joie, et peu à peu sa paix s'en va. Cela arrive quand l'âme n'est pas bien fondée. La paix et la joie devraient aller ensemble. Le sang donne la paix, mais la joie vient de la connaissance de Christ et de l'intimité avec lui.

(Versets 9-11). Trois caractères nous sont présentés ici. L'apôtre dit: «Celui qui dit être dans la lumière, et qui *hait* son frère». L'apôtre pose toujours des principes abstraits, comme «Celui qui aime son frère demeure dans la lumière». «Quiconque est né de Dieu, ne pratique pas le péché». Ici, nous avons: «Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a point en lui d'occasion de chute». Si Christ est pour quelqu'un une occasion de chute, c'est sa

propre faute, mais nous ne devrions jamais être une occasion de chute en n'étant pas semblables à Christ. Il n'y a pas de plus grand piège, ni de plus grand péché, que la crainte de blesser quelqu'un à cause de Christ. Si c'est Christ qui blesse, c'est que l'opprobre de la croix n'a pas cessé; jamais vous ne plairez au monde avec la croix de Christ. Si je marche dans l'amour parfait, mon amour se répandra sur les autres; si j'ai de l'amour en moi, j'aimerai mon frère et je ne broncherai pas. Mais si je ne marche pas dans l'amour des frères, j'irai tout de travers. Je puis exercer la répréhension; Christ l'a fait, mais si le désir de faire du bien à mes frères n'est pas en moi, je vais de travers moi-même, je n'ai pas l'esprit de Christ.

(Verset 12). «Je vous écris, enfants», non pas ici «petits enfants», mais tous les saints. «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom». C'est une chose réglée, établie — vous n'êtes pas du tout chrétien, si vos péchés ne vous sont pas pardonnés. Le pauvre geôlier qui s'écriait: «Que dois-je faire pour être sauvé?» avait besoin de salut, et il l'obtint. Si j'écoute le témoignage de Dieu, ce dont j'ai besoin, c'est d'*être sauvé*, d'avoir *la vie*. Nicodème vint de nuit vers Jésus avec sa question, le Seigneur lui dit: «Il vous faut être nés de nouveau». Celui qui est en Christ est une nouvelle création. Le geôlier ne savait pas ce que c'est qu'être en Christ, mais il crut, et la conséquence est qu'il fut sauvé par une oeuvre accomplie avant qu'il eût demandé d'être sauvé. Croyant en Christ, il fut sauvé, il eut la vie éternelle; c'est là ce qu'il obtint.

Quand la lumière de Dieu pénètre dans l'âme d'un homme, il ne peut être heureux jusqu'à ce qu'il ait la paix avec Dieu. Or il y a maintenant de la difficulté, pour les chrétiens d'avoir la paix. Avant que le christianisme fût devenu, dans le monde, une affaire de profession, un chrétien était quelqu'un qui était considéré comme sauvé et qui savait qu'il l'était; mais maintenant tout le monde prétend être chrétien, et ceux qui le sont réellement doutent souvent s'ils sont de vrais chrétiens, parce que le simple fait de la rédemption est beaucoup perdu de vue. Mais que dit l'apôtre? «Vos péchés vous sont pardonnés par son nom». Le jugement de Dieu sur vos péchés, Christ l'a déjà subi. Si, pour être sauvé, je regarde à Christ comme ayant porté mes péchés, le jugement de Dieu est: «Tu as la vie éternelle». C'est tout autant le jugement de Dieu à mon égard maintenant, que si Christ l'avait prononcé sur son tribunal. Dieu connaît la valeur de l'oeuvre de son Fils. C'est *Lui* qui est le Juge, ce n'est pas *vous*.

(Verset 13). «Je vous écris, petits enfants»; il aura encore beaucoup à dire aux petits enfants, mais aux pères une seule chose: «Vous connaissez celui qui est dès le commencement». Quelque autre chose qu'il puisse y avoir, tout se résume en ceci: «Vous connaissez celui qui est dès le commencement», c'est-à-dire Christ. Si l'on me présente quelque chose qui n'est pas Christ, je le rejette. Si je connais une personne, c'est elle-même que je connais et non pas seulement ce qu'elle a fait. Je dois savoir que mes péchés me sont pardonnés par son nom, mais j'ai à connaître celui qui est dès le commencement. «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père», dit le Seigneur. Quel est donc l'objet de toute cette connaissance de Christ? Toutes les promesses sont en lui; il est l'objet des délices du Père.



L'apôtre distingue les différents degrés de croissance. Les pères connaissent Christ qui est dès le commencement, le vrai Christ qui garde l'âme; ils le connaissent parfaitement, sans ambiguïté, sans incertitude. Tous les exercices et les *expériences* du chrétien, auxquels on s'arrête souvent tellement, ne sont que comme l'échafaudage qui conduit l'âme à ceci: connaître «celui qui est dès le commencement».

Le jeune chrétien est plein de joie, et est ainsi occupé avec lui-même; tandis que le vieux chrétien parle moins de joie, mais dit: «C'est la possession de Christ lui-même qui me rend heureux». Son cœur se confie au Seigneur. Les choses du monde et même de l'Eglise, ne le troublent pas. Il compte sur l'amour qui toujours veille et ne s'effraie d'aucune mauvaise nouvelle. Il sait que, lors même que le ciel et la terre se dissoudraient et s'écrouleraient, que quand même — ce qui est impossible — l'Eglise périrait, le trône de Dieu demeure. Son âme est ferme et ne chancelle pas, parce qu'il connaît «celui qui est dès le commencement», il connaît et manifeste Christ, celui que Jean avait vu de ses yeux et touché de ses mains. Jean parlait d'un Christ qu'il avait connu, vu et touché, et qui était dès le commencement, et il dit: «C'est là le caractère du Père», et il n'a rien à ajouter.

Jusqu'à quel point votre âme a-t-elle trouvé en Christ un repos ferme et assuré jusqu'à quel point est-elle satisfaite de Christ? Abandonné de vos amis, privé de tout, êtes-vous encore satisfait d'avoir Christ? Ou combien y a-t-il encore de choses que vous désirez et auxquelles vous avez à résister. En avez-vous fini avec le monde, non comme fatigué de ses vanités et lassé de ses plaisirs, mais parce que votre âme a trouvé en Christ ce qui remplace tout?

Avez-vous trouvé en lui une manifestation de Dieu telle que vous vous reposez en lui; une plénitude qui satisfait entièrement votre âme, de sorte que vous ne désirez aucune autre chose? Alors, s'il en est ainsi, vous pouvez dire: Rien de ces choses ne peut m'émouvoir.

Les deux points qui caractérisent les jeunes gens, et les petits enfants, sont:

- 1) Les premiers ont vaincu le méchant, le prince de ce monde.
- 2) Les autres ont connu le Père en croyant en Christ; ils ont ainsi reçu l'Esprit d'adoption et n'ont aucun doute touchant l'amour du Père.

La victoire des jeunes gens sur le méchant se rattache au fait que la parole de Dieu demeure en eux et qu'ils vainquent le monde: «N'aimez pas le monde».

Les petits enfants sont mis en garde contre la séduction des fausses doctrines; ils ont pour résister l'onction de la part du Saint, et l'exhortation «demeurez en lui».

Je ferai remarquer que ce qui caractérise particulièrement les jeunes gens, c'est le conflit avec le monde; et si nous voulons être satisfaits de la connaissance de Celui qui est dès le commencement, il faut qu'il y ait eu la victoire sur le monde. «Tout ce qui est dans le monde la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde»; pour que l'âme croisse en Christ en toutes choses, il faut donc qu'il y ait conflit avec le monde; il faut abandonner le monde, car le Seigneur a dit: «Ils ne sont pas du monde».

Puissions-nous tellement voir l'excellence de Christ, et si bien connaître, dans les voies de l'Homme humble et débonnaire, la pleine expression, le déploiement et la manifestation du caractère de Dieu, que nos coeurs soient liés à lui, et bientôt nous le verrons face à face, et connaîtrons «comme nous avons été connus!»

## 4<sup>e</sup> méditation

Dans la précédente méditation, nous nous sommes un peu arrêtés sur les trois caractères que présente la position commune des chrétiens, et qui sont deux fois mentionnés avec les exhortations appropriées à chacun d'eux, — pères, jeunes gens et petits enfants. L'apôtre s'adresse aux premiers, dans le verset 14; il s'adresse aux jeunes gens, dans les versets 14-17, et aux petits enfants, du verset 18 au 27.

Les pères sont caractérisés par la connaissance de «Celui qui est dès le commencement», c'est-à-dire Christ. Dans les évangiles, nous voyons ce qu'il était dès le commencement, mais Jean va plus loin que les autres évangélistes. Il y avait des docteurs qui prétendaient introduire quelque chose d'autre, ajouter dans leurs enseignements à ce que Christ était ici-bas, et c'est pourquoi l'apôtre attire notre attention sur Celui qui était dès le commencement.

Or Christ, étant ressuscité et monté au ciel, nous communique cette vie dont il était l'expression ici-bas et que nous avons reçue. La plénitude de la vie éternelle a été manifestée en lui et est reproduite en nous. La seule valeur réelle des expériences est qu'elles sont le moyen de développer ce qu'est Christ en brisant ce que nous sommes, de sorte que nous puissions graduellement nous perdre de vue nous-mêmes et croître en lui. Quand il en vient aux jeunes gens et aux petits enfants, l'apôtre a beaucoup à dire; pour les pères, il n'a que cette parole: «Vous connaissez celui qui est dès le commencement». Il leur parle uniquement de la plénitude de Christ, et cela est suffisant pour attirer leurs affections. C'est autre chose pour les jeunes gens et les petits enfants: «Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le méchant». Ce qui les caractérise n'est pas la connaissance de Celui qui est dès le commencement, mais la lutte contre Satan. Le propre des petits enfants en Christ, c'est la connaissance du Père. Comme petits enfants, ils avaient davantage le sentiment de son amour; comme tels, ils étaient aussi en danger d'être séduits, mais ils avaient «l'onction de la part du Saint» pour discerner ceux qui voulaient les séduire. L'apôtre parle de la puissance par laquelle ils devaient les vaincre.

Trois grands contrastes nous sont présentés dans l'Écriture: Christ en contraste avec Satan; l'Esprit avec la chair; et le Père avec le monde. Le monde a été mis à l'épreuve par la présence de Christ, et ce qu'il était a ainsi été démontré, comme le Seigneur le dit: «Quand celui-là (le Saint Esprit) sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement». Cela ne veut pas dire qu'il produira dans les hommes méchants la conviction de leurs péchés, mais qu'il sera la démonstration du péché du monde qui a rejeté Christ. «La Parole fut faite chair», le Fils de Dieu est venu dans le monde et s'en est allé vers le Père. Ce dont l'Esprit Saint appelle le monde à répondre, c'est de l'absence de Christ, comme Dieu lorsqu'il dit autrefois à Caïn: «Où est Abel, ton frère?» La parole adressée à Adam était différente: «Qui t'a montré

que tu étais nu?» Adam fut chassé du paradis à cause de sa désobéissance; mais dans sa postérité, on trouve la haine d'un frère contre son frère; plus que cela — la haine contre Christ. Le Fils de Dieu fut présenté au monde, et l'inimitié de l'homme contre Dieu éclata aussitôt. Caïn tua son frère, et le sang de celui-ci cria de la terre à Dieu. Et comme Dieu dit à Caïn: «Qu'as-tu fait?» de même il dit maintenant au monde par le Saint Esprit: «Qu'avez-vous fait de mon Fils?» Le péché de l'homme n'est pas seulement qu'il a violé la loi de Dieu, mais que Dieu, étant venu comme homme dans le monde, le monde l'a rejeté. Satan est le prince de ce monde, il l'a toujours été depuis la chute, mais ne fut nommé ainsi, pour la première fois, qu'en rapport avec la scène de Gethsémani. Le Seigneur montre dans la parabole du vigneron comment l'homme a agi envers lui: «Ayant donc encore un unique fils, bien-aimé, il le leur envoya, disant: Ils auront du respect pour mon fils. Mais quand il vint, ils dirent entre eux: Celui-ci est l'héritier; venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous». Ils crucifièrent le Fils de Dieu, et il n'y a plus rien à offrir, plus rien à présenter au monde, pour le mettre à l'épreuve et voir s'il doit être condamné ou non. Il est déjà jugé et condamné par le fait du rejet de Christ.

Quant aux Juifs, Christ a été serviteur de la circoncision, pour la vérité de Dieu, afin de confirmer les promesses faites aux pères; mais les Juifs n'ont pas voulu le recevoir, et ils n'ont plus maintenant aucun titre aux promesses. Ils doivent venir comme pécheurs sur le même pied de miséricorde et de grâce que les gentils.

Le témoignage du Saint Esprit est que «le monde entier gît dans le méchant»; c'est l'état de tout ce qui est dans le monde. Aussi, ce qui domine dans le monde, c'est «la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie». C'est par ces choses que Satan gouverne le monde, et que les hommes agissent les uns sur les autres autant qu'ils le peuvent. Satan est du monde; le Fils est du Père. Il s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous délivrât de ce présent siècle mauvais, de la convoitise de la chair, de la convoitise des yeux et de l'orgueil de la vie — l'énergie de la nature. Nous sommes morts au monde dans la mesure où nous avons l'Esprit de Christ en nous, non point pour ce qui concerne la paix — j'entends la paix intérieure — car celle-là, Dieu nous l'a donnée en Christ.

L'apôtre montre les jeunes gens victorieux du monde, et nous découvre en quoi consiste leur vraie force, la force divine. «La parole de Dieu demeure en vous», non seulement vous en référez à elle, mais «*elle demeure en vous*». Voyez Christ tenté au désert, et comment il répond à Satan. Il n'y avait en lui aucune convoitise de la chair; il ne pouvait y en avoir; mais il avait faim. «Dis que ces pierres deviennent des pains», dit Satan en le tentant. «Jette-toi d'ici en bas», dit encore le tentateur, puis il lui montre toute la gloire du monde, et dit: «Toute la gloire de ce monde m'a été donnée, ce monde est à moi; adore-moi, et tout sera tien; reconnais-moi comme prince de ce monde, et je te le donnerai». Mais à chaque tentation, Christ répond par la parole de Dieu. Toutes les pensées et la vie entière de Christ étaient l'expression de la parole de Dieu demeurant en lui. Il était la Parole, la Parole vivante.

Ainsi ce qui caractérise les jeunes gens, c'est d'avoir la parole de Dieu demeurant en eux. Ce n'est pas seulement se rappeler quelque chose à citer, ou de trouver quelque chose dans la Parole quand nous en avons besoin, mais c'est d'avoir la parole de Dieu comme source et

mobile de nos actions. Un «jeune homme» ne court pas à elle seulement quand il en a besoin, mais il vit en elle. Les paroles de Dieu vivant dans son âme, il sait que tout ce qui est dans le monde n'est pas du Père. Si mes pensées sont du monde et que je parle de richesses, je dirai: «Cet homme a *une belle fortune*». Mais le Seigneur dit qu'il est presque impossible à un homme qui a une belle fortune d'entrer dans le ciel, bien que toutes choses soient possibles à Dieu. Diverses sont les expressions de nos désirs dans ce monde. Si l'esprit se meut dans cette sphère de pensées, nos goûts et nos habitudes se formeront d'après elle. L'Esprit de Dieu a un monde à lui, et la parole écrite devient notre guide en toutes choses. C'est ainsi que nous avons à discerner et juger tout par la parole de Dieu, et je le ferai selon l'état de mon âme. Si la parole de Dieu demeure en moi, par elle le monde et toute autre chose seront jugés.

Par exemple, les Israélites furent appelés hors d'Egypte pour entrer dans le pays de Canaan, et c'était sous certaines conditions qu'ils pouvaient y être introduits. Mais ils avaient manqué complètement et se trouvaient dans une condition particulière d'humiliation. Un livre (le Deutéronome) contenait les préceptes d'après lesquels ils devaient se conduire en Canaan. Or Christ, au temps convenable, fut envoyé comme Messie pour prendre cette position avec le pauvre peuple, mais leurs consciences ne le reconnurent pas. Quant à Lui, ce livre du Deutéronome avait formé ses pensées. C'est ce livre qu'il cite dans sa lutte contre Satan. Le diable lui dit: «Jette-toi en bas». Non, répond le Seigneur; je suis avec mon peuple pour obéir à Dieu. Il avait pris la place d'Israël là où la pensée et l'Esprit de Dieu mettaient le résidu pieux. Tout était arrêté dans son âme. Son âme et sa vie étaient dans les pensées de Dieu, et si vos pensées étaient habituellement formées par la parole de Dieu, au lieu de se promener dans le monde, vous n'auriez pas besoin d'aller chercher un texte pour savoir ce que vous devez ou ne devez pas faire; vous vivriez dans la Parole, et ce qui est du monde serait tout aussitôt discerné et jugé. Voilà ce que signifient ces mots: «la parole de Dieu demeure en vous». Plusieurs ne discernent pas Christ. Pourquoi? Parce que, comme le Seigneur le disait aux Juifs: «Vous n'avez pas la parole de Dieu demeurant en vous». Si leurs coeurs n'avaient pas été dans un état charnel, ils auraient connu Jean Baptiste. Tous les pauvres, et tous ceux qui étaient dans le besoin l'avaient reconnu. Les Juifs auraient aussi connu Christ; mais au lieu de cela, ils disaient: «Il a un démon; il est fou». Jean vint dans la voie de la justice; il vivait dans le désert, à part de tous les hommes, et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage, et ils disaient: Il a un démon. Christ vint en grâce, il mangeait et buvait avec les hommes, et ils disaient de lui qu'il était un mangeur et un buveur; mais la sagesse de Dieu était en Christ et dans Jean, et la sagesse est justifiée par ses enfants. Jean annonçait que la cognée était déjà mise à la racine des arbres; mais quand Christ vint, c'était pour guérir les coeurs brisés, et ceux-là, en l'entendant, disaient: «Voilà ce dont j'avais besoin». La sagesse était justifiée par ses enfants.

Ainsi, la parole de Dieu demeurait en Christ, et c'est de cette manière que l'homme fort fut lié. Ce ne fut pas par un miracle opéré par le déploiement de sa puissance, car dans ce cas, il ne pourrait nous être enjoint de le faire, mais c'était en présentant à Satan ces mots: «Il est écrit». Nous pouvons le suivre dans cette voie et user de l'Ecriture, comme il le fit; non pas en cherchant un texte pour repousser Satan, quand la tentation se présente, mais en ayant notre

âme en un état tel par la parole de Dieu demeurant en nous, que Satan ne peut pas nous toucher. Satan s'attaque à la chair; mais si je marche dans l'Esprit, il ne peut me toucher, car la nouvelle nature ne peut pécher, quand elle se trouve dans la tentation.

Je n'ai donc pas à chercher dans la Parole un passage qui convienne au cas où je me trouve, mais j'ai à vivre en elle, car c'est le bonheur du nouvel homme de vivre de toute parole de Dieu. C'est ainsi que l'on a de la force et une réelle liberté. Satan ne peut me toucher, si mon âme vit dans cette Parole; toute autre chose est mise de côté. Je ne suis plus agité et incertain. Le péché peut être en moi, mais ma nourriture est de faire la volonté de Dieu. Le coeur est en liberté, et l'Esprit de Dieu le nourrit de Christ. Nous ne sommes point parfaits; de fait, nul de nous n'est aussi parfait ici-bas que nous devrions l'être, mais nous avons ce privilège que, tout en ayant la chair en nous, nous ne sommes pas obligés de vivre ni de marcher selon la chair, ni même de penser à elle. La parole de Dieu demeure en nous, non point pour que nous nous réfugiions vers elle, quand la tentation survient, mais nous avons à tenir Satan dehors; notre porte doit lui être fermée, barricadée contre lui: «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous». Une faible femme peut être seule à la maison et un voleur chercher à y pénétrer; mais si tout est solidement clos, il n'y a aucun danger pour elle. Aussi longtemps qu'elle tient la porte fermée, elle n'a pas à craindre les voleurs; la question n'est pas si elle est faible, mais si la porte est solide. Ainsi, que la Parole demeure en nous, et Satan sera tenu dehors. Ayant Christ entre nous et Satan, nous sommes en sûreté, quels que soient les artifices de l'ennemi.

Un chrétien n'a pas le droit d'avoir une volonté à lui, et ne doit pas le désirer, mais il doit plutôt chercher à connaître «quelle est la volonté de Dieu, bonne, et agréable, et parfaite». Tout ce qui est dans le monde n'est pas du Père; les affections de la chair sont du monde, et là est la puissance de Satan. Le Père prend ses délices en Christ; si je prends aussi mes délices en Christ, il y a en moi les mêmes affections que dans le Père; j'ai communion avec le Père. «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui»; or la figure de ce monde passe; «le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement». Il accomplira moralement tous ses conseils. Je suis amené dans la voie de la volonté de Dieu. Dieu ne veut pas anéantir sa volonté, elle demeure éternellement. Et pour moi, j'ai à croître en Christ.

Ce qui est adressé aux petits enfants, semblera à plusieurs une des parties les plus obscures des Ecritures. C'est la dernière heure. Ce qui la caractérise, c'est qu'il y a plusieurs antichrists. Le caractère de la dernière heure est la corruption du dernier témoignage de Dieu touchant le bien, et ainsi l'introduction de la faiblesse là où devrait se trouver la puissance. Nous voyons dans le cas des disciples et de l'esprit muet (Marc 9: 14-27), que l'homme n'est pas capable d'employer le pouvoir que Dieu a donné de chasser la puissance de Satan. «Ils n'ont pas pu le chasser», disait le père. Et cela amène l'exclamation du Seigneur: «O génération incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous; jusqu'à quand vous supporterez-vous?» C'est comme s'il eût dit: «A quoi sert-il que je reste ici, s'il n'y a pas la puissance de chasser le mal?»

C'est la dernière heure; il y a plusieurs antichrists; chose solennelle! Combien la patience de Dieu est merveilleuse! Aussi longtemps qu'il y a une âme à gagner, la patience de Dieu continue, supportant la méchanceté et la corruption; mais plusieurs antichrists sont venus. On pense souvent que les discerner est une chose qui requiert une profondeur de connaissance. Mais non: il en est parlé aux enfants; c'est une vérité connue. L'Antichrist devait venir, mais auparavant il y a plusieurs antichrists qui peuvent les séduire. Là est le danger. L'Antichrist doit venir, et il niera le Père et le Fils. Ils ne peuvent s'y tromper; il n'y a pas de subtilité dans l'Antichrist. Il nie ouvertement et hardiment, mais Jean parle d'antichrists déjà venus. Il dit: «Ils sont sortis du milieu de nous mais ils n'étaient pas des nôtres». Jude aussi parle de «certains hommes qui se sont glissés parmi les fidèles, inscrits jadis à l'avance pour ce jugement». C'était une doctrine généralement connue que l'Antichrist devait venir, et les petits enfants savaient bien qu'il viendrait en opposition à Christ, pour s'opposer à ce que Christ avait fait et le mettre de côté. Mais l'apôtre leur dit qu'il y a déjà maintenant plusieurs antichrists, ceux qui sont là avant que l'Antichrist vienne.

---

*Paix aux frères, et amour, avec la foi, de la part de Dieu le Père et du Seigneur Jésus Christ!*

*Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus Christ en pureté!*  
(Ephésiens 6: 23, 24)

---

Les petits enfants avaient donc besoin de l'onction du Saint, aussi bien que de l'avertissement de l'apôtre, pour être capables de découvrir ces séducteurs, car «Satan se transforme en ange de lumière». Il y a maintenant dans le monde les séductions des antichrists, et c'est contre elles que l'apôtre avertit les petits enfants. Ce sont ceux qui, par la puissance de Satan, s'élèvent pour détourner les âmes de Christ, non en effrayant, mais en enlaçant dans leurs pièges ceux qui n'ont pas l'onction de la part du Saint. Jean ne dit pas que plusieurs antichrists devaient venir, mais qu'il y en a maintenant plusieurs, et c'est le pouvoir direct de Satan. C'est ce qui, à proprement parler, caractérise l'Antichrist. Satan n'est pas seulement appelé menteur, mais serpent. L'Antichrist a un caractère religieux; il opère des miracles, et tous ceux qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité sont séduits par lui. Il se pose en prophète, il a un caractère religieux et vient, non pas simplement avec une puissance politique, mais avec «toute sorte de miracles et signes et prodiges, en toute séduction d'injustice», comme Paul le dit aux Thessaloniens

De quoi Satan est-il le prince? De ce monde. Et comment le gouverne-t-il? Par les convoitises du monde. Là où l'objet du cœur est la grandeur du monde, ou la prospérité dans ce monde, l'effet produit est de cacher ce qui montre à l'homme son vrai état. L'esprit du monde cache à l'homme le secret de son éloignement de Dieu. Je dois me garder de cet esprit. Le saint a à être gardé en dehors de l'esprit du monde. Tout ce qui ne porte pas le caractère de la parole de Dieu est du monde, et Satan en est le prince, et je ne puis avoir la prospérité de Satan, sans avoir ses idoles. Si vous voulez Christ et sa gloire, il vous faut prendre sa croix;



vous ne pouvez avoir ensemble Christ et le monde qui l'a rejeté. Là où se trouve l'onction de la part du Saint, bien que l'on ne soit peut-être encore que petit enfant en Christ, on peut dire immédiatement si l'Esprit n'est pas contristé en nous: «Ceci n'est pas du Père, mais est du monde». L'apôtre dit: «Celui qui est de Dieu *nous* écoute». Là où la parole de Dieu n'occupe pas la place qui lui appartient, il n'y a pas de protection contre les séducteurs.

La place de l'Eglise de Dieu est-elle dans le monde qui a rejeté Christ? Non; sa place est dans le ciel, unie à Christ, et, tandis qu'elle est sur la terre, l'Eglise prend la parole de Dieu pour guide. Si j'ai un désir, ne fût-ce qu'un seul pour une chose dans le monde, cela n'est pas du Père, mais du monde. En parlant de notre responsabilité en Christ, je ne vois pas comment nous serons gardés d'être imbus de l'esprit de l'Antichrist, sinon en n'étant pas du monde, comme Christ lui-même n'en est pas.

Ainsi, en premier lieu, il nous faut avoir la parole de Dieu demeurant en nous; ensuite, il nous faut l'onction de la part du Saint, par laquelle toute chose sera jugée; et enfin, nous devons avoir une perception claire et définie de la position de l'Eglise de Dieu. Le monde ne peut pas connaître la position de l'Eglise. «Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres. Et vous, vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses».

Nous avons à juger, *non pas* l'Antichrist, mais avant qu'il vienne, les plusieurs antichrists qui sont ministres pour la chair et qui, en séduisant, détournent du Père. «Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies». C'est une chose morale que d'être gardés en dehors des choses du monde; elles ne sont pas du Père. Il nous faut être identifiés avec Christ, si nous voulons réaliser la joie et la force.

## 5<sup>e</sup> méditation

En parlant des trois classes de chrétiens: pères, jeunes gens et petits enfants, nous avons vu que les premiers ont pour caractère d'avoir connu Celui qui est dès le commencement; les jeunes gens ont vaincu le monde; quant aux petits enfants, ils sont mis en garde contre les séductions des antichrists.

Nous continuons au verset 28: «Et maintenant, enfants, demeurez en lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance et que nous ne soyons pas couverts de honte, de par lui, à sa venue. Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui». C'est là-dessus que sont fondés les enseignements du troisième chapitre. Etant nés de Dieu, nous aurons la nature et le caractère de Celui duquel nous sommes nés.

C'est ce qui caractérise toute l'épître. «Celui qui pratique la justice est juste, comme lui est juste». Là où se trouve la vie de Christ, elle se montrera elle-même; si la vie éternelle qui était auprès du Père a été manifestée en justice, elle se manifestera en nous en justice. Si je vois en quelqu'un la justice dans le sens où Christ est juste, je dis: la vie éternelle est là; cette personne est née de Dieu. Je ne parle pas de la justice comme on l'entend d'homme à homme.

La justice en Christ était de n'avoir aucune volonté de lui-même; c'est ce qui ne se trouve jamais chez un homme inconverti. Jamais Christ n'a fait une seule chose pour lui-même; et cependant il était plein de joie. Cette espèce de justice ne se trouve que là où existe la vie divine. Lorsque Dieu est le mobile en toute chose pour le cœur et la conscience, ce mobile du cœur caractérise l'homme; la pensée de la présence de Dieu gouverne la conduite. Prenez un honnête homme du monde. Il y aura en lui la justice qui se montre d'homme à homme; mais ce qui dévoile l'injustice du monde, c'est que Dieu est entièrement exclu. La justice de cette personne est la justice de l'homme et non celle de Christ. La justice de l'homme n'introduit jamais Dieu. Si quelqu'un a fait du tort à son prochain, tout le monde le condamne comme étant un méchant homme. Mais on peut offenser Dieu de mille manières et tous les jours, sans que personne n'en dise rien, ni ne s'en soucie. On laissera Dieu être ce qu'un homme voudra, et l'on dira: «C'est entre lui et Dieu, c'est son affaire; cela ne nous regarde pas. Nous n'avons rien à y voir; il suffit qu'il soit un honnête homme envers les autres». Et c'est là une horrible injustice, parce que le «moi» s'y trouve d'un bout à l'autre, et est le centre de tout, et c'est ainsi que le monde est régi. On peut le voir chez un enfant qui, à l'école, veut obtenir un prix à l'exclusion des autres enfants, puisqu'un seul peut l'avoir. Ne travaille-t-il pas pour lui seul? Et c'est là ce que l'on appelle de l'émulation, chose que les hommes sont toujours prêts à louer. Dans le monde, c'est le moi et non pas Dieu qui est le ressort de tout, de sorte que, quand bien même il y a de la justice dans les choses des hommes, la justice dans les choses de Dieu est complètement mise de côté, et Dieu doit appeler injustice tout ce qui est appelé honneur dans le monde. Nous devons être reconnaissants pour l'autorité que Dieu a établie dans le monde; mais lorsque quelqu'un vient dire à Jésus: «Dis à mon frère de partager avec moi l'héritage», le Seigneur réplique: «Qui m'a établi juge sur vous pour faire vos partages?» Jésus laisse de côté la question de droit selon l'homme (car il était juste que cette personne eût ce qui lui appartenait), et il montre par ces paroles ce qui était au fond du cœur: «Voyez, et gardez-vous de toute avarice». Le Seigneur est notre modèle en toutes choses et, quand le Seigneur est le modèle, cela dévoile les motifs du cœur. C'est pourquoi il dit: «Gardez-vous de toute avarice». L'un désirait avoir sa part, l'autre désirait ne pas la donner. Prenez donc garde que le mobile et le ressort de votre conduite soit Dieu et non pas votre «moi.» Ici, le Seigneur s'attaque aux principes de la convoitise. Il faut qu'il y ait en nous cet état du cœur dans lequel Dieu est le seul mobile de la volonté. Christ est la pierre de touche pour «celui qui est né de Dieu».

«L'apôtre continue (3: 1): «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu». Examinons quels sont les privilèges et la condition de ceux qui sont dans une telle relation. Nous sommes nés de Dieu. Combien est grand l'amour exprimé dans le fait que nous sommes «appelés enfants de Dieu!» Quelle pensée! non seulement nous sommes sauvés, mais en relation avec la nature de Dieu, et ainsi pouvant nous réjouir dans les affections divines. Je possède la nature divine pour me réjouir en elle, et c'est dans le caractère d'enfant. Christ est venu nous donner la connaissance de la nature de Dieu et le révéler sous le caractère de Père, lui qui le connaissait comme demeurant dans son sein de toute éternité. «Personne ne vit jamais Dieu, le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a



fait connaître»; cela nous dit le caractère de Dieu. Celui qui jouissait des profondeurs de l'amour du Père, vint nous annoncer cet amour tel qu'il le connaissait. Si j'ai à vous dépeindre le caractère de mon père, ce doit être comme je l'ai connu. Christ est entré dans tout ce que Dieu est comme Père; il l'a compris et en a joui, et lui, en qui habitait la plénitude de la Déité corporellement, en qui toute la nature divine demeurait, nous a fait connaître Dieu. Christ étant descendu du ciel et devenu un homme pour révéler le Père, a pris cette place comme Fils sur la terre, afin que nous puissions connaître la relation de fils. Le coeur du Père a fait entendre cette voix qui déclare ce qu'est Christ: «C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plaisir». Christ, ayant joui ici-bas de sa relation de Fils, veut que *nous* connaissions aussi sur la terre tout cet amour, que nos âmes comprennent ce que Dieu était pour lui ici-bas et sachent que le Père nous aime comme il l'a aimé.

«Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux». Voilà ce que nos âmes peuvent connaître. Peut-être sera-ce très faiblement, mais nous sommes appelés à connaître Dieu en communion avec Christ, afin que, tandis que nous sommes ici-bas, nous voyions en ce que Dieu était pour lui, ce qu'il est pour nous qui sommes appelés enfants de Dieu, et qu'ainsi l'amour dont le Père a aimé Christ soit en nous et lui en nous (Jean 17: 26). Il est celui qui révèle tout cet amour à notre âme et qui l'introduit en elle.

Comment pouvons-nous connaître Dieu? L'esprit humain ne saurait arriver par lui-même à cette connaissance. «Peux-tu, en sondant, découvrir ce qui est en Dieu?» La foi seule donne à Dieu la place qui lui appartient. Pour pouvoir découvrir, en sondant, ce qui est en Dieu, il faut que mon esprit soit au-dessus de mon sujet, mais alors Dieu ne serait pas Dieu. L'esprit humain ne peut pas juger du caractère de Dieu; il peut seulement le saisir là où il est révélé, et c'est en Christ. Là nous apprenons ce qu'il est, non comme objet de connaissance, mais comme ce qui doit sanctifier nos âmes. Je sais que nous manquons, mais demeurer en Dieu est une chose réelle. Il y a une connaissance de Dieu qui donne une paix solide. «Réconcilie-toi avec lui, je te prie, et sois en paix» (Job 22: 21). Et «c'est ici la vie éternelle qu'ils te connaissent, toi, seul vrai Dieu, et Jésus Christ que tu as envoyé». Ne dites pas que c'est trop élevé pour nous, comme s'il s'agissait d'une spéculation philosophique. Non, ce n'est pas là la pensée. Comment est-ce que je commence à savoir que Dieu est amour? C'est qu'il m'a aimé, moi, pécheur. Je commence ainsi au point le plus bas. «En ceci est l'amour; non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Je connais l'amour par l'incarnation du Fils de Dieu; il est ainsi devenu toutes choses pour nous. Il est amour parfait, parfaite patience, et bonté parfaite; en réponse à tout ce qui convient le plus aux besoins journaliers d'une âme, aux besoins les plus ordinaires de l'humanité.

«Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu»; nous sommes appelés enfants de Dieu, portant ainsi le même nom que Christ, et le monde ne nous connaît pas, mais pense que nous sommes insensés: «c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu». C'était la même chose avec Christ. On disait qu'il était fou, qu'il avait un démon.

Rien d'étonnant donc, si le monde ne comprend pas ce que nous sommes. «Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu». Qui n'a-t-il pas connu? *Lui, Christ*. L'esprit de l'apôtre est tellement occupé de Christ, qu'il ne le nomme même pas; il pense que chacun doit le connaître. Supposez que votre enfant soit malade, et que je vous demande: «Comment va-t-il?» Vous comprendrez tout de suite que je parle de votre enfant malade, parce que votre esprit n'est occupé de rien d'autre. Il en est de même ici. L'apôtre suppose que vous savez qui il veut dire. Il n'a donc pas besoin de le nommer. Son esprit est occupé de Christ, de la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée. Il demeure en vous, et vous en lui; c'est là ce dont le monde n'a aucune connaissance, et c'est pourquoi le monde ne saurait être un compagnon pour le chrétien. Il ignore ses ressources; il le méprisera même à ce sujet, comme le Rab-Shaké le fit d'Ezéchias en disant: «Je te donnerai deux mille chevaux, si tu peux donner des cavaliers pour les monter».

«Nous sommes maintenant enfants de Dieu»; non pas quand nous serons là-haut, mais *maintenant*. C'est l'unique relation dans laquelle nous puissions être avec Dieu. Un homme sous la loi était un esclave, mais maintenant le Fils est venu, né de femme, né sous la loi, et nous sommes fils. Comme le fils prodigue, nous ne pouvons être rien d'autre. Dieu ne peut pas prendre son enfant dans sa maison pour y être comme un serviteur: son coeur n'en serait pas satisfait. Il ne peut pas traiter comme serviteur, celui qu'il aime comme un fils. Quand le fils prodigue voit tout l'amour de son père, il ne dit pas comme il en avait eu l'intention: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Comment cela lui aurait-il été possible, quand les bras de son père étaient autour de son cou, et que toute la maison devait se réjouir, parce que le père était heureux d'avoir retrouvé son fils? Il ne pouvait qu'admirer et être rempli de reconnaissance, et, comme on l'a remarqué, dès ce moment, il n'est plus question du fils prodigue: tout est rempli du père et de sa maison.

Mais à mesure qu'il approchait de la maison de son père, quelles craintes, quels tremblements, quels raisonnements dans son esprit! «Que me dira mon père?» pouvait-il penser, «comment me recevra-t-il?» Et plus il approchait, plus il était mal à l'aise, jusqu'à ce que son père eût jeté ses bras autour de son cou. Alors tout était passé. Il en est de même d'une âme avec Dieu. Quand l'Esprit de Dieu agit en elle, elle est mal à l'aise, jusqu'à ce qu'elle ait accepté la pensée de Dieu, venant de lui-même, n'étant pas le résultat d'aucun progrès ni d'aucune expérience, mais venant de Dieu même. Le coeur est toujours plus mal à l'aise, plus il approche de Dieu, jusqu'à ce qu'il ait connu la pensée de Dieu et qu'il l'ait apprise de lui. Il la possède alors pour lui-même. Quand nous avons appris à juger de notre cas d'après la pensée de Dieu, nous avons la paix. Ce serait une inconséquence de dire que nous ne sommes pas enfants, parce que nous manquons souvent; car si le Père est Père, l'enfant doit être un enfant. Il n'a pas d'autre place à nous donner que celle d'enfant, car il ne peut nous placer hors de Christ et nous faire quelque chose d'autre. «Nous sommes maintenant enfants de Dieu». Nous avons cette place d'enfants sur la terre. Nous connaissons la relation parfaite, mais nous ne connaissons pas encore la gloire — «ce que nous serons». «Nous, par l'Esprit,

nous attendons l'espérance de la justice». Je n'attends pas d'être un enfant; je le suis; je n'attends pas la justice, je l'ai en Christ; mais j'attends la gloire qui est l'espérance de la justice.

Comment aurai-je la clef de toutes ces choses, afin que je les comprenne? Il me faut aller à Christ comme à Celui en qui tout se trouve révélé, à lui, l'Homme modèle; car «quand il sera manifesté, nous lui serons semblables». Il est le premier-né entre plusieurs frères: «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». Toute la gloire est à Celui qui est devenu un homme, afin de nous amener dans la joie parfaite de la présence du Père. C'est là ce qui fait du retour de Christ l'unique objet, la seule espérance de notre coeur, bien que mourir soit sans doute un gain pour nous. Mon espérance n'est pas la mort. Je puis me réjouir de mourir pour être avec Christ, mais ce n'est pas ce que j'espère. Mon espérance est la venue de Christ; nous ne désirons pas «d'être dépouillés, mais d'être revêtus»; non pas de déposer cette tente, mais de voir ce qui est mortel absorbé par la vie. L'apôtre Paul avait reçu la vie éternelle; il l'avait en Christ, et il avait un tel sentiment de la puissance de cette vie, qu'il désirait être introduit dans la jouissance de toutes ses conséquences. Il avait toujours confiance: absent du corps, c'était être présent avec le Seigneur. Si je laisse le corps, j'ai la vie, la vie éternelle dans mon âme, et si je meurs, j'attends la gloire. Quelque précieuse que soit la mort d'un saint (et rien n'est plus beau dans le monde), ce n'est pas son espérance. Notre unique espérance est que, quand Christ apparaîtra, «nous lui serons semblables». Nous ne mourons pas tous, mais tous nous serons «conformes à l'image» du Fils de Dieu dans la gloire. Tel est le dessein de Dieu. Je n'attends donc pas pour être conforme à Christ dans le tombeau, mais conforme à Lui, comme il est maintenant, car nous serons les témoins de sa victoire sur la mort. Le brigand sur la croix disait: «Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume»; mais le Seigneur lui dit: «Tu n'attendras pas jusqu'alors; tu seras aujourd'hui heureux avec moi dans le paradis». Christ nous montre ici l'état de bonheur d'une âme séparée du corps, et assurément c'est une chose précieuse. Mais le dessein de Dieu va au delà: il veut que nous soyons conformes à Christ dans la gloire; ainsi l'unique espérance de l'Eglise est la venue de Christ. «Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables». Et ce qui est davantage: «nous le verrons comme il est», non comme il était. Dans un sens, je ne suis pas plus près d'être à sa ressemblance au jour de ma mort, qu'au jour de ma conversion, mais moralement je le suis, et les deux ne sont jamais séparés. La révélation de la gloire à mon âme exclut tout ce qui est incompatible avec elle. Paul disait aux Philippiens: «Si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts»; rien d'autre ne pouvait le satisfaire. Il y a une communion actuelle avec les souffrances de Christ, on regarde en avant vers le prix de l'appel céleste, mais Paul dit: «Je ne l'ai pas saisi», «je cours droit au but». «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire». La gloire effective avec Christ et en Christ, voilà ce que Paul avait devant les yeux, «oubliant», dit-il, «les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant». Il n'aurait pas voulu que le moindre atome de sa vie fût incompatible avec la résurrection. Tous, nous devrions aussi être capables de dire: «Je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec

effort vers celles qui sont devant, je cours droit vers le but», être semblable à Christ dans la gloire. «Celui qui a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur».

Prenons, dans l'épître aux Ephésiens, l'expression de l'amour de Christ pour l'Assemblée: «Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole; afin que lui se présentât l'assemblée à lui-même, glorieuse». L'application de la Parole à l'âme ne rend pas la gloire plus brillante, mais prépare l'âme pour la gloire. La révélation de Christ comme il est, forme l'âme en la conduisant à penser: «Si je dois être bientôt comme lui, je veux maintenant lui être aussi semblable que je le puis». «Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur», de sorte qu'il lui soit semblable maintenant, ayant le précieux privilège d'avoir pour mesure de pureté, Christ lui-même, selon ces paroles: «comme lui est pur». «Je me sanctifie moi-même», dit le Seigneur; c'est-à-dire qu'il se met à part comme étant l'Homme selon la pensée de Dieu, comme le modèle parfait, afin que nous regardions à lui et que nous lui soyons semblables. Le Seigneur ajoute: «Afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité»; le Saint Esprit prenant des choses de Christ pour nous les annoncer. «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire». La puissance réelle et pratique de l'espérance de la venue du Seigneur sanctifie et forme les affections du coeur, et la révélation de la gloire de Christ est le moyen de me purifier comme lui est pur, la Parole révélant Christ et attirant à lui les affections du coeur, afin que je croisse en lui en toutes choses.

Dans les Colossiens, l'apôtre indique son but par ces paroles: «Afin que nous présentions tout homme parfait en Christ»; c'est-à-dire ayant le coeur pleinement établi dans tout ce qui appartient à Christ, «qui est l'image du Dieu invisible»; en qui «toute la plénitude s'est plu à habiter». Après avoir développé toutes les gloires de Christ, Paul dit: «Je désire que tout homme soit parfait selon ces gloires de Christ», et ce qui rend la chose si précieuse, c'est la joie d'être semblable à Christ. Ce n'est pas une loi qui nous soit donnée pour y marcher, ou des préceptes pour nous guider. Il y a des préceptes, c'est vrai; mais ce qui purifie, ce sont les affections placées sur Christ, pour lui ressembler maintenant, comme c'est le dessein de Dieu que nous soyons conformes à l'image de son Fils.

Je voudrais dire encore: La venue de Christ est pour prendre l'Eglise auprès de Lui avant son apparition, ainsi que nous le lisons dans l'épître aux Thessaloniens, et c'est en ceci que le coeur prend ses délices: «Nous serons toujours avec le Seigneur». C'est un peu différent de notre apparition en gloire avec lui. Voici la pensée: «Nous serons tous ravis *ensemble* à la rencontre du Seigneur». Je pourrais dire: «Voilà quelqu'un qui est si puissant en foi et en bonnes oeuvres; assurément il ira le premier avec le Seigneur». Mais non, toutes les distinctions s'évanouissent en Christ, tout disparaît dans cette pensée: nous serons tous *ensemble* là.

Lorsque je regarde en arrière et que je vois le dévouement de Paul, je pense à l'amour de Christ qui nous prendra *tous ensemble*, afin d'être pour toujours avec lui. Afin qu'il n'y ait pas de différence, tous doivent être conformes à l'image dit Fils de Dieu. L'amour de Christ repose

d'une manière parfaite sur l'Eglise, parce qu'elle est lui-même; il ne peut haïr sa propre chair. Ce qu'il y a de plus intime dans les affections nous est commun à tous. Nous irons pour être *avec le Seigneur*; non pour apparaître avec Christ dans la gloire, si précieux que ce soit, mais pour être *avec Lui*. *Etre avec Christ* est une bénédiction spéciale, qui est de beaucoup meilleure que d'apparaître avec lui comme participant de sa gloire. C'est un merveilleux bonheur que d'être *glorifié* avec lui; mais il est meilleur d'être *avec le Seigneur*; c'est pourquoi l'apôtre dit: «Ainsi nous serons toujours avec le Seigneur», c'est ce qui le satisfait. Dans l'épître aux Colossiens, il est dit: «Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire», et il rattache immédiatement cela à la responsabilité du chrétien: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre». Mais quand l'apôtre parle d'être avec le Seigneur, il ne rattache cela à aucune croissance, ni à aucun progrès que l'on pourrait avoir fait, mais uniquement à l'amour de Christ, commun à tous ses bien-aimés. Je puis passer en revue tous les saints, même les plus éminents, et même Paul, et dire: «Nous serons tous ensemble avec le Seigneur».

La manifestation avec Christ se lie à la responsabilité dans le service. Quand nous serons dans la gloire, je me réjouirai tout comme Paul d'y voir les croyants de Thessalonique, mais ils ne seront pas ma couronne de joie; ils seront celle de Paul, la récompense de son service. Ce principe ne doit jamais être un *motif* de conduite. L'espoir de la récompense ne devrait jamais me conduire dans le service, mais lorsque, dans le service, on rencontre l'épreuve, comme assurément cela arrivera, alors cet espoir soutient l'âme pendant le chemin. Quel était le mobile de Christ? L'amour infini, l'amour divin. Mais ce qui est dit de lui: «Lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix», est dit aussi de Moïse «Il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible...» «estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte; car il regardait à la rémunération». Si j'annonce l'évangile aux pécheurs, l'amour de Christ m'étreint, mais j'ai besoin que quelque chose me soutienne dans le chemin. L'amour est le mobile, mais il nous faut être encouragés par l'espérance placée devant nous, tandis que nous foulons le sentier qui conduit de la croix à la gloire où nous lui serons semblables. «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu». Nous n'avons pas à nous enquérir si nous sommes fils, mais à prendre cette relation, comme le fondement sur lequel nous sommes maintenant conformes à l'image de son Fils.

Nos âmes doivent prendre leur plaisir en Dieu. Dieu s'est révélé lui-même en tout ce qu'il est. «Oh!» direz-vous, «c'est tellement élevé!» C'est vrai, mais Christ est venu pour être le lien entre nous et ce qui est si élevé, et il l'a fait en descendant aussi bas que possible (car nul ne s'est abaissé plus que lui), et il s'est fait lui-même notre unique objet. Il ne s'agit pas ici de la puissance de l'esprit qui pense à l'objet, mais de la simplicité de l'oeil qui le contemple; l'oeil simple n'a aucun autre objet que Christ. La vieille nature n'a rien à faire en cela; le nouvel homme n'a en vue que Christ seul.

Vous êtes appelés à connaître Dieu. «Attache-toi à Dieu, et sois en paix»; cela a été vrai de tout temps, mais vous êtes maintenant appelés à connaître Dieu en Christ. Oh! puisse le monde ne pas s'emparer de nos coeurs, de manière à nous rendre incapables de jouir de Dieu!

Il nous conduit hors des circonstances, à la connaissance et à la jouissance de lui-même, par la communication de la nature divine. Si je suis dans la douleur, Dieu est ma consolation; si j'ai souffert une perte, Christ est tout pour moi. Nous avons à jeter sur lui tous nos soucis, petits et grands; et ainsi «la paix de Dieu gardera nos coeurs et nos pensées dans le Christ Jésus». Son trône sera-t-il ébranlé par vos soucis, parce qu'ils sont si grands et si nombreux? Non; son trône n'en est en rien affecté. Ainsi, tandis que cela s'applique aux soucis les plus ordinaires, toutes ces choses ne font que nous introduire dans la connaissance de Dieu.

Puisse notre communion être telle, que nous connaissions *sa paix*; non la paix avec lui, mais la paix dans laquelle il demeure; puissions-nous savoir que son trône ne saurait être troublé par nos soucis, et ainsi le connaître, Lui, et trouver notre joie en lui, et attendre de lui être semblables, «nous purifiant comme lui est pur».

## 6<sup>e</sup> méditation

(Chapitre 4: 1-10)

Au temps de l'apôtre, comme de nos jours, il n'y avait pas simplement à proclamer la grâce et la bonté de Dieu dans un monde, qui ne le connaissait pas, un monde de péché et de misère. C'était, sans doute, un grand privilège d'être le canal d'un témoignage comme celui de l'évangile, le héraut chargé de proclamer le merveilleux message de l'amour envers ce pauvre monde. On rencontrait l'opposition, c'est vrai, mais c'était la bénédiction apportée à l'homme. Mais l'Esprit avait un autre service à accomplir, une autre vérité à présenter. «Des hommes impies s'étaient glissés parmi les fidèles»; il devenait nécessaire d'avertir contre le mal. Il est beaucoup plus difficile de conserver la bénédiction lorsqu'elle a été introduite, que d'y rendre témoignage quand elle est proclamée pour la première fois. C'est pourquoi, nous trouvons dans l'épître de Jude l'exhortation à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints, et non pas seulement à publier les bonnes nouvelles de la bénédiction qui avait été introduite pure et non corrompue. «Bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit», dit l'apôtre (4: 1). Ce serait plus heureux de dire: «Croyez à l'Esprit»; mais à cause de l'erreur qui tendait à s'introduire, Jean doit dire: «Ne croyez *pas*». Le mystère d'iniquité qui devait se manifester et qui opérait déjà dans le monde, l'exigeait. Tous les apôtres avaient à avertir contre le mal qui s'était glissé dans l'Eglise, et Jean le fait plus particulièrement, comme étant le dernier d'entre eux.

«Epreuvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde». Les serviteurs s'étaient endormis, et l'ennemi avait semé de l'ivraie. Satan cherche toujours à résister par la violence et l'opposition, à l'introduction de la vérité, et à entraver sa réception dans l'âme; mais s'il n'a pu y réussir, une fois introduite, il s'efforcera de la corrompre. «Des hommes méchants se sont glissés», de faux prophètes (ou de faux esprits) sont sortis dans le monde; hommes d'une conduite pure, c'est possible, mais néanmoins de faux prophètes attaquant les âmes simples et sincères, avec une apparence de grande puissance, mêlant l'erreur avec beaucoup de vérité; mais l'erreur doit être réprimée dans le coeur et dans la conscience. C'est une grande grâce que l'orthodoxie soit professée;



par orthodoxie, j'entends les grandes vérités de l'évangile. Mais la profession de l'orthodoxie n'est pas la vie. Il peut y avoir de l'orthodoxie et point de vie, surtout dans nos jours, et nous avons à revenir là où l'Esprit de Dieu gardera l'âme dans la profession de la vérité. On peut ne pas connaître le salut, tout en professant l'orthodoxie.

Le Seigneur peut permettre que l'intelligence travaille, et alors peut surgir la question de Pilate: Qu'est-ce que la vérité? On trouve à cet égard deux choses chez les hommes: le scepticisme et l'incrédulité. Le sceptique *doute* de toute vérité; l'incrédule *nie* entièrement la vérité, et dit qu'il n'y a ni vérité, ni connaissance, ni doctrine. L'incrédulité conduit toujours là.

Dans toute vérité, il y a une difficulté. La conséquence en est que, lorsque les hommes sont fatigués de leurs péchés et pensent à les abandonner, ou sont troublés en réfléchissant aux conséquences de ces péchés, ils commencent à s'enquérir de la vérité, deviennent très sérieux pour un temps et remplissent leurs devoirs religieux, comme l'on dit; mais trouvant cela difficile, ils se lassent et cherchent quelque chose qui leur donne de la sécurité, tout en leur épargnant la peine de connaître la vérité pour eux-mêmes. Alors ils regardent à ce qui est établi sur une autorité humaine et s'appuient sur le jugement et les opinions des hommes. C'est l'autorité dans un mauvais sens, celle qui se base sur la parole de l'homme. Dieu seul a la vraie autorité sur la conscience. La vérité est l'autorité, mais les hommes veulent quelque chose qui leur évite l'exercice de leurs cœurs et de leurs consciences devant Dieu. En s'appuyant sur l'autorité humaine, la conscience n'est pas avec Dieu, et l'on voudrait être indépendant de Dieu. Or cela dégrade l'homme et le fait descendre au-dessous de ce qu'il est destiné à être; car sa vraie position est d'être dépendant de Dieu. C'est la vraie gloire de l'homme. La conscience doit être amenée en contact avec Dieu, en la présence de Dieu; c'est l'objet du vrai ministère. Tout ministère qui manque à cela, ou qui n'a point cela pour objet, n'est pas de Dieu, parce qu'il place quelque chose entre l'âme et Dieu. Si un ministère est réel, il apportera Dieu directement à la conscience par le moyen de la Parole, tandis que celui qui est faux se place entre Dieu et la conscience. C'est par là que nous pouvons voir la différence entre un ministère faux ou vrai, et que nous pouvons les discerner.

Dieu a promis de guider ceux qui sont humbles, et il gardera l'âme humble contre les faux prophètes. Jamais la parole de Dieu ne considère *l'esprit* de l'homme comme compétent pour la juger; car ce serait juger ce qui en soi est l'autorité sur la conscience. On a confondu la puissance de la Parole pour agir dans la conscience, avec la compétence de juger la Parole. C'est une chose terrible. L'esprit de l'homme n'a aucune capacité pour juger la parole de Dieu. S'il le pouvait, elle ne serait plus du tout de Dieu. En effet, ce serait supposer l'esprit de l'homme égal à Dieu; et alors il n'y aurait plus de Dieu. Mais la conscience naturelle peut juger des commandements adressés aux individus, tels que: «Tu ne déroberas pas». Je suis aussi capable de juger en tant que je sais que la Parole est bonne lorsqu'elle a agi sur mon âme. C'est comme lorsque je prends de la nourriture. Je puis ignorer complètement comment s'opère la digestion et la nutrition, mais je connais la propriété des aliments, et j'ai la conscience de l'effet fortifiant qu'ils produisent lorsque je les ai mangés. Il y a plusieurs choses que je puis apprécier par leur action sur moi, bien que je n'aie point de compétence pour en

juger autrement que par leur effet. La parole de Dieu me dit que je suis tel et tel. L'âme en éprouve l'effet par la puissance divine. C'est la Parole qui me juge, et non pas moi qui juge la Parole; mais elle peut produire en moi la compétence pour juger. En raisonnant, on confond souvent les deux choses. Où trouverai-je donc la compétence? Dans la Parole, parce qu'elle se justifie elle-même à l'âme en agissant avec puissance sur la conscience.

«Tout esprit qui confesse Jésus Christ venu en chair est de Dieu»; cela commence par la puissance. «Ne croyez pas tout esprit». Ce n'est pas simplement qu'il y a la vérité, et que les esprits des hommes sont à l'oeuvre et agissent. Non; il y a de faux esprits, certaines énergies mauvaises, qui agissent sur l'esprit de l'homme. Tandis que l'homme, pauvre créature, se croit indépendant, il y a un esprit qui opère en lui et qui est ou de Dieu ou du diable, ou de vérité ou d'erreur. «Beaucoup de faux prophètes sont sortis dans le monde». La confession de Jésus Christ venu en chair est de Dieu. Ce qui met tout à l'épreuve, est de reconnaître réellement Jésus Christ venu en chair. Cela prouve la vérité de la personne; c'est la foi propre de celui qui parle et non pas une simple confession, parce que, si j'ai foi en une chose, je suis assujetti à cette chose, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, assujetti à Christ. Or nul mauvais esprit n'est assujetti à Christ, car alors ce ne serait pas un mauvais esprit. Il est dit: «Epreuvez les esprits». Un esprit qui ne reconnaît pas que Jésus Christ est Dieu manifesté en chair, n'est pas de Dieu. «Plusieurs faux prophètes sont sortis dans le monde»; mais reconnaître la seigneurie et l'autorité du Seigneur Jésus Christ doit être la pierre de touche de tout. On trouvera toutes sortes de choses mises à la place, mais l'esprit qui ne se soumet pas au Seigneur Jésus, n'est pas de Dieu. «Pour vous, vous êtes de Dieu, enfants». Il n'y a aucune pensée d'en appeler à leur compétence ou à leur habileté pour juger, ni à s'en référer à l'autorité d'autres hommes, mais à l'Esprit de Dieu; «vous les avez vaincus, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde». C'est dire: si l'Esprit Saint est en vous, il vaincra; sinon, Satan aura certainement l'avantage. L'Eglise de Dieu est, pour ainsi dire, le grand prix que se disputent Dieu et Satan. Il en était ainsi de Pharaon à l'égard d'Israël. Moïse lui avait dit: «Ainsi a dit l'Eternel: Laisse aller mon peuple». La réponse de Pharaon vient immédiatement: «Qui est l'Eternel pour que j'écoute sa voix?» C'était afin d'amener la manifestation de la puissance de Dieu dans son jugement contre Pharaon, et de montrer qu'il était le plus puissant. C'est pourquoi Jéthro dit à Moïse: «Maintenant, je connais que l'Eternel est plus grand que tous les dieux; car en cela même en quoi ils ont agi présomptueusement, il a été au-dessus d'eux» (Exode 18: 11). Et bientôt le Seigneur montrera cela plus pleinement: quand il apparaîtra et que Satan sera lié, le conflit prendra fin. Mais maintenant il se poursuit dans notre marche individuelle; Dieu veut exercer notre foi et notre conscience, et manifester sa puissance en nous gardant. Et voici la puissance de la marche: «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde».

Un des symptômes les plus alarmants dans le monde religieux de nos jours, est l'idée qu'il y a dans la vérité une puissance pour nous garder. Il n'y en a point; la question est si l'âme tient ferme la vérité. A moins que mes pensées et mon coeur ne soient dans la vérité, il n'y aura en elle aucune puissance pour moi. Il est bien certain que Dieu gardera sa vérité, mais



mon coeur est-il gardé? Si non, c'est simplement la confiance de l'esprit humain, car «celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde». Ce qui seul donne la victoire est la puissance de l'Esprit de Dieu dans les affections et la conscience des saints; alors le coeur sera fixé sur Christ et les choses de Christ pour l'aimer, jouir de lui et le mieux servir. La lutte et la difficulté viennent plutôt quand la vérité est mise en question, que lorsqu'elle est d'abord manifestée en puissance. Si l'Esprit de Dieu ne me garde, je ne serai pas capable de résister aux sollicitations journalières du péché.

L'homme peut être fatigué de ses péchés et du monde; car il en a longtemps senti l'esclavage et désire sincèrement rompre avec eux. Il est attiré d'abord vers ce qui lui promet la délivrance et est heureux de céder à l'offre qui lui en est faite. Il rompt donc avec ses péchés, et est très religieux, dévoué aussi, semble-t-il. Mais son âme ne persévère pas. Il n'aime pas les épreuves et les tribulations qui surviennent. Il ne peut supporter de perdre ses amis, sa prospérité et sa place dans le monde. Alors il trouve que l'erreur offre un chemin plus facile, il se détourne, et c'est ainsi qu'il n'y aura qu'un petit troupeau. La fausse religion peut faire un moine, mais ne place jamais la conscience en présence de Dieu. L'erreur ne s'oppose pas aux passions des hommes; la fausse religion dans l'homme sert au contraire toujours ses passions, ses pensées et ses sentiments, et c'est pourquoi elle convient au monde mieux que la vérité. Elle s'adapte à l'homme, et ainsi la foule suivra toujours l'erreur. Voilà pourquoi Paul devait dire: «Tous ceux qui sont en Asie se sont détournés de moi». L'apôtre ne s'attendait pas à ce que la vérité eût puissance sur le monde, mais déclarait clairement que l'erreur prévaudrait. C'est ainsi que, quand le Seigneur permet qu'un grand corps religieux soit mis à l'épreuve sur un point de la vérité, le plus grand nombre acceptera l'erreur.

«Ils sont du monde, c'est pourquoi ils parlent selon les principes du monde, et le monde les écoute». «Pour vous, enfants, vous êtes de Dieu, et vous les avez vaincus». Si Dieu était en eux, ils étaient gardés; sinon, ils ne pouvaient que s'écarter de la vérité. Nous devons nous reposer sur ce que l'Esprit de Dieu a déclaré, plutôt que sur ce que les hommes espèrent. L'apôtre croyait certainement plus que personne à la puissance de la vérité, mais il ne caressait pas la vaine espérance que la vérité avait le pouvoir de réformer le monde. «Pour vous, enfants, vous êtes de Dieu». C'est là ce qui garde — non la puissance, mais le moyen: «Nous, nous sommes de Dieu; celui qui connaît Dieu nous écoute». Il n'est pas dit qu'il a «vaincu», mais «*il nous écoute*» — il est de la vérité. Ils avaient la puissance spirituelle de discerner ce qui était la vérité. Le moyen de distinguer la vérité de l'erreur était de reconnaître la Parole. On ne devait pas écouter celui qui ne se soumettait pas à la Parole inspirée. Il aurait pu parler le langage des anges, il n'était pas de Dieu, il parlait de lui-même.

«Celui qui est de Dieu *nous écoute*». Je ne pourrais pas dire: Vous devez m'écouter, sans quoi vous serez perdu, mais je puis dire: Si vous n'écoutez pas le message de Dieu que je vous apporte, vous périrez, parce que c'est la vérité de Dieu, et vous devez examiner et voir pour vous-même. Je ne suis pas le garant de la vérité. Je la tiens de Dieu; mais dans les apôtres, j'ai ce qui est le garant et la pierre de touche de la vérité, Si vous êtes de Dieu, vous le croirez; mais si quelqu'un m'empêchait d'écouter un apôtre, je pourrais dire immédiatement qu'il

n'est pas de Dieu, parce que «celui qui est de Dieu *nous écoute*». Le témoignage *immédiat* des apôtres est la pierre de touche dont Dieu se servait pour distinguer la vérité et l'erreur. Actuellement, nul homme n'est le vase immédiat ni le garant de la vérité. Remarquez de plus que, du moment que je demande quelque chose pour établir l'autorité de la Parole, je la lui enlève, car la chose sur laquelle on s'appuie est nécessairement ce que l'on suppose devoir établir la Parole, et non la Parole elle-même. Prendre quelque chose pour *démontrer* la vérité de la parole de Dieu, et puis croire en vertu de cette chose, n'est pas croire *la Parole*.

L'Esprit de Dieu et la parole de Dieu doivent aller ensemble. La Parole ne peut aller seule, car je pourrais vouloir juger de la Parole avec mes propres facultés, et je me tromperais. De même, l'Esprit de Dieu ne peut aller seul, car je pourrais prendre mes imaginations pour l'Esprit. Les deux vont ensemble. Du moment donc que la Parole atteint mon cœur, elle devient l'autorité absolue et elle me juge. Quand l'Esprit et la Parole sont tous deux reçus dans le cœur, quand ils ont ainsi pris complètement possession de moi-même, Satan ne peut me toucher, parce qu'ils ne permettront aucune action de la chair, de la propre volonté, etc. Y a-t-il du mal en moi? Ils me rendront capable de le juger en moi et dans tout ce qui m'entoure. Celui qui a ainsi l'Esprit et la parole de Dieu est garanti contre toute erreur. Ce sont les moyens encourageants et consolants, paisibles et précieux, pour nous garder de tout mal.

Lorsqu'un homme est sauvé, il est amené à Dieu et jouit d'une paix parfaite. Il est introduit dans un monde entièrement nouveau, où Dieu se révèle lui-même dans sa Parole, et son âme prend constamment son plaisir dans cette Parole où toute la sagesse de Dieu est manifestée, afin qu'il soit exercé en elle, apprenant de plus en plus et dans la paix tout ce que Dieu est. Et ce que nous avons tous à chercher, est d'être chaque jour occupés de la vérité, sachant toujours plus ce que c'est que de trouver son plaisir en Christ et de se nourrir de lui, comme étant le vrai Dieu, et en même temps l'Homme parfait, soumis en toutes choses à son Père. Et je ne veux pas dire qu'il s'agit de connaître tout cela de manière à être capable d'en écrire un traité, mais de connaître Christ, en qui je connais Dieu et l'homme, Christ qui vivait à cause du Père, dépendant du Père; alors tout ce qui n'est pas de lui, agit avec force sur mon âme. C'est que c'est CHRIST qui est *touché*, et cela affecte toute l'harmonie de l'âme. Soyez sûrs de ceci: c'est que, si vous ne connaissez pas la puissance vivante d'un Christ vivant, et si vous n'en jouissez pas dans votre âme, vous ne pourrez pas résister à l'erreur. Il faut que la vérité soit tenue en rapport avec la personne de Christ, sans quoi vous ne serez pas gardés contre l'erreur. La vérité seule n'est pas de la force de Satan. Je ne voudrais pas m'aventurer à rencontrer Satan relativement à la vérité, si je n'étais pas appelé à le faire, et à avertir les saints, et pour la gloire de Dieu, parce que je craindrais, mais je sais que Dieu me gardera quand j'accomplis son service. Ainsi, je ne voudrais pas me jeter du sommet du temple en bas, parce qu'il est écrit dans la Parole: «Il commandera à ses anges à ton sujet, de te garder en toutes tes voies».

Nous voyons se manifester en Caïn et Abel les traits des deux familles des hommes. En Caïn, c'est la haine, la violence et la méchanceté; chez Abel, c'est la souffrance, la justice et l'amour. La vie éternelle qui était auprès du Père, a été communiquée au chrétien, produisant

en lui les voies, les pensées et les sentiments de Christ. «Quiconque aime est né de Dieu». «Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui». L'amour est le développement intérieur de la nature divine, car de même que je ne puis exercer les facultés et les affections humaines, ni en jouir, si je n'ai pas la nature humaine, ainsi je ne puis jouir des affections divines, si je n'ai pas la nature divine. C'est une ancienne remarque que celle-ci: «La connaissance ne peut aimer». Il vous faut avoir la nature divine, être né de Dieu, sans quoi vous ne pouvez aimer. Les recherches de l'homme n'amènent à rien. A moins qu'il ne connaisse l'amour de Dieu dans le Seigneur Jésus Christ, il ne peut aimer.

Supposez que j'aie une notion générale de Dieu, et que j'aie vu et reconnu son éternelle divinité. Si j'ai cette connaissance et que j'essaie de comprendre les choses, je serai confondu. En effet, si je jette un coup d'oeil sur l'état du monde entier, qu'y verrai-je? Les trois quarts des hommes adonnés à l'idolâtrie et adorant le diable, puis l'oppression, la dégradation et la misère accablant des multitudes, comme on peut le voir dans nos grandes cités. L'esprit, à cette vue, est rempli de confusion. On peut essayer de dire que tout cela est nécessaire dans le plan général de la nature. Mais cela soulagera-t-il ceux qui souffrent? Si l'on dit: «Le péché est la cause de tout ce mal», alors je répondrai: «Si le péché est là, qu'ai-je à dire à Dieu, comme pécheur? Comment puis-je rencontrer Dieu?» Il ne sert de rien de me dire qu'il est bon. Il l'est, sans doute, mais je suis responsable envers Dieu, et plus j'entre dans la vérité, plus je suis misérable et me sens presque réduit au désespoir. Ni scepticisme, ni autorité, ne feront rien pour moi dans ce cas; mais du moment que je connais et possède Christ, tout est clair. Christ jette la lumière sur toutes choses. Je n'ai pas acquis quelque chose qui puisse répondre à tout ce qui m'embarrassait, mais j'ai Dieu lui-même qui *répond*. On voit Dieu en Christ agissant envers cette création dans tout son péché et sa misère. Le péché nous a ruinés. Tous sont coupables; moi, je le suis. Mais Dieu a fait face à mon péché de la manière même dont j'avais besoin. Lorsque j'étais dans la perplexité et le désespoir touchant mes péchés, et que je ne trouvais aucun moyen de rencontrer Dieu, c'est Dieu qui est venu au-devant de moi, et qui m'a montré comment il a réglé, à sa propre gloire, tout ce qui concerne le péché dans la personne du Seigneur Jésus Christ, qui a satisfait à tout pour moi. Pour cela, il est venu dans le monde, afin d'être la propitiation pour nos péchés; il est descendu dans toute notre misère pour l'enlever, et s'est donné lui-même comme source de la vie, et comme Celui qui ôte ce péché qui nous empêcherait de jouir de Dieu. Ensuite, pour consommer cet amour, et afin de nous introduire dans ce qui est en haut, il est descendu ici-bas, afin de pouvoir nous prendre en haut avec lui. «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés».

«En ceci est consommé, l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». L'amour est manifesté envers moi en ce qu'il vient à moi, et me place en la présence de Dieu, parfait en lui. La communication de la nature divine donne la puissance pour aimer, et alors nous lisons: «Non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Il nous donne ainsi un objet sur

lequel notre amour se repose et dont il peut s'occuper, nous élevant toujours et nous satisfaisant toujours. Ce n'est pas le mysticisme qui se plaît à se replier sur lui-même; mais l'âme a un objet précieux et infini avec lequel nous sommes associés et à la ressemblance duquel nous sommes formés, ne permettant pas qu'il y ait en nous la moindre crainte, tout ce qui pourrait la causer ayant été enlevé par son oeuvre divine, et nous sommes en repos, parfaitement heureux avec Dieu. Si quelque chose ne fait pas connaître à nos coeurs Dieu comme parfait en amour, ce n'est pas toute la vérité; si une chose quelconque ne me place pas dans la présence de Dieu sans qu'il reste une seule crainte, de sorte que je puisse jouir de son amour, elle n'est pas proportionnée à son amour pour moi.

## 7<sup>e</sup> méditation

(Chapitre 4: 11-19)

Dans cette partie du chapitre 4, l'apôtre revient à la grande doctrine de toute son épître. Ici, ce n'est pas tant la grande vérité qui *établit* l'âme devant Dieu, mais plutôt la vérité que nous avons lorsque nous sommes devant Dieu.

Nous avons déjà vu la différence entre Paul et Jean. Tandis que Paul montre l'Eglise comme justifiée devant Dieu, et nous ouvre les conseils de Dieu, etc., Jean fait ressortir la nature de Dieu dans les saints. Ce n'est pas tant la base sur laquelle l'âme est amenée à Dieu, bien qu'il en parle aussi; mais c'est plutôt le caractère de la vie, qui est communiqué — la vie qui est en Dieu le Père et qui vient à nous par Christ; elle est premièrement en Christ, et ensuite manifestée dans les saints.

Les traits de la nature divine sont manifestés par le chrétien; c'est là ce qui est particulièrement mis en évidence par Jean. Dans ce chapitre, il y a aussi une autre chose. Ce n'est pas seulement qu'il y a chez le chrétien une nature et une capacité pour jouir de Dieu, mais le Saint Esprit est donné comme puissance de cette nature. Le Saint Esprit demeurant en nous, nous donne la puissance de jouir; mais afin qu'il n'y ait pas de mysticisme, ni de vacillation ou d'incertitude, l'apôtre fonde le témoignage sur la manifestation publique du Seigneur Jésus Christ (\*); mais la capacité de jouir de la source de la vie est par la puissance du Saint Esprit demeurant en nous. Dieu est amour, et on le voit tout premièrement et ouvertement à la croix de Christ; ensuite, dans la nouvelle nature nous avons la capacité de jouir de cet amour. Mais la *crainte* doit être ôtée, parce que la crainte cause du tourment, et que le tourment n'est pas la jouissance alors l'apôtre montre ce qui ôte la crainte «. L'amour parfait chasse la crainte». Ce n'est pas la justice parfaite, celle qui avait donné la paix devant Dieu, mais c'est la révélation de lui-même, de ce qu'il est, cela seul chasse la crainte. Si l'on me demande: «Comment savez-vous que Dieu vous aime?» «Oh!» dirai-je, «j'en ai une preuve constante et certaine dans le don de son Fils». De plus j'ai, jour par jour, heure après heure, la jouissance de Dieu comme mon Père, et je le sais, parce que j'en jouis. Je puis prouver à un autre l'amour de Dieu par certains actes de sa part, tels que le don de son Fils, qui est une manifestation ouverte de son amour, mais cela n'empêche pas que j'aie la jouissance

journalière de bien, pour laquelle j'ai la capacité dans la nouvelle nature et par la puissance du Saint Esprit.

(\*) Voyez versets 9 et 10. (Note du traducteur)

Il est remarquable de voir comment l'apôtre garde du mysticisme en ramenant la pensée vers le simple exposé de l'évangile. «Nous, nous avons vu et nous témoignons que *le Père* a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde». Au septième verset, il commence en disant: «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre». Là, nous avons l'amour de Dieu en activité dans la nouvelle nature, et la caractéristique de cette nature est de la reconnaître dans un autre. Si je possède cette nouvelle nature, je ne puis m'empêcher de l'aimer dans un autre. Je puis avoir à surmonter certains préjugés, mais dans la chose elle-même, il y a une puissance attractive. Je n'en parle pas comme d'un simple devoir; c'est dans la nature, et étant divine, elle est bien au-dessus des anges, bien qu'ils soient des créatures d'un ordre plus élevé.

Nous avons à aimer tous les hommes, à faire du bien à tous, c'est-à-dire à avoir la bienveillance qui se montre envers ceux qui sont dans le besoin. Ce n'est pas ce dont je parle maintenant; mais il y a, dans la nature divine qui nous est communiquée, une puissance attractive qui nécessite l'amour, qui lie l'un à l'autre et à Christ. Là, il y a de la puissance; cela peut être très imparfait en nous, mais *c'est réel*, et attire à la Personne divine. Nous avons besoin de quelque chose de plus que la nouvelle nature, parce qu'elle est une nature dépendante, et qu'ainsi elle a besoin de quelque chose d'autre. Christ ici-bas vivait d'une vie dépendante: «Je vis à cause du Père», disait-il. Le vieil homme s'élève lui-même et prétend être indépendant; mais tout le temps il est sous la puissance de Satan. La nouvelle nature est dépendante. Elle s'appuie sur la puissance, et prend son plaisir à le faire. L'Esprit Saint est la puissance: «Fortifiés en puissance par son ESPRIT quant à l'homme intérieur». Et c'est là la pleine bénédiction, soit dans le chrétien individuellement, soit dans l'Eglise de Dieu. Quoique nous ayons une nouvelle nature, nous avons besoin de la puissance du Saint Esprit en nous pour ôter les obstacles qui s'opposent à sa manifestation. Les efforts et le labeur n'y font rien. Vous pouvez faire des efforts, mais de même qu'une montagne de neige glacée qu'aucun travail ne saurait enlever, fond et disparaît sous les chauds rayons du soleil, ainsi il n'y a que la chaleur des affections divines dans l'âme, par la puissance du Saint Esprit, qui dissoudra l'épaisse glace de nos coeurs, et fondra tout ce qui en nous obstrue et arrête la pleine manifestation de la vie.

«L'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu». Lorsque j'ai cette nature, je suis né de Dieu, et je suis amené dans une position où je rapporte tout à Dieu, car la nouvelle nature que j'ai de Dieu, a Dieu pour objet. Quand je vois les traits de cette nature dans une autre personne, je dis: «elle est née de Dieu». Je vois l'amour dans les affections naturelles, mais ici, c'est dans un sens divin. Dans les affections naturelles, l'égoïsme est à la base de tout; mais s'il s'agit des saints, celui qui aime est né de Dieu, tandis que l'égoïsme est le mobile de tout ce qui est hors de Dieu. Dans l'âme de celui qui est né de Dieu, nous trouvons un tout autre principe qui tire l'homme tout à fait hors de lui-même. Un homme s'est acquis une fortune par quelque grande invention qui ajoute au bien-être du monde, mais

qu'est-ce, sinon de l'égoïsme? Tout ce qui donne une impulsion aux progrès du monde n'est pas autre chose. Et en ceci est la différence — car nous sommes dans un monde où nous avons tous à suivre nos diverses occupations suivant notre vocation — c'est que, dans le chrétien, ce n'est pas égoïsme, mais amour. Il est en dehors de tout autre motif; il est né de Dieu, et l'amour est la source de toutes ses actions, comme l'amour est le principe de la nature de Dieu. Il peut être très faible en moi, mais dois-je être satisfait qu'il reste tel? Ce qui est né de Dieu vient de Dieu et retourne à Dieu; c'est pourquoi: «Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants». Cet amour parfait descendait de Dieu, afin de retourner à Dieu, car qui, sinon son Père, a fait descendre Christ ici-bas pour glorifier Dieu? Et tout ce que faisait Christ remontait vers Dieu, comme un parfum de bonne odeur; autrement, cela aurait été perdu. Il y a beaucoup de belles qualités dans une créature de Dieu, mais les fait-on remonter vers Dieu? Non; et alors elles deviennent péché. J'ai une chose bonne et j'en jouis, et je laisse Dieu de côté — tel est le péché de l'homme. Il peut y avoir beaucoup d'égoïsme sous une apparente libéralité extérieure. Un chrétien aidera son frère et regardera à Dieu comme le faisant pour lui, parce qu'il aime Dieu; mais s'il se dit: «J'ai bien agi», cela cesse d'être de l'amour; c'est la satisfaction de soi-même; c'est de l'égoïsme.

La nouvelle nature a Dieu pour sa source, et Dieu pour son objet, et c'est ainsi que se trouve gardée la vérité de la nouvelle nature. Elle se lie à cette autre vérité, que Dieu est l'objet d'après lequel agit la nouvelle nature. Elle agit en nous conformément à Dieu, de sorte que les autres peuvent la voir. Elle connaît Dieu; et je ne sache rien de plus élevé que de connaître Dieu. «Quiconque est né de Dieu connaît Dieu»; et c'est un grand soulagement de pouvoir dire en toutes choses: J'ai trouvé Dieu.

Remarquez ensuite une autre vérité (verset 8): «Celui qui n'aime pas, n'a pas connu Dieu». Il n'y a pas de connaissance de Dieu, parce que sans la possession de la nature de Dieu, on n'a aucune puissance pour saisir ce qu'il est. Vous pouvez voir ses oeuvres et dire: Il doit y avoir un Dieu; mais est-ce là le connaître? Pour le connaître, il faut que j'aie sa nature, parce que l'on ne peut connaître l'amour qu'en aimant, et celui qui connaît ainsi Dieu, saisira ce qu'il est. Prenez un philosophe qui parle de Dieu, et mettez-le en la présence de Dieu. Ce sera la dernière place où il aimera se trouver. Et pourquoi? parce que, bien qu'il parle de Dieu, il n'a jamais été en sa présence. Il ne le connaît pas.

«En ceci a été manifesté l'amour de Dieu *pour* (ou envers) nous». Cela n'est pas une notion abstraite de l'amour. Il n'est pas dit simplement: «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu», mais «l'amour de Dieu *envers nous*. L'esprit de l'homme ne peut pas mesurer Dieu il ne peut mesurer que l'esprit et les pensées de l'homme; mais l'esprit ne peut mesurer l'amour, car l'amour n'est connu que lorsqu'on aime et que l'on est aimé. Si l'esprit de l'homme était un juge compétent de ce que Dieu doit être, Dieu ne serait pas Dieu. Comment donc cet amour de Dieu peut-il être trouvé? D'une manière très humble. L'âme doit venir, avec *le besoin* de cet amour, car si elle venait autrement, elle n'aurait pas besoin de Dieu. Du moment qu'une âme sent *le besoin* qu'elle a de Dieu, Dieu est là pour y répondre. Ce fut le cas avec la Syrophénicienne, et ce qui fit sortir de la bouche du Seigneur ces paroles: «O femme, *ta foi*



*est grande?; qu'il te soit fait comme tu veux!» La grande foi est de connaître mes besoins, et de compter sur la bonne volonté pour y répondre. Ce peut être vague; c'était ainsi dans la femme, quand elle vint dans la maison: cependant c'était la foi. Lorsque je trouve manifesté en Dieu ce qui répond à mes besoins, c'est la foi. On n'est jamais là où Dieu répond aux besoins de l'âme, jusqu'à ce que l'on ait connu que Dieu est Dieu et que soi-même l'on n'est qu'un pécheur. Lorsque nous prenons *notre place*, nous trouvons Dieu à *la sienne*; lorsque j'ai été amené au sentiment que la seule chose que j'aie, c'est *le péché*, alors Dieu peut agir: «alors que nous étions encore sans force», Dieu a agi «au temps convenable».*

Dieu est celui qui agit, et il le fait dans la perfection de son amour à lui, et au temps propre. «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu *envers nous*». Je puis me tenir devant Dieu et dire aux pécheurs: «Je connais Dieu d'une manière telle que les anges ne le connaissent pas; ce sont les choses «dans lesquelles les anges désirent de regarder de près» — c'est «l'amour de Dieu *envers nous*». Je ne dis pas *envers moi*, mais *envers nous*, embrassant ainsi tous les saints. Le Saint Esprit fait retentir sans cesse à nos oreilles ce petit mot *nous*, nous plaçant ainsi dans la pleine conscience de la faveur de Dieu envers nous.

«Afin que nous vivions par lui». Non seulement l'amour de Dieu est manifesté quand il en est besoin, mais là où il doit avoir sa propre perfection, et il se déploie parfaitement là où rien ne dépend de l'homme pour l'attirer. Il est manifesté quand *nous étions morts*, «afin que *nous vivions par lui*». Si je voulais examiner mon propre coeur, je ne pourrais en découvrir le fond. Je sais plus du coeur de Dieu que du mien, car le mien est si rusé que je ne puis descendre dans tous ses replis, car «le coeur est trompeur par-dessus tout, et désespérément malin; qui le connaîtra?» Le meilleur des hommes sur la terre sera le premier à confesser cette vérité. Je ne connais pas le vrai caractère de Dieu pour mon âme, jusqu'à ce que je l'aie vu à la croix. En effet, en l'homme il n'y avait rien que péché, et lorsque Dieu a agi à l'égard de ce péché, il n'y avait rien entre lui et son Fils, et s'il a été seul dans cette oeuvre, c'est une preuve de ce que Dieu a fait dans les circonstances de mort où je me trouvais. Il a envoyé son Fils afin que je vive par lui, et non seulement que je vive par lui, mais mes péchés ayant tous été ôtés, je vois la vie *éternelle* par lui pour moi. Lui, étant la propitiation pour mes péchés, je trouve que *mes péchés ont disparu et que la vie est venue*. Après une telle preuve de l'amour de Dieu, ne pensons plus à notre amour pour Dieu. Qui suis-je pour vouloir mettre mon amour à côté de celui de Dieu? Ne me parlez pas de mon amour pour Dieu, c'est une misérable et pauvre chose (bien que je l'aime), mais parlons de l'amour de Dieu pour nous. Du moment que je commence à penser à mon amour pour Dieu, il cesse, il est loin; la manne que j'avais recueillie hier s'est corrompue.

Ce sera le ciel quand je me serai complètement oublié moi-même et que je serai rempli de Dieu. Ce même amour qui remplira le ciel a été manifesté à la croix, car là, il a ôté tous mes péchés, et dans le ciel il n'y en a point. J'ai besoin de quelque chose sur quoi mon âme se repose. Eh bien, Dieu m'aime, et ce qui me fait connaître l'étendue de son amour pour moi, c'est qu'il a donné son Fils pour moi. Mon âme *reposant* donc sur cet amour de Dieu, aucun manquement ne saurait ébranler ma confiance, parce que je mesure l'amour de Dieu par le

don qu'il a fait de son Fils. Son amour n'est pas épuisé par la grandeur de mes besoins et le nombre de mes manquements; mais j'ai une preuve constante et immuable, qui me suit à travers toute ma vie, de la grandeur de son amour, et c'est le don de son Fils. Mon âme repose en paix sur cet amour, manifesté à la croix, amour qui est «le même hier, et aujourd'hui, et éternellement». Il a été démontré à la croix, et là il demeure; il était en dehors de nous dans le monde, et, lorsque nous en avons besoin, il nous fut donné — à connaître quand nous avons reçu la vie; ne trouvant en nous rien, sauf le besoin auquel il dépendait de lui de répondre. La jouissance de cet amour est une autre chose; elle a lieu dans la communion journalière et de chaque heure avec Dieu, notre Père, par l'Esprit qui demeure en nous.

(Verset 11). L'apôtre ayant donné la preuve de l'amour de Dieu, continue en parlant de l'exercice de cet amour en nous, tandis que nous sommes ici-bas. «Bien-aimés, si Dieu nous aime ainsi, nous aussi nous devons nous aimer l'un l'autre», et nous trouvons ce principe posé dans d'autres parties de la Parole, par exemple en Ephésiens 4: 32: «. Vous pardonnant les uns aux autres comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonnés» et aussi en Colossiens 3: 13: «Vous supportant l'un l'autre, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même».

(Verset 12). «Personne ne vit jamais Dieu». Je ne puis pas connaître Dieu par la vue, mais en Jean 1: 18, nous lisons: «Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Celui qui savait ce qu'est l'amour de Dieu, nous l'a révélé — le Fils qui demeure dans le sein du Père, qui jouissait sans mélange de l'amour du Père, est Celui qui est venu pour me le faire connaître, comme il le connaissait et en jouissait lui-même, et je connais Dieu selon la révélation que le Fils a faite de lui, car «lui, l'a fait connaître». Mais dans l'épître de Jean, il y a un pas de plus. Il *nous* est communiqué *d'une manière vivante*. «Ce qui est vrai en lui et en vous» (chapitre 2: 8). C'était vrai en lui, et maintenant c'est vrai en vous qui croyez.

«Si nous nous aimons l'un l'autre, Dieu demeure en nous». Cela est la source de l'amour, et la jouissance en est par la puissance du Saint Esprit.

«Son amour est consommé en nous». Ce n'est pas mon amour qui est consommé pour Dieu, mais son amour à lui est consommé en moi, et je sais, étant en lui qui est infini, que je ne sortirai jamais de cet amour. Ce n'est pas que je sois infini moi-même, mais je suis en Celui qui est infini. Son amour est consommé en nous.

«Par ceci, nous savons que nous demeurons en lui et lui en nous, c'est qu'il nous a donné de son Esprit» (verset 13). Ici, nous avons la communion et pas seulement la puissance. C'est dans la nature de Dieu, et pas simplement dans la puissance de Dieu. J'en jouis, parce qu'il m'a donné de son propre Esprit, la joie de la communion étant par la puissance de *son Esprit*. Les anges ne connaissent pas cette joie, et pourquoi? C'est qu'ils n'ont jamais eu le Saint Esprit demeurant en eux, mais Dieu «*nous* a donné de son Esprit», parce que nous sommes membres de Christ, le fruit du travail de son âme, ce que *Lui* désire (non pas nous), car, nous sommes perdus en lui. Ainsi donc, ayant reçu de son propre Esprit, nous avons à chercher que la vie de



Jésus soit manifestée dans nos corps mortels. La nature divine dans un homme se montre en ce qu'il a Dieu pour son objet.

(Verset 14). «Et nous, nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde». Remarquez que l'apôtre revient à la personne du Fils, mais dans un état d'âme plus avancé, comme connaissant *Celui* qui a envoyé le Fils: «nous avons vu».

Ainsi, c'était un amour connu et goûté. Tandis que Paul nous présente l'Eglise, et les desseins et les conseils de Dieu, Jean parle de la nature en laquelle Dieu demeure, et quel en est l'effet? *L'adoration*, parce que c'est la chose la plus élevée dont nous puissions jouir dans la connaissance de Dieu. Contemplez la scène qui nous est présentée dans l'Apocalypse Dieu est sur son trône, et les anciens sont assis autour de lui sur des trônes. Peut-il y avoir quelque chose de plus élevé que cela? Oui; ils tombent sur leurs faces et adorent Celui qui est assis sur le trône, et jettent leurs couronnes devant le trône, en disant: «Tu es digne, notre Seigneur et notre Dieu, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance».

Remarquez ensuite que, quand l'apôtre a réalisé le privilège d'aller au Donateur de tout bien et de tout don parfait, il revient à la plus simple des vérités: «Le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde». Nous voyons ainsi que les saints les plus excellents sont les meilleurs évangélistes. Le père en Christ se joint au plus faible petit enfant; ainsi, la voie pour introduire Dieu dans un monde de pécheurs était qu'il se joignit à ce qu'il y avait de plus nécessaire et de plus pauvre sur la face de la terre. Ce n'est pas l'étendue de la connaissance qui est nécessaire, mais la connaissance de Dieu dans la puissance d'une communion vivante; c'est là la puissance pour évangéliser. L'amour qui atteint ce qu'il y a de plus élevé, s'abaisse à ce qu'il y a de plus humble. «Le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde»; ce n'est pas ici simplement comme le Messie pour les Juifs, mais comme le Sauveur du monde.

(Verset 15). «Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu». Dieu demeure dans cette âme qui jouit de cette communion avec Dieu, et elle en Dieu, car «quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu».

«Le Père a envoyé le Fils», nous avons ici la subordination du Fils en rapport avec le Père. «Le Père a envoyé le Fils». Ses yeux reposaient sur lui, l'Homme Christ Jésus. Nous n'avons pas à raisonner là-dessus. Je n'ai pas besoin de philosophie, mais de foi, et l'âme enseignée de Dieu peut dire: «Je sais que l'Homme Christ Jésus était le Fils de Dieu.»

(Verset 17). «En ceci est consommé l'amour avec nous... c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Il ne s'agit pas ici de l'amour de Dieu manifesté au pécheur à la croix, mais de l'étendue de l'amour dans le saint, qui est pris en haut en Christ et avec Christ. De même qu'il a été fait péché pour vous sur la croix, de même vous êtes fait la justice de Dieu en lui dans le ciel, il ne peut donc être question de jugement, à moins que Christ ne puisse être jugé.

«Nous avons connu et cru l'amour que Dieu a pour nous». On ne peut jouir de l'amour si l'on a une mauvaise conscience, c'est pourquoi vous devez avoir une conscience purifiée. Satan peut agir sur la conscience aussi bien que l'Esprit de Dieu, mais vous pouvez toujours

découvrir la différence, car Satan agit toujours pour pousser au désespoir, tandis que l'Esprit de Dieu montre toujours la ressource qui se trouve en Dieu, et l'âme, quelque grande que soit sa détresse, sent qu'il y a de la bonté en Dieu, si elle peut seulement y arriver. Ainsi le prodigue connaissait sa misère, et disait: «Il y a du pain en abondance dans la maison de mon père». De même, l'âme connaît l'amour de Dieu et croit en cet amour; et quand le père est au cou du prodigue tout est réglé, car le fils est perdu dans le témoignage de ce qu'est le père. Ayant ainsi la paix avec Dieu, nous avons accès par la foi à cette faveur dans laquelle nous sommes.

«Dieu est amour»; il n'y a pas un mot ici de ce qu'est l'homme. Dieu est amour; c'est le seul Dieu que je connaisse, et le seul moyen pour le connaître. Si je suis en Christ, Dieu m'imputera-t-il le péché que Christ a ôté? Assurément non. J'ai des péchés, mais ils ont tous été jugés en Christ; Dieu ne les jugera pas une seconde fois. La difficulté que nous avons de croire ce que Dieu est réellement, vient de ce que nous avons été si longtemps loin de lui, que nous sommes comme rétrécis en nous-mêmes. Mais si nous nous approchons pour le connaître, alors nos coeurs seront comme de la cire, prêts à recevoir les empreintes de son amour.

## 8<sup>e</sup> méditation

Dans la précédente méditation, j'ai parlé en terminant de deux choses: la première, au verset 9, est l'amour de Dieu qu'il a manifesté au monde en donnant son Fils *pour nous*; et la seconde, au verset 17, son double fruit d'amour et de vie *en nous*. L'amour de Dieu et celui de l'homme se distinguent en ceci, c'est que, tandis qu'il doit y avoir pour l'homme quelque chose qui attire son amour, ainsi qu'il est dit: «Pour l'homme de bien, peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir», pour Dieu, il n'en est pas ainsi: «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». L'amour de Dieu envers nous est sans motif en nous qui le fasse agir; il n'y a dans l'objet rien d'attractif qui fasse sortir cet amour. «Au temps convenable, Christ est mort pour des impies». L'amour de Dieu ne voit en nous rien de bon. La preuve la plus éclatante de l'amour de Dieu et de l'inimitié de l'homme a été vue à la croix. Là ils se sont rencontrés, et ainsi a été montrée la supériorité de l'amour de Dieu. Comme Jéthro disait: «En cela même en quoi ils ont agi présomptueusement, il a été au-dessus d'eux».

Ayant ainsi montré les *prémices* au verset 9, c'est-à-dire la claire manifestation de son amour envers nous, quand nous étions *encore des pécheurs*, il nous fait connaître ses desseins et ses conseils à notre égard comme saints, dans ce qui est dit au verset 17: «En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement, c'est que, comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde».

C'est une chose très différente de celle de nous visiter d'abord quand nous étions dans nos péchés — «en ceci est consommé l'amour avec nous». La perfection de l'amour de Dieu envers ses saints se voit en ce qu'il les amène à lui être semblables. La grâce souveraine de Dieu met le saint dans la même place que Christ, afin que nous ayons avec le Père la même communion que celle que Christ avait. C'est ainsi que le Seigneur dit en [Jean 14](#): «Je vous

donne *ma paix*», c'est-à-dire la paix qu'il a auprès du Père. «Je ne vous donne pas, moi, comme *le monde donne*». Le monde, en donnant, a le caractère de bienfaiteur, et je ne nie pas qu'il ne donne quelquefois généreusement, mais c'est en aidant quelqu'un qui n'a pas les ressources que le monde possède, et tout cela peut être très bien, parce qu'en aidant ainsi, le monde ne fait que prendre soin de lui-même. Mais ici, c'est évidemment une chose différente, car Christ nous prend tout à fait hors de notre condition et nous place auprès de son Père dans la même relation que lui-même. Le monde ne peut pas donner de cette manière. Christ ne garde rien pour lui-même, dans son amour désintéressé; dans le nôtre, il n'en est pas ainsi. Ainsi il pouvait dire: «Je ne vous donne pas, moi, comme le monde donne». Son délice était de montrer que son Père aimait *les siens*, comme il l'aimait lui-même.

«La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée, afin que le monde connaisse que tu les as aimés comme tu m'as aimé». Non seulement Jésus les aime lui-même, mais il veut que l'on sache qu'ils sont aimés du Père comme lui en est aimé. Peut-il y avoir quelque chose de plus désintéressé que cela? — bien que le mot désintéressé soit faible pour en exprimer toute la signification. Mais en même temps, Christ garde toujours sa place comme Fils éternel de Dieu, comme nous le voyons dans la transfiguration. Du moment que Pierre a dit: «Faisons ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Elie», mettant ainsi Moïse et Elie sur le même pied d'égalité avec Jésus, ils disparaissent. «Comme il disait ces choses, une nuée vint et les couvrit, et il y eut une voix venant de la nuée, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le». Il n'est pas dit: «écoutez-les», mais «écoutez-le», et la voix s'étant fait entendre, Jésus se trouva seul. Si Christ, dans sa merveilleuse grâce, révèle Moïse et Elie comme ses compagnons dans la gloire, du moment que Pierre, dans sa folie, exprime la pensée de les placer sur un pied d'égalité avec Christ, ils disparaissent de la scène.

Il n'est pas dit: «comme le Père les a aimés», mais «comme il m'a aimé» (comme homme); car, bien que Christ nous amène à la même place que lui, si nous nous glorifions de notre égalité avec Christ, nous nous plaçons aussitôt au-dessus de lui; mais il arrive toujours que, plus un saint se trouve moralement à la hauteur de la position qui lui a été donnée par Christ, plus il adore le Seigneur comme «Dieu sur toutes choses, béni éternellement». Il est bon de se souvenir toujours de cela. La pensée du verset 17: «Comme il est, nous aussi, nous sommes», est de mettre les saints dans la même place que Christ. Si j'ai une justice, c'est une justice divine: «Nous sommes faits justice de Dieu en lui». Si j'ai la vie éternelle, c'est une vie divine. Si j'ai la gloire, c'est la même gloire: «La gloire que tu m'as donnée, moi je la leur ai donnée». Si j'ai l'héritage, «nous sommes cohéritiers de Christ». Si c'est l'amour, c'est le même amour dont le Père aime Christ: «Tu les as aimés comme tu m'as aimé». L'amour est la chose dans laquelle nous entrons le plus difficilement, mais le Seigneur désire que nous en jouissions. Tout ce que nous avons en Christ, ce passage le renferme dans cette expression générale: «Comme il est, nous aussi, nous sommes». C'est la pensée et le dessein de la grâce de Dieu de nous bénir non seulement *par* Christ, mais *avec* Christ. Christ ne pouvait être satisfait à moins qu'il n'en fût ainsi, puisque nous sommes le fruit du travail de son âme. «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donné, que là où moi je suis, ils y soient aussi *avec moi*». Et

encore: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi». L'amour du Père se voit dans le don qu'il nous fait de son Fils, et l'amour du Fils en ce qu'il se donne lui-même pour nous et nous amène dans une position parfaite.

Il n'y a rien de plus encourageant et de plus consolant que la parfaite confiance d'avoir Dieu pour mon Père. Mes affections ne peuvent avoir leur plein déploiement et leur entière activité, si je pense que Dieu va me juger; mais si j'ai l'Esprit d'adoption, et qu'il m'arrive d'avoir péché ou mal agi, je vais droit à mon Père, parce que je sais que mon Père ne va pas me juger pour cela; car Dieu est mon Père, et non mon Juge. Ainsi, j'ai besoin de hardiesse pour l'exercice des affections spirituelles en moi. Il faut nous en souvenir, car souvent les chrétiens reculent devant cela. Or il est évident que, si j'hésite à savoir si Dieu va me bénir ou s'il va me juger, je ne puis l'aimer.

Remarquez une autre chose. Il y a une grande différence entre les *désirs* spirituels et les *affections* spirituelles, bien que les uns et les autres aient la *même racine*. Les *désirs* spirituels ne sont qu'une source de tristesse, si la relation qui les satisferait n'est pas connue. Prenez, par exemple, un orphelin introduit dans une famille où chaque jour il serait témoin de l'amour des parents pour leurs enfants. «Oh! si j'avais un père!» serait sa douloureuse exclamation. L'enfant qui a des parents a les mêmes désirs, mais il connaît la relation qui l'unit à ses parents, et avec elle la joie et le bonheur qui découlent de cette relation. Ainsi, pour avoir la joie et goûter le bonheur comme enfants de Dieu, il nous faut avoir la conscience de la relation dans laquelle nous avons été amenés par l'efficace de l'oeuvre de Christ; or il est clair qu'il ne pouvait y avoir aucune question entre Christ et son Père, lorsque chaque jour et à chaque heure, il jouissait de l'amour du Père et en avait conscience: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Ainsi il dit: «Je vous donne *ma paix*», et encore: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

Le Père trouvait ses délices en Christ, et Christ le savait et en jouissait journellement. Eh bien, «comme il est, nous aussi, nous sommes dans ce monde». Christ a posé la base de notre relation en étant la propitiation pour nos péchés et la source de notre vie, mais ce n'est pas par la justice de Christ que j'ai *hardiesse*. Nécessairement je dois être juste, sans cela je ne puis avoir de hardiesse. Mais outre cela, il y a le caractère de Dieu envers moi — *celui de Père*; et j'ai un autre caractère vis-à-vis de Dieu *celui d'enfant*. Je n'ai pas seulement la justice, mais je suis fils. Ici, je voudrais attirer l'attention sur la défectuosité de certains cantiques qui appellent Christ notre frère. Nulle part nous ne trouvons cela dans l'Ecriture. Dans la plénitude de sa grâce, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Mon père est un homme, mais je ne l'appelle pas un homme. Si je le faisais, ce serait de ma part un manque de respect filial. La puissance de l'Esprit de Dieu ne se voit nulle part davantage chez un enfant de Dieu, que dans la propriété de ses expressions et de ses sentiments envers Dieu. Si nous jouissons réellement de notre position et de nos merveilleux privilèges, Celui qui est la source et le donateur de ces privilèges gardera sa propre place dans nos coeurs. On entend souvent dire: «Nous ne pouvons être toujours sur la montagne». Cela est vrai en tant que chacun de nous a sa place de service ici-bas; mais je ferai remarquer qu'être sur la montagne en la présence de Dieu rend

toujours humble, et que ce n'est que lorsqu'il en descend, que le saint peut s'enorgueillir d'y avoir été. Paul ne se glorifiait pas, alors qu'il était ravi au troisième ciel en la présence de Dieu; après y avoir été, il lui fallait une écharde dans la chair, de peur qu'il ne s'élevât outre mesure. Le cœur ne s'enfle jamais en la présence de Dieu, et c'est seulement là, qu'il se trouve à sa vraie place; lorsqu'il en sort, la chair tourne tout à mal.

«Comme il est, nous aussi, nous sommes», non seulement dans la même position et la même acceptation que Christ, mais amenés par la communication de sa vie dans la même relation que lui. Bien que le commencement de l'épître établisse l'immuable fondement, savoir la purification par le sang, cependant le grand sujet de l'épître est la place à laquelle nous sommes amenés. «En ceci est consommé l'amour avec nous»; si mon cœur a saisi la vérité que Dieu, comme Père, agit en grâce envers moi, il n'y a en moi aucune place pour la crainte. Dans tous mes besoins, et même dans tout mon péché, je vais à lui. Dans mon péché, je ne pourrais aller à mon juge, mais j'ai confiance dans l'amour de mon Père, et je vais à lui sans crainte, parce que «l'amour parfait chasse la crainte». Dans tous mes péchés et mes folies, je puis toujours regarder à Celui qui a donné son Fils pour moi; c'est là que la *grâce* me place.

La *preuve* de l'amour de Dieu est qu'il a donné son Fils; la perfection ou la consommation de son amour est qu'il nous a amenés en sa présence (verset 19). «Nous, nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier». Nous trouvons maintenant nos délices dans le Seigneur; mais ce n'est pas de cette manière que nous sommes introduits, ce serait une erreur de le penser. Ce n'est pas en aimant que nous sommes introduits. Nous n'aimons pas Dieu parce qu'il est digne d'être aimé; nous n'en sommes pas capables: nous ne pouvons pas l'aimer; nous ne serions pas des pécheurs, si nous le pouvions. Mais nous sommes des pécheurs et devons venir à sa grâce comme pécheurs, comme débiteurs; alors, étant venus comme débiteurs, et trouvant que Dieu est ce qu'il est, c'est-à-dire *amour*, et qu'il a rencontré chacun de nos besoins, nous l'aimons en voyant qu'il nous a aimés le premier.

(Verset 20). «Si quelqu'un dit: J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, il est menteur». Ici, nous voyons que la vérité est contrôlée par des détails pratiques. Si quelqu'un n'aime pas son frère, il ne peut aimer Dieu. Là où se trouve la nature divine, elle attire celui qui est né de Dieu.

(Verset 21). «Et nous avons ce commandement de sa part». Un autre principe important se trouve dans ce verset. Quelle que soit l'énergie de la vie divine en moi, elle portera toujours le caractère *d'obéissance*. En même temps que le dévouement de l'amour, il y avait aussi en Christ l'obéissance. Nous devons aimer les frères comme étant conduits par l'énergie de l'Esprit, mais les aimer dans la sainte position d'obéissance envers Dieu. Rien de plus humble que l'obéissance. Jamais l'amour ne nous fait sortir de la position d'obéissance. C'est ainsi que le Seigneur disait: «Selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous le voyons dans le cas de la maladie de Lazare. Lorsque ses soeurs envoyèrent vers Jésus, il resta deux jours au lieu où il était, parce qu'il n'avait pas une parole de son Père pour agir. De même, si j'ai un petit service à accomplir pour mon frère, il doit l'être en obéissance à la parole de Dieu. Satan chercha dans le désert à faire sortir le Seigneur de ce chemin d'obéissance. «Oh!» dit Satan,

«ne fais ta propre volonté que dans une toute petite chose: dis que ces pierres deviennent des pains maintenant que tu as faim». «Non», dit le Seigneur, «il est écrit: L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu». Ici, nous avons un frein mis à tous les mouvements de la nature; car s'il n'y a pas de commandement, ce n'est pas de Dieu. L'homme peut revêtir toutes les formes d'amour imaginables et devenir semblable à un ange; mais si ce n'est pas par obéissance à un commandement, cela n'est rien et n'a aucune valeur.

(Chapitre 5: 1). «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu»; là, nous avons le lien de famille avec Dieu. Si quelqu'un est né de Dieu, il est mon frère. Si l'on demande: «Comment saurai-je qui est mon frère?» «Celui qui est né de Dieu est mon frère», voilà la réponse. Je puis avoir parfois à souffrir de lui; néanmoins il est mon frère, parce que je lui suis uni comme possédant la même nature divine. Il est extrêmement important de se souvenir de cela de nos jours, parce que là où le Saint Esprit agit réellement, il y aura une tendance à suivre différentes voies. Il y a eu un réveil de l'état de mort autour de nous par la puissance du Saint Esprit. Il y a des éclairs de lumière. De simples pierres resteraient sans mouvement; mais une puissance surgit qui les fait mouvoir, et elles vont toutes dans des directions différentes. Si tous étaient *soumis* à l'Esprit de Dieu, tous suivraient le même chemin. Il faut remarquer une autre chose, c'est que nous ne sommes pas au commencement du christianisme, mais à la fin, à la sombre fin, échappant, pour ainsi dire, mais en différentes directions. L'opération du Saint Esprit, si nous lui étions parfaitement et absolument soumis en toutes choses, produirait une parfaite unité. Mais nous ne sommes pas tous ainsi soumis, et étant ce que nous sommes, il y a une tendance en nous à aller de divers côtés. Voici le remède à cela: dans la mesure où nos coeurs sont en communion avec le coeur de Christ, nous aimerons tous les saints. Les saints seront appréciés selon que Christ le sera. En proportion aussi de la connaissance que j'ai des pensées de Christ, tous les saints seront dans mes pensées. Si un seul saint en est exclu, je ne connais pas l'amour de Christ comme je le dois. Comme il est dit en Ephésiens 3: 18: «Que vous soyez capables de comprendre avec *tous les saints...* afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu». Si j'en laisse un seul dehors, je laisse dehors une partie du coeur de Christ. En Colossiens, nous avons votre amour *pour tous les saints*. Ici, nous avons la plénitude de la *Tête*; dans les Ephésiens, la plénitude du *corps*. L'opération de la grâce de Dieu en moi fait de chacun de ceux qui sont nés de Dieu, l'objet de mes affections. Je ne puis suivre en même temps plusieurs chemins, et maintenant s'élève une réelle difficulté, celle de marcher dans la fidélité à Christ et dans l'amour pour nos frères, de manière à ne pas *laisser mes affections suivre un chemin relâché et universel*. Je ne puis pas aimer Dieu, sans aimer tous les enfants de Dieu.

«Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu». Nous savons que nous aimons Dieu, quand nous aimons ses enfants, et *vice versa*. C'est un cercle vicieux, diront les hommes; mais il y a en réalité, en cela, un frein au mal de notre propre coeur. Si j'aime le Père, j'aimerai les enfants pour l'amour du Père, mais si je cherchais à les entraîner à faire quelque chose de mauvais, cela montrerait que je ne les aime pas pour



l'amour du Père, mais pour ma propre satisfaction et mon propre plaisir. Si c'est pour l'amour du Père que vous aimez les enfants, vous les aimez comme enfants de Dieu, et non pour vous-même, pour votre agrément, et vous le prouvez en aimant Dieu et en gardant ses commandements. L'obéissance et la foi dans votre marche prouvera que c'est comme enfants de Dieu que vous aimez les frères. Combien cela est pratique en sagesse et en amour! Si je sais qu'un membre du corps de Christ ne marche pas bien, cela me ferait-il cesser de l'aimer? Non, mais parce qu'il marche mal, mon âme s'occupera de lui avec une affection d'autant plus profonde, parce qu'il appartient à Christ. Pour être capables d'aimer les frères *fidèlement*, il nous faut demeurer près de Christ.

Voici encore ce que j'appellerai une contre épreuve. Si quelqu'un vient à moi avec une masse de vérités, mais sans sainteté, je ne puis le reconnaître; il n'est pas de l'Esprit, car le Saint Esprit est l'Esprit de sainteté. Ou bien s'il y a un grand étalage de sainteté et que la vérité soit absente, cela non plus n'est pas de l'Esprit, car il est l'Esprit de vérité.

Satan ne touche jamais ce qui est né de Dieu; il ne peut pas le toucher. La mondanité est une terrible entrave pour le saint. Nous avons à rencontrer une triple opposition: le monde, la chair et le diable; *le monde* s'opposant au Père, *la chair* à l'Esprit, et *le diable* à Christ. La difficulté gît en ceci: maintenir notre proximité de Christ, lorsque le monde se présente et veut l'entraver. Si je cède, je suis ouvert à toutes sortes d'erreurs, car je ne prendrai pas la peine de marcher droit, à moins que je ne sois près de Christ. Il est quelquefois très pénible et désagréable d'avoir affaire même avec les saints. L'un ne peut abandonner ceci, l'autre ne peut laisser cela, et ainsi ils s'écartent du fondement; et si nous ne sommes pas près de Christ, nous serons prêts à les abandonner et ne prendrons pas la peine de chercher à les ramener, quand ils vont de travers. C'est ainsi que Moïse disait: «Est-ce moi qui ai conçu tout ce peuple? Est-ce moi qui l'ai enfanté, pour que tu me dites: Porte-le dans ton sein?» Mais Paul dit: «Mes enfants, pour l'enfantement desquels je travaille de nouveau, jusqu'à ce que Christ ait été formé en vous». Vous vous êtes écartés du vrai fondement, et il faut, pour ainsi dire, que je vous engendre de nouveau. Je suis en labeur à cause de vous, afin que vous soyez ramenés à la vérité, parce que vous appartenez à Christ. Lorsque Paul regardait à la confusion dans laquelle ils se trouvaient, ayant été éloignés de Christ, il disait: «Je crains quant à vous que peut-être je n'aie travaillé en vain pour vous»; mais quand il les envisage comme étant en Christ, il dit: «J'ai confiance à votre égard, par le Seigneur». Comment cela? Paul était lui-même plus près de Christ. La foi ne voit pas seulement Christ dans la gloire, mais elle voit aussi la relation entre Christ dans la gloire et les saints, le lien entre Dieu et son peuple, et c'est là ce qui rend capable d'aller en avant. Ainsi parlait Moïse à Israël. Non seulement Dieu était leur Dieu, mais, disait-il: «Ils sont ton peuple». Plus grand a été le trouble, plus grande la joie, parce qu'il y a le lien.

La vraie entrave, c'est le monde. Il n'y a rien comme le monde pour ôter du coeur l'énergie de l'Esprit. Voyez Guéhazi à la cour du roi. Son coeur a été envahi par l'esprit du monde, et, il pouvait entretenir le monde des opérations puissantes de l'Esprit. Il faut quelque chose pour distraire et amuser le monde, et s'il n'y a rien d'autre, eh bien, ce sera la religion. Tout ce que

je sais du monde, de son chemin, de son esprit, de ses affections, de sa conduite, est qu'il a crucifié mon Seigneur. Et non seulement dans ses affections et ses convoitises, mais par des mains iniques, il a crucifié mon Maître. Supposez que ce soit hier que vous ayez vu Ponce Pilate, le souverain sacrificateur et les anciens du peuple mettre Christ à mort, vous sentiriez-vous heureux d'avoir aujourd'hui quelque relation et quelque communion avec eux? Eh bien, la tache du sang de Christ sur le monde est aussi fraîche aux yeux de Dieu que si elle datait d'hier. Le temps qui s'est écoulé ne fait *aucune* différence quant à la culpabilité morale. La question est: Veux-je me placer sous la puissance du monde, ou bien veux-je le vaincre? Dans *mon coeur*, cela est clair. Lorsque Christ était ici-bas, dans toute la beauté et la grâce attractive qui faisaient les délices du Père, vous n'auriez pas trouvé chez le monde une seule pensée, ou un seul sentiment en commun avec lui. Toutes les classes de personnes dans le monde, — gouverneurs, sacrificateurs, pharisiens, la multitude, — se sont associées pour pendre à un *gibet* celui qui était le Fils de Dieu et le Fils de l'homme. Tel est en réalité le coeur du monde. Si j'ai vu la gloire de la personne de Christ, si je vois qu'il est le Fils de Dieu, descendu ici-bas, et que le monde l'a rejeté et chassé, puis-je être heureux avec ce dernier? Le lien entre le monde, nos pensées et nos affections, existe dans chaque coeur, de sorte qu'en toute espèce de choses, même en marchant dans les rues, je trouve constamment ce qui attire mes yeux, et mes yeux réagissent sur mon coeur. Rien ne vaincra le monde dans mon coeur, si ce n'est le sentiment profond de la manière dont il a traité Christ. Prenez mes enfants, par exemple. Je désire qu'ils fassent leur chemin dans le monde; il faut que j'y aie pour eux de bonnes places; et rien, sinon la connaissance de la place que Christ y a eue, ne me fera vaincre le monde dans mon coeur. Il n'y a aucune possibilité d'avancer, à moins que le monde ne soit abandonné, que le coeur ne soit satisfait de Christ, que Christ ne soit tout pour lui. Que lisons-nous d'Abraham? Qu'il laissa son pays, sa parenté et la maison de son père, et séjourna dans un pays étranger, où il n'avait pas même un lieu à lui pour poser le pied. Nous ne sommes pas du monde, qui devient ainsi la pierre de touche de nos affections; car nous ne sommes pas retirés immédiatement hors du mal; nous devons avoir nos coeurs exercés à la piété.

Il est très aisé de vaincre le monde, quand l'amour de Christ lui a fait perdre ses attraits. Satan est le dieu de ce monde. Vous direz peut-être que c'est vrai du monde païen. Oui, mais c'est aussi vrai du monde entier, bien que cela n'ait été manifesté qu'après que Christ eut été rejeté. Mais c'était vrai auparavant. Dieu avait parlé par ses serviteurs les prophètes, et le monde avait battu les uns, lapidé et tué les autres. Alors Dieu dit: «J'enverrai mon Fils bien-aimé; peut-être auront-ils du respect pour lui quand ils le verront», et ils l'ont crucifié, montrant ainsi avec évidence que Satan était le maître de l'homme. Ainsi le Seigneur dit: «Père juste, le monde ne t'a pas connu». Vous n'aurez ni discernement spirituel, ni puissance pour agir, à moins que votre coeur ne soit gardé près de Christ, et je n'aurai pas besoin du monde si Christ est dans mon coeur. Si je prends mes délices en ce qui fait celles de Dieu, c'est-à-dire Christ, alors je pourrai vaincre. «Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu». Quoi! dois-je faire tout pour Christ? Oh! cette question seule montre un coeur loin de Christ, et fait voir que c'est pour vous un esclavage de faire tout pour la gloire de Dieu. Ce n'est aucunement que nous ayons à mépriser le monde,



car la grâce de Dieu est pour tout pauvre pécheur qui veut la recevoir. C'est l'esprit du monde dans mon coeur que j'ai à vaincre, ce par quoi mon coeur est en danger d'être conduit.

Je rappellerai maintenant les trois points que je viens de toucher.

1° L'amour consommé avec nous. Ce n'est pas seulement la manifestation de l'amour de Dieu pour le pauvre pécheur, mais l'association avec la vie de Christ, nous mettant en relation avec Dieu.

2° Aimer tous les saints est notre place; mais nous devons les aimer comme enfants de Dieu, et nous-mêmes aimant Dieu et gardant ses commandements.

3° Nous avons à vaincre le monde. Le coeur se reposant sur Christ, regardant à lui et se nourrissant de lui, a la conscience de ce qu'est le monde et il le vainc.

Que le Seigneur nous garde dans une humble dépendance de lui-même. Sa grâce nous suffit. Sa force s'accomplit dans notre faiblesse.

## 9<sup>e</sup> méditation

Les versets précédents (versets 1-5), nous ont montré l'issue de la question entre Dieu et le monde. Le Fils de Dieu ayant été envoyé *dans* le monde, le monde, mis ainsi à l'épreuve, l'a *crucifié*; Dieu n'avait donc plus rien à faire dans le monde, après que celui-ci eut mis à mort son Fils. «Père juste! le monde ne t'a pas connu». Ayant pendu le Fils de Dieu à la croix, le monde était rejeté dès lors, et maintenant le croyant a à vaincre le monde.

«C'est lui qui est venu par l'eau et par le sang». L'apôtre présente maintenant le caractère et la valeur de la croix. «Il est venu par l'eau et par le sang». L'eau et le sang sont comme un témoin de la part de Dieu; c'est le témoignage que Dieu donne. Vous pouvez remarquer ce qui est dit: «C'est ici le témoignage: que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils». Telle est la chose dont il est rendu témoignage: «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans *son Fils*»; non dans le premier Adam, mais dans «*son Fils*»; non dans l'homme, non par ses oeuvres, ni par aucun moyen quelconque: c'est *le don de Dieu*. «Il nous a donné». Et cela n'est pas proprement et intrinsèquement en nous, c'est *dans SON FILS*. Même lorsque nous sommes vivifiés, la vie n'est pas regardée comme *en nous*: «Parce que moi, je vis, vous aussi, vous vivrez». C'est donc une chose immuable. Si la vie de Christ pouvait en quelque manière être annulée ou mise de côté, la vie en nous le serait aussi, mais pas autrement. Si Christ peut mourir, nous aussi le pouvons; mais si la mort ne domine plus sur lui, elle ne domine pas davantage sur nous, et c'est ce qui donne à sa vie sa valeur merveilleuse et son précieux caractère. Il a été donné au Fils d'avoir la vie en lui-même (Jean 5: 26). Par exemple, mon doigt est vivant, ma vie naturelle l'anime, mais le siège de la vie n'est pas là. Mon doigt peut m'être coupé (je ne suppose pas ici qu'un membre de Christ puisse être coupé; cela ne se peut: nous l'avons souvent dit), mais si mon doigt est enlevé, la vie n'en reste pas moins dans mon corps, le siège de la vie n'étant pas dans mon doigt. Mon doigt était aussi vivant que le reste de mon corps, mais le siège de la vie n'y était pas. Le siège de la vie est en

Christ: «Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu». C'est pourquoi tout le caractère de la vie et toute la communion découle de cette précieuse vérité: «*en son Fils*».

Le caractère de cette vie est la proximité de Dieu. Christ lui-même est ma vie. Il est de la dernière importance pour la force et la consolation de nos âmes, et pour tout vrai bonheur en Dieu, de comprendre clairement ce qu'est notre vie, car nos pensées sur la régénération sont tout à fait imparfaites, jusqu'à ce que nous ayons saisi que c'est une vie réelle que nous avons, une vie qui nous associe avec son Fils, vie que nous ne possédions pas auparavant, et en vertu de laquelle nous avons communion avec le Père, qui nous a donné *la vie éternelle*, non *en nous*, mais *dans son Fils*.

Nous apprenons par divers témoignages ce que Christ est pour nous, comme dans 1 Corinthiens 6: 1-11, où l'apôtre, parlant de ce qui est le rebut de la terre, dit: «Quelques-uns de vous, vous étiez tels; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de notre Dieu». Et de même ici, nous avons un témoignage correspondant apporté par trois témoins: *l'eau, le sang et l'Esprit*. En Jean 19: 34, nous lisons: «Mais l'un des soldats lui perça le côté «avec une lance; et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau». *Le sang et l'eau* coulèrent d'un Christ mort. Nous voyons de quelle manière évidente les liens entre l'homme naturel et Dieu sont brisés pour toujours. «En ce qu'il est mort, il est mort une fois pour toutes au péché». Tout est fini pour toujours. Tout ce que Christ aurait pu bénir comme appartenant à la nature, est entièrement mis de côté. S'il y a maintenant quelque bénédiction, ce doit être dans une nouvelle nature et par le moyen d'un Christ mort; toute relation, toute association avec Dieu, expiation, pureté et vie, ne peuvent être obtenues que par un Christ mort. Si je dois être purifié, c'est un Christ mort qui me purifie. Jusqu'à la mort de Christ, Dieu agissait envers l'homme naturel pour voir (ou plutôt c'était pour nous enseigner, car lui savait ce qui en était) si quelque chose de bon pouvait en sortir. Eh bien, la croix a prouvé, le Fils de Dieu rejeté a démontré, qu'il n'était pas possible que quelque chose de bon sortît du coeur naturel de l'homme. L'homme n'est pas simplement un pécheur chassé du paradis, comme nous savons qu'Adam le fut; l'état de l'homme actuellement résulte, non seulement de ce qu'il a été banni de la présence de Dieu à cause du péché, mais de ce que, par la volonté et l'énergie de sa mauvaise nature, il a chassé Dieu hors de son propre monde. La croix a montré que la nature de l'homme est absolument incapable d'être influencée par quelque motif que ce soit pour la redresser. Cela est très humiliant, mais très bon à savoir. Le ciel n'y pouvait rien, ni la terre, ni la loi. Mais j'ai cependant un objet dans le ciel, dit Dieu; j'ai mon Fils bien-aimé; je l'enverrai. Peut-être qu'en le voyant, ils auront du respect pour lui. Non; la volonté déterminée de l'homme, c'est d'avoir le monde sans Dieu. Voilà ce que l'homme désire. Il ne veut de Dieu dans aucun sens. C'est là le point extrême, et c'est à ce pire état que la chrétienté arrivera.

Quelqu'un ici présent chercherait-il du plaisir dans le monde? — vous savez que vous ne désirez pas y trouver Dieu, car si vous le faisiez, cela bouleverserait tout dans le monde — ainsi vous dites en esprit: «Venez, tuons l'héritier». Il se peut que vous n'avez pas levé votre main sur le Fils de Dieu, mais vous l'avez chassé de votre coeur. Les grandes capacités de

l'homme seront beaucoup plus développées dans le jour qui vient, qu'elles ne l'ont jamais été, et elles auront pour but de faire prospérer le monde sans Dieu. Y eut-il jamais un temps où tout marchait aussi bien? Quand vit-on une telle unité parmi les nations, ou un tel art pour trouver des ressources? Le cri est: «*Paix! paix!*» mais une paix produite par les énergies et l'opération de la volonté de l'homme sans Dieu. L'homme cherche à faire des progrès dans la philosophie, le commerce, la politique et le bien-être de ce monde; mais, malgré cela, il y a dans son coeur une appréhension des conséquences du progrès de cette propre volonté. Ainsi se trouve réalisé l'apparent paradoxe des Ecritures: le cri de paix mêlé à la défaillance du coeur des hommes saisis de frayeur. L'homme dira que c'est une contradiction. Non; car tandis que l'on fait progresser le commerce, la science et les arts, par l'énergie de la propre volonté, qui entreprendrait de répondre de l'état d'une nation dans *trois ans*? L'homme s'effraie de voir l'opération de *la propre volonté* chez son prochain, bien qu'il aime à l'exercer lui-même. Mais le chrétien a appris que, quant au monde, la question a été réglée par le rejet de Christ. A ce moment, tout a été fini pour le monde. La question entre Dieu et l'homme est réglée quant à l'homme lui-même, car non seulement il est chassé du paradis, mais lorsque le Fils de Dieu est venu, il l'a crucifié, et maintenant la grâce est introduite; et le chrétien sort du monde pour avoir, dans le Fils de Dieu, la vie qui ne se trouve qu'en lui seul. C'est ici le témoignage de Dieu, qu'il nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils.

Au milieu du bruit, du tumulte et du trouble, où trouverai-je la paix? Du moment que je possède un Christ qui a été percé, j'ai ce qui expie et purifie. Ce n'est pas une théorie, ce n'est pas simplement une doctrine — c'est une réalité, car aussitôt que ma conscience entre en exercice, je trouve que, par nature, je suis séparé de Dieu, que ma pensée charnelle est inimitié contre Dieu, que ce n'est pas seulement le monde qui a crucifié le Fils de Dieu, mais que mes péchés l'ont percé. Cela est une chose individuelle, car c'est ainsi que les âmes sont individuellement introduites dans la bénédiction. En effet, lorsque j'ai une foi réelle en ce que la parole de Dieu me dit touchant le mal qui m'est propre, la question surgit: «Que faut-il que je fasse?» Tout ce qui fait de moi simplement un homme moral, déclare que je n'ai rien à présenter à Dieu; mais par le moyen d'un Christ qui a été percé, j'ai trois témoins que je puis produire devant Dieu. Le dernier acte d'insolence impie qu'il fût possible à l'homme d'accomplir contre Dieu, mit au jour la chose même qui ôte la culpabilité, savoir le sang et l'eau coulant du côté percé de Christ. Supposez que ce fût hier que j'eusse porté ce coup de lance à Jésus; l'acte qui aurait fait ressortir mon inimitié, aurait aussi manifesté ce qui l'ôte. Je ne pourrai jamais estimer comme il faut le péché, si je n'ai pas vu l'eau et le sang sortir du côté percé de Christ et ôter mon péché; car il faut que je sois amené à la conscience qu'en esprit j'étais là, que c'est mon inimitié contre Dieu qui l'a fait, que mes péchés ont percé Jésus.

C'est ainsi que Dieu s'adressait aux Juifs, leur disant qu'ils avaient tué l'Héritier, c'est-à-dire que leurs coeurs avaient consenti à sa mort. Ces Juifs à qui Pierre parlait, leur disant: «Vous avez mis à mort le Prince de la vie», n'avaient pas effectivement tué Jésus; ils n'avaient pas plus tenu la lance qui le perça que vous ne l'avez fait; mais c'est ce que Dieu reproche au monde. Sa question au monde est: «Qu'avez-vous fait de mon Fils?» de même qu'il disait à

Caïn: «Où est Abel, ton frère?» La seule réponse que le monde puisse donner est: «Nous l'avons tué». Du moment que le *Messie* eut été rejeté, les Juifs perdirent tout droit aux *promesses*. C'en est fait de toutes les espérances de salut pour eux comme peuple; ils n'ont plus rien; et si, maintenant, ils veulent avoir la bénédiction, ils doivent venir comme pécheurs, et il faut que leur péché soit ôté par le sang qui a coulé du côté percé de leur Messie. Maintenant donc, quand c'en est fait de tout titre à quoi que ce soit, Dieu donne la vie éternelle. Nous avons besoin que Dieu détourne nos pensées de nous-mêmes (sauf pour ce qui regarde le sentiment de notre culpabilité), et les dirige vers Christ. Ai-je estimé mon péché comme étant ce qui a mis Christ à mort? Eh bien, le sang a ôté le péché; le sang a purifié l'homme qui tient la lance dont le côté de Christ fut percé. Vous n'êtes rien que péché. Eh bien, Christ a été fait péché pour vous, et par un Christ mort, vous avez le sang pour témoignage que vos péchés sont tous ôtés, le sang étant un témoignage rendu à la parfaite expiation de tout péché. C'est pour cela qu'il est venu dans le monde; c'est cela qu'il a accompli.

Remarquez une autre chose, *l'eau*. Que veut-elle dire? L'eau purifie: «Afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par parole». Tandis que le sang expie, l'eau purifie. L'eau rend témoignage à cette même puissance qui donne la vie. «Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu». L'Esprit de Dieu est la source de la vie, et, opérant par la Parole, il donne la vie. Pratiquement, la Parole est l'instrument, la semence incorruptible, et elle discerne aussi les pensées et les intentions du cœur; c'est par elle que les pensées de Dieu nous sont communiquées, et c'est du côté percé de Christ que découlent ces témoignages de Dieu, imprimant ainsi la *mort* sur tout ce que produit la nature de l'homme. En effet, ce n'est pas de modifier cette nature qu'il s'agit maintenant, mais de compter pour mort tout ce qui est hors de Christ, de sorte qu'il n'y a pas une pensée, une convoitise, un désir touchant le monde, sur lesquels Christ n'écrive pas *la mort*. Ainsi nous avons de toutes nouvelles affections. Morts au péché, mais vivants à Dieu par la vie qui est en son Fils; car le vrai caractère de la purification est d'écrire ainsi la mort sur tout ce qui ne découle pas d'un Christ percé. L'eau purifie, mais la purification a lieu par le moyen d'un Christ mort, non point par Adam, mais par le Fils de Dieu. Dans toute sa vie, Christ a été le modèle dans un homme de ce que l'homme doit être.

Mais il y a une troisième chose. Nous n'avons pas seulement le sang qui expie et l'eau qui purifie, par le moyen de laquelle nous sommes morts au péché, mais Christ a obtenu pour nous l'Esprit, la présence du Saint Esprit comme puissance de la parole. On pourrait objecter: «Je ne me sens pas mort au péché et purifié». Vous haïssez le péché, ce qui prouve que vous êtes mort au péché. Or «en ce que Christ est mort, il est mort une fois pour toutes au péché. De même, vous aussi, *tenez-vous* vous-mêmes pour morts au péché», car Dieu nous traite toujours selon ce qu'il nous a donné réellement, et comme si nous l'avions réalisé en tout point. Ainsi en Jean, le Seigneur dit: «Et vous savez où moi, je vais, et vous en savez le chemin». Or ils connaissaient CELUI qui était vraiment le chemin pour aller au Père, et cependant Thomas objecte et dit: «Nous ne savons pas le chemin», parce qu'ils ne l'avaient jamais réalisé.

Dès l'instant que je crois en Jésus, je suis appelé à me *tenir* moi-même pour *mort*. Il ne m'est jamais dit de *mourir*, mais bien de mortifier mes membres qui sont sur la terre. Un homme sous la loi fera tous ses efforts pour mourir, et n'y réussira jamais. Mais un chrétien est MORT, et sa vie est cachée avec le Christ en Dieu. Par conséquent, il mortifie ses membres qui sont sur la terre, comme vivant dans la puissance de la vie qu'il a dans le Fils de Dieu. Remarquez qu'il n'est pas parlé de notre vie comme étant sur la terre, car elle est en haut avec Christ en Dieu, et par conséquent nous sommes traités comme morts; mais nous devons mortifier nos membres qui sont sur la terre. Il ne nous est jamais dit de nous tuer nous-mêmes, mais la foi accepte comme vrai le témoignage de Dieu. Ainsi, je dis que je suis mort, et à cause de cela, j'ai à mortifier mes membres étant comme mort à la terre, ainsi que Christ l'était, car Dieu me dit que je suis mort quand j'ai cru. Ce que nous venons de dire est très pratique pour la paix de l'âme, car du moment que je crois en Christ, je suis délivré de toutes ces choses. Je ne cherche pas à mourir, car j'ai le secret de la puissance, je me *tiens moi-même* pour mort.

Il y a ici une difficulté pratique quant à l'eau. Comment puis-je dire que je suis lavé, si je me trouve encore sale? Mais je puis dire que je suis mort *en Christ*, parce que je ne réussirai jamais à me tuer moi-même. Du moment que je crois en Christ, tout ce qu'il a fait comme Sauveur est à moi, et Dieu me l'approprie et me l'applique. Je puis manquer à le réaliser, mais le trésor a été mis en ma possession. Quelques âmes disent souvent: «Je crois à toute la valeur et à toute l'efficacité de l'oeuvre de Christ, mais je ne puis pas me l'appliquer». Mais qui vous demande de le faire? C'est Dieu qui l'applique, et il vous l'a appliquée, si vous croyez en sa valeur et son efficacité. Du moment que nous croyons en Christ, nous avons l'Esprit qui rend témoignage: «Il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera». Comme le Fils descendit ici-bas pour faire la volonté de Dieu, et puis remonta au ciel, de même après l'ascension du Fils, le Saint Esprit descendit personnellement sur la terre; car il est toujours parlé du Saint Esprit comme étant sur la terre, et c'est ce qui donne à l'Eglise de Dieu son vrai caractère et en est le trait particulier. Ici, nous avons donc le *troisième témoin*, l'Esprit de vérité descendant sur la terre. Du moment que je crois, je suis scellé du Saint Esprit de la promesse. Tout ce que je puis produire, comme chrétien, de bons fruits pour Dieu, est la conséquence d'avoir été scellé du Saint Esprit. La rédemption ayant été parfaitement accomplie, le Saint Esprit descendit ici-bas personnellement, de sorte que la position de l'Eglise sur la terre est entre ces deux choses, la rédemption accomplie et la gloire en perspective, le Saint Esprit étant venu entre la rédemption et la gloire de l'Eglise. La connaissance de ma mort avec Christ me donne un coeur pur, comme étant moi-même mort au péché, au monde et à la loi. Par le *sang*, nous avons la paix et une bonne conscience, et ensuite le Saint Esprit descend de la part de Dieu. Nous avons ainsi la paix parfaite du coeur, ayant le propre témoignage de Dieu. Eh bien, j'ai quitté toute la scène, j'en ai fini entièrement avec elle; mes péchés sont tous loin. Le sang les a ôtés, et je suis maintenant mort au péché et vivant à Dieu. La croix, les blessures de Christ sont la porte par laquelle je suis entré, et la présence du Saint Esprit est la puissance par laquelle je jouis des fruits de la rédemption.

Comme nous l'avons vu, les témoins de Dieu sur la terre sont au nombre de *trois* — *l'Esprit, l'eau et le sang*, «et les trois sont d'accord pour un même témoignage... car c'est ici le témoignage de Dieu qu'il a rendu au sujet de son Fils». Le cœur s'attend toujours à ce que Dieu lui donne un témoignage quant à lui-même, mais Dieu donne un témoignage touchant son Fils, et non touchant ce que vous êtes. Si c'était le cas, ce serait un témoignage touchant votre péché et votre incrédulité de cœur.

Mais non; et cela est de grande importance dans ces jours d'infidélité de voir que, si Dieu donne un témoignage, c'est touchant son Fils, et ce qu'il est pour le pécheur. Si vous croyez cela, vous aurez la paix. Si je cherche à avoir une position devant Dieu sur le terrain de ma sainteté, ce sera de la propre justice, et naturellement je n'aurai pas un témoignage de la part de Dieu quant à cela. Mais si mon âme prend sa position avec Dieu sur le témoignage que Dieu a rendu à son Fils, alors j'ai le témoignage en moi-même. Lorsque j'ai cette foi, j'ai la chose même dans ma propre âme. Voyez, par exemple, Paul devant Agrippa: «Plût à Dieu», dit-il, «que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens». Il avait si entièrement conscience dans son âme, du bonheur qui se trouve en Christ, et était si heureux dans la conscience qu'il en avait, qu'il désirait que tous ceux qui l'entouraient, fussent tels que lui (à part les liens), ayant Christ comme source jaillissante de joie au dedans d'eux. Ce qui fait que le ciel est le ciel pour l'âme est précisément ceci, qu'elle trouve le même Christ dans le ciel qu'en elle-même; et toutes les subtilités de l'incrédulité ne peuvent pas toucher cette âme qui possède ainsi Christ en elle-même, car nul raisonnement d'un incrédule ne peut ébranler ma confiance, si je suis heureux en Christ. En effet, si quelqu'un vient me dire qu'il n'y a pas de Christ, alors que mon âme est heureuse en lui, je ne le croirai pas. Je puis être incapable de donner aucune preuve intellectuelle ou logique, mais il y aura, jusqu'à un certain point, un témoignage moral du bonheur de mon âme, et la chaleur de mes affections est concentrée en Christ. J'ai vu souvent combien cela parle aux personnes de toutes conditions de les assurer que je suis parfaitement heureux en Christ, et tout à fait certain d'aller au ciel. Est-ce bien vrai? disent-elles. Je voudrais seulement pouvoir le dire aussi. Ce ne sera pas une preuve pour un incrédule de voir seulement que vous êtes heureux; mais cela atteint le cœur de l'homme, parce qu'il y a en lui un profond besoin et un désir ardent qui ne peuvent être satisfaits que lorsque l'on possède Christ. L'homme n'est jamais heureux sans Christ, quoiqu'il puisse dire.

«Celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur». Le péché de l'homme est de faire Dieu menteur en ne croyant pas au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils; car les hommes contestent avec vous, si vous leur dites que vous savez que vous êtes sauvé. Ils disent: Comment pouvez-vous savoir cela? ce qui vaut autant que dire que Dieu n'est pas capable de communiquer une bénédiction à l'homme. C'est mettre en question la sagesse de Dieu, aussi bien que sa puissance dans le témoignage de sa grâce et de sa miséricorde. C'est ce que j'ai éprouvé dans la grande question touchant la Bible: ce n'est pas si c'est le droit de chacun d'avoir la Bible, mais c'est mettre en question le droit de Dieu qui l'a donnée. Le mal est de garder loin d'eux le message que Dieu adresse à ses serviteurs. Ce n'est pas seulement



le droit du serviteur d'avoir le message qui est mis en question, mais celui de Dieu en le donnant, car c'est intervenir dans le droit qu'a Dieu de communiquer ses pensées dans sa Parole; et toutes les fois que Dieu donne une révélation, l'homme est responsable de la recevoir. Dieu a donné un témoignage dans lequel il révèle la gloire de son Fils, et quand l'homme met en question sa Parole, il dispute avec Dieu quant au témoignage de sa grâce, relativement à ce qu'est son Fils.

Qui pourra, sans Christ, résoudre l'énigme de ce misérable monde? Allez dans les ruelles et les impasses de cette vaste cité; voyez les douleurs et la dégradation qui existent dans cette contrée si civilisée, et apprenez ce que le péché a fait. Vous pouvez dans votre salon philosopher là-dessus, mais ce n'est pas dans un salon que vous apprendrez ce qu'est le monde. Mais lorsque vous me dites que c'est à cause de tout ce péché et de cette misère que le Fils de Dieu vint dans ce monde pour ôter le péché, alors je puis le comprendre, et comprendre aussi que Dieu donne la vie éternelle; non la vie pour un moment, ou une vie que le péché peut nous ôter comme à Adam, mais la vie éternelle, qui est tout à fait au-dessus et en dehors du péché, comme étant dans son Fils, et qui ne peut jamais être perdue. «Cette vie est dans son Fils,» qui fut toujours l'objet des délices de son Père, car lorsqu'il était ici-bas, Dieu ne pouvait pas taire l'expression de sa joie, disant: «Tues mon Fils bien-aimé!» Et Dieu, en me donnant la vie éternelle, m'a aussi donné une nature et une capacité pour jouir de lui pour toujours; je suis amené en association avec Dieu, dans une relation avec Dieu et une jouissance de lui que les anges ne connaissent pas, quelque saints et élevés qu'ils soient dans leur nature. Nous sommes ainsi amenés près, afin que nous connaissions l'amour de Christ qui dépasse toute connaissance, afin que nous soyons remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu. Dans quelle merveilleuse position nous sommes placés; que nous puissions seulement être débarrassés, non de péchés grossiers, mais de *la vanité* et de *la mondanité* qui remplit nos pensées, pour entrer dans toute notre bénédiction et l'association que nous avons ainsi avec Dieu, les mêmes que Christ possède! Il a subi la colère de Dieu pour nos péchés, afin que cette pleine coupe de bénédiction nous pût être donnée, En tout cela, Dieu veut la simplicité du coeur. Un homme peut parler de beaucoup de choses, mais la connaissance à part de Christ ne servira jamais de rien. Mais si nous possédons *Christ en dedans de nous*, Satan ne nous touchera point, et s'il vient, il trouvera là Christ qui l'a vaincu. C'est une chose douce et précieuse qu'un saint, fût-il né d'hier, ait en Christ tout ce que j'ai; et si quelqu'un dit: «Je suis un grand pécheur», eh bien, le sang a ôté tout cela et réglé la question pour toujours.

«Et c'est ici la confiance que nous avons en lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute». Ici est une confiance en Dieu qui s'applique à tous les détails de la vie à travers lesquels je puis être appelé à passer. C'est la confiance que nous avons en lui. Son oreille nous étant toujours ouverte, nous avons ce que nous demandons, quand nous demandons selon la volonté de Dieu. Combien cela est merveilleux que l'oreille de Dieu soit toujours ouverte pour nous, car sûrement nous ne désirerions pas lui demander quelque chose de contraire à sa volonté! «Et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées». Je

suis ainsi fait pour connaître l'amour, que si je demande, j'aurai. Si vraiment j'ai le désir de faire la volonté de Dieu, de prêcher l'évangile, par exemple, et qu'il y ait des obstacles, Satan, dans le chemin, je n'ai qu'à demander, et j'ai toute la puissance de Dieu à ma disposition, son oreille m'étant toujours ouverte. Si vous savez ce que c'est que la lutte et les difficultés, quelle bénédiction c'est d'avoir l'oreille de Dieu qui vous est ouverte, et de savoir que, si vous faites la volonté de Dieu, vous réussirez toujours en faisant sa volonté.

«Il y a un péché à la mort; pour ce péché-là, je ne dis pas qu'il demande». Il s'agit ici de la mort temporelle comme châtement dans la voie du gouvernement de Dieu: «Il y a un péché, à la mort». Et s'il y a une réelle intercession, Dieu nous pardonnera (Jacques 5: 14, 15). Si vous me demandez quel est le péché à la mort, je dirai: ce peut être un péché quelconque; ce peut être un mensonge, comme dans le cas d'Ananias et Sapphira (Pierre ne pria pas pour eux). Voyez aussi en Corinthiens: «C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et que plusieurs dorment, etc». L'horrible état de confusion de l'Eglise fait que le gouvernement doit être laissé davantage dans les mains de Dieu, et que, vu l'incapacité des saints à marcher dans la puissance de l'Esprit, ils sont nécessairement rejetés davantage sur le Seigneur, dont la fidélité envers nous ne permettra pas que nos péchés demeurent sans être jugés Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste».

Puissions-nous marcher dans la puissance de la sainteté, de telle sorte que nous ne luttons pas avec le péché sous la verge de sa main! Puissions-nous marcher dans la pleine communion de sa grâce! Amen.



## Quelques remarques sur 2 Pierre 3

---

ME 1891 page 13

Nous savons de quelle manière touchante le Seigneur, avant son départ, avait confié à Pierre le soin de ses brebis. «Pais mes agneaux», «sois berger de mes brebis», lui avait-il dit, et il est beau de voir, en rapport avec ces paroles, le coeur de l'apôtre, dans cette seconde épître, embrasser non seulement les saints qui vivaient de son temps, mais aussi ceux qui devaient être appelés à rendre témoignage de la vérité aux derniers jours, en demeurant dans la position d'hommes qui attendent leur Maître. Il ne pensait pas seulement aux besoins et aux dangers auxquels étaient exposés ceux à qui il écrivait directement, mais à ce qui pourrait être utile à tous ceux qui avaient ou auraient «reçu en partage une foi de pareil prix» avec lui, c'est-à-dire à tout le troupeau du Seigneur. Ainsi, comme nous jouissons du pastorat et de l'apostolat d'un Jean et d'un Paul, nous avons aussi le privilège de profiter du pastorat béni de Pierre. Et il me semble que ce privilège est d'autant plus à apprécier, que Simon Pierre a été formé et préparé pour le pastorat en passant par ces expériences et ces exercices d'âme qui, en tout temps, ont été un sujet précieux de méditations pour les croyants.

Avant d'entrer un peu dans les détails de notre chapitre, je désire attirer votre attention sur les deux raisons principales qui, me semble-t-il, ont conduit l'apôtre à écrire ses lettres. La première est mentionnée au commencement du chapitre, la seconde à la fin. Du reste, en principe, nous les trouvons dans les deux chapitres précédents.

Au verset 12 du chapitre 1<sup>er</sup>, l'apôtre reconnaît que ceux auxquels il s'adresse *connaissaient* les choses qu'il voulait rappeler à leur souvenir, et qu'ils étaient «affermis dans la vérité présente». Mais ils avaient besoin, soit avant, soit après son départ, d'être *réveillés*. Si la présence de l'apôtre Paul et le grand nombre de lampes répandant leur lumière dans la chambre haute, n'empêchaient pas le jeune Eutyche de s'endormir, la présence d'un Pierre au milieu des chrétiens de son temps n'était pas non plus suffisante pour les maintenir éveillés spirituellement. Voici ce que je veux dire, chers amis, et j'insiste sur ce fait: un bon état d'âme ne dépend pas uniquement de la jouissance d'un ministère, si excellent qu'il soit, mais bien du fait que la vérité connue exerce sa puissance sur nos coeurs et nos consciences. Et cela devient une sauvegarde en présence des dangers. Il n'y a pas d'état plus périlleux que celui d'un chrétien chez lequel la connaissance n'occupe que l'intelligence. Que d'exemples frappants n'en avons-nous pas de nos jours!

Cela me conduit à examiner, dans notre chapitre, la première raison qui a conduit l'apôtre à écrire ses deux lettres à ses «bien-aimés». «Dans l'une et dans l'autre», dit-il: «je réveille votre pure intelligence en rappelant ces choses à votre mémoire». Faites bien attention qu'ici ce ne sont pas les chrétiens que l'apôtre cherche à réveiller, mais leur «pure intelligence», et je vois dans cette expression essentiellement l'état moral. Une ville forte peut être confiée à la garde d'une sentinelle intelligente, mais si elle s'endort, de quelle utilité sera-t-elle? Le

danger sera d'autant plus grand que l'on avait plus de confiance en elle. Il en est ainsi d'un chrétien qui aurait une connaissance exacte de la vérité. Si elle n'occupe que son intelligence, sans exercer son influence salutaire et sanctifiante sur son coeur et sa conscience, il n'y a ni croissance spirituelle, ni vigueur, ni garantie contre les dangers (voyez Colossiens 1: 9, 10; et 1 Corinthiens 15: 33, 34).

Cela me conduit à indiquer la seconde raison qui a porté Pierre à écrire ses épîtres. On sait les choses à l'avance, on a de la connaissance; mais on ne prend pas garde, et le manque de vigilance fait que l'on est entraîné par l'erreur des pervers et que l'on vient à déchoir de sa propre fermeté. De là l'exhortation de l'apôtre: «Prenez garde», et «croissez dans la grâce et la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ». Mettre les saints en garde, afin qu'ils ne fussent pas entraînés par l'erreur des pervers, et leur donner le moyen d'y échapper, voilà la seconde raison.

Entrons maintenant quelque peu dans l'examen de notre chapitre. Que cherchait Pierre, quand il réveillait leur pure intelligence en leur rappelant ces choses? Il voulait que les chrétiens se souvinsent «des paroles qui ont été dites à l'avance par les saints prophètes, et du commandement du Seigneur et Sauveur transmis par les apôtres». En vue de quoi? En vue des dangers qui caractérisent les derniers jours. Cela ne nous rappelle-t-il pas les paroles qu'un autre apôtre, peu avant son départ, adressait aux anciens d'Ephèse? Il les avertissait des dangers qui les environneraient quand il serait loin. Des loups redoutables devaient entrer, qui n'épargneraient pas le troupeau; et d'entre les anciens même s'élèveraient des hommes annonçant des doctrines perverses pour *attirer* les disciples *après eux*. Quelle pouvait être leur sauvegarde devant de pareils dangers? Les paroles que l'apôtre ajoute: «Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés». Là se trouvait la sauvegarde, la ressource qui est de tout temps et pour tous les besoins. Que le Seigneur nous donne de ne pas la négliger!

En quoi consistaient donc ces dangers qui menaçaient les saints? «Sachant tout d'abord ceci», dit l'apôtre, «qu'aux derniers jours des moqueurs viendront, marchant dans la moquerie selon leurs propres convoitises, et disant: Où est la promesse de sa venue? car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent dans le même état dès le commencement de la création». Voyez combien l'ennemi est subtil. Il ne nie pas qu'il y ait une promesse, mais il cherche à en annuler l'effet, en attirant les regards sur l'apparente stabilité des choses. Hélas! il ne réussit que trop bien. Dès le commencement, il a été menteur et a cherché à introduire des doutes dans le coeur de l'homme. «Quoi! Dieu a dit!» Voilà comme il procède, soit qu'il se serve du langage d'un moqueur, ou des orgueilleux et vains discours d'un faux docteur. Mais quelle que soit la subtilité de l'ennemi dans ces moqueurs habiles à argumenter pour soutenir leurs thèses, l'enfant de Dieu, qui a son sentier éclairé par la Parole et dont l'oreille est attentive à la voix du bon Berger, saura bien vite discerner la cause d'un langage aussi pervers. C'est une ignorance volontaire à l'égard de Dieu et de la puissance de sa Parole, comme nous le montrent les versets 5 et 6. Déjà le Seigneur le reprochait aux moqueurs sadducéens (Marc 12: 24). Oui, ces moqueurs ignorent volontairement ce que le croyant

comprend par la foi (Hébreux 11: 3), et il n'en faut pas davantage. Si l'on ne veut pas croire ce que Dieu a fait dans le passé par sa parole puissante, comment acceptera-t-on ce qu'elle fait actuellement et ce qu'elle accomplira dans l'avenir? (verset 7).

Mais pour que notre coeur reste fermé aux subtiles influences de l'ennemi, il ne nous faut pas ignorer cette chose, «c'est qu'un jour est, devant le Seigneur, comme mille ans, et mille ans comme un jour». Quelques-uns, hélas! en étaient venus, même au temps de l'apôtre, à estimer qu'il y avait du retardement. Le Seigneur nous avait déjà avertis à l'égard de ceux-là et avait montré les conséquences d'un tel sentiment: «Mais si cet esclave-là dit en son coeur: Mon maître tarde à venir», et qu'il suive les convoitises de son coeur, «le maître de cet esclave-là viendra en un jour qu'il n'attend pas» (Luc 12: 45-47). Que celui qui a des oreilles écoute l'avertissement du Seigneur! En face de semblables pensées, l'apôtre dit positivement: «Le Seigneur ne tarde pas pour ce qui concerne sa promesse, mais il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que *tous* viennent à la repentance». Voilà, mes bien-aimés, ce qu'il ne faut pas ignorer. Plus que cela, nos coeurs doivent être inclinés à l'amour de Dieu (2 Thessaloniens 3: 5), aussi bien qu'à la patience du Christ, ainsi l'on pense comme lui et l'on agit comme lui; on devient à l'égard de ceux qui sont encore en danger de périr, «les collaborateurs de Dieu» par l'intercession, par le témoignage et par la prédication. Et l'on est d'autant plus poussé à cela que nous savons, par la parole de Dieu, que pour les inconvertis, pour le monde, «le jour du Seigneur viendra comme un voleur; — et dans ce jour-là, les cieux pas seront avec un bruit sifflant, et les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement».

Quelle perspective terrible pour cette pauvre terre et ses habitants irrégénérés! Quel sombre avenir! L'apôtre en tire la conclusion suivante pour ceux auxquels il s'adresse: «Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront». Mais, dira-t-on, comment peut-on, en même temps, attendre et hâter la venue du jour de Dieu? Il me semble que la phrase elle-même nous l'indique — c'est «en sainte conduite et en piété», en séparation du mal qui remplit le monde et qui appelle le jugement. Car, remarquons qu'il n'est pas proprement question ici du prochain retour de notre Seigneur Jésus Christ comme Sauveur pour les saints (Philippiens 3), quoique ce retour puisse être considéré comme le tout premier événement qui appartienne au jour de Dieu, l'acte qui l'introduit pour ainsi dire.

Pour rendre ma pensée sur ce mot «hâter, je vous citerai un fait qui m'a frappé. J'ai connu un homme très riche qui avait acheté plusieurs petites propriétés situées sur un riant coteau, dans le but d'en former un unique domaine. Chacune de ces propriétés avait son rural, c'est-à-dire maison d'habitation, grange, etc. Mais pour compléter son domaine, il lui fallait attendre la mort d'un propriétaire voisin. Son intention était alors de démolir tous les vieux bâtiments et de se construire un joli chalet pour lui, et une grande maison avec grange et dépendances pour un fermier. En attendant de réaliser son projet, il se contenta d'utiliser les vieux bâtiments comme il pouvait, mais sans y faire les réparations que leur état de vétusté

aurait exigées. Il n'avait en vue que l'accomplissement de son dessein — une chose toute nouvelle — et ainsi on pouvait dire qu'en ne s'occupant pas de ces vieilles constructions, destinées à être détruites, il réalisait en lui-même leur destruction. Elles étaient pour lui comme n'étant pas; il voyait à leur place ce qu'il avait dessein de faire et ainsi hâtait quant à lui le moment où la chose nouvelle remplacerait l'ancienne. Ainsi, sachant que toutes les choses au milieu desquelles nous nous mouvons, ces choses que le cœur naturel aime, sur quoi le monde s'appuie, ont pour fin la destruction — qu'elles vont se dissoudre — nous disons, nous n'en voulons plus, nous les laissons pour mener une sainte conduite, en séparation de toutes ces choses, On leur applique ainsi moralement le jugement qui doit les atteindre, on les réalise par la foi, et c'est ainsi que l'on hâte pour soi, en sainte conduite et en piété, la venue du jour de Dieu.

Mais quelle pensée que celle de ce moment où tout sera dissous! Chers amis, le Seigneur nous a révélé sa pensée relativement à l'avenir. La terre actuelle souillée par le péché et sous le poids de la malédiction, va passer par le feu du jugement, et ses habitants aussi seront atteints par l'heure de l'épreuve qui va venir sur eux (Apocalypse 3: 10). Heure terrible! moment solennel et décisif! Par conséquent, la position du chrétien à l'égard du monde est comme si j'allais auprès d'un condamné dans son cachot, la veille de son exécution. Pourrais-je l'entretenir de ce qui me frapperait dans sa prison, ou de la politique et des événements du jour, ou des circonstances ordinaires de la vie? Non, n'est-ce pas? Je me sentirais pressé de lui parler de l'état de son âme, de chercher à le réveiller au sentiment du danger où il se trouve, en face de l'éternité, et de lui annoncer Christ, le Sauveur des pécheurs. Voilà ce que le chrétien a à faire à l'égard des âmes inconverties: il doit les avertir. On rencontre souvent des âmes que la prédication ne peut pas atteindre; eh bien, il faut leur parler en particulier, et être aussi fidèles dans notre marche et fervents dans la prière et l'intercession.

C'est une chose; mais à l'égard de «la terre et des oeuvres qui sont en elle, qui seront brûlées entièrement», quelle attitude tiendra le chrétien? Voici ce que nous dit l'apôtre Paul: «Le temps est difficile... que ceux qui pleurent soient comme ne pleurant pas; ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas; ceux qui achètent, comme ne possédant pas; et ceux qui usent du monde, comme n'en usant pas à leur gré; car la figure de ce monde passe» (1 Corinthiens 7: 30, 31). Comment, en effet, le chrétien mettrait-il ses affections dans les choses destinées à être brûlées? Et s'il le fait, comme, hélas! ce n'est que trop souvent le cas, — et c'est très humiliant, — qu'est-ce que cela prouve? C'est évidemment que la pensée de Dieu quant à la terre et à son avenir ne le gouverne pas. Le psalmiste dit: «Tu me conduiras par ton conseil»; il en devrait être ainsi du chrétien. Dieu ne nous révèle pas le secret de sa pensée pour que nous agissions dans un sens contraire. Chers frères, que le Seigneur nous donne de ne pas perdre le caractère d'étrangers et de pèlerins.

Voici ce qu'on voit souvent. On a tourné le dos au monde quant aux plaisirs et à la politique; on ne voudrait pas s'en occuper: on sait que cela ne s'accorde pas avec l'attente du chrétien. On est aussi au clair pour ce qui concerne l'état religieux du monde, et l'on s'est séparé de tous les systèmes et les organisations formés par l'homme; à l'occasion, on saurait

même exprimer sur ces choses un jugement juste. On sait que «le monde gît dans le méchant», et que «les hommes méchants et les imposteurs iront de mal en pis»; par conséquent, on a bien compris qu'il ne sert à rien de vouloir améliorer le monde, et que ce n'est pas selon la pensée de Dieu de vouloir le faire. Le train de ce monde, comme je l'envisage, est semblable à un courant d'eau que je ne puis arrêter; si même je cherchais à jeter sur son passage un obstacle puissant, comme un bloc de rocher, cela n'aurait d'autre effet que d'accumuler les eaux qui déborderaient ensuite de part et d'autre avec plus de violence. On sait tout cela.

Mais, chers amis, à l'égard de la terre et des choses qui y sont, à l'égard *des choses matérielles*, où en sommes-nous? Nos coeurs en sont-ils sevrés? Hélas! quand on voit tant de chers enfants de Dieu s'adonner à la poursuite des choses d'ici-bas, on ne dirait pas qu'ils ont une espérance dans le ciel, ni qu'ils ont l'A. B. C. même de la pensée de Dieu à l'égard de l'avenir de ces choses. Le mal que ce matérialisme — car quel autre nom lui donner? — fait au témoignage, est incalculable. Il y a bien des chrétiens qui, comme Lot, affligent leurs âmes et souffrent de voir tant de gens qui les entourent, plongés dans la mort et les ténèbres morales. Ils désireraient bien que le Seigneur envoyât dans leur contrée des évangélistes, de puissants instruments, pour annoncer la bonne nouvelle et réveiller leurs alentours de leur sommeil. Et ces chrétiens ne croient pas et ne voient pas que c'est leur triste marche dans la poursuite des choses matérielles qui est un obstacle à ce que Dieu leur envoie ses serviteurs. J'insiste là-dessus, chers amis: la marche pratique doit être en rapport avec la profession. C'est ainsi que l'on attend vraiment et que l'on hâte la venue du jour de Dieu. Autrement, il vaudrait mieux ne rien professer plutôt que d'exposer le nom du Seigneur à l'opprobre. Sans doute qu'un chrétien, vraiment chrétien, pourra paraître ridicule, inconséquent et même fou aux yeux du monde. Mais que nous importe l'opinion du monde. C'est la pensée de Dieu qui doit régir nos coeurs. Peut-être que quelques-uns auront dit de l'homme riche dont j'ai parlé: «Comment un homme si riche peut-il laisser tomber en ruines ses immeubles? Ce n'est pas digne de lui. Ses prédécesseurs, si pauvres qu'ils fussent, les auraient mieux soignés». Mais l'homme riche avait sa pensée, et la conscience qu'il pourrait la réaliser, ainsi il ne s'inquiétait pas du qu'en dira-t-on... Et l'enfant de Dieu connaît la pensée et le pouvoir de «Celui qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté». Que le Seigneur nous donne donc d'attendre et de hâter la venue du jour de Dieu par «une sainte conduite et en piété».

«Mais», continue l'apôtre, «selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre dans lesquels la justice habite». C'est l'état éternel, un état de félicité parfaite. Dans le millenium, la justice *régnera*; il n'est pas dit que la justice *habitera*. Et si nous avons une telle espérance, fondée sur la promesse de Dieu, comme des bien-aimés de Dieu, nous devons nous étudier «à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix.» Le chrétien est cela quant à sa position selon les conseils éternels de Dieu, le Père (Ephésiens 1: 1-7), et en vertu de l'oeuvre de réconciliation de notre Sauveur Jésus Christ (Colossiens 1: 21-23), et la connaissance de cette position soutient le coeur à travers toutes les expériences du désert. Mais ce que l'apôtre dit ici, se rapporte à l'état pratique du chrétien, et nous voyons

ainsi que notre marche devrait être en parfaite harmonie avec notre position. Pour cette marche, nous avons en Christ un modèle parfait. Il a été l'Agneau sans tache. Bien qu'au milieu des pécheurs et dans un monde impur, jamais aucune souillure n'a pu l'atteindre. En tout ce qu'il faisait se voyait une harmonie parfaite; les motifs qui le faisaient agir, le but qu'il se proposait, les moyens qu'il employait, et le moment qu'il choisissait, tout se coordonnait et s'accordait parfaitement. Christ a été irréprochable dans toutes ses voies. Qu'il nous soit donné de l'imiter, afin que «ce qui est bien en nous ne soit pas blâmé» (Romains 14: 16).

«En paix», ajoute l'apôtre. Sans doute, il ne s'agit pas ici de la paix avec Dieu, la paix de la conscience, laquelle *nous avons* par notre Seigneur Jésus Christ (Romains 5: 1), mais de la paix du cœur, dont on ne peut jouir que dans le chemin de l'obéissance où l'on a la sanction du Seigneur.

Dans le second livre des Rois, au chapitre 5, nous voyons Naaman, après sa guérison, demander en quelque sorte à Elisée la permission de pouvoir se prosterner devant le dieu Rimmon, quand il serait obligé d'accompagner le roi, son maître, dans le temple de cette idole. Le prophète ne lui dit point: «Ne va pas»; c'est la loi qui parle ainsi, et l'Eternel n'a pas agi envers Naaman sur le principe de la loi, mais sur celui de la grâce. Il ne lui dit pas non plus: «Va», ç'aurait été reconnaître Rimmon, cette horrible idole, et la placer sur le même pied que l'Eternel. Elisée répond: «Va en paix»; admirable réponse! Naaman avait dit: «Voici, je sais qu'il n'y a point de Dieu en toute la terre, sinon en Israël». Avec une telle connaissance, impossible de pouvoir se prosterner *en paix* devant une idole. Puisse-nous, dans le sentier béni de l'obéissance, savourer toujours plus cette paix du cœur que Jésus goûtait parfaitement et constamment ici-bas!

L'apôtre revient ensuite au sujet de la patience du Seigneur, en exhortant les bien-aimés à *estimer* que cette patience *est salut*. Le monde et même le monde religieux ne l'estiment pas ainsi, comme nous le voyons au Psaume 50: 21. Dieu, parlant au méchant, dit: «Tu as fait ces choses» (celles mentionnées dans les versets précédents), «et j'ai gardé le silence; — tu as estimé que j'étais véritablement comme toi»; voilà ce que le monde pense du support et de la patience du Seigneur (comparez. Romains 2: 4, 5).

Mais nous, nous devons estimer que la patience du Seigneur est salut. L'apôtre Paul écrivait dans le même sens, selon la sagesse qui lui avait été donnée. Il se peut que les Ecritures saintes soient difficiles à comprendre, mais nous voyons que ce ne sont que les ignorants et les mal affermis qui les tordent, et cela à leur propre destruction. Aussi l'apôtre ajoute: «Vous donc, bien-aimés, sachant ces choses à l'avance, prenez garde, de peur qu'étant entraînés par l'erreur des pervers, vous ne veniez à déchoir de votre propre fermeté». Quelle sérieuse exhortation! Combien elle doit nous remplir de cette sainte crainte qui nous rendra capables d'éviter et de rejeter tout ce qui n'est pas *la vérité*. «Ne soyez pas séduits», dit Paul aux Corinthiens, «les mauvaises compagnies corrompent les bonnes moeurs».

Pour n'être ni ignorants, ni mal affermis, afin de ne pas tordre les Ecritures et tomber ainsi dans l'erreur des pervers, nous ne devons pas rester stationnaires, nous contentant de

connaître quelques vérités élémentaires, tout juste assez pour être tranquilles à l'égard de l'avenir et n'être pas trop embarrassés pour savoir nous conduire. Oh! non; il faut que le chrétien croisse «dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ». Je le répète, cette croissance dans la connaissance est la seule sauvegarde au milieu des dangers croissants qui nous entourent. C'est l'un des quatre grands moyens pour que nous ayons le coeur «rempli de la connaissance de la volonté de Dieu, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards» (Colossiens 1: 9-13).

Oh! que le Seigneur mette au coeur de ses bien-aimés, le désir de le glorifier en tout par une marche sainte en attendant qu'il vienne!

# Le Fils de Dieu (Bellett J.G.)

---

ME 1891 page 54 - ME 1892 page 10

## 1. Son existence éternelle et sa divinité

«Le Fils unique qui est dans le sein du Père» (Jean 1: 18).

Rien n'est plus à redouter que les *raisonnements* dans les choses où les *affections* doivent nous animer; rien de plus dangereux que d'abandonner le domaine de la puissance vivante pour la région des spéculations ou des théories. Les mystères de Dieu sont eux-mêmes tous de la plus haute valeur pratique, pour fortifier dans le service, consoler dans l'épreuve, ou élargir la communion de l'âme.

L'apôtre Paul parle de lui-même et de ses compagnons de service comme étant des «serviteurs de Christ», et des «administrateurs des mystères de Dieu». Nous aussi, dans notre mesure, nous sommes appelés à être des serviteurs, pratiquement et personnellement actifs et dévoués en tout, patients, diligents et utiles dans les labeurs. Mais nous devons aussi être des «administrateurs des mystères», gardant pures et inviolées les vérités révélées de Dieu. Les raisonneurs de ce siècle peuvent ne pas les recevoir: la croix leur est une folie, et les «chefs de ce monde», les philosophes qui se disent sages, n'ont pas connu «la sagesse de Dieu en mystère». Toutefois ce mystère ne doit leur être concédé en aucune manière. L'administration nous en a été confiée, et ce qui est requis d'un administrateur, c'est qu'il soit fidèle (1 Corinthiens 4: 1, 2).

Maintenir la gloire personnelle du Fils de Dieu et y rendre témoignage, est une partie importante de cette haute et sainte administration. L'apôtre Jean le fait avec un soin jaloux. Lorsqu'il s'agit des judaïsant ou d'autres faux docteurs qui corrompaient la vérité, Paul les combat par divers arguments, Dans l'épître aux Galates, où il défend la simplicité de l'évangile, il mêle aux *raisonnements* les plus serrés et les plus pressants, des *appels* pleins de tendresse et des *supplications* ardentes. Mais, dans les épîtres de Jean, tout est péremptoire. Il écarte sommairement et tient à distance tout ce qui n'est pas de cette «onction de la part du Saint» qui fait connaître *le Fils*, aussi bien que le Père, qui n'admet pas qu'aucun mensonge vienne de la vérité, et qui dit nettement: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père».

Cette diversité de procédés dont use l'Esprit Saint dans sa sagesse a son importance, et nous devons y faire attention. L'observation des jours ou l'abstention des viandes étaient des choses qui, en réalité, dépréciaient la pleine gloire et la liberté de l'évangile. Toutefois il fallait les supporter (Romains 14). Mais la dépréciation de la Personne du Fils ne saurait être tolérée; nous ne pouvons à cet égard passer un décret d'indifférence.

Un simple voyage d'Egypte en Canaan n'aurait pas constitué un vrai pèlerinage. Plusieurs avaient parcouru cette route sans être des étrangers et des pèlerins de Dieu. Les fatigues et



les difficultés inhérentes à la traversée d'un désert aride et sans chemin frayé, n'en auraient pas fait un pèlerinage divin ou céleste. Il ne suffit pas d'une vie de labeurs et de renoncement poursuivie même avec ce courage moral qui convient à ceux qui, pour Dieu, sont étrangers sur la terre. Pour faire de ce voyage celui du Dieu d'Israël, il fallait que l'arche fût au milieu des pèlerins, portée par un peuple racheté d'Égypte par le sang, et se dirigeant vers Canaan dans la foi en la promesse.

Telle était la vocation des enfants d'Israël dans le désert. Ils avaient à suivre l'arche, à l'accompagner et à la sanctifier. Leur faiblesse a pu se trahir et attirer sur eux, de plus d'une manière et en plus d'une occasion, le châtiment et la discipline; mais du moment qu'ils abandonnaient l'objet direct de leur vocation, tout était perdu. C'est ce qui arriva. En face de l'arche de Jéhovah, ils portèrent le tabernacle de Moloch et l'étoile de Remphan, et, en conséquence, leurs pas furent tournés vers Babylone ou Damas (Amos 5; Actes des Apôtres 7).

Et quelle est l'arche qui, maintenant, est au milieu des saints pour les conduire sûrement, saintement et à la gloire de Dieu, à travers le désert de ce monde? N'est-ce pas le nom du Fils de Dieu? Quel est le mystère confié à notre administration et à notre témoignage, sinon celui-là? «Celui qui demeure dans la doctrine (la doctrine de Christ), celui-là a le Père et le Fils. Si quelqu'un vient à vous et n'apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne le saluez pas, car celui qui le salue participe à ses mauvaises oeuvres» (2 Jean 9-11). Un mur de séparation doit être élevé par les saints, entre eux et ce qui déshonore Christ.

Arrêtons-nous pour considérer, pendant quelques moments, la personne du Seigneur Jésus comme Fils de Dieu, et s'il daigne lui-même nous assister, le sujet de notre méditation sera en bénédiction pour nos âmes.

Nous sommes baptisés «au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit». Ces paroles renferment la déclaration *formelle* du mystère de *l'essence divine*, la Trinité, *le Fils* y étant reconnu comme une personne divine, aussi bien que le Père et le Saint Esprit.

Ce mystère — le Père, le Fils et le Saint Esprit, trois Personnes dans l'unité de la gloire ou de l'essence divine — est présenté dans d'autres parties des Ecritures, d'une manière différente et à un point de vue plutôt *moral*. Elles le montrent dans sa grâce et sa puissance, et dans son application à nos besoins, à notre vie et à notre édification. C'est ce que l'on voit spécialement dans l'évangile de Jean, qui n'énonce pas ce mystère sous la forme précise qu'il a dans les paroles du baptême, mais qui le place devant l'intelligence des saints, le présente à nos affections, à nos consciences, et le met en notre possession dans la foi et la communion.

C'est ainsi qu'au verset 14 du premier chapitre de Jean, on entend les saints interrompre, pour ainsi dire, l'histoire des gloires de Jésus, et sceller de leur témoignage cette grande vérité: «La Parole devint chair». Dans la ferveur qui convenait à un tel moment, le courant de leurs pensées est comme brisé. Après avoir commencé à parler de la Parole devenue chair, avant d'avoir achevé leur témoignage, ils proclament (dans une parenthèse) sa gloire *personnelle* qu'ils disent avoir vue — «la gloire comme d'un Fils unique de la part du Père». Et bientôt

après (verset 18), il est parlé de ce Fils unique comme étant «dans le sein du Père» — paroles profondément précieuses pour nos âmes (\*).

(\*) Il est πρωτοτοχοζ ou premier-né en différents sens — et sous ce rapport nous sommes en relation avec Lui: il est πρωτοτοχοζ ou premier-né parmi plusieurs frères. Mais il est aussi μονογενοζ ou Fils unique. Comme tel il est seul.

Le Seigneur, sans doute, est appelé «le Fils de Dieu», à différents points de vue. Il est nommé ainsi comme né de la vierge Marie (Luc 1: 35). Il est dit Fils de Dieu par un *décret* divin, comme aussi en résurrection (Psaume 2: 7; Actes des Apôtres 13: 33; Romains 1: 4). Cela est et demeure vrai, bien que d'autres révélations nous soient données quant à sa filiation divine. Il est le Fils, et cependant il a reçu le nom de Fils (Hébreux 1: 1-5). Matthieu et Marc ne font mention pour la première fois de sa relation avec Dieu comme Fils, qu'à son baptême. Luc va plus loin, il parle de lui comme Fils du Très-haut avant sa naissance dans ce monde. Mais Jean remonte plus haut encore, jusque dans l'incommensurable et ineffable distance de l'éternité, et nous l'annonce comme Fils dans le sein du Père.

Sans doute, tous ne le discernaient pas avec la même clarté; il y avait chez ceux qui s'adressaient à lui différentes mesures de foi touchant sa Personne. Lui-même, par exemple, reconnaît que la foi du centurion qui saisissait sa gloire personnelle, dépassait ce qu'il avait trouvé en Israël. Mais tout cela n'affecte en rien ce que nous apprenons touchant sa Personne, savoir qu'il était le Fils «dans le sein du Père», ou «la vie éternelle qui était auprès du Père», et qui nous a été manifestée.

Nous ne devons pas, bien-aimés, toucher à ce précieux mystère. Craignons d'obscurcir la lumière de cet amour, dans lequel nos âmes sont invitées à marcher en poursuivant leur chemin vers le ciel. Et — si j'ose exprimer cette pensée plus douce et plus profonde — craignons d'admettre aucune confession de foi (ou plutôt d'incrédulité) qui priverait le sein de Dieu de ses éternelles et ineffables délices, qui nous dirait que notre Dieu n'a pas connu de toute éternité, la joie d'un Père, et que notre Seigneur ne goûtait pas de toute éternité, la joie d'un Fils quand il reposait dans le sein du Père.

Si, dans l'essence divine, il y a des Personnes, comme nous savons qu'il y en a, ne devons-nous pas aussi reconnaître qu'il existe entre elles des relations? Le Père, le Fils et le Saint Esprit ne sont-ils pas révélés à notre foi, le Fils engendré et le Saint Esprit procédant du Père? Assurément. Les Personnes dans cette gloire ne sont pas *indépendantes* l'une de l'autre, mais *en relation* l'une avec l'autre. Et ce n'est pas dépasser notre mesure que de dire que le grand architype de l'amour, le précieux modèle ou l'original de toute affection de relation, se trouve dans cette relation entre les Personnes divines.

Pouvons-nous accepter cette pensée d'incrédulité qu'il n'y a pas de *Personnes* dans l'essence divine, et que le Père, le Fils et le Saint Esprit ne sont que différentes manifestations de la même Personne? La *substance* même de l'évangile en serait détruite. Et cette autre pensée d'incrédulité que ces Personnes divines ne sont pas en relation entre elles, jetterait une ombre sur *l'amour* révélé dans l'évangile.

On me demandait un jour si le «sein du Père» n'avait existé qu'au jour où le petit enfant naquit à Bethléhem. A cette question, je répons avec une entière assurance: Certainement le sein du Père a existé de toute éternité. Il était l'habitation éternelle dont jouissait le Fils, et où il était l'ineffable délice du Père. C'est «la retraite cachée de l'amour», a dit quelqu'un, «de l'amour *ineffable* plus élevé que la gloire, car la gloire peut être révélée, mais non pas cet amour». Il est insondable.

L'âme peut n'avoir pas été exercée touchant ces vérités, mais les saints ne peuvent admettre qu'on les nie. L'âme n'ose livrer ce mystère aux pensées des hommes. La foi défend ce terrain contre «la philosophie et les vaines déceptions». Les Juifs même réfutent la difficulté que plusieurs trouvent à l'admettre. Ils comprenaient qu'affirmer être *Fils de Dieu*, comme le faisait le Seigneur, c'était se dire égal à Dieu. Dans leur pensée, se dire Fils, bien loin d'impliquer qu'il s'agissait d'une Personne secondaire ou inférieure, affirmait *l'égalité*. Dans une autre occasion, ils accusent Jésus de blasphème, disant qu'il se faisait *Dieu* parce qu'il revendiquait sa relation du Fils avec Dieu, son Père (Jean 5; 10). C'est ainsi que les Juifs, à plus d'une reprise, réfutent cette misérable difficulté que soulèvent l'incrédulité et les vaines déceptions des hommes. Ils étaient assez sages pour ne pas vouloir soumettre au prisme des raisonnements humains la lumière où Dieu habite.

«Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père», est une parole qui doit arrêter nos raisonnements, et la déclaration que la vie éternelle nous a été manifestée, pour que nous ayons communion avec le Père et le Fils (1 Jean 1: 2), exprime distinctement l'ineffable mystère *du Fils* comme étant une Personne dans l'essence divine, comme étant «la vie éternelle» auprès du Père. Il est aussi écrit: «Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Et je le demande, quel autre que Dieu peut faire connaître Dieu? En un certain sens, on peut *définir* Dieu. Mais le coeur de l'Eglise ne saurait se contenter de ces définitions, bien que la sagesse du monde ne connaisse rien d'autre. Il nous faut une connaissance ou une révélation de lui-même que *lui seul* peut donner. Le Fils dans le sein du Père, le Fils qui a fait connaître Dieu, peut-il donc être autre qu'une Personne divine?

Rien ne saurait répondre à tout ce que l'Ecriture nous dit de ce grand mystère, sinon la foi en ceci: le Père et le Fils sont dans la gloire de l'essence divine, et, quoique égaux en gloire, il y a entre eux cette relation de Père et de Fils. «Celui qui était auprès de Dieu au commencement, éternel comme Dieu, Dieu lui-même, était aussi le Fils de Dieu», a dit quelqu'un; puis il ajoute: «Dieu permet que plusieurs choses restent des mystères, en partie, je le pense, afin d'éprouver de cette manière l'obéissance de nos *esprits*, car il demande de nous cette obéissance d'esprit, tout autant que celle en action. Cette sujétion de *l'esprit* à Dieu est une partie de la sainteté, et c'est une chose que l'Esprit de Dieu seul peut donner. Lui seul est capable de calmer et d'humilier ces puissances intérieures de l'esprit qui s'élèvent et osent juger des choses de Dieu, refusant de recevoir ce qu'elles ne comprennent pas; désobéissance et orgueil qui n'ont leurs pareils que dans la désobéissance et l'orgueil de Satan». Garantie sainte et bien à propos pour nos âmes! «Qui est le menteur», demande l'apôtre, «sinon celui qui nie que Jésus est le Christ?» Et immédiatement après, il ajoute: «Celui-là est l'antichrist,

qui nie le Père et le Fils», et encore: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père»; paroles bien sérieuses que l'Esprit Saint nous donne. Comment aurions-nous, la connaissance du Père, sinon par le Fils et dans le Fils? Le Père peut-il être connu autrement? C'est pourquoi il est écrit: «Quiconque nie le Fils, n'a pas non plus le Père?» Je puis dire: «Abba, Père», dans l'esprit d'adoption; — un poète a pu dire; «Car aussi nous sommes sa race»; — mais Dieu n'est pas connu réellement comme *le Père* si le Fils n'est pas reconnu comme étant dans la gloire de l'essence divine.

Nous pouvons être sûrs; oui, nous avons l'assurance, sous la sanction de l'autorité divine, que si l'onction que nous avons reçue demeure en nous, nous demeurerons dans *le Fils* et dans *le Père*.

Le Fils peut-il être honoré comme le Père (Jean 5: 23), s'il n'est pas reconnu comme étant dans l'essence divine? La foi en lui ne consiste pas à croire qu'il est un Fils de Dieu, ou Fils de Dieu comme né de la vierge, ou comme ressuscité d'entre les morts, bien que ce soient des vérités qui le concernent. La foi en lui est la foi en sa propre Personne. Je ne puis pas appeler Jésus «Fils de Dieu», sauf dans la foi en sa relation *divine* comme Fils. L'intelligence qui nous a été donnée, l'a été, «afin que nous connaissions le Véritable», comme étant «dans le Véritable, savoir dans *son Fils* Jésus Christ», et à cela l'apôtre ajoute: «Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle».

«La vérité», dans le sens que lui donne la seconde épître de Jean, n'est-elle pas «la doctrine du Christ», ou l'enseignement de l'Écriture touchant la *personne de Christ*? Et la vérité de la relation de Fils dans l'essence divine, n'y est-elle pas renfermée? Oui, car il y est dit: «Celui qui demeure dans la doctrine, *celui-là a le Père et le Fils*». Et la porte doit être fermée contre ceux qui n'apportent pas cette doctrine du Christ — la même épître parlant de lui comme du «Fils du Père», paroles qui ne sauraient s'appliquer à lui comme né de la vierge par l'opération du Saint Esprit.

Mais de plus, l'amour de Dieu peut-il être compris selon l'Écriture, si la divinité du Fils n'est pas reconnue? Cet amour ne tire-t-il pas son caractère de cette doctrine même? N'est-ce pas sur ce fondement-là que nos coeurs sont touchés et attirés? «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle». Et encore: «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Et auparavant, l'apôtre avait dit: «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui,... et nous avons vu et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde».

Cet amour ne perdra-t-il pas immédiatement son incomparable gloire, si la vérité de la divinité éternelle du Fils est mise en question? Que répondraient nos âmes à celui qui nous dirait que ce n'est pas *son propre* Fils que Dieu n'a point épargné, et a livré pour tous? Combien cela dessécherait le coeur d'apprendre que Celui que Dieu a ainsi livré (voyez

Romains 8: 32), n'était son Fils que comme né de la vierge, et que ces paroles: «Il n'a pas épargné son propre Fils» se rapportent à ce qui en lui est *humain*, et non à ce qui est *divin*.

Prenons bien garde d'amoindrir la portée de la précieuse parole de Dieu, pour l'accommoder aux préjugés de l'homme. Était-ce avec son serviteur, ou avec un étranger, ou avec quelqu'un qui fût simplement né dans sa maison, qu'Abraham, se rendait à Morija? Était-ce avec un fils d'adoption, ou bien avec son propre fils, son fils même, son fils unique qu'il aimait? Nous savons comment répondre à ces questions? Et je ne sais pas comment je pourrais parler du *Fils* de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi, si je ne le recevais point par la foi comme le Fils dans le sein du Père, le Fils dans la gloire de l'essence divine.

Le Fils est le Christ. Dieu, dans la personne de son Fils, a entrepris pour nous toute l'oeuvre *officielle*, toute l'oeuvre pour laquelle était nécessaire un Christ, oint de Dieu. Il l'a fait dans la personne de Jésus. En conséquence, nous disons: «Jésus Christ, le Fils de Dieu». Le Fils unique, le Christ, Jésus de Nazareth, sont une même personne. Mais c'est dans *sa gloire personnelle et essentielle*, dans *son office*, et dans *l'humanité qu'il a prise*, que nous le voyons sous ces noms différents.

Nous pouvons suivre son merveilleux sentier depuis la gloire jusqu'à ce qu'il hérite de toutes choses. Quelles découvertes, bien-aimés, nous faisons touchant sa Personne! Lisez ce que disent de lui les passages suivants: Proverbes 8: 23-31; Jean 1: 1-3; Ephésiens 1: 10; Colossiens 1: 13-22; Hébreux 1: 1-3; 1 Jean 1: 2; Apocalypse 3: 14. Méditez sur sa Personne, telle qu'elle vous est présentée dans ces glorieuses Écritures. Laissez-les vous pénétrer de leurs diverses lumières pour voir Celui en qui vous vous confiez, Celui qui a tout quitté pour vous, Celui qui a foulé, et foule encore, un tel sentier — et dites-moi si vous pouvez vous séparer de Lui ou de *ce sentier*? Il était dans le sein du Père — il était là la vie éternelle auprès du Père, Dieu, et cependant auprès de Dieu. En conseil il était alors établi, avant le commencement de la poussière du monde. Ensuite, il fut le Créateur de toutes choses dans leur beauté et leur ordre primitifs; puis, dans leur état de péché et de ruine, le Réconciliateur de toutes choses; et bientôt, dans leur réunion en un, il sera l'Héritier de toutes choses. Notre foi le contemple ainsi, et parle ainsi de lui. Nous disons: Il était dans les conseils éternels, dans le sein de la vierge, dans les afflictions de ce monde, dans la résurrection d'entre les morts; il est couronné dans le ciel de gloire et d'honneur, et sera, avec toute autorité et louange, Héritier et Seigneur de toutes choses.

Admettez qu'il n'était pas dans le sein du Père de toute éternité, puis demandez à votre âme si elle n'a rien perdu de l'intelligence et de la joie de ce précieux mystère, déroulé ainsi devant elle d'éternité en éternité. Je ne puis comprendre un saint soutenant une telle chose, et je ne pourrais consentir à me joindre à une confession de foi, disant de mon Père céleste qu'il n'a pas donné son *propre* Fils pour moi.

Quelle bénédiction il y aurait pour nous si nous étions capables de suivre cette pensée — de contempler le Seigneur tout du long de ce sentier jusqu'au trône de la gloire!

Et j'ajouterai: à chaque pas de sa course, nous le voyons objet dans le coeur de Dieu des mêmes et parfaites délices; toute sa joie à la fin, autant qu'au commencement, bien qu'avec ce privilège et cette gloire, qu'il faisait ses délices d'une manière bienheureuse et merveilleusement variée. L'écriture nous permet de suivre cette précieuse pensée. Nous ne parlons pas de cette joie que le Fils avait dans le sein du Père de toute éternité. Nous ne le pourrions pas. Le sein du Père était «la retraite cachée de l'amour» — et la joie qui accompagnait cet amour est aussi inexprimable que lui-même.

Mais lorsque son Bien-aimé fut établi comme centre de toutes les opérations divines et fondement de tous les conseils de Dieu, il était encore les délices de Dieu. C'est dans cette position et dans ce caractère, que nous le voyons au chapitre 8 des Proverbes (versets 22-31). Dans ce merveilleux passage, la Sagesse, ou le Fils, est vue comme l'origine, l'auteur et le soutien de toutes les oeuvres et de tous les conseils divins; établi selon les desseins de Dieu avant que le monde fût, ainsi que nous le présentent plusieurs passages du Nouveau testament (voyez Jean 1: 3; Ephésiens 1: 9, 10; Colossiens 1: 15-17).

Et en tout cela, il peut dire de lui-même: «J'étais alors à côté de lui, son nourrisson, j'étais ses délices tous les jours, toujours en joie devant lui».

Et lorsque l'accomplissement du temps est arrivé, le Fils de Dieu vint dans le sein de la vierge. Qui peut dire ce mystère? Il est réel, mais nul ne peut le sonder. C'est un autre moment de joie et une nouvelle occasion de la faire naître; des anges viennent proclamer le mystère et l'annoncer aux bergers dans les campagnes de Bethléhem.

Alors, sous une nouvelle forme, le Fils de son amour commença une autre carrière. A travers les souffrances et dans son service comme Fils de l'homme, on le voit sur la terre, mais toujours et sans mélange les délices ineffables du Père, comme dans les siècles cachés de l'éternité. «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir»; «voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme trouve son plaisir»; telles sont les paroles du Père, exprimant sa joie immuable en suivant les pas de Jésus sur cette terre souillée.

Et cette même voix: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir», se fit entendre une seconde fois sur la sainte montagne, au jour de la transfiguration, de même qu'on l'avait entendue à son baptême, sur les rives du Jourdain. La transfiguration était le gage et la figure du royaume, de même que le baptême était l'entrée dans son ministère et son témoignage. Mais le sein du Père jouit toujours des mêmes délices là où se trouve le Fils, soit que son regard le suive le long du sentier solitaire où, comme serviteur, Jésus traversa un monde souillé, soit qu'il le contemple sur les hauteurs où, comme Roi de gloire, il dominera sur le monde millénaire.

Ce sont ses *délices* en lui, délices parfaites et toujours les mêmes d'éternité en éternité. Aucun arrêt, aucune interruption, dans la joie de Dieu en lui, bien qu'elle soit variée — joie immuable dans sa plénitude et sa profondeur, quelles que soient les occasions qui la font naître. Celui qui la cause est toujours et en tout le même, et telle est aussi la joie. Elle ne connaît pas différentes *mesures*, bien que les *sources* en soient diverses.

Et ce Jésus fut sans souillure dans tout son sentier d'éternité en éternité; aussi saint dans le sein de la vierge, que dans le sein du Père; aussi pur et sans tache à la fin de son voyage ici-bas, que lorsqu'il le commença; aussi parfait comme serviteur, que comme Roi; une perfection infinie caractérisant tout, et le bon plaisir du Père reposant en tout sur lui.

Si seulement l'âme était pénétrée de la pensée que ce précieux Seigneur (contemplé soit où il est, soit *tel* qu'il est) est le même qui, de toute éternité, était dans le sein du Père, si cette pensée était retenue avec force par la puissance du Saint Esprit, plus d'une tendance dans notre esprit qui maintenant le souille, serait arrêtée. Celui qui était dans le sein de la vierge, est le même qui était dans le sein du Père! Quelle pensée! L'Eternel des armées, assis sur son trône haut et élevé, comme Esaïe le vit, Celui que les séraphins ailés adoraient, était Jésus de Galilée! Aussi pur comme *Homme* qu'il l'était comme Dieu — sans tache dans le vase humain, comme il l'était dans le sein éternel — aussi immaculé au milieu des souillures du monde, que lorsqu'il était tous les jours les délices du Père, avant que le monde fût! Quelle ineffable pensée!

Si l'âme est pénétrée de ce mystère, bien des pensées qui surgissent dans notre esprit, trouveront immédiatement leur solution. Qui oserait en présence d'un semblable mystère, parler légèrement, comme plusieurs l'ont fait? Que sa gloire apparaisse à l'âme, et, comme les séraphins, nous nous voilerons la face, et tels que Moïse, nous ôterons les sandales de nos pieds.

Les divins raisonnements de la première épître de Jean montrent, je le pense, que nos vues touchant le Fils de Dieu affectent la communion de l'âme. Car, dans cette épître, l'*amour* est manifesté dans le don du Fils, et nous demeurons dans l'amour. Si donc j'estime que le Père en donnant le Fils, n'a fait don que de la semence de la vierge, l'atmosphère dans laquelle je demeure est obscurcie. Mais si ce don est pour moi celui du Fils qui, de toute éternité, est dans le sein du Père, mon sentiment de l'amour s'élève, et avec lui le caractère de ce en quoi je demeure. C'est ainsi que la communion de l'âme est affectée par notre appréciation du Fils. En conversant avec les saints, on peut voir, il est vrai, que plusieurs, à cause de la simplicité de leur foi, bien que n'ayant qu'une faible mesure de vérité, en jouissent plus que d'autres qui en ont une plus considérable. Mais cela ne touche en rien les pensées et les raisonnements de l'Esprit dans cette épître. Il reste toujours vrai que l'*amour* est ce en quoi nous *demeurons*, et notre communion tirera son caractère de la manière dont nous apprécierons l'amour. Et pourquoi, je le demande, chercherions-nous à affaiblir la jouissance de la communion, et ainsi notre jouissance en Dieu? Le mal gît en ceci — si j'ose parler pour d'autres — c'est que nous nous soucions trop peu des choses précieuses que nous avons en Lui.

Le Fils, le Fils unique, le Fils du Père, s'est «anéanti lui-même», afin d'accomplir le bon plaisir de Dieu, en servant de misérables pécheurs, Mais le Père souffrira-t-il que les pécheurs, pour qui toute cette humiliation a été endurée, en prennent occasion pour déprécier le Fils? Cela ne peut être, comme nous le dit Jean 5: 23. Jésus avait déclaré que Dieu était *son Père*, «se faisant ainsi *égal à Dieu*». Mettrions-nous en question que Dieu l'ait soutenu dans sa déclaration? Que font donc ceux qui nient que le Fils soit dans l'essence divine? Le Père

n'acceptera pas l'honneur qu'on voudrait lui rendre, si, en même temps, il n'est pas rendu au Fils, car «celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé».

L'Esprit fut donné aux disciples par Jésus ressuscité, lorsqu'il souffla en eux (Jean 20). Le Saint Esprit procéda alors de lui, et ainsi *l'Esprit fut (\*)*. Mais dira-t-on pour cela, qu'il n'était pas auparavant dans l'essence divine? Jamais un saint n'aura cette pensée. Il en est ainsi *du Fils*. L'Esprit Saint vint sur Marie; la puissance du Très-haut la couvrit de son ombre, et c'est pourquoi la sainte chose qui naquit d'elle fut appelée Fils de Dieu. Mais cela ne touche en rien la vérité qu'auparavant il était le Fils dans l'essence divine.

(\*) Voyez Jean 7: 39. (Note du traducteur)

Considérons encore la première épître de Jean. Il s'adresse aux pères, aux jeunes gens et aux petits enfants. Les «*pères*» sont ceux qui ont «connu Celui qui est dès le commencement». Ils demeurent dans «la doctrine de Christ» et ont «le Père et le Fils». L'onction de la part du Saint est puissante en eux, si je puis m'exprimer ainsi. Ils ont écouté avec un profond recueillement d'âme, la déclaration du Père par le Fils (Jean 1: 18). Ayant vu le Fils, ils ont aussi vu le Père (Jean 14: 7-11). Ils gardent les paroles du Fils et du Père (Jean 14: 21-23).

Ils savent que le Fils est dans le Père, eux dans le Fils, et le Fils en eux. Ils ne sont pas orphelins (Jean 14: 18-20).

Les «*jeunes gens*» sont ceux qui ont «vaincu le méchant», celui qui agit dans le monde en niant le mystère du Christ (1 Jean 4: 1-6). Mais ils ne sont pas établis dans la pleine puissance de ce mystère, comme les pères le sont, et ils ont besoin d'exhortations. L'apôtre les avertit donc contre *tout* ce qui appartient au monde, parce qu'ils ont déjà vaincu cet esprit qui, dans le monde, s'oppose à Christ.

Les «*petits enfants*» sont ceux qui ont «connu le Père». Mais ils ne sont que de petits enfants; ils ont donc besoin d'être enseignés et exhortés. Leur connaissance du Père a quelque chose qui manque de maturité, et qui n'est pas aussi liée que celle des pères avec la connaissance du Fils, de «Celui qui est dès le commencement». L'apôtre les met donc en garde contre les antichrists, les décrivant comme s'élevant contre «la vérité» ou «la doctrine du Christ». Il leur dit que «celui qui nie le Fils, n'a pas non plus le Père», que si l'onction qu'ils ont reçue demeure en eux, ils demeureront sûrement dans le Fils et dans le Père, et que la maison de Dieu porte ce caractère qu'aucun de ceux qui ne goûtaient pas cette onction, ne pouvait y rester. Il leur rappelle que la promesse que le Fils a promise, est la vie éternelle. Et enfin, il les exhorte à demeurer dans ce que cette onction enseigne, afin qu'eux, les apôtres, ne soient pas couverts de honte au jour de l'apparition du Fils.

Tout ce précieux passage des Ecritures traite donc de *la Personne du Fils*, ou de «la doctrine du Christ». C'est leur progrès dans *cette* vérité, leur relation *avec* elle, et non leur *caractère général de chrétien*, qui les distingue comme pères, jeunes gens, et petits enfants. Ces exhortations ont donc en vue le grand sujet de toute l'épître, c'est-à-dire *le Fils de Dieu*. En effet, c'est lui qui la caractérise d'un bout à l'autre. C'est le sang du *Fils* qui purifie. Nous avons un avocat auprès du Père, et qui est-il, sinon le *Fils*? C'est dans le *Fils* que l'onction que



nous avons reçue nous fait demeurer. C'est le *Fils* qui a été manifesté pour détruire les oeuvres du diable. C'est dans le nom du *Fils* qu'il nous est dit de croire. C'est le *Fils* qui a été envoyé pour manifester ce qu'est l'amour. C'est la foi dans le *Fils* qui donne la victoire sur le monde. C'est touchant le *Fils* qu'est le témoignage de Dieu. C'est dans le *Fils* que nous avons la vie. C'est le *Fils* qui est venu pour nous donner une intelligence, et c'est en *lui* que nous sommes. C'est le *Fils* qui est le Dieu véritable et la vie éternelle. Nous trouvons tout cela dans cette épître, et ainsi c'est le *Fils* qui est le grand objet qu'elle nous présente. L'apôtre distingue les pères, les jeunes gens et les petits enfants, *selon* leur relation avec cet objet; *d'après la mesure selon laquelle leurs âmes le saisissent*. Ainsi tout, dans cette épître, se trouve être conséquent d'une manière divine et précieuse.

Jean, dans le même écrit, parle beaucoup d'*amour* et de *justice*, comme ce qui découle nécessairement du fait que nous sommes nés de Dieu, et en est la preuve. Mais, en même temps, il parle d'une vraie ou d'une fausse confession de Christ. Considère-t-il les premières choses comme *pratiques et vivantes*, et les autres comme *spéculatives*? Il ne nous autorise en rien à faire cette distinction. Toutes sont traitées comme ayant le même caractère, et il nous fait connaître que l'exercice de l'amour et la pratique de la justice ne compléteraient pas le témoignage d'une âme née de Dieu, sans la connaissance et la confession du Fils.

Si, dans la vision, Esaïe avait pu suivre le sentier de Jésus parcourant les villes et les villages de son pays natal, dans quelle adoration perpétuelle n'aurait-il pas été? Il avait vu sa gloire. Il l'avait contemplé sur son trône haut et élevé, les pans de sa robe remplissant le temple et les séraphins se voilant la face, en reconnaissant en Jésus la gloire de la Dété. Esaïe «vit sa gloire, et parla de lui» (Jean 12; Esaïe 6). Et nous avons besoin de la voir ainsi par la foi — la foi dans le Fils, la foi en Jésus, la foi en son Nom; nous avons besoin de saisir sa Personne, d'avoir le sentiment de sa gloire, cachée derrière un voile plus épais que l'aile d'un séraphin, le voile d'un Galiléen humble et rejeté du monde.

En terminant, rappelons-nous ce que dit le Seigneur touchant les serviteurs qui ont à donner aux autres la nourriture dans le temps convenable (Matthieu 24; Luc 12). Ils doivent avoir soin de ne pas corrompre cette nourriture. Ils ont à «paître l'assemblée de Dieu, laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils», dit un apôtre. «Paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous», dit un autre. Et l'Assemblée de Dieu et le troupeau de Dieu doit croître de «l'accroissement de Dieu». Merveilleuses paroles!

Veillons, bien-aimés, sur les tentatives de l'ennemi pour corrompre la nourriture des esclaves du Seigneur. Les enseignements de Jean touchant le *Fils de Dieu*, et ceux de Paul touchant *l'Assemblée de Dieu*, sont la nourriture qui convient au temps *actuel*, et nous ne devons pas accommoder au goût et aux raisonnements des hommes la nourriture que Dieu a mise en réserve pour ses saints. La manne doit être recueillie telle qu'elle vient du ciel, et apportée au camp des voyageurs pour les nourrir du pain des anges.

«Et maintenant, je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier et de vous donner un héritage avec tous les sanctifiés»; telles sont les paroles de Paul, bien applicables aussi de nos jours (\*).

(\*) En réponse à plusieurs questions, nous faisons remarquer que les importants articles sur «le Fils de Dieu» ont été écrits il y a un grand nombre d'années par notre bienheureux frère J.G. Bellett. (Réd.)

## 2. Son humanité

«Et la Parole devint chair, et habita au milieu de nous» (Jean 1: 14).

Dans l'histoire de la chair et du sang qui nous est donnée dans les Ecritures, nous apprenons que, *par le péché la mort est entrée dans le monde*. Pour tous ceux qui sont représentés comme étant en Adam, la sentence était: «Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement». Mais touchant la semence de la femme qui n'était pas ainsi représentée, il avait été dit au serpent: «Tu lui briseras le talon». La mort de cette semence devait avoir un caractère aussi particulier que sa naissance. Selon celle-ci, il devait être *la semence de la femme*, et dans sa mort, avoir *son talon brisé*. Quand les temps furent accomplis, Celui qui avait été promis naquit «*de femme*». Le Fils de Dieu, Celui qui sanctifie, participa à la chair et au sang; il devint «la sainte chose» qui naquit de Marie.

La mort avait-elle aucun droit sur lui? Non, aucun. Selon l'alliance éternelle, il devait avoir le talon brisé, mais la mort n'avait aucun droit sur sa chair et son sang. Dans cet Etre béni, il y avait, si j'ose ainsi l'exprimer, la capacité de répondre au dessein divin, que son talon serait brisé; mais en aucune manière il n'était exposé à la mort.

Sous l'alliance éternelle, pour accomplir le dessein de Dieu et selon son propre bon plaisir divin, il s'était livré lui-même, disant: «Voici, je viens». En vue des grandes fins que Dieu se proposait: déployer sa gloire et donner la paix au pécheur, il avait pris «la forme d'esclave». Au temps convenable, il fut «fait à la ressemblance des hommes», et étant «en figure comme un homme» il poursuivit sa course d'humiliation volontaire «jusqu'à la mort de la croix (\*)» (Philippiens 2).

(\*) C'est ce qu'il n'aurait pu faire, s'il n'eût été égal à Dieu. En effet, toute créature, tout être moindre que Dieu, est déjà *serviteur* de son Créateur. Un Juif pouvait être le serviteur *volontaire* d'un autre Juif — un serviteur dont l'oreille avait été percée (Exode 21). Mais aucune créature ne *saurait* être serviteur *volontaire* de Dieu, parce que toute créature est déjà tenue d'être telle, à cause de sa relation avec Dieu comme Créateur.

C'est ainsi que nous le voyons durant toute sa vie. Il voile sa gloire, «la forme de Dieu» sous celle «d'esclave»; il ne cherchait pas la gloire de la part des hommes. Il honorait le Père qui l'avait envoyé et non pas lui-même. Il ne voulait pas se faire connaître. Il ne voulait pas se montrer au monde. C'est ce que nous lisons de lui. Tout cela convenait à la «forme» qu'il avait prise, et nous en trouvons la parfaite illustration dans les récits des évangiles.

Sous cette forme humble, qui cache celle de Seigneur de la terre et de la mer, il consent à payer le tribut. On le lui demande, ou au moins on demande à Pierre: «Votre Maître ne paie-t-il pas les didrachmes?» Le Seigneur déclare sa liberté de le faire ou non, mais de peur de scandaliser, il paie pour lui et pour Pierre. Mais quel était celui qui se soumettait ainsi au tribut? C'était Celui duquel il est écrit: «La terre appartient à l'Eternel, et tout ce qu'elle contient». Et, en effet, il commande à un poisson de la mer de lui apporter la pièce d'argent même qui lui était nécessaire et qu'il fait donner aux préposés à l'impôt (Matthieu 17).

Quel exemple frappant de ce qu'est le précieux mystère de la piété! Celui qui était «en forme de Dieu», et qui «ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», se servant des trésors du grand abîme et commandant, comme étant *toutes à lui*, aux créatures formées par la main de Dieu, Celui-là avait pris la «forme d'un esclave!» Quelle gloire nous voyons briller à travers le nuage, en considérant cette circonstance passagère et aussi vulgaire! Tout se passait entre le Seigneur et Pierre, mais c'était une manifestation de la «forme de Dieu» cachée sous la «forme d'esclave», de quelqu'un qui était soumis à la puissance humaine. Tout ce que la terre contient lui était tributaire, au moment même où il consentait à être tributaire des hommes. Dans une autre occasion, le convive sans apparence qui se trouvait à un festin de noces, faisait les frais de la fête, non seulement comme s'il eût été «l'époux», mais comme le Créateur de tout ce qui y était servi. Là encore, «il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui».

Il est aussi écrit de lui: «Il ne contestera pas, et ne criera pas; et personne n'entendra sa voix dans les rues»; il ne voulait pas briser le roseau froissé, mais plutôt se retirer. Et c'était parce qu'il avait pris «la forme de serviteur», comme le dit le passage de l'Ecriture que cite l'évangile: «Voici mon serviteur que j'ai élu» (Matthieu 12).

Tous ces incidents montrent d'une manière significative quelle était sa voie. «Montre-nous un signe du ciel», disaient les pharisiens (Matthieu 16). C'était une nouvelle tentation placée devant lui pour l'engager à s'élever lui-même, comme lorsque Satan cherchait à lui persuader de se précipiter du haut du temple, ou lorsque les siens lui disaient: «Montre-toi au monde toi-même». Mais que répond le parfait serviteur? Il ne sera pas donné d'autre signe que celui de Jonas — un signe d'humiliation, un signe que le monde et le prince de ce monde remporteraient en apparence et pour un moment, un avantage sur lui, au lieu d'un signe qui aurait frappé de terreur et réduit au silence le monde forcé de se soumettre à lui.

Elles sont d'une excellence et d'une beauté exquis, ces traces du parfait serviteur de Dieu. David et Paul se tenant, pour ainsi dire, de chaque côté de sa Personne, comme Moïse et Elie sur la sainte montagne, reflètent l'image de Celui qui, comme serviteur, se cachait lui-même. David avait frappé le lion et l'ours, et Paul fuit ravi au troisième ciel — mais ni l'un ni l'autre ne parlèrent de ces faits. Ces actes étaient de brillants reflets du parfait serviteur. Mais David et Paul, comme d'autres mentionnés dans l'Ecriture, ou ceux que nous rencontrons parmi les saints, sont trop loin du grand Modèle pour que nous puissions le mesurer. Il cachait «la forme de Dieu» sous «la forme d'esclave». C'est lui qui avait été la force de David quand

celui-ci frappa le lion et l'ours, et il était le Seigneur de ce ciel où Paul fut ravi, mais il était ici-bas sous la forme de quelqu'un qui n'avait pas «où reposer sa tête».

Il en est de même au sommet, puis au pied de la sainte montagne. Au sommet, durant un moment fugitif, il se montre à ses élus comme le Seigneur de gloire. Redescendu dans la plaine, il était seulement Jésus, défendant à ses disciples de dire à personne la vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme eût été ressuscité d'entre les morts (Matthieu 17).

Observez-le encore dans la nacelle sur le lac durant l'orage. Il était là comme un travailleur fatigué auquel le sommeil était doux. Telle était la forme dans laquelle il se manifestait. Mais sous ce voile était «la forme de Dieu». Il se lève, et comme Celui «qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains, et qui a serré les eaux dans un manteau» (Proverbes 30: 4), il reprend le vent, et dit à la mer: «Fais silence, tais-toi!» (Marc 4).

C'est dans les pleines et diverses gloires du Jéhovah d'Israël, que notre Jésus passe parfois devant nous. Autrefois, le Dieu d'Israël avait commandé aux créatures du grand abîme, et «un grand poisson» avait été préparé pour engloutir Jonas, et être pour lui un tombeau pendant le temps fixé. De même, en son temps, Jésus se montra le Seigneur de «cette mer grande et vaste» et de tout ce qu'elle contient, et commanda à une multitude de poissons de se rassembler dans le filet de Pierre (Luc 5). «Les animaux, les petits avec les grands», qui s'ébattent dans les eaux, reconnaissent dans les premiers temps comme dans de plus rapprochés, la voix de Jéhovah — Jésus.

Ainsi le Dieu d'Israël, comme Seigneur de tout ce que la terre aussi bien que la mer contiennent, se servit d'une ânesse muette pour réprimer la folie du prophète. Et il se montre encore plus dans ce caractère, lorsque l'arche dut être ramenée du pays des Philistins. Le Dieu d'Israël fit éclater sa puissance sur ce que la nature a de plus fort, en obligeant les jeunes vaches attelées au char qui portait l'arche, à se diriger, sans se détourner ni à droite ni à gauche, vers Beth-Shémesh sur les frontières d'Israël, en dépit des fortes résistances de tous leurs instincts naturels.

Plus tard, le Seigneur Jésus agit en affirmant de la manière la plus frappante la même gloire et la même puissance du Dieu d'Israël. Lui, la vraie arche, avait aussi à retourner en son lieu. Le moment vint, dans la suite de son histoire, où, comme l'arche aux jours de Samuel, il devait être transporté de la place où il était dans ce monde. Il avait à visiter Jérusalem entouré de sa gloire. Il était *nécessaire* que, comme Roi de Sion, il entrât dans la cité royale, et il prend un ânon, le petit d'une ânesse, pour lui rendre ce service. Et il le fait, dans toute la conscience de sa dignité et de ses droits comme Seigneur de toute la terre. Le possesseur de l'ânon écoute le message: «Le Seigneur en a besoin», et contrairement à la nature, en opposition à tout ce que le cœur de l'homme aurait pu dire touchant son droit, «il l'envoya aussitôt».

Ainsi Jésus brillait de la gloire qui *caractérisait* le Dieu d'Israël. Le voile pouvait être épais, et il l'était. C'était Jésus de Nazareth, le charpentier, le fils du charpentier (Matthieu 13: 55; Marc 6: 3), mais si épais que fût le voile, la gloire qu'il couvrait était infinie. C'était la gloire de Jéhovah dans toute sa plénitude, toute la divine splendeur que ses rayons brillants venaient

affirmer et exprimer. «Il n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», bien qu'il se soit «anéanti lui-même». La foi saisit cette gloire voilée, et le coeur la garde et l'entoure comme d'une muraille de feu. «Qui est monté dans les cieux, et qui en est descendu? Qui a rassemblé le vent dans le creux de ses mains? Qui a serré les eaux dans un manteau? Qui a établi toutes les bornes de la terre? Quel est son nom, et quel est le nom de son fils, si tu le sais?» (Proverbes 30: 4). Nous n'essaierons pas de le dire — mais comme Moïse, tandis que Jésus passe, nous nous prosternerons et adorerons (Exode 34).

Qu'ils sont beaux ces exemples dans lesquels l'Écriture nous montre la forme d'esclave cachant la gloire de Dieu! Ils ont le même caractère et la même signification, j'ose le dire, ces cas dans lesquels il semble s'abriter du danger, ou mettre en sûreté sa vie. Et c'est toujours pour l'âme une tâche précieuse et bénie de découvrir ainsi sa beauté et sa gloire cachées aux yeux des hommes. Mais plusieurs qui, à aucun prix, ne voudraient ternir sa gloire, sont encore incapables à la saisir, et souvent se trompent sur la manière dont elle se manifeste, ou la forme qu'elle prend.

Le Fils vint dans le monde en contraste complet avec celui qui est encore à venir, et devant lequel, comme il est écrit, «la terre tout entière sera dans l'admiration» (Apocalypse 13: 3). Ainsi que Jésus le dit lui-même: «Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez». En accord avec cela, si sa vie était menacée, il n'étonnait pas le monde par quelque acte qui aurait commandé l'admiration: au contraire. Il s'était anéanti lui-même. Il ne voulait être ni quelqu'un ni quelque chose. Il refuse absolument d'être grand aux yeux des hommes — admirable et glorieux contraste avec celui dont «*la plaie mortelle avait été guérie,*» de sorte que toute la terre frappée d'étonnement l'adorait, celui dont l'image avait reçu la vie et la parole, afin que tous, petits et grands, reçussent sa marque sur leur front.

Le Fils de Dieu offrait un parfait contraste avec tout cela. Il vint au nom de son Père, et non en son propre nom. Il avait la vie en lui-même, Il était égal à Dieu, duquel il est écrit «qu'il possède seul l'immortalité», mais il cachait *cette splendeur de la gloire divine* sous la forme de quelqu'un qui semblait protéger sa vie par les moyens les plus ordinaires et les plus méprisés. Cette pensée nous serait précieuse, si nous avions seulement des coeurs disposés à adorer. Celui qui viendra bientôt en son propre nom pourra recevoir par l'épée une blessure mortelle et cependant vivre, de sorte que le monde en sera dans l'étonnement, mais le Fils de Dieu fuit en Égypte.

Manquerions-nous d'intelligence spirituelle au point de ne pas voir de telles choses? La vue de sa gloire est-elle tellement voilée qu'elle doive nous être imposée? S'il en est ainsi, que le Seigneur veuille nous supporter, et qu'il daigne nous donner de la voir. Car sous ce voile se trouve une gloire qui, semblable aux flammes de la fournaise des Chaldéens, aurait pu détruire en un instant tous ses ennemis. En effet, à la fin, quand le moment fut venu, la puissance des ténèbres devait avoir son heure, les serviteurs de cette puissance, en présence de la gloire du Seigneur, «reculèrent et tombèrent par terre», nous montrant que, si Jésus fut saisi par eux, il était un captif entièrement *volontaire*, de même que plus tard il fut une victime volontaire (\*).

(\*) Lorsque je me rappelle qui il était — la semence de la femme, le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, quand je me rappelle aussi que la mort, sous quelque forme qu'elle se présentât, n'avait aucun droit sur lui, je ne puis avoir d'autre pensée que celle-ci qu'il était une victime volontaire. Envisagé comme étant dans la chair et le sang qu'il avait pris, la mort n'avait aucun droit, parce qu'en lui, il n'y avait point de péché; envisagé dans sa Personne, la mort ne pouvait pas le toucher, à moins qu'il ne la rencontrât selon l'alliance éternelle. Ainsi l'âme se refuse absolument à admettre la pensée qu'il sauvait sa vie dans le sens ordinaire du mot.

En rapport avec ce que je viens de dire, contemplons-le dans l'occasion à laquelle j'ai déjà fait allusion (Matthieu 12: 14, 15). Le Seigneur craignait-il en ce moment la colère des pharisiens, et croyait-il devoir mettre sa vie en sûreté? Je ne le pense pas. Il prenait une position qui convenait parfaitement au sentier admirable qu'il suivait comme serviteur, ne cherchant point à s'acquérir un nom honoré dans le monde, mais, à travers l'humiliation et la mort, un nom tel que les gentils pussent se confier en lui, et que les pauvres pécheurs fussent sauvés par la foi en ce nom.

Considérez-le dans un autre moment, quand l'épée d'un Hérode le menaçait une seconde fois. Comment le Seigneur agit-il devant ce danger et le domine-t-il? C'est dans la conscience que, en dépit de toute la ruse du roi, et dût Hérode y ajouter la violence, lui, Jésus, suivrait jusqu'au bout le chemin qui lui était tracé, accomplirait son oeuvre, puis serait consommé. Et cette consommation dont il parle, devait venir, nous le savons, non du fait qu'Hérode ou les Juifs l'auraient emporté sur lui, mais de ce qu'il se livrerait lui-même pour devenir le chef de notre salut et serait «consommé par les souffrances». Et, dans la même occasion, le Seigneur dit que, bien que comme prophète, il dût mourir à Jérusalem, c'était afin que Jérusalem comblât la mesure de ses péchés, car il était le Dieu de Jérusalem qui, pendant tant de siècles de patience et d'amour, l'avait supportée, avait plaidé avec elle, mais qui bientôt, exerçant le jugement, la laisserait désolée (Luc 13: 31-35).

Je le répète: que de gloires étaient voilées sous l'humble forme de Celui que menaçait la colère d'un roi, et qui avait à rencontrer le mépris et l'inimitié de son peuple!

Je voudrais encore relever un ou deux incidents plus frappants que ces derniers. Considérons le Seigneur dans sa propre ville, aux premiers jours de son ministère. Nous y voyons le même grand principe. Pour moi, le bord escarpé de la montagne sur laquelle Nazareth était bâtie, n'est pas un lieu où la vie de Jésus fût en danger, mais ce que le faite du temple avait été pour lui (voyez Luc 4: 9, 29). Le diable n'avait pas la pensée que le Seigneur se donnerait la mort en se précipitant du haut du temple. Il le tentait, comme autrefois il avait tenté la femme dans le jardin. Il voulait l'induire à se glorifier lui-même, et, si j'ose dire ainsi, à se faire semblable à Dieu, comme il l'avait dit à Eve. Il cherchait à corrompre en Christ les sources secrètes, comme il l'avait fait en Adam, et à mettre en mouvement un des principaux ressorts — «l'orgueil de la vie». Mais Jésus garda la forme de serviteur. Il ne voulut pas se précipiter lui-même, mais rappela avec soumission cette parole: «Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu».

Il en fut ainsi sur la montagne de Nazareth. Le lieu d'où l'on voulait précipiter Jésus n'était pas plus élevé que le faite du temple. Jésus ne courait pas plus de danger en un endroit que

dans l'autre. Il serait arrivé sain et sauf au pied de la montagne comme au bas du temple. Mais comment aurait été accomplie l'Écriture qui annonce qu'il ne chercherait point sa gloire? Lui donc, «passant au milieu d'eux, s'en alla». Il se retira sans être remarqué ni connu, restant sous sa forme de serviteur, et manifestant sa grâce dans les pensées de ses saints.

Nous n'osons pas dire qu'il sauva ainsi sa vie. Une telle pensée est contraire à la gloire de sa personne, «Dieu manifesté en chair». Dans les jours de sa chair, Jésus était constamment rafraîchi dans son cœur, lorsque la foi découvrait sa gloire cachée sous le voile! Quand le Fils de David, ou le Fils de Dieu, ou le Jéhovah d'Israël, ou le Créateur du monde, était discerné par la foi sous la forme de Jésus de Nazareth, Jésus se réjouissait en esprit. Et maintenant aussi, nous pouvons le dire, lorsqu'il est présenté de nouveau à nos pensées sous la forme de serviteur, il se réjouit dans les saints contemplant sa gloire derrière le nuage.

La «fuite» en Égypte, comme nous pouvons la nommer, pendant les jours du jeune enfant de Bethléhem, est un incident d'une beauté spéciale. Nous nous rappelons qu'au temps de Moïse, les enfants d'Israël en Égypte étaient comme un buisson au milieu du feu; mais à cause de la sympathie et de la présence du Dieu de leurs pères, le buisson n'était pas consumé. Jéhovah était au-dessus du Pharaon; celui-ci aurait voulu détruire le peuple, mais Jéhovah le gardait et le faisait multiplier au cœur même du pays du Pharaon. Et cela s'opérait «non par force, ni par pouvoir», car Israël ne valait pas plus qu'un buisson, un buisson de ronces, qu'une étincelle aurait consumé. Mais le Fils de Dieu était dans le buisson. C'était là le secret. Il était avec Israël en Égypte, comme plus tard dans la fournaise avec Shadrac, Mésac et Abed-Nego, et, bien que le buisson fût brûlant, et que la fournaise fût chauffée sept fois plus qu'à l'ordinaire, l'odeur du feu n'avait point passé sur eux.

«Grande vision», en effet, que celle que Moïse contempla — le buisson en feu qui ne se consumait pas — vision telle qu'il se détourna pour la voir. Et nous pouvons encore, dans le même esprit que Moïse, nous détourner et visiter le même lieu. Lisons Exode 1-15, et regardons encore cette vision merveilleuse; comment le buisson était en feu sans être consumé, comment ce faible buisson d'Israël fut gardé sain et sauf au milieu de la fournaise d'Égypte, parce que le Fils de Dieu était là.

Que l'ardeur du feu fût augmentée de plus en plus, il ne pouvait l'emporter. Et comment enfin Israël quitta-t-il l'Égypte? De la même manière que les trois jeunes hommes sortirent de la fournaise que Nebucadnetsar avait fait chauffer. Ce fut en triomphe, sans que rien fût brûlé, sinon les liens qui les enchaînaient. Pharaon et son armée périrent dans la mer Rouge, tandis qu'Israël en sortait sous la bannière de l'Éternel.

Mais Israël en Égypte jouissant des *sympathies* du Fils de Dieu, était-il plus en sécurité que Jésus, «Dieu manifesté en chair»? Le buisson israélite aurait-il été à l'épreuve de la fournaise d'Égypte, et la chair de Jésus dans son humiliation, lorsque Dieu lui-même était manifesté dans cette chair, n'aurait-elle pas été inattaquable, malgré l'inimitié complète de l'homme, la haine d'un roi, l'envie des scribes et la rage de la multitude? Tout le mystère du buisson en feu et non consumé, est là. Israël ne pouvait pas souffrir au delà de ce que Dieu

avait prescrit, à cause des *sympathies* du Fils de Dieu; Jésus ne pouvait pas être touché au delà de ce qu'il voulait, parce qu'il était *l'incarnation* du Fils de Dieu.

«J'ai appelé mon Fils hors d'Egypte», était vrai de Jésus comme d'Israël. Jésus et Israël étaient, chacun dans leur jour, des buissons en feu mais non consumés — faibles en apparence et au jugement des hommes, mais inattaquables. Tous deux eurent leurs douleurs dans cette Egypte du monde, mais leur vie est à l'abri de toute atteinte; Israël à cause des sympathies dont il jouissait, Jésus à cause de ce qu'il était dans sa Personne.

Etait-ce donc pour sauver sa vie que le petit enfant fut conduit en Egypte? Israël autrefois quitta-t-il l'Egypte pour échapper à la mort? Shadrac et ses compagnons sortirent-ils de la fournaise pour que leur vie fût à l'abri. La vie d'Israël était en sûreté en Egypte comme hors d'Egypte. Les trois jeunes gens juifs étaient aussi peu touchés par le feu dans la fournaise que dehors. Israël quitta l'Egypte pour rendre témoignage à la gloire de Jéhovah, son Sauveur; il en fut de même des trois jeunes hommes en Chaldée; et de la même manière, et pour la même fin, le petit enfant fut conduit hors de la Judée, loin de la colère du roi Hérode. Le Fils de Dieu avait pris la forme de serviteur. Il n'était pas venu en son propre nom, mais au nom de son Père. Il s'était anéanti lui-même, il avait pris cette humble forme d'esclave, et c'est comme tel qu'il commença sa course, tandis qu'il était encore «petit enfant». Il fut ainsi, parmi d'autres humiliations, obéissant même jusqu'à fuir en Egypte, comme pour sauver sa vie de la colère du roi, et c'était pour la gloire de Celui qui l'avait envoyé.

Nous devons être attentifs à ne pas prendre occasion de ces exemples de sa vie de parfait serviteur, pour déprécier sa Personne. Il était inattaquable. Jusqu'à ce que son heure fût venue, et qu'il fût prêt à se livrer lui-même, les capitaines et leurs cinquantes devaient tomber avant de pouvoir le saisir; mais lui, avant cette heure, il s'abaissait, et s'abaissait encore, allant en Egypte dans une occasion, et ensuite d'un village à un autre, — Fils de l'homme, méprisé et rejeté.

Traiterons-nous avec un esprit insouciant et léger ce mystère de l'assujettissement volontaire du Fils de Dieu? Lèverons-nous avec irrévérence le voile qui le couvre? Et c'est ce que l'on ferait, si l'on voulait se servir des exemples que j'ai cités et d'autres semblables, pour démontrer que la condition de chair et de sang que le Seigneur avait prise, était *assujettie à la mort*. Ce serait vouloir lever le voile d'une main irrespectueuse et inhabile. Et ce serait plus encore. Nous lui porterions un double déshonneur. Nous déprécierions sa Personne dans des actes qui manifestent sa grâce et son amour infinis pour nous, son assujettissement et son dévouement à Dieu.

On dit cependant de nos jours que la nature, ou la violence, ou un accident, auraient pu porter atteinte à la vie du Seigneur Jésus, et causer sa mort comme à nous. Une telle pensée, je le demande, ne rattache-t-elle pas le péché à sa Personne? On dira que ce n'est pas ce que l'on entend. C'est possible, mais en réalité, ce n'est pas autre chose, car dans l'histoire de l'homme que trace l'Ecriture inspirée (et notre sagesse ne doit pas aller au delà de ce qui est écrit), la mort ne s'attache à lui que par le péché. Si la chair et le sang dans la Personne de



Jésus étaient exposés à mourir, ou si, par leur nature et leur condition, ils étaient sujets à la mort (sauf lorsque, dans sa grâce, il s'est livré lui-même), ne seraient-ils pas rattachés au péché? Est-ce ainsi que Christ est devant l'âme? Cette suggestion le traite comme quelqu'un qui est *exposé* à mourir. Il n'aurait alors jamais pu entreprendre d'accomplir tout ce que comporte la forme de serviteur — l'obéissance jusqu'à la mort. A part ce qu'il avait entrepris dans ce caractère de serviteur, il n'était assujetti à rien.

Il y a, dans la pensée que nous combattons, quelque chose qui fait craindre que «les portes du hadès» ne tentent de nouveau d'assaillir le Roc sur lequel l'Eglise est fondée, je veux dire la Personne du Fils de Dieu. Et si l'on cherche à la justifier sous le prétexte que l'on a voulu faire ainsi ressortir la réelle humanité du Seigneur, l'excuse elle-même doit d'autant plus éveiller nos soupçons. Est-ce simplement l'humanité que j'ai dans la Personne de Christ? N'est-ce pas infiniment plus, savoir Dieu manifesté en chair? Il ne pourrait être mon Sauveur à moi, s'il n'était pas le compagnon de Jéhovah. Chaque créature doit au Créateur tout ce qu'elle peut lui rendre. Celui-là seul qui ne regardait pas «comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», a pu *prendre* la forme de serviteur — tout autre *est* déjà serviteur, ainsi que nous l'avons dit. Aucune créature ne peut sans rébellion vouloir faire au delà de ce qu'elle est obligée de faire. Personne n'était qualifié afin d'être garant pour l'homme; si ce n'est Celui qui, sans prétention, revendiquait le droit d'être égal à Dieu et par conséquent d'être indépendant.

La vraie humanité en Adam était susceptible de pécher; le fait le prouve. Nous pouvons affirmer avec plus de certitude qu'Adam avait la capacité de *pécher* que la capacité de *mourir*. Son histoire démontre la première chose, mais ne nous permet pas d'affirmer la seconde, car il nous est dit que la mort est entrée par le péché. Par nature, il y avait en lui la capacité de pécher, mais il ne nous est pas dit qu'il y eût la capacité de mourir.

Si donc quelqu'un, pour démontrer la vraie humanité de Christ, voulait suggérer qu'il y avait en lui la capacité ou la possibilité de pécher, que lui dirait notre âme? Je laisse la réponse à ceux qui connaissent Jésus. Soyons sûrs que le diable est derrière toutes ces tentatives contre le *Roc de l'Eglise*, qui est *la Personne du Fils de Dieu* (Matthieu 16: 18). Car son oeuvre, son témoignage, ses souffrances, sa mort même, ne seraient absolument rien pour nous, s'il n'était pas Dieu. Sa *Personne* donne sa valeur à son sacrifice, et c'est ainsi qu'elle est notre Rocher. Ce fut une confession de sa Personne, faite par quelqu'un qui, à ce moment, était ignorant de son oeuvre et de son sacrifice, qui conduisit le Fils de Dieu à parler de lui-même comme du Roc sur lequel son Assemblée serait bâtie, et aussi à annoncer cette vérité ou ce mystère contre lequel les portes du hadès, la force et la subtilité, devaient déployer tous leurs efforts. C'est ce qui eut lieu dès le commencement, et c'est ce qui a encore lieu maintenant. La pleine gloire de «Dieu manifesté en chair», a été, dans les temps passés, obscurcie par les Ariens et les Sociniens, au moyen des raisonnements plus ou moins spéciaux et faux. Plus récemment, la nature *morale* de l'homme Christ Jésus, «sur toutes choses, Dieu béni éternellement», a été assaillie par l'Irvingisme, ternie et souillée autant que la pensée mauvaise pouvait atteindre. Plus récemment encore, les *relations* dans lesquelles Jésus se trouve auprès de Dieu, et les *expériences d'âme* par lesquelles il fut exercé, ont été l'objet des

spéculations de l'esprit humain, et maintenant, *sa chair et son sang*, le «temple de son corps», a été profané (\*). Mais il est aisé de voir dans toutes ces attaques le même dessein — celui de *déprécier la gloire du Fils de Dieu*. D'où vient cela? Nous le savons. Et d'où viennent l'énergie et la puissance qui s'y opposent? *Le Père* est occupé et jaloux de la gloire de son Fils; il la maintient contre tout ce qui tend à la déprécier, que les attaques soient grossières ou subtiles. Lisez, bien-aimés, les paroles du Seigneur aux Juifs dans le chapitre 5 de Jean. Là est découvert ce secret, que bien que le Fils se soit abaissé lui-même, et, comme il le dit, ne puisse «rien faire de lui-même», le Père regarde à ce que par là, il ne soit en rien déshonoré, ni déprécié — il veille sur les droits, sur tous les droits divins du Fils, et le déclare par ces paroles qui montrent son soin jaloux: «Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé».

(\*) Il peut être utile de rappeler au lecteur que l'écrit dont nous donnons ici la traduction, est de J-G. Bellett, auteur de «La gloire morale de Christ», ouvrage bien connu parmi nous. L'édition anglaise sur laquelle nous faisons notre traduction est de 1880. (Réd.)

La patience dans l'enseignement, la patience envers ceux qui sont simplement ignorants, est assurément la voie divine, la voie de l'Esprit de grâce. C'est celle que suivait lui-même le Seigneur: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe?» disait-il.

Mais permettre ou tolérer la moindre chose qui porte atteinte à Christ, n'est pas la voie divine. Les écrits de Jean nous le prouvent — ils sont la portion la plus solennelle des oracles de Dieu, tellement à part et précieuse en même temps, parce qu'elle traite de la gloire personnelle du Fils. Et ils me semblent montrer que ceux qui voudraient souiller cette gloire, ou qui seraient insouciants de la maintenir, n'ont à attendre que peu de miséricorde, si même aucune.

J'ajouterai que d'autres faits dans l'histoire du Seigneur, tels que la faim, la soif et la fatigue qu'il endura, ne peuvent être allégués pour soutenir la pensée que, dans la chair et le sang auxquels il participait, il fut sujet à la mort. Le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair, n'était exposé à rien. Aucune chose en dehors du jardin d'Eden n'était sa portion. Il avait soif et était fatigué lorsqu'il s'assit au puits de Sichar. Il dormait dans la nacelle après une journée de service pénible. Mais quoi que ce fût qu'il connût de toutes ces choses, dans ce lieu de ronces et d'épines, de douleurs, de peines et de labeurs, il le connut et l'endura seulement comme accomplissant ce qui convenait à la forme de serviteur qu'il avait prise.

Dans une occasion où les Juifs s'adressaient à lui, l'Homme de douleurs, il leur apparaissait comme âgé de près de cinquante ans. Ce que j'apprends de ce fait est seulement combien il avait supporté de labeurs dans le service qu'il accomplissait pour notre bénédiction et pour la gloire de son Père. J'y vois la réalisation de ce qui est écrit: «Son visage était défait plus que celui d'aucun homme», à cause de tout ce qu'il endura pour nous et de la contradiction des pécheurs, et non pas, même dans la moindre mesure, par l'effet du déclin causé par l'âge, comme si ce déclin pouvait s'attacher à lui.

Les Juifs sont plus d'une fois, dans l'Écriture, accusés d'avoir été ses meurtriers (Actes des Apôtres 2: 36; 3: 15; 7: 52), et c'est avec justice. Nous sommes tous sous la même condamnation. C'est *le crime de meurtre* qui pèse sur nous. Dans un sens entièrement

judiciaire, ils livrèrent et mirent à mort le Juste. Ils furent ses meurtriers. Et cependant, si étrange que cela semble à la raison, ce que nous lisons est parfait aux yeux de la foi: «Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre: j'ai reçu ce commandement de mon Père». Il était *libre* et cependant *assujetti* à un commandement. Etrange, je le répète, pour la raison et l'incrédulité, mais parfait pour la foi.

Le Fils de Dieu mourut sur la croix, où les mains iniques de l'homme l'avaient cloué, et selon le dessein éternel et la grâce de Dieu. C'est là qu'il mourut, et il mourut parce qu'il était là. L'Agneau fut *immolé*. Qui voudrait contredire ce fait? Des mains iniques l'ont mis à mort, et Dieu s'est pourvu de lui comme d'un Agneau pour son autel. Qui oserait toucher à un mystère si précieux et si nécessaire pour nous? Et cependant l'Agneau s'est livré lui-même en sacrifice. Ce ne furent ni l'épuisement causé par les souffrances, ni les douleurs de la crucifixion qui amenèrent sa mort. Il laissa sa vie de lui-même. En signe qu'il était en pleine possession de la vie qu'il laissait, «il cria d'une forte voix», puis «rendit l'esprit». Le récit ne nous permet pas d'avoir une autre pensée, ni, ajouterai-je, les affections des saints qui l'adorent. Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort; il avait peine à le croire et eut à s'en assurer. Le temps qui s'était écoulé depuis la crucifixion n'était pas suffisant pour avoir amené la mort; aussi les jambes des deux autres crucifiés avec Jésus, furent-elles brisées. Mais lui était déjà mort. Pilate dut faire une enquête et s'en assurer par des témoins oculaires. La vérité que nous maintenons interprète ainsi seule le sens strict et littéral du récit. Nos âmes devraient bénir Dieu de nous avoir présenté un tel tableau de son Agneau immolé, de notre Sauveur crucifié par des meurtriers, et mourant pour nous. Mettons-nous de côté le récit qui nous le montre comme l'Agneau *immolé*, ou faisons-nous taire le cantique qui, dans le ciel, célèbre ce mystère, lorsque nous disons que l'Agneau immolé a laissé de lui-même sa vie? L'histoire du Calvaire qu'a tracée le Saint Esprit affirme cette pensée; ce que nous soutenons interprète seul le récit strict des faits. Jésus était *libre* et cependant assujetti à un *commandement*. La foi saisit tout cela. Et selon ce mystère, quand l'heure fut venue, comme nous le lisons: «Ayant baissé la tête, il remit son esprit» (Jean 19: 30). Il reconnaissait le commandement qu'il avait reçu, et cependant de lui-même il donnait sa vie; *obéissant* jusqu'à la mort, c'était cependant lui qui laissait sa vie.

La foi n'a aucune difficulté à comprendre ces choses — et même elle saisit que c'est en cela seul que consiste le vrai et parfait mystère. Il mourut selon les conseils éternels, auxquels il se soumit volontairement, étant le «Compagnon» de «l'Eternel des armées».

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit à sa louange, le Fils de Dieu sur la terre cachait toujours sa gloire — la forme de Dieu — sous la forme de serviteur. Sa gloire avait été reconnue dans toutes les sphères de la domination de Dieu. Les démons, les corps et les âmes des hommes, la mort et le sépulcre, les bêtes des champs et les poissons de la mer, le blé et le vin, reconnaissaient sa puissance. Lui seul, si j'ose le dire, n'y prétendait pas, car son sentier ici-bas était de voiler sa gloire. Il était «le Seigneur de la moisson», mais il se montrait comme

un des ouvriers dans le champ; il était le Dieu du temple, et le Seigneur du sabbat, mais se soumettait aux attaques et aux défis d'un monde incrédule.

Tel était le voile ou la nuée sous lesquels sa gloire se retirait. Et c'est ainsi, dans une entière communion avec tout ceci, comme nous l'avons déjà dit, qu'il agissait dans les diverses occasions où sa vie était menacée. Sous des formes méprisées, il cachait sa grandeur. Parfois, la faveur du commun peuple le mettait à l'abri (Marc 11: 32; 12: 12; Luc 20: 19); d'autres fois, il se retirait lui-même, soit d'une manière ordinaire ou d'une manière plus miraculeuse (Luc 4: 30; Jean 8: 59; 10: 39); d'autres fois encore, l'ennemi ne pouvait mettre la main sur lui, parce que son heure n'était pas venue (Jean 7: 30; 8: 20); et dans une occasion remarquable, comme nous l'avons vu, la fuite en Egypte l'éloigna de la colère d'un roi qui cherchait sa vie.

En toutes ces choses, du commencement à la fin, ce que nous voyons, c'est le Seigneur de gloire se cachant lui-même comme quelqu'un qui vient au nom d'un autre, et non en son propre nom. Mais il était «le Seigneur de gloire» et «le Prince de la vie». Il était un *captif* volontaire, ainsi que nous l'avons remarqué, et à la fin dernière, il fut une *victime* volontaire. «Il a *donné* sa vie en rançon pour plusieurs (\*)».

(\*) Le Fils s'est placé lui-même sous le commandement du Père, en vue de la gloire de Dieu dans notre salut (Jean 10: 18; 12: 49), et maintenant le Père nous donne un commandement: c'est de rendre tout honneur divin au Fils; en d'autres termes, de marcher dans la vérité de sa Personne (Jean 5: 23; 1 Jean 3: 23; 2 Jean 4-6).

En d'autres jours, l'arche de l'Eternel tomba entre les mains des ennemis. Elle fut prise par les Philistins à la bataille d'Ebenézer. Là, Dieu «livra à la captivité sa force, et sa magnificence dans les mains de l'ennemi», mais elle était inattaquable. En apparence, c'était une chose faible, faite de bois et d'or; mais sa présence troublait les incirconcis et frappait leurs dieux, leurs personnes et leurs terres. Elle était toute seule, sans aide aucune, au milieu d'ennemis enivrés de leur victoire; pourquoi donc ne la mirent-ils pas en pièces? L'écraser contre une pierre semblait chose facile, et elle eût été détruite. Elle les gênait, et semblait pourtant à leur merci. Pourquoi donc ne pas s'en débarrasser? *Ils ne le pouvaient pas*; telle est la réponse. L'arche chez les Philistins était un autre buisson dans les flammes et qui ne se consumait pas. Elle semblait être à la merci des incirconcis, mais elle était inattaquable. Les Philistins pouvaient l'envoyer d'Asdod à Gath, et de Gath à Ekron; mais aucune main ne pouvait la toucher pour la détruire (voyez 1 Samuel 4-6).

Et il en était ainsi de la vraie arche — le Fils de Dieu, Dieu manifesté en chair. Il pouvait être comme le jouet des incirconcis pendant un temps; Pilate l'envoyant à Hérode, et Anne à Caïphe; la multitude le conduisant à Pilate, et Pilate le livrant à la multitude; mais sa vie était en dehors de leur atteinte. Il était le Fils de Dieu, et bien que manifesté en chair, il était toujours le Fils comme dans l'éternité. Par quelques douleurs qu'il eût passé, quelques fatigues qu'il eût endurées, la faim, la soif, les labeurs, en toutes ces choses, il accomplissait ce qui convenait à la forme de serviteur qu'il avait prise. Mais il était le Fils qui avait «la vie en lui-même», l'arche inviolable, le buisson ne pouvant être consumé, même au milieu des flammes dévorantes de la haine parfaite du monde. Tel était le mystère.

Mais en disant cela, en continuant cette méditation avec quelque satisfaction dans mon âme et aussi quelque profit, j'en ai la confiance, il n'y a rien que j'aimerais plus, si ce n'est d'avoir les sentiments que tout vrai Israélite dut éprouver, au jour où l'arche de Dieu revint du pays des Philistins. Il aurait eu le cœur rempli de joie et d'adoration; il aurait mis tous ses soins à s'assurer que ce grand événement avait, en effet, eu lieu, même s'il eût vécu loin de la scène. De même que tout Israélite, de quelque tribu qu'il fût, cette chose le concernait profondément — que l'arche eût été délivrée, qu'elle ne fût plus maniée par les mains des incirconcis, ni envoyée par eux d'une de leurs cités à une autre. Mais une fois convaincu de cela, il devait veiller à ne pas la toucher, ni regarder dedans, de peur de pécher comme les Bethshémites, lorsqu'elle fut revenue de chez les Philistins.

Nous devons, j'en ai la ferme conviction, repousser ces pensées touchant la condition *mortelle* du corps de notre précieux Seigneur. Toutes ces paroles et ces spéculations ressemblent à la manière profane dont les mains des Philistins incirconcis se portaient sur l'arche. Et nous avons à montrer *l'erreur* de ces pensées, en même temps que leur *irrévérence*. Rien d'autre que la pleine délivrance de l'arche des mains des ennemis, et son retour vers nous, ne doit nous satisfaire. Mais un autre devoir nous incombe. Nous n'avons pas à la manier, ou à la scruter, comme si c'était un sujet ordinaire. Nous ne devons pas nous étendre en paroles à cet égard, car «dans la *multitude* des paroles la transgression ne manque pas». On ne doit se permettre aucune considération d'ordre physique dans un tel sujet, quand même elle serait saine et ne pourrait être contredite. Ce n'est point là la voie de l'Esprit de Dieu, ni de sa sagesse. Le corps du Seigneur était un *temple*, et il est écrit: «Vous révérez mon sanctuaire: moi, je suis l'Eternel».

Si quelqu'un refusait de suivre ces spéculations, et au lieu d'y *répondre*, les repoussait, je n'aurais rien à dire. Il peut y avoir chez plus d'une âme un saint sentiment qui la porte à refuser de s'ingérer dans ce qui doit toujours être au-dessus de nous, au delà de la portée de qui que ce soit, et de ce que l'Écriture présente. Je me rappelle les paroles: «Ne réponds pas au sot selon sa folie, de peur que toi aussi, tu ne lui ressembles». Mais ces spéculations sur la Personne du Fils de Dieu tirent leur origine d'autre part. L'arche est tombée en des mains incirconcises, et ce que j'ai pris sur moi d'écrire, est un essai de la recouvrer. Mon désir est de la faire descendre, avec tout le respect et la sainteté qui conviennent à l'âme en accomplissant ce service, du «chariot neuf» où la pensée humaine l'a placée (1 Chroniques 13: 7).

J'ajouterai que toute la question actuelle peut profiter à l'âme. Quelque repoussante que fût la carcasse du lion, elle dut fournir autrefois du miel, agréable au goût et propre à nourrir ([Juges 14](#)). Paul eut à s'occuper de la tâche pénible de défendre la doctrine de la résurrection contre plusieurs d'entre les saints à Corinthe; mais comme de la carcasse du lion, il en sortit un fruit salutaire. Car non seulement il présente la défense de la doctrine elle-même, mais devant son âme se déroulent les diverses gloires qui appartiennent à ce mystère. Il lui est donné par l'Esprit de voir la résurrection dans son ordre, ou à ses différentes époques, l'intervalle qui les sépare, et ce qui se fait dans chacune d'elles, selon les dispensations divines, la scène qui doit succéder à la dernière de ces époques, et aussi la grande ère de la

résurrection des saints dans toute sa puissance et sa magnificence, avec le cri de triomphe qui l'accompagne (1 Corinthiens 15). Là était le miel, et encore du miel tiré de la carcasse d'un lion, car telle est la controverse entre frères.

Mais comme il est écrit (car il en est encore ainsi, dans la grâce abondante et invariable de Dieu): «De celui qui dévorait est procédée la nourriture, et du fort est sortie la douceur».

«NON POINT A NOUS, O ETERNEL, NON POINT A NOUS, MAIS A TON NOM DONNE GLOIRE, A CAUSE DE TA BONTE, A CAUSE DE TA VERITE».

### 3. Sa dépendance

«Je me confierai en lui» (Hébreux 2: 13).

Quel moment que celui où le Seigneur calma la fureur du vent sur la mer de Galilée! Que cette scène dut être belle et merveilleuse pour ceux qui en furent les témoins, et combien elle le serait encore pour nous maintenant, eussions-nous, pour y penser, des coeurs sensibles aux gloires de Christ! On peut parler de la force nécessaire des principes ou des lois de la nature, et du cours absolu des choses; mais assurément, la première loi de la nature est qu'elle obéisse à son Créateur. Et ici (voir Marc 4), en un clin d'oeil, la mer de Galilée sentit la présence et répondit à la parole de Celui qui, à son gré, change le cours de la nature, ou par un signe la bouleverse tout entière.

C'était Jésus Jéhovah. C'était le Dieu à qui autrefois le Jourdain et la mer Rouge avaient obéi: «Qu'avais-tu, mer, pour t'enfuir; toi, Jourdain, pour retourner en arrière? Vous, montagnes, pour sauter comme des béliers; vous, collines, comme des agneaux? *Devant la face du Seigneur, tremble, ô terre!*» (Psaumes 114). La réponse est là, soit que nous écoutions la voix de la mer Rouge aux jours de l'exode, ou celle de la mer de Galilée aux temps de l'évangile, la présence de Dieu, tel est le secret. «Il a parlé, et la chose a été».

Quand le soleil et la lune s'arrêtèrent au milieu des cieux, il est dit que l'Eternel écouta la voix d'un homme. Josué parla à l'Eternel, et l'Eternel combattit pour Israël. Et la chose était tout à fait merveilleuse; l'Esprit Saint qui la rapporte lui donne ce caractère: «Cela n'est-il pas écrit dans le livre de Jashar? Et le soleil demeura au milieu des cieux, et ne se hâta point de se coucher, environ un jour entier. Et il n'y a point eu de jour comme celui-là, ni avant ni après, où l'Eternel écoutât la voix d'un homme» (Josué 10). Mais Jésus agit immédiatement, et de lui-même, et sans que l'écrivain sacré en fasse une chose merveilleuse. Tout l'étonnement manifesté vient des coeurs *mal préparés* et *incrédulous* des disciples qui ne connaissaient pas la gloire du Dieu d'Israël. Mais sous l'enseignement de l'Esprit qui prend de ce qui est à Christ et nous l'annonce, nous, bien-aimés, devrions mieux la comprendre, comme aussi mieux la discerner, soit à la mer Rouge, dont les eaux se fendirent pour laisser passer Israël, soit au Jourdain qui retourna en arrière, soit aux vagues calmées du lac de Galilée.

Mais à la mer Rouge, nous voyons plus touchant Jésus, que le fait de fendre les eaux.

La nuée qui apparut à Israël aussitôt qu'il eut été racheté par le sang en Egypte, la nuée qui l'accompagna à travers le désert, était le guide du camp. Mais elle était aussi le voile qui couvrait la gloire. Tel était le mystère admirable qui se trouvait au milieu d'Israël. Ordinairement c'était une gloire cachée, parfois elle était manifestée, mais elle était toujours là — le guide et le compagnon d'Israël, mais son Dieu aussi. Celui qui était assis entre les chérubins, marcha à travers le désert devant les pas d'Ephraïm, de Benjamin et de Manassé (Psaumes 80). La gloire demeurait dans la nuée pour conduire Israël, mais elle était aussi dans le sanctuaire, et ainsi, tandis que, sous sa forme humble et voilée, elle guidait le camp, elle réclamait les honneurs divins du sanctuaire.

Or tel était Jésus, «Dieu manifesté en chair», — habituellement voilé sous la forme de serviteur, mais toujours, pour la foi et l'adoration des saints, Celui qui ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, et parfois se manifestait en grâce et en autorité divines.

En approchant de la mer Rouge, Israël avait besoin de *protection*. La nuée accomplit ce service de miséricorde. Elle vient se placer entre les Egyptiens et le camp, obscurité pour les uns, lumière pour les autres, de sorte qu'ils n'approchèrent point les uns des autres de toute la nuit. Quand enfin, le matin, l'Eternel, dans la colonne de nuée, regarda l'armée des Egyptiens, il la mit en désordre. C'est ainsi que, dans une occasion semblable, Jésus agit comme le firent alors la nuée et la gloire. Il se place entre ses disciples et ceux qui les poursuivent: «Si c'est moi que vous cherchez», dit-il, «laissez aller ceux-ci». Il les abrite comme autrefois par sa présence. Il regarde comme autrefois à travers la nuée qui voile sa gloire, et jette le trouble parmi la troupe ennemie. «Jésus leur dit: C'est moi. Quand donc il leur eut dit: C'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre». Il montra cette fois encore que son bras n'était pas raccourci. Avec la même facilité et la même autorité que le Dieu d'Israël agit au passage de la mer Rouge, Jésus agit au jardin de Gethsémané (Exode 14; Jean 18). Les dieux d'Egypte s'inclinèrent devant lui à la mer Rouge, comme les dieux de Rome à Gethsémané, et quand il sera manifesté une seconde fois au monde, il sera dit: «Que tous les anges de Dieu l'adorent».

Il y a plus. La suite de l'histoire des fils d'Israël montre qu'ils eurent besoin d'être *réprimandés* et *avertis*, aussi bien que *protégés*; d'être disciplinés aussi bien que rachetés. C'est ce que nous voyons, lorsqu'ils quittent la mer Rouge pour entrer dans le désert. Mais la gloire cachée dans la nuée opéra cette oeuvre divine pour eux, tout comme elle fit la première. Dans toutes les occasions où ils provoquèrent la sainteté de l'Eternel, aux jours de la manne, des espions et de l'affaire de Coré, comme aux eaux de Mériba, la gloire se montre dans la nuée en témoignage du ressentiment divin (Exode 16; Nombres 14; 16; 20). Il en était de même de Jésus. Attristé (comme l'était la gloire dans la nuée) de la dureté de coeur ou de l'incrédulité des disciples, il donne quelque signe, quelque expression de sa puissance divine, et, en même temps, leur adresse des paroles de répréhension. C'est ainsi que, dans l'occasion à laquelle j'ai fait allusion, lorsqu'il était avec ses disciples au milieu de la tempête, il leur dit: «Pourquoi avez-vous peur?» puis il reprit le vent et dit à la mer: «Fais silence!» Il agit de même à maintes et maintes reprises, lorsque les disciples montrent leur ignorance et leur incrédulité

touchant sa Personne. Par exemple, il dit à Philippe, dans une occasion remarquable: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe? Celui qui m'a vu, a vu le Père; et comment toi, dis-tu: Montre-nous le Père?» N'était-ce pas là ce que ressentait la gloire cachée dans la nuée?

Assurément, nous sommes là en face du même mystère. Le Seigneur était encore là pour confondre la désobéissance ou l'incrédulité d'Israël. La gloire se montrait dans la nuée comme aux jours dont j'ai parlé plus haut; les formes sous lesquelles se manifestait la puissance divine correspondaient exactement. La nuée était la chose *habituelle*; la gloire qu'elle cachait se *manifestait de temps à autre*, mais était *toujours* là. Celui qui guidait et accompagnait le camp était aussi le Seigneur du camp. Et tout cela n'est-il pas Jésus en mystère? La gloire était le Dieu d'Israël (voyez Ezéchiel 43: 4; 44: 2), et Jésus de Nazareth était le Dieu d'Israël ou la gloire (comparez Esaïe 6: 1; Jean 12: 41). Le Nazaréen voilait une lumière, ou manifestait dans la chair une gloire qui, dans sa propre plénitude, était «inaccessible» à l'homme.

Il est beau de voir Moïse *refuser* la gloire, mais Jésus la *cachait*. Moïse, «devenu grand, refusa d'être appelé le fils de la fille du Pharaon», et ce fut une belle victoire remportée sur le monde. Nous aimons à être honorés, à faire valoir autant que possible ce que nous sommes, et même à nous élever plus que nous n'en avons le droit, si les hommes sont disposés à se faire illusion en notre faveur. Mais Moïse sut s'abaisser lui-même dans le palais du roi d'Egypte, et ce fut une victoire signalée de la foi sur le cours et l'esprit du monde. Mais Jésus fit davantage. Il n'avait, il est vrai, ni serviteurs, ni courtisans à enseigner, car il fut étranger aux palais. Mais les habitants de la pauvre Nazareth le connaissaient comme «le fils du charpentier», et il voulut bien porter ce nom. La Gloire des gloires, le Seigneur des anges, le Créateur des bouts de la terre, le Dieu des cieux, était caché sous cette humble désignation qu'il acceptait sans rien dire.

L'Esprit Saint, en Hébreux 2, nous ouvre les sources de ce grand mystère. La *grâce* de Dieu voulait se répandre, — précieuse pensée! — et la *louange* de Celui «pour qui et par qui sont toutes choses», réclamait, pour ainsi dire, le mystère (voyez Hébreux 2: 9, 10). Là, ces choses nous sont dites; là, nous voyons ces sources abondantes d'où découlent le grand dessein et l'opération de Dieu, le mystère ineffable de la rédemption par l'humiliation du Fils de Dieu, qui doit imprimer son caractère à l'éternité. La grâce divine cherchait à se satisfaire elle-même, et la gloire divine voulait se déployer d'une manière parfaite. Tout sort de ces deux sources. Celui qui sanctifie a participé à la chair et au sang; il a passé par la mort; comme ses frères, il a enduré les tentations, à part le péché; il a connu les relations avec Dieu, les expériences dans son âme et les sympathies pour les saints; il a su ce qu'était la vie de la foi sur la terre, avec ses larmes et ses supplications adressées à Celui qui pouvait le sauver de la mort, et, dans le ciel, la vie d'intercession. Il avait tout ce qui était nécessaire pour être une victime parfaite et un sacrificateur accompli: la capacité pour secourir, et la dignité pour purifier. Toutes ces choses, ainsi que la résurrection, l'ascension, l'attente présente et le royaume et les gloires à venir, ont leur origine et leur source dans la grâce et la gloire divines.



C'est en vue de toutes ces choses que le Fils de Dieu a pris sa place ici-bas. Il a été dépendant, obéissant, plein de foi, de confiance et d'espérance; il a été affligé, souffrant, méprisé, crucifié et enseveli; il a passé par tout ce que nécessitait le grand et éternel dessein de Dieu. Pour cela il s'est anéanti, mais tout qu'il a fait *était infiniment digne de sa Personne*. La parole qu'il prononçait au commencement: «Que la lumière soit, et la lumière fut», n'était pas plus digne de lui que ne l'étaient les prières et les supplications qu'il offrait «avec de grands cris et avec larmes», durant les jours de sa chair. Il n'aurait jamais pu être associé à rien qui fût indigne de la divinité, bien qu'il se trouvât entièrement et à tous ses dépens, dans les conditions et les circonstances où l'avaient amené notre culpabilité et sa grâce qui s'en chargeait pour l'ôter.

Le petit enfant dans la crèche était la même Personne que celui qui fut cloué sur la croix. C'était Dieu manifesté en chair. Et c'est en gardant le plein sentiment de cette gloire que nous pouvons parler de lui, comme s'étant humilié et abaissé depuis le premier jusqu'au dernier moment du chemin qu'il a suivi sur la terre. Dans la crèche, il fut adoré par les bergers et acclamé par les anges. Les mages de l'Orient, conduits par Dieu, vinrent lui apporter leurs hommages. Siméon aussi, dans cette première période de la vie de Christ, l'adore dans le temple, et, chose étrange, dont rien ne peut rendre compte, sinon la lumière de l'Esprit Saint, dont il était rempli, il bénit la mère et non point l'enfant. Il le tenait dans ses bras, et il aurait semblé naturel que dans cette occasion il eût béni l'enfant. Mais non, car celui qu'il tenait dans ses bras n'était pas un faible enfant qu'il avait à recommander aux soins de Dieu: c'était le Salut de Dieu. C'est dans ce caractère glorieux, au moment où il était dans toute la faiblesse de la nature humaine, que Siméon l'élevait dans ses bras et se glorifiait en lui. «Le moindre est béni par celui qui est plus excellent». Ce n'était pas à Siméon de bénir Jésus, mais sans lui faire tort et sans rien usurper, il pouvait bénir Marie.

Anne, la prophétesse, reçut Jésus dans le même esprit. Avant cela, alors qu'il n'était pas encore né, il fut adoré, j'ose le dire, par l'enfant qui tressaillit de joie dans le sein d'Elisabeth, à l'ouïe de la salutation de Marie. De même aussi, avant qu'il fût conçu, l'ange Gabriel le reconnaît comme le Dieu d'Israël, devant la face duquel devait marcher le fils de Zacharie; et Zacharie lui-même, par l'Esprit Saint qui l'animait, le célébrait comme le Seigneur, le Dieu d'Israël, et comme l'Orient d'en haut».

L'obéissance et l'abnégation parfaites, une soumission qui n'appartenait qu'à lui, est donc ce que l'on voit dans chaque acte et à toutes les époques de la vie du Seigneur. Et comment Celui à qui il était rendu, estimait-il ce service? Comme *né* dans ce monde, *circoncis*, *baptisé* et *oint* de l'Esprit Saint, comme *serviteur*, comme *affligé* et *crucifié*, puis comme *ressuscité*, il a passé ici-bas sous le regard de la faveur de Dieu. Dans le secret du sein de la vierge, dans les solitudes de Nazareth, dans l'activité et le service au milieu des villes et villages d'Israël, dans le suprême sacrifice de lui-même sur la croix, et ensuite dans la fraîcheur de la nouvelle vie de résurrection, cet homme «merveilleux» a été l'objet des délices divines — parfait, sans tache, renouvelant, mais plus parfaitement, la joie que le coeur de Dieu éprouva dans l'homme,

lorsque celui-ci fut créé à son image, et faisant plus qu'annuler le repentir divin d'avoir fait l'homme sur la terre (Genèse 6).

Sa Personne prêtait à tout son service et à son obéissance, une gloire qui leur donnait une valeur infinie. Ce n'est pas simplement parce qu'il accomplissait *volontairement* ce service et cette obéissance. Il y avait quelque chose de beaucoup plus grand; c'est ce que communiquait la *Personne* elle-même, «l'homme qui est mon compagnon, dit l'Eternel des armées». Qui peut peser ou mesurer une telle gloire?

Nous connaissons bien cela dans ce qui a lieu parmi nous — je veux dire dans son *genre*. Plus celui qui nous sert est élevé en dignité — en dignité *personnelle* — plus est grande la valeur que nos pensées attribuent à son service. Et cela est juste, parce qu'il y a plus d'abnégation et de dévouement que si le service est rendu par un inférieur; et notre cœur saisit instinctivement que c'est vraiment notre avantage qui est en vue, ou que la satisfaction de nos désirs et de nos besoins est l'objet de la pensée de celui qui sert. Le *service* ne nous fait pas oublier *la personne*. Il en est ainsi dans le précieux mystère sur lequel nous méditons. Le service et l'obéissance de Jésus étaient parfaits, sans mélange et infiniment dignes de toute acceptation.

Mais au delà de la *qualité* du fruit, il y avait la Personne qui le produisait, et cela lui donnait, comme nous l'avons dit, une valeur et une gloire ineffables.

La même valeur qui rendait inestimables les services de sa vie ici-bas, caractérisa aussi sa mort. Ce fut sa Personne qui donna tout son prix, à sa mort ou à son sacrifice, comme ce fut sa Personne qui répandit une gloire toute spéciale sur sa vie entière d'abaissement et d'obéissance volontaires. Et le *bon plaisir* que trouvait Dieu dans cette dernière, était aussi parfait que son *acceptation judiciaire* de la première. La foi contemple plusieurs symboles — tels que, par exemple, celui du voile déchiré — comme exprimant le souverain délice que Dieu trouvait dans *chaque* acte de la vie de Jésus (\*). Oh! que nous eussions des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, tandis que nous suivons les voies de Jésus de la crèche à la croix! Mais que nous les voyions ou non, elles demeurent dans tout ce qu'elles ont d'ineffable. Le bon plaisir de Dieu reposait au delà de tout ce que la pensée peut concevoir, sur tout ce qu'il faisait et tout ce qu'il était, à travers sa vie d'obéissance. Ainsi qu'on l'a dit: «La sagesse divine est la voie de notre salut par Jésus Christ, «Dieu manifesté en chair», destiné à glorifier l'état d'obéissance. Dieu a rendu cet état incomparablement plus aimable, plus désirable et plus excellent, qu'il n'aurait jamais apparu dans l'obéissance de tous les anges dans le ciel et de tous les hommes sur la terre, y eussent-ils persévéré, en ce que son Fils, le Fils éternel, y est entré, et a pris sur lui la forme ou la condition de serviteur pour Dieu».

(\*) Je parle du voile déchiré comme du *symbole de l'acceptation divine*. L'obéissance de Christ dans sa vie, ne pouvait déchirer le voile; il fallait sa mort.

Ces pensées touchant les voies de Jésus sont fortifiantes. Son sentier de service et de soumission à Dieu prend à nos yeux son caractère spécial; l'obéissance a été glorifiée dans sa Personne et a été manifestée dans toute son ineffable beauté et dans tout ce qu'elle a de

désirable, de sorte que nous pouvons dire non seulement que le bon plaisir de Dieu en lui s'est toujours maintenu dans sa plénitude, mais qu'il va au delà de la pensée de toute créature intelligente.

«La forme d'esclave», en lui, était tout autant une réalité que «la forme de Dieu»; une réalité qu'il avait aussi vraiment *prise*, que l'autre était une réalité *essentielle, intrinsèque* en sa Personne. Etant ainsi, «en forme d'esclave», ses voies étaient celles d'un serviteur, de même qu'étant Fils, ses gloires et ses prérogatives étaient celles de Dieu. Il priaît — il passait des nuits entières en prière. Il vivait par la foi, modèle parfait du croyant, ainsi qu'il nous est dit qu'il est «le chef et le consommateur de la foi». Dans la souffrance, il prenait Dieu pour son refuge. En présence de ses ennemis, «il se remettait à celui qui juge justement». Il ne faisait pas sa propre volonté, toute parfaite qu'elle était, mais la volonté de Celui qui «l'avait envoyé». Dans toutes ces voies et d'autres semblables, il manifestait «la forme d'esclave»; elle était vue et connue en lui d'une manière parfaite. C'était une grande et vivante réalité. Du commencement jusqu'à la fin, la vie de ce Serviteur fut la vie de la foi.

Dans l'épître aux Hébreux, nous sommes enseignés à considérer Jésus comme «l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre confession»; et aussi comme «le chef et le consommateur de la foi» (3: 1; 12: 2, 3). Dans le premier passage, il est placé devant nous pour le soulagement de nos consciences et comme notre ressource dans les moments de tentation; dans le second, il nous est présenté pour encourager nos coeurs à vivre de la même vie de foi. Comme «apôtre et souverain sacrificateur de notre confession», il est seul; comme «chef et consommateur de la foi», il est associé à une grande nuée de témoins. Dans le premier cas, il agit *pour* nous; dans le second, il va *devant* nous. Mais même quand il va *devant* nous dans le combat et la vie de la foi, il y a à le distinguer de ceux qui suivent ce sentier. Le Saint Esprit nous appelle à contempler le Chef et le Consommateur de la foi d'une manière dont il ne parle pas quand il s'agit des autres. Il parle de ceux-ci comme nous *environnant*, mais nous invite à *fixer les yeux sur lui*.

Ce fut «la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même», qui fit de la vie de Jésus une vie d'épreuve et de foi. Ces paroles ne peuvent s'appliquer d'une manière particulière qu'à lui seul. D'autres engagés comme lui dans le combat de la foi, ont eu à subir les moqueries cruelles et les coups; ils ont été égorgés par l'épée, ont été éprouvés par les liens et par la prison, ont enduré les tortures, et ont du chercher leur refuge dans les cavernes de la terre. Ils ont souffert toutes ces choses par l'inimitié de l'homme. Mais il n'est point parlé de leur combat dans les termes qui s'appliquent à Jésus. Il n'est pas appelé «la contradiction de la part des pécheurs contre eux-mêmes». Ces expressions ont une force et une élévation qui ne conviennent qu'à la vie de foi que Jésus a menée et dans laquelle il a combattu.

Combien parfaits sont tous les détails, souvent les plus minutieux, que l'Esprit, dans sa sagesse, nous donne dans la Parole! Le Psaume 16 nous décrit Jésus dans cette vie de la foi. Là, le Fils de Dieu est quelqu'un en qui «la foi est l'assurance des choses qu'on espère, et la conviction de celles qu'on ne voit pas», comme en Hébreux 12: 2, 3. Il jouit de la portion actuelle d'un homme sacerdotal. Il s'est toujours proposé l'Eternel devant lui, et sait que,

comme il est à sa droite, lui ne sera pas ébranlé. Il attend aussi les plaisirs qui sont à la droite de Dieu, et la joie de sa présence sur une autre scène que celle de ce monde.

Le Psaume 116 est le couronnement de sa vie de foi, en résurrection, en joie et en louange; et l'apôtre, «dans le même esprit de foi», peut attendre de partager la même joie de résurrection avec son divin Seigneur et Précurseur (2 Corinthiens 4: 13, 14).

«Je me confierai en lui», c'est là, on peut le dire ce qu'exprime toute la vie de Jésus. Mais sa foi était de l'or, de l'or pur, rien que de l'or. Éprouvé par la fournaise, il en ressortait tel qu'il y était entré, car il n'y avait aucun alliage. Les saints, au contraire, ont à être purifiés dans la fournaise. Il faut que l'impatience, ou l'égoïsme, ou les murmures, soient réduits au silence, comme on le voit dans les Psaume 73 et 77. Job fut vaincu: il fut atteint par le trouble et il faillit, bien que souvent il eût fortifié les mains défaillantes et soutenu par ses paroles ceux qui tombaient. «Les plus forts», a dit un ancien écrivain, «sont souvent ceux qui se montrent les plus faibles». Pierre s'endort, au jardin de Gethsémané, puis, au prétoire, il ment et blasphème. Mais il y a eu un homme dont la valeur précieuse au delà de toute expression, a été manifestée dans la fournaise chauffée sept fois.

Lisez le magnifique chapitre 22 de Luc. Contemplez-y Jésus à l'heure de l'épreuve de la foi. Tout d'abord, il se trouve en présence de *la douleur qui l'attend*, puis nous le voyons avec *ses disciples*, ensuite avec *le Père*, et enfin avec *ses ennemis*; remarquez, bien-aimés, combien tout cela est indiciblement parfait; contemplez la valeur sans mélange de sa foi quand elle est éprouvée par le feu. Mais la vie *entière* de Jésus était la vie et l'obéissance de la foi. D'un côté c'était assurément la vie du Fils de Dieu sous «la forme d'esclave», s'abaissant lui-même jusqu'à la mort, bien qu'il fût en «forme de Dieu», et qu'il ne regardât point «comme un objet à ravir d'être égal à Dieu»; mais de l'autre, c'était la vie de la foi: «Je me confierai en lui». «Je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi; parce qu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». Telles étaient les expressions par lesquelles il exhalait les sentiments de son âme, et dans notre mesure, nous célébrons sa vie de foi en chantant:

*Témoin fidèle au sein de l'infidélité  
Et dans la nuit pure lumière,  
Tu proclamas le nom du Père  
Et ton plaisir était sa sainte volonté.*

A toute cette précieuse vie de foi et de dépendance répondirent les soins et la protection de Dieu: «Celui qui habite dans la demeure secrète du Très-haut logera à l'ombre du Tout-puissant» (Psaumes 91). La foi de Celui qui servait sur la terre était parfaite, et parfaite aussi la réponse de Celui qui habitait dans les cieux.

La sollicitude de Celui qui veillait sur lui fut incessante, depuis le sein de sa mère jusqu'à son *tombeau*. L'Esprit l'avait autrefois déclaré par la bouche des prophètes «C'est à toi que je fus remis dès la matrice tu es mon Dieu dès le ventre de ma mère». «Tu m'as donné confiance sur les mamelles de ma mère». *Et à travers tout, cette sollicitude ne se lassa point.* «Tu maintiens mon lot... Même ma chair reposera en assurance. Car tu n'abandonneras pas mon

âme au shéol, et tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption». Ces secours, ces soins, cette vigilance de la part du Père, que nous voyons dans l'histoire de Jésus, étaient tout pour lui. Ils s'exercèrent envers lui, dans la nuit même où l'Ange avertit Joseph de fuir en Egypte. C'était la joie ineffable du Père en cette heure d'étendre sa main pour protéger son Fils, Celui qui gardait *cet* Israël, ne sommeillait point *alors*.

Mais tout ce que nous venons de dire, bien loin d'être incompatible avec les divines prérogatives de sa Personne, en tire son caractère spécial. La gloire de cette relation, de la joie et du bon plaisir du Père qui en étaient la conséquence, est perdue, du moment que la Personne de Jésus n'est pas défendue et honorée. Si grande était la dignité de la Personne, que son *entrée* dans cette relation était un acte d'anéantissement de sa part. Au lieu de ne commencer sa carrière de dépendance qu'au moment de la fuite en Egypte ou quand il était dans la crèche, il avait pris «la forme d'esclave» en conseil, avant que le monde fût, et comme conséquence, il fut «trouvé en figure comme un homme». Tous ses actes et tout son service, du commencement à la fin, furent les voies de quelqu'un qui s'est anéanti lui-même. Car il était aussi réellement «Dieu manifesté en chair», lorsqu'il allait en Egypte, porté dans les bras de sa mère, que lorsqu'en Gethsémané, dans la gloire et la puissance de sa Personne, il se présenta à ses ennemis venus «pour dévorer sa chair, mais qui ont bronché et sont tombés» (Psaumes 27). Il était aussi réellement Emmanuel comme enfant à Bethléhem, qu'il l'est maintenant à la droite de la Majesté dans les cieux (\*). Tout, du sein de Marie à la croix, ne fut autre chose que l'abaissement de lui-même. Douter de cela, c'est méconnaître sa Personne. Mais en contemplant ce glorieux mystère sous un autre aspect, nous avons à voir dans la position que Jésus avait prise, les tendres soins, et la constante et parfaite sollicitude du Père envers lui. Ce sont là des points de vue, ou des caractères différents, sous lesquels les évangélistes présentent le Seigneur, comme nous le savons. Il était l'objet des soins du Père, et cependant le compagnon de Jéhovah, et nous pouvons considérer son sentier dans la lumière pure dont la sollicitude et la vigilance divines l'entourent, aussi bien que le contempler dans cette lumière plus brillante et cette gloire très excellente dans laquelle ses droits et ses prérogatives comme Fils de Dieu nous le présentent. S'il était dans cette relation de dépendance, qu'il avait prise selon les conseils éternels, d'autre part, toutes les créatures, terrestres ou célestes, angéliques ou humaines, dans tout l'univers, se trouvent envers lui dans cette même relation, c'est-à-dire dépendantes de lui.

(\*) Je ne veux pas dire que, lors du voyage en Egypte, «le jeune enfant» exerçât une volonté. Ce serait aller au delà de ce que dit l'Écriture. Mais cet acte, comme tout ce qu'il a fait de Bethléhem au Calvaire, a porté le caractère de l'obéissance volontaire de quelqu'un qui s'abaisse lui-même.

C'est à cause de ces divers faits également vrais qu'il pouvait dire, d'une part: «Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai», et que, d'un autre côté, l'Esprit Saint disait de lui que le Dieu l'avait ramené d'entre les morts. Ses ennemis qui cherchaient sa vie tombent à ses pieds, lorsqu'il dit: «C'est moi», et cependant, sa foi parfaite reconnaît les soins parfaits et la protection de Dieu, quand il prononçait ces paroles: «Ne puis-je pas maintenant prier mon Père, et il me donnera plus de douze légions d'anges?» Il pouvait, d'un seul attouchement, guérir l'esclave du souverain sacrificateur dont Pierre avait coupé l'oreille droite, et dans la

même nuit avoir son front saignant sous la couronne d'épines. Parfait dans la position d'humiliation qu'il avait prise, il demandait à ses disciples leur sympathie, et disait: «N'avez-vous pu veiller une heure avec moi?» et quelques heures après, dans un moment bien plus sombre en un sens, il se montre comme étant au-dessus de la compassion des filles de Jérusalem qui pleuraient sur lui, et honore la foi d'un malfaiteur mourant, en lui promettant le paradis avec lui. Car dans l'éclat de la gloire dont il resplendit, même au moment de son plus profond abaissement, il fait savoir aux pécheurs que ce n'est pas la *compassion* des hommes que ses douleurs recherchent, mais leur *foi* — qu'il ne demande pas qu'avec les émotions humaines *ils sentent ce qu'est cette heure*, mais que, dans la foi de leurs coeurs et pour la pleine paix de leur conscience, *ils soient bénis par cette heure* — qu'il désire non qu'on *s'apitoie* sur ses souffrances à la croix, mais que l'on *s'appuie* sur elle, et que, tout en étant un symbole de faiblesse, sa croix est la colonne même qui soutient éternellement la création de Dieu.

Telle, sous diverses formes, mais qui s'harmonisent entre elles, nous apprenons à connaître la vie du Fils de Dieu. Une forme est-elle moins réelle, parce que l'autre est vraie? Les larmes de Jésus sur Jérusalem étaient tout à fait réelles, comme s'il n'y avait eu dans son coeur rien d'autre que le chagrin d'un Seigneur et Sauveur rejeté par un peuple incrédule et rebelle; et cependant sa joie en contemplant les desseins de la sagesse et de la grâce divines avait la même réalité sans mélange, sans partage. Le «Malheur à toi, Chorazin», et ensuite le «Je te loue, ô Père», étaient des sentiments également vivants et vrais dans l'âme de Jésus. Rien ne manquait à la réalité de chacun d'eux, et ainsi «la forme d'esclave», avec tous ses parfaits résultats, et la «forme de Dieu», dans toutes les gloires qui lui appartiennent, étaient également des mystères réels et vivants dans la même Personne.

N'est-il pas à propos, tandis que nous repassons soit les actes de sa vie, soit les secrets de son amour et de sa vérité, de faire de temps en temps comme Moïse, de nous «détourner» pour contempler plus attentivement sa Personne? Faire ainsi, est un des traits de l'obéissance de la foi. «La crainte de l'Eternel est pure» — mais il y a une crainte qui n'est pas tout à fait pure, parce qu'il s'y mêle un certain esprit de servitude et d'incrédulité. C'est de là que peut venir le refus de se détourner pour contempler ces grandes visions. Le «mystère» est là, je l'accorde, et il est «grand». C'était une vision grande et mystérieuse que celle vers laquelle Moïse se détourna pour la voir — mais, ses sandales ôtées de ses pieds, il put regarder et écouter. Ne l'eût-il pas fait, il s'en serait allé sans avoir goûté la bénédiction. Mais il écouta jusqu'à ce qu'il eut découvert que Celui qui se nomme «JE SUIS» était dans le buisson, et que c'était le Dieu d'Abraham. Lieu étrange pour qu'une telle gloire s'y enfermât! Cependant il en était ainsi: le Dieu Tout-puissant se trouvait dans le buisson.

Gravissons le Calvaire et contemplons là le «Berger frappé»; et si nos yeux sont ouverts, ne découvrirons-nous pas en lui, l'homme qui est le Compagnon de l'Eternel des armées? (Zacharie 13). Et si nous nous mêlons à la foule qui entourait le siège judiciaire de Pilate à Jérusalem, qui verrons-nous sous les traits de cet homme souillé par les crachats, accablé

d'outrages et de railleries, si ce n'est Celui qui autrefois dessécha la mer Rouge et revêtit de ténèbres les cieux de l'Égypte? (Esaïe 50: 3, 6).

Je le demande, quand j'aurai ainsi contemplé ces grandes choses, quand, par la lumière de l'Esprit dans les prophètes, j'aurai fait ces merveilleuses découvertes, me hâterai-je de me retirer? Où irai-je pour trouver des sources plus rafraîchissantes pour mon âme? Si ma foi découvre, dans ce Jésus affligé et insulté au milieu des courtisans d'Hérode et des officiers romains, le Dieu qui, dans les jours anciens, remplit la terre de Cham des signes de sa puissance, ne dois-je pas m'arrêter sur cette montagne de Dieu, et comme Moïse, me détourner pour voir et écouter? Cette vue serait-elle trop grande pour moi? Non, je ne puis croire que ce soit la pensée de l'Esprit. En contemplant ces grandes choses, je dois réprimer toute liberté d'esprit qui dépasserait les bornes — mais s'y arrêter pour adorer n'est pas transgresser. Je parle de *principes*, non d'*expériences*. Les exercices du cœur sur ce sujet sont ternes et froids, et, si je puis parler pour d'autres, le mal est, non que nous arrêtons trop notre pensée sur le mystère de la Personne du Fils de Dieu, mais que nous la laissons trop vite s'égarer sur d'autres objets.

Cette glorieuse Personne sera «la merveille éternelle et l'ornement de la création de Dieu».

Plusieurs reconnaissent, d'une manière générale, l'humanité et la divinité dans la Personne de Christ. Mais nous avons aussi à reconnaître sa gloire pleine, parfaite et sans tache, de l'une comme de l'autre. Ni l'âme ou l'homme moral, ni le temple de son corps ne doivent être profanés. Nous avons à défendre et à honorer l'homme tout entier (\*). Et bien que la relation dans laquelle Jésus se trouvait avec Dieu, les soins qu'elle comportait et l'obéissance qu'elle impliquait, soient des objets bien dignes d'attirer la vue de notre âme, cependant nous ne verrons pas juste et ne pourrons contempler cette position de Jésus dans ce qu'elle a de glorieux, si nous oublions en quelque manière que ce soit la Personne qui s'y trouvait.

(\*) Un des martyrs du temps de Marie (reine d'Angleterre) écrivait de sa prison: «Il a fait toutes choses, a acheté toutes choses, et a payé chèrement pour tout: avec son propre corps *immaculé*, il a déchargé nos corps du péché, de la mort et de l'enfer; et avec son précieux sang il a payé entièrement notre rançon une fois pour toutes et pour toujours».

Les divins enseignements de l'épître aux Hébreux, entre autres choses, nous montrent que l'efficacité de la sacrificature de Christ dépend entièrement de sa personne. C'est ce que nous trouvons essentiellement dans les sept premiers chapitres. Quel merveilleux écrit!

Il faut que notre sacrificateur soit un *homme*, capable de secourir ses frères, ayant été tenté comme eux. C'est pourquoi nous devons voir notre grand souverain sacrificateur traversant les cieux *après avoir passé par les souffrances et les douleurs de la scène d'ici-bas*. Mais en lui aussi, nous avons besoin de trouver le Fils, parce que dans aucun autre participant à la chair et au sang, il n'y avait «la puissance d'une vie impérissable». C'est pourquoi Melchisédec représente la Personne, aussi bien que les vertus, les dignités, les droits et l'autorité du véritable sacrificateur de Dieu (voyez Hébreux 7: 1-3), ainsi que nous lisons de

lui: «Sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement de jours, ni fin de vie, mais assimilé au Fils de Dieu, il demeure sacrificateur à perpétuité».

Quelle connaissance tout ceci nous donne «du souverain sacrificateur de notre profession!» Il vint du ciel dans la pleine gloire personnelle du Fils, et au temps convenable, il remonta au ciel, y portant la vertu de son sacrifice pour le péché, et ces compassions et cette sympathie qui viennent en aide aux saints!

La foi apprend à connaître tout ce sentier de Jésus. Elle reconnaît en lui le Fils, tandis qu'il habitait en chair au milieu de nous; et quand sa carrière d'humiliation et de souffrance eut pris fin ici-bas, la foi confesse comme glorifié dans le ciel, l'homme qui a été rejeté et crucifié, car c'est la même Personne: Dieu manifesté en chair ici-bas, l'Homme caché là-haut dans la gloire. C'est ce qui nous est dit de lui-même et de sa voie bénie et merveilleuse: «Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été vu au monde, a été élevé dans la gloire (\*)».

(\*) Il était en réalité vrai homme et vrai Dieu, en une Personne. *Tout* dépend de ce «grand mystère». Sans lui, la mort de la croix ne serait rien, comme tout ne serait rien sans cette mort.

Sous la forme de Dieu, il était vraiment Dieu; sous la forme de serviteur, il était vraiment serviteur. Il ne regardait pas «comme un objet à ravir d'être égal à Dieu», exerçant toutes les prérogatives divines, et se servant avec une pleine autorité de tous les trésors, de toutes les ressources divines; et cependant il s'est anéanti lui-même et est devenu obéissant. Cela nous dit le secret. Tout ce qui apparaît dans *l'histoire* est expliqué par le *mystère*. Nous trouvons encore ici la gloire dans la nuée. Celui qui accompagnait le camp d'Israël, «en détresse dans toutes leurs détresses», était le Seigneur du camp. La gloire qui traversait le désert, en suivant Israël dans ses campements, était la gloire qui demeurait entre les chérubins dans le Saint des saints.

Mais les paroles qui suivent dans ce passage (Philippiens 2: 5-11), nous invitent à nous y arrêter encore un peu: «C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé». De nouvelles merveilles, se découvrent à nous dans ces paroles. Qu'est-ce qui pouvait élever Jésus? pourrions-nous demander. Avant d'entrer dans sa carrière de «souffrances» et de «gloires» — les gloires qui devaient suivre ces souffrances — il était en lui-même infiniment grand et béni. Rien ne pouvait personnellement l'exalter, étant comme il l'était, «le Fils». Sa gloire était divine, ineffable et infinie. Aucuns honneurs autres ne pouvaient accroître sa gloire *personnelle*; et cependant nous le voyons poursuivre un sentier qui le conduit encore à la gloire et à l'honneur.

Mystère étrange et d'une beauté exquisite! Encore plus étranges et excellentes sont, nous pouvons le dire, ces gloires nouvelles et acquises, et dans un sens les plus précieuses pour lui. L'Écriture nous autorise à parler de la sorte, comme elle nous révèle bien des traits de sa grâce que le cœur n'aurait jamais pu concevoir. Si nous comparons les choses divines aux choses humaines, comme aussi l'Esprit le fait pour nous instruire, ce dont je parle se voit parmi les hommes. Que quelqu'un d'une haute naissance, un prince, un fils de roi, acquière des honneurs, quoique ces honneurs ne puissent lui procurer un rang personnel plus élevé que



celui qu'il occupe, ils seront pour lui ses distinctions les plus chères, et formeront dans l'estime des autres les matériaux choisis de son histoire. Nous comprenons tous cela. Or dans l'ineffable et précieux mystère de Christ, il en est ainsi du Fils de Dieu. Selon les conseils éternels, il s'est mis en avant pour le combat, et les honneurs qu'il a acquis, les victoires qu'il a remportées ou qu'il doit encore remporter, diront sa joie durant l'éternité. Ils formeront la lumière dans laquelle il sera connu, et les caractères dans lesquels il sera célébré à jamais, bien que personnellement, il habite «la lumière inaccessible, qu'aucun homme n'a vu, ni ne peut voir». C'est là ce qu'il estime: Jéhovah-Jiré, Jéhovah-raphi, Jéhovah-shalom, Jéhovah-tzidkenu, Jéhovah-nissi, sont des noms qui rappellent tous des honneurs qu'il a *acquis* (\*). Combien leur valeur prévaut pour lui selon les voies ineffables de sa grâce infinie! En Exode 3, il communique son nom *personnel* à Moïse, en disant du milieu du buisson: «Je suis celui qui suis». Mais ensuite, lui faisant connaître aussi le nom qu'il s'est *acquis*, il se proclame «le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob», et à ce nom qu'il s'est acquis, il ajoute: «C'est là mon nom éternellement, et c'est là mon mémorial de génération en génération», paroles qui nous disent avec force combien il estimait cette gloire qu'il a acquise dans ses actes de miséricorde envers de pauvres pécheurs. Dans le tabernacle aussi, comme dans le temple, où son *nom* était inscrit, c'était celui qu'il avait acquis, et non pas son nom *personnel*, qui était écrit et lu. Les mystères de sa maison ne parlaient pas de ses attributs essentiels, toute-puissance, toute science, éternité, ni d'autres gloires semblables, mais ils proclamaient Celui en qui la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement, et qui avait découvert un chemin pour ramener à lui ceux qui étaient bannis de sa présence.

(\*) Nous rappelons que ces noms signifient: «L'Eternel y pourvoira» (Genèse 22); «L'Eternel de paix» (Juges 6); «L'Eternel notre justice» (Jérémie 23); «L'Eternel mon enseigne» (Exode 17). (*Note du traducteur*)

Tout cela assurément rend témoignage du prix qu'il attache *au nom qu'il a gagné dans son service pour nous*. Mais «Dieu est amour», nous explique tout et nous révèle le secret. Si les manifestations sont excellentes et merveilleuses, les sources cachées qui sont ouvertes en lui, nous donnent la clef de tout.

Nous avons à le connaître comme «né sous la loi», aussi bien que nous le connaissons dans sa gloire personnelle, bien au-dessus de toute loi. Toute sa vie a été la vie d'un homme obéissant. Et ainsi, le Dieu sur toutes choses, le Jéhovah d'Israël, et le Créateur des extrémités de la terre, était aussi l'Homme Christ Jésus. Il était Jésus de Nazareth, oint du Saint Esprit, allant de lieu en lieu en faisant du bien, et guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, car Dieu était avec lui. C'est sous ces divers aspects que nous le voyons et que nous lisons sa merveilleuse histoire. Il *communiquait* le Saint Esprit, et il était lui-même *oint* du Saint Esprit.

Le Fils vint participer à la chair et au sang. Ainsi le voulait la grâce des conseils éternels, ainsi le requéraient nos besoins. Il fut trouvé «en figure comme un homme». Il fut exercé dans une vie d'entière dépendance de Dieu, et subit une mort qui (entre autres vertus) était en entière soumission à Dieu. C'était sa place selon l'alliance éternelle, et, dans cette place, il agit

et souffrit d'une manière parfaite. De là le service et les afflictions, les cris et les larmes, les labeurs et les douleurs du Fils de l'homme sur la terre. Mais plus encore — même maintenant qu'il est dans le ciel, c'est, dans un sens, la même vie. Une promesse lui a été faite, il en attend là-haut l'accomplissement: «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds», lui fut-il dit quand il monta en haut, et, dans la foi et l'espérance en cette promesse, il a pris sa place dans les cieus: «Il s'est assis à la droite de Dieu, *attendant désormais* jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds». L'espérance répondait à la promesse et se trouvait dans le cœur de Jésus lorsqu'il montait au ciel et s'asseyait à la droite de Dieu, de même que, sur cette terre où nous sommes, il fut Celui qui croyait, qui espérait, qui obéissait et servait. Plus tard, dans ces voies de gloire à venir, ne sera-t-il pas encore assujetti? «Toute langue confessera qu'il est Seigneur», mais ne sera-ce pas «à la gloire de Dieu le Père?» Et quand il aura remis le royaume, n'est-il pas dit: «Alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous».

Et dans ces mêmes régions de gloire à venir, où il sera assujetti à Celui qui a mis toutes choses sous ses pieds, sa grâce trouvera ses délices à servir ses saints, comme il est écrit: «Il se ceindra, et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira»; et encore: «Celui qui est assis sur le trône dressera sa tente sur eux. Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, et le soleil ne les frappera plus, ni aucune chaleur, parce que l'Agneau qui est au milieu du trône les paîtra, et les conduira aux fontaines des eaux de la vie, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux».

#### **4. «Elevé dans la gloire» (1 Timothée 3: 16)**

Aux jours d'autrefois, les anges avaient désiré regarder de près dans les choses qui concernent Christ (1 Pierre 1: 12). Leur désir fut exaucé, quand les choses elles-mêmes furent manifestées et accomplies. Dans les évangiles, nous les voyons, en effet, témoins oculaires de ce qu'ils avaient longtemps souhaité de contempler. Ils eurent le privilège d'avoir leur place dans l'histoire de Christ — dans «le mystère de la piété» — «Dieu manifesté en chair», et d'en jouir, de même qu'autrefois ils avaient eu cette place dans le sanctuaire. Là, il est vrai, tout était pour l'usage et le bien des pécheurs. Les autels, la cuve, le propitiatoire, étaient tous ordonnés en vue de nous. L'activité et la grâce de la sacrificature dans la maison de Dieu étaient pour les pécheurs; mais les chérubins établis dans le sanctuaire contemplaient ces merveilles, et plongeaient leurs regards dans les plus profonds mystères.

Il en fut de même au jour où les types trouvèrent leur réalisation, au jour des choses célestes elles-mêmes, quand «Dieu fut manifesté en chair». Alors aussi tout était pour le service et le salut des pécheurs. Dieu ainsi manifesté devait être «prêché parmi les nations» et «cru au monde»; mais, en même temps, c'était pour être «vu des anges».

Ainsi la place qu'ils occupaient dans le sanctuaire, ils la prennent dans le grand mystère lui-même. Ils en sont les témoins oculaires — ils le regardent et le contemplant avec autant d'intensité et d'intérêt que les chérubins dans le saint des saints. «Les chérubins étendaient

les ailes en haut, couvrant de leurs ailes le propitiatoire et leurs faces étaient l'une vis-à-vis de l'autre les faces des chérubins étaient tournées vers le propitiatoire». Tels ils sont vus dans l'histoire de Christ, lui la vraie arche.

L'ange du Seigneur vient avec son message céleste, annoncer aux bergers de Bethléhem la naissance de Jésus. Mais dès qu'il a accompli sa mission, il y a soudain avec lui «une multitude de l'armée céleste, louant Dieu et disant: Gloire à Dieu dans les lieux très hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes». Plus tard, quand le temps d'un autre grand événement est arrivé, et que «Dieu manifesté en chair» est ressuscité d'entre les morts pour être bientôt après «élevé dans la gloire», les anges sont encore là. Marie de Magdala se tient près du sépulcre et se baisse pour y regarder, «et elle voit deux anges., vêtus de blanc, assis un à la tête, et un aux pieds, là où le corps de Jésus avait été couché». Puis au moment solennel de l'ascension, nous les retrouvons, instruisant les «hommes galiléens», des voies à venir de Celui qui venait d'être élevé dans le ciel.

Que nous dit ce regard des anges tourné vers le propitiatoire? L'hymne de louanges de l'armée céleste dans les champs de Bethléhem ne faisait pas partie du message apporté aux hommes; c'était un acte d'adoration envers Dieu. Ils n'instruisaient pas les bergers, et même ne s'adressaient pas à eux d'une manière formelle, mais ils exhalaient le ravissement que causaient à leurs esprits la pensée de Celui qui venait de naître. Il en est de même au sépulcre. Quand Marie apparaît, ils ont, il est vrai, une parole de sympathie pour elle, mais ils étaient là avant son arrivée, et ils y auraient été alors même qu'elle n'y fût pas venue. Ils étaient là, placés comme les chérubins qui, sur l'arche, tournaient leurs regards vers le propitiatoire; ils étaient l'un à la tête et l'autre aux pieds à l'endroit où le corps de Jésus avait été couché.

Quelles saintes contemplations! «Dieu a été manifesté en chair — a été vu des anges». Avec quelle ardeur, bien-aimés, devrions-nous désirer de contempler, de louer et d'adorer ainsi! Nous avons lieu de nous humilier et de nous affliger à cause de tout ce qui nous manque sous ce rapport. Nous aurions besoin d'être attirés plus que nous ne l'avons été par ces choses merveilleuses. Nous nous sommes souvent plus arrêtés à considérer la *lumière* de la connaissance des *dispensations* divines, qu'à ressentir la *chaleur* émanant des mystères de Bethléhem, du jardin et du mont des Oliviers, mystères révélés aux anges ravis. Et ainsi nous avons perdu, oui, beaucoup perdu de cette communion intime qui a caractérisé autrefois le sentier et l'esprit d'autres saints. C'est pourquoi, considérant l'état de choses autour de nous et parmi nous, j'ai désiré contempler avec vous cette grande vision: l'objet glorieux placé devant nos yeux, l'adorable Personne toujours la même, «Dieu manifesté en chair», suivi par la foi de la crèche à la croix; de la croix à la résurrection en passant par le sépulcre, de la résurrection dans le ciel où il est à présent, et de là, plus tard, dans les siècles à venir.

Le Saint Esprit, d'une manière que nous nous arrêterons à considérer pendant un moment, se plaît dans sa grâce à nous aider dans la contemplation de cette vision de la foi, en déroulant soigneusement devant nous, pour ainsi dire, les *anneaux* qui relient entre elles les différentes étapes de ce merveilleux voyage, depuis «Dieu manifesté en chair», jusqu'à «élevé dans la gloire». Comme nous l'avons vu précédemment, le Saint Esprit, par le ministère de

l'apôtre Jean, révèle ou proclame tout spécialement le lien qui existe entre «Dieu» et «la chair», dans la personne de Jésus. C'est ce que nous trouvons au commencement de son évangile et de son épître. Toutes les Ecritures d'ailleurs, selon leurs divers caractères, supposent ou expriment cette vérité aussi bien que Jean. Mais c'est un autre anneau: celui qui unit «Dieu manifesté en chair», et «la gloire», ou le ciel, qui fera *maintenant* le sujet de notre méditation. Avec les évangélistes et les anges, nous passerons de Bethléhem au jardin du sépulcre, et au mont des Oliviers.

L'évangile de Matthieu rend témoignage d'une manière générale à la résurrection. L'ange auprès du sépulcre l'atteste; les femmes retournant à la ville saisissent les pieds du Sauveur ressuscité, et les disciples le rencontrent sur la montagne en Galilée.

Marc parle de plusieurs apparitions du Seigneur après sa résurrection. D'abord, il se montre à Marie de Magdala; puis aux disciples qui étaient en chemin, et enfin aux onze, comme ils étaient à table.

Luc insiste davantage sur les *preuves* que Jésus donna à ses disciples pour leur montrer que c'était lui-même, et non un autre, qui était de nouveau au milieu d'eux. Il mange devant eux; il leur montre ses mains et ses pieds percés; il leur dit de le toucher, parce qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme ils voyaient qu'il l'avait; et enfin, il leur fait voir par les Psaumes et les prophètes, qu'il devait en être ainsi.

Jean, dans le style qui lui est particulier, joint son témoignage à celui des autres évangélistes. Dans son évangile, tout ce qui se rapporte au Seigneur est puissance et victoire, et au sépulcre il en est de même. Lorsque les disciples y viennent, ils voient les linges à terre, et le suaire qui avait été sur la tête du Seigneur, plié en un lieu à part. Point d'apparence de désordre, nul indice d'effort ni de lutte, aucun signe qui indiquât que quelque chose de difficile se fût accompli là. Tout s'y présente comme trophée et témoin de la victoire, plutôt que comme marque de l'ardeur et de la violence du combat. «Gloire, gloire au *Vainqueur* qui a été immolé», est la voix qui sort de la tombe, telle qu'elle est ouverte devant nous par Jean. Et si le lieu du triomphe nous parle ainsi, le Seigneur agit ensuite de la même manière. Il ne donne pas de sa résurrection les mêmes preuves qu'en Luc; des signes aussi *sensibles*, que c'est lui-même qui est de nouveau au milieu d'eux. Il ne mange pas avec eux, comme nous le voyons dans ce dernier évangile; le poisson cuit et le rayon de miel qu'il prend devant ses disciples, ne sont pas rappelés comme montrant avec évidence que c'est lui qui est devant eux. C'est dans des régions plus élevées, pour ainsi dire, que la vérité de sa résurrection est rapportée. Il l'atteste aux *coeurs* et aux *consciences* de ses disciples. Sa voix venant frapper l'oreille de Marie, lui dit qui il était, parce que le coeur de Marie était familier avec ce nom sortant de la bouche de son Seigneur; et il montre à ses disciples ses mains et son côté percés, afin de parler de paix à leurs consciences par l'assurance du sacrifice accepté, de sorte que, du secret et des profondeurs de l'âme de l'un d'entre eux s'échappe le cri d'une entière conviction: «Mon Seigneur et mon Dieu!»

Ainsi les évangélistes nous conduisent au jardin du sépulcre pour nous montrer Christ ressuscité. Mais le mont des Oliviers a aussi ses témoins — les témoins de l'ascension de Jésus, comme ils l'ont été de sa résurrection.

Cependant, ni Matthieu, ni Jean, n'en parlent. L'évangile de Matthieu se clôt, quand le Seigneur est encore sur la montagne en Galilée. Jean ne nous conduit ni à Béthanie, ni au mont des Oliviers.

Dans une action figurative, comme je le pense, après que les disciples eurent dîné en sa présence sur le bord de la mer de Galilée, il leur donne à entendre qu'il va dans la maison de son Père, et qu'ils l'y suivront; mais ce n'est pas l'ascension elle-même, ce n'est pas la scène à Béthanie, ce n'est pas la translation effective du Seigneur de la terre au ciel.

Marc affirme le fait de l'ascension du Seigneur en ces termes: «Le Seigneur donc, après leur avoir parlé, fut élevé en haut dans le ciel, et s'assit à la droite de Dieu». Ici le fait — le moment même de l'ascension — est indiqué. Mais c'est tout. C'est simplement l'élévation dans le ciel de Celui à qui appartenaient tous les droits et les honneurs qui l'attendaient là-haut. Mais il n'y a point de communion en esprit de la part des disciples avec cet événement. Marc ne nous dit même pas d'une manière positive si les disciples en furent les témoins oculaires.

Luc nous donne bien davantage. Dans son évangile, l'ascension du Seigneur est contemplée par les yeux et les coeurs d'hommes qui y avaient — et ils le sentaient — leur propre et immédiat intérêt personnel: «Et il les mena dehors jusqu'à Béthanie, et levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux, et fut élevé dans le ciel. Et eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie. Et ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu.»

Ainsi, comme homme ressuscité, du milieu d'une foule de témoins qui pouvaient attester qu'il était bien leur Jésus, il atteint les cieus. Et bien qu'une nuée le recevant, l'emportât de devant leurs yeux, ils savaient qu'il était au delà, dans les lieux très hauts, *toujours le même Jésus*. Jésus, qui avait mangé avec eux dans les jours où il était ici-bas au milieu d'eux, avait mangé avec eux dans les jours de sa résurrection; Jésus, qui avait autrefois amené des multitudes de poissons dans leurs filets, l'avait aussi fait après sa résurrection; Jésus qui, dans le lieu désert, avait béni les pains et les leur avait donnés, venait de le faire de la même manière; et c'était lui qui maintenant, à leur vue, montait au ciel. Combien distinctement, bien que d'une manière variée, tous les pas de ce merveilleux voyage sont retracés pour nous, par le même Esprit, dans les évangiles. C'est toujours la même Personne bénie que nous avons devant nos yeux, à Bethléhem, dans le jardin de la résurrection et sur la montagne de l'ascension. Manifesté en chair, le Fils poursuit sa course de Bethléhem au Calvaire. Ressuscité d'entre les morts, avec ses mains et son côté gardant l'empreinte des blessures qui lui avaient été faites sur la croix, il se fait voir à ses disciples durant quarante jours; puis, avec les mêmes mains et le même côté blessés, il monte au ciel. Après, comme avant sa résurrection, il leur donne ses enseignements; il leur confie un message et un ministère; il les connaît et les appelle

par leurs noms; puis enfin, tandis qu'ils le regardaient s'en allant au ciel, comme s'ils l'avaient perdu pour toujours, les anges leur apparaissent pour leur dire que ce même Jésus avait encore d'autres voies à accomplir à leur égard: «Hommes galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel».

Et c'est là le secret ou le principe de toute religion divine. C'est «le mystère de la piété». Rien ne ramène l'homme à la connaissance et à l'adoration de Dieu, si ce n'est l'intelligence et la foi de ce mystère, par l'Esprit. C'est la vérité qui forme et remplit la maison de Dieu: «Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire».

Gardons-nous, bien-aimés, constamment et d'une manière vivante, cette adorable Personne devant les yeux de notre coeur? Il a passé ici-bas à travers les fatigues et les douleurs de la vie; il est mort sur la croix; il est sorti ressuscité des profondeurs du sépulcre et est monté s'asseoir au plus haut des cieux. Les anneaux sont formés et ne seront jamais brisés, bien qu'ils unissent ce qu'il y a de plus élevé avec ce qu'il y a de plus abaissé. L'Esprit Saint les place devant nous, tels qu'il les a formés, et les maintient devant nos yeux avec délices. Avec quel souffle divin, dans les Psaumes 23 et 24, il transporte le prophète de la vie d'abaissement, de foi, de dépendance et d'espérance, que Jésus a vécu ici-bas dans les jours de sa chair, aux jours de son entrée comme «l'Eternel puissant dans la bataille», «l'Eternel des armées» «le Roi de gloire», dans «les portes éternelles», de sa Jérusalem millénaire!

Sommes-nous aussi, en esprit, sur ce chemin avec lui? Et posons à nos âmes cette autre question, bien propre à nous humilier de nouveau: Sommes-nous, en vivante et réelle puissance, avec notre Seigneur dans la période *actuelle* de ce mystérieux voyage? Car, dans ce monde, il est encore le Christ *rejeté*. A quel degré sommes-nous, en esprit, avec lui comme tel? Comprendons-nous ce *pauvre*; persévérons-nous avec lui dans ses tentations? (Psaumes 41: 1; Luc 22: 28). «Hommes et femmes adultères, ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu?» Jésus n'était pas davantage *quelqu'un* dans le monde *après* sa résurrection qu'il ne l'avait été avant. La résurrection ne fait quant à cela aucune différence. Le monde n'était pas plus pour lui alors qu'il ne l'avait été aux jours où, comme nous le savons, il n'avait pas où reposer sa tête. Il le laissa alors pour le ciel, comme il l'avait auparavant laissé pour le Calvaire. Lorsqu'il naquit, la crèche de Bethléhem le reçut; maintenant, ressuscité d'entre les morts, le ciel l'a reçu. Né dans ce monde, il se proposa lui-même à la foi et à l'acceptation d'Israël, mais Israël ne voulut pas de lui. Ressuscité, il fut de nouveau présenté à Israël par les apôtres, mais Israël le refusa de nouveau — et Jésus est encore *l'étranger* ici-bas. Le temps actuel est encore celui où il est rejeté. Bien qu'il fût l'Homme ressuscité, il était solitaire sur la route de Jérusalem à Emmaüs, comme il l'avait été dans son chemin de Bethléhem au Calvaire. Mais, bien-aimés, est-ce dans ce caractère que vous et moi, nous nous sommes joints à lui dans ce chemin?

Plus d'une pensée serait trop grande et trop élevée pour nous, si nous n'étions pas formés pour la recevoir selon la méthode de la sagesse divine: «J'ai encore beaucoup de choses à vous

dire; mais vous ne pouvez les supporter maintenant», dit notre divin Maître, et c'est ainsi que sa «débonnairété» nous «agrandit» (2 Samuel 22: 36). Nous sommes préparés pour recevoir de lui de plus grandes communications. Jésus peut annuler les distances, de même qu'il peut mettre un frein aux oppositions. Sur le lac de Galilée, il marchait sur les eaux agitées; puis, dès qu'il entre dans la nacelle, elle prend terre au lieu où ils allaient (Jean 6: 18-21).

Lorsque les rayons de cette gloire cachée viennent à percer la nue et entrent dans l'âme, comme ils sont les bienvenus! Et qu'avons-nous à faire, sinon à ouvrir toutes les avenues de notre âme pour laisser entrer Jésus? La foi *écoute*. Le Seigneur voulait que la pauvre Samaritaine au puits de Sichar l'écoulât simplement, du commencement à la fin. Elle peut parler et elle parle, en effet, mais ce qu'elle dit ne fait que rendre témoignage de ce fait que l'intelligence, la conscience et le cœur, étaient ouverts aux paroles du *Seigneur*. Et lorsque le vase tout entier fut ouvert, Jésus le remplit de lui-même.

C'est cette attitude recueillie de la foi, que nous désirons, garder plus simplement, et surtout en nous occupant de ces sujets si saints et si profonds.

Nous avons brièvement retracé, d'après les évangiles, les liens qui unissent les diverses parties de ce grand mystère, les moments de transition dans le chemin suivi par notre Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu. En d'autres termes, nous avons été avec les anges et avec les disciples à Bethléhem, au jardin du sépulcre et au mont des Oliviers.

En entrant immédiatement après dans le livre des Actes, on est frappé de voir que ce qui remplit la pensée des apôtres et forme le grand thème de toutes leurs prédications, c'est que Jésus, Jésus de Nazareth, l'homme rejeté et crucifié ici-bas, est maintenant dans le ciel. Pierre rattache d'abord et constamment toute la grâce et la puissance qui (aux jours de son témoignage) se déployaient du ciel au milieu du peuple juif, au fait de l'ascension de Jésus de Nazareth.

Après la descente du Saint Esprit, le jour de la Pentecôte, la prophétie de Joël devient proprement et naturellement, je dirai même nécessairement, le texte des discours de Pierre. Mais en le développant, il y trouve et y montre Jésus de Nazareth, le crucifié. Il annonce que l'Homme qui récemment avait été approuvé de Dieu au milieu d'eux par des miracles, et des signes était maintenant dans le ciel, et que, comme étant le *Dieu* dont il est parlé dans cette prophétie, il avait répandu le Saint Esprit promis. De plus, l'apôtre déclare que ce même Jésus était le *Seigneur* que la prophétie mentionne, Celui dont le *nom* était maintenant pour le *salut*, mais dont le *jour* serait bientôt pour le *jugement*. Tel est le discours et l'exhortation de Pierre sur le texte de Joël. C'est l'Homme qui maintenant est dans le ciel, qu'il trouve et annonce dans toutes les parties de ce magnifique oracle.

Si Jean voit Jésus sur la terre dans la plénitude de sa gloire sans tache, Pierre voit dans le ciel, dans le lieu de toute grâce, du salut et de la puissance, le Fils de l'homme, le Nazaréen, autrefois méprisé et rejeté ici-bas.

Dans le chapitre suivant, c'est Jésus de Nazareth — le nom couvert de mépris et d'opprobre parmi les hommes — c'est Jésus, maintenant glorifié en haut, dont Pierre parle et

par lequel il agit. Le mendiant boiteux à la Belle porte du temple est guéri par la foi en ce nom, et ensuite l'apôtre annonce que le ciel a reçu et gardera ce même Jésus jusqu'au temps où sa présence, quand il reviendra, apportera avec elle le rafraîchissement et le rétablissement de toutes choses. Sommés par les gouverneurs du peuple, dans le chapitre suivant, de dire par quelle puissance ils avaient opéré ce miracle, Pierre proclame ce même Jésus de Nazareth, le méprisé, comme étant la pierre rejetée ici-bas par ceux qui bâtissaient, mais devenue, dans le ciel, la maîtresse pierre du coin.

C'est là le nom et le témoignage — soit que nous voyions les apôtres en face de la puissance du monde, ou au milieu des douleurs des enfants des hommes, c'est leur unique pensée — en cela consiste tout leur art, leur vertu et leur force. Et aussitôt après leur déclaration devant le sanhédrin, c'est ce même nom de Jésus qui est le fondement de leur confiance en la présence de Dieu et par lequel ils se présentent devant lui. L'homme faible aux yeux du monde, le «saint serviteur Jésus», contre lequel se sont élevés Israël et les gentils, Hérode et Pilate, les rois de la terre et les gouverneurs, et qu'ils ont rejeté, est Celui en qui ils espèrent devant Dieu. Ils savent que Jésus est maintenant dans le sanctuaire. Ils le connaissent là, comme auparavant ils l'avaient connu devant les hommes. Et remarquez les manières variées dont ils emploient ce nom. Remarquez *l'assurance* avec laquelle ils le présentent à ceux qui sont dans le besoin, la *hardiesse* avec laquelle ils le défendent devant le monde, et la *tendresse* de coeur avec laquelle ils s'appuient sur ce nom devant Dieu. Le lieu où ils ont ainsi parlé à Dieu en ce nom est ébranlé, et ils sont tous remplis de l'Esprit Saint. Toute puissance est reconnue dans le ciel comme appartenant à ce nom, comme auparavant toute puissance en avait découlé ici-bas. C'est par ce nom que le mendiant à la porte du temple avait été guéri, et le souffle puissant d'en haut vient ébranler le lieu où ce nom avait été invoqué. Il y a plus; le monde et l'enfer même, sont émus en l'entendant, car les principaux sacrificateurs et les sadducéens sont remplis d'indignation et font jeter dans la prison publique ceux qui rendent témoignage à ce nom.

En même temps, Pierre établit pleinement la faiblesse et l'humiliation de Jésus qu'il avait ainsi, à diverses reprises, proclamé être élevé au plus haut des cieux. Cela est un trait frappant de ces premières prédications. Jésus a été mis à mort, dit Pierre, couvert d'opprobre, livré, renié, saisi, crucifié, tué, pendu au bois. Il emploie sans restriction ces expressions, et semble se glorifier dans le nom méprisé de «Jésus de Nazareth». Il l'a constamment sur ses lèvres. Dans son style puissant et plein de vie, sous l'onction nouvelle de l'Esprit Saint, il rappelle et énumère toutes les formes de douleurs et d'ignominie que le «Prince de la vie, le Saint et le Juste», a endurées et portées dans son coeur, dans son corps, dans les circonstances où il se trouvait ici-bas au milieu des hommes. C'est là Celui en qui il se glorifie dans tous ces chapitres qui retracent son ministère des premiers jours auprès des Juifs (Actes des Apôtres 2-5). Et cependant, Celui dont il vient de parler ainsi, en termes qui décrivent son profond abaissement, il le proclame comme étant l'homme des desseins de Dieu: «Seigneur et Christ». Un homme dans le ciel qui était le Seigneur de David, la semence d'Abraham qui avait été



suscitée pour bénir, le prophète promis, semblable à Moïse, qui était monté en haut, voilà la parole que Pierre prêchait avec hardiesse.

De même que cette *onction* de l'Esprit Saint conduit Pierre à rendre témoignage à l'Homme dans le ciel, à Jésus de Nazareth renié ici-bas, mais maintenant exalté en haut, ainsi peu de temps après, Etienne, *rempli* de l'Esprit Saint, rend le même témoignage (chapitre 7). Pierre *parle* de Jésus dans le ciel; Etienne le voit là. L'apôtre le proclame sans crainte, le martyr le voit sans un nuage: «Mais lui, plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux arrêtés sur le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus debout à la droite de Dieu; et il dit: Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu».

C'est ainsi que l'Esprit Saint place Jésus, élevé dans le ciel, sur les lèvres et le présente aux yeux de ses différents témoins. Mais il est précieux d'ajouter que Jésus dans le ciel était une aussi grande réalité pour Pierre que pour Etienne, bien que Pierre ne connût le mystère, que sous *l'onction* seulement, tandis qu'Etienne le connaissait étant ravi par l'Esprit. Puissent nos âmes, bien-aimés, le connaître davantage dans la même puissance! Puissions-nous en jouir dans la lumière de l'Esprit Saint maintenant, comme nous en jouissons dans une vision plus claire durant l'éternité!

Telle est la première prédication dans les Actes, après que le grand lien a été formé entre «Dieu» et la «chair (\*)», et entre «Dieu manifesté en chair», et le «ciel». Mais quelle vaste et merveilleuse scène est ainsi placée devant les yeux de la foi, pour notre bénédiction, notre lumière et notre joie. Nous voyons les liens entre le ciel et la terre, entre Dieu et les pécheurs, entre le Père et la crèche de Bethléhem, entre la croix du Calvaire et le trône de la Majesté dans les lieux très hauts. La pensée de l'homme aurait-elle jamais pu former une semblable scène; aurait-elle pu jamais y atteindre? Mais elle est là devant nous, une grande réalité actuellement et pour l'éternité. «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est aussi le même qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses». L'Esprit avait révélé le Dieu de gloire dans le petit enfant de Bethléhem, et maintenant, quand toute puissance et toute grâce sont manifestées du ciel par l'effusion de l'Esprit Saint, la guérison des souffrances des hommes, le salut des pécheurs, la promesse des jours de rafraîchissement et de rétablissement, tout se trouve et est proclamé être dans et par l'Homme glorifié dans le ciel. Quels divins mystères! Combien ils surpassent toutes les conceptions du cœur! «Qui disent les hommes que je suis, moi le Fils de l'homme?» demandait le Seigneur dans les jours de son humiliation; et la seule vraie réponse était: «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». Et lorsqu'au temps où les apôtres prêchaient, on leur demande: «Par quelle puissance, ou par quel nom avez-vous fait ceci?» la réponse divine est: «C'est par le nom de Jésus de Nazareth, que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts: c'est par ce nom que cet homme est ici devant vous, plein de santé».

(\*) Ici, comme en d'autres endroits où il parle de Christ devenu homme, l'auteur entend par la «chair», l'humanité. (*Note du traducteur*)

C'est Jésus, toujours le même, l'Unique. Il a laissé son mémorial dans «les parties les plus basses de la terre», et l'a porté avec lui en haut, «au-dessus de tous les cieux». Il remplit toutes choses. Dieu a été ici-bas, l'Homme est là-haut. La foi avait saisi autrefois que Dieu était sur la terre dans sa pleine gloire, le Fils unique parmi les enfants des hommes, et de même la foi saisit maintenant que l'Homme est dans le ciel, ayant passé là de la scène d'ici-bas où il fut dans le mépris, l'opprobre, la faiblesse et l'humiliation. Oui, la foi s'empare de ce mystère que c'est lui, le même, l'unique — que Celui qui est monté est Celui qui est descendu, que Celui qui est descendu est aussi le même qui est monté.

Quelqu'un a dit: S'il était glorieusement propre à accomplir tous les actes et les devoirs de son office de Médiateur, c'est à cause de l'union de ses deux natures dans la même Personne. Celui qui fut conçu et qui naquit de la vierge était Emmanuel, c'est-à-dire, «Dieu manifesté en chair»: «Un enfant nous est né; un Fils nous a été donné... et on appellera son nom: Merveilleux, Conseiller, Dieu Fort, Père du siècle, Prince de paix». Celui qui parlait aux Juifs, comme un homme n'ayant pas encore trente ans, était «avant qu'Abraham fût» (Jean 8). L'oeuvre parfaite et complète dans chaque acte de sa charge de Médiateur, en tout ce qu'il fit, en tout ce qu'il souffrit, en tout ce qu'il continue à accomplir, est l'acte et l'oeuvre de *sa Personne tout entière*.

Tel est le mystère. La foi le saisit avec une pleine assurance et écoute avec intelligence et joie cette parole: «Justifié en Esprit, prêché parmi les nations, cru au monde». Dieu, bien que manifesté en chair, fut justifié en Esprit. Tout en lui était gloire *morale* parfaite; tout, pour la pensée et l'acceptation divines, était infiniment et ineffablement juste. *Nous*, nous avons besoin d'une justification en dehors de nous, accomplie par un autre. Rien en nous ne peut se justifier par soi-même; en *lui*, tout le pouvait. Pas un mot, pas un soupir, pas un mouvement qui ne fût une offrande agréable, un parfum de bonne odeur: «Il était sans tache aussi bien comme homme, qu'il l'était comme Dieu; aussi pur au milieu des souillures du monde, que lorsqu'il faisait chaque jour les délices du Père avant que le monde fût». La foi reconnaît cela, sans qu'un nuage vienne l'obscurcir. Elle sait aussi que les travaux et les douleurs, la mort et la résurrection de cet Etre béni, «Dieu manifesté en chair, justifié en Esprit», n'étaient pas pour lui-même, comme s'il en eût besoin, mais pour les pécheurs, afin que sa précieuse histoire pût être «prêchée parmi les nations», et «cru au monde». Dans le sacrifice qu'il a accompli, dans la justice qu'il a opérée et introduite, est présenté aux pécheurs, même les plus éloignés, quels qu'ils soient, près ou loin, Juifs ou gentils, afin qu'ils se confient en lui, et soient assurés par lui de leur justification.

Le temps manquerait pour suivre et contempler dans la parole de Dieu, tout ce qui se rapporte à ce mystère; je voudrais seulement ajouter que, parmi toutes les épîtres, qui viennent après le livre des Actes, celle aux Hébreux le présente à nos âmes d'une manière prééminente. «Reçu dans la gloire», est la voix qui se fait entendre d'un bout à l'autre de ce divin oracle. Oh! que notre âme eût en puissance ce dont notre esprit jouit en écoutant cette voix! Je ne *puis* écrire sinon avec ce sentiment, et ne *voudrais* pas écrire sans le confesser.

Chaque chapitre de cette merveilleuse épître, chaque phrase de l'argumentation de l'apôtre, présente à nos regards Jésus *monté au ciel*. Elle s'ouvre par cela tout à coup et directement. *Elle semble nous imposer ce sujet d'une manière pour ainsi dire abrupte*. Et cela certes est bienvenu à l'âme. Le Fils, le resplendissement de la gloire de Dieu, l'empreinte de sa substance, est contemplé, après avoir fait la purification des péchés, assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, héritier là d'un nom plus excellent que les anges, possédant un titre au trône qui demeure aux siècles des siècles, et occupant en haut la place de la dignité et de la puissance, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Le second chapitre nous présente le même objet sous un autre aspect. Celui qui sanctifie ayant condescendu à participer à la chair et au sang, à n'avoir pas honte d'appeler frères ceux qui sont sanctifiés, à prendre en main leur cause, est ensuite, dans l'humanité qu'il a prise, considéré comme remonté dans le ciel pour y accomplir pour nous tous les services d'un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur. Et l'épître est tellement remplie de cette pensée, que le même chapitre nous la présente une seconde fois, en nous montrant, dans le Psaume 8, cet «homme, fait un peu moindre que les anges», mais maintenant «couronné de gloire et d'honneur».

Les chapitres qui suivent (3 et 4), forment comme une parenthèse se rapportant aux enseignements précédents; mais cependant Christ y demeure toujours placé de la même manière devant nos yeux. Nous le voyons ici sur la terre, tenté comme nous en toutes choses, à part le péché; mais ayant traversé les cieux, il est là, dans le sanctuaire, Jésus, le Fils de Dieu, afin que nous trouvions grâce et que nous soyons aidés au moment opportun.

Dans le sujet de la sacrificature, traité dans les chapitres 5, 6 et 7, nous avons encore devant nous le Seigneur monté en haut. Le Fils est déclaré être sacrificateur «plus élevé que les cieux». Il était descendu du ciel afin de naître de la tribu de Juda, et afin d'être consommé (\*) dans les jours de sa chair ici-bas, mais étant remonté en haut, il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent.

(\*) «Consommer», ou «rendre parfait», c'est, dans l'épître aux Hébreux, faire tout ce qui est nécessaire pour initier à un office. (Note du traducteur)

Il en est de même dans le grand sujet traité ensuite — celui des alliances (chapitres 8 et 9) Dès le début, nous voyons Jésus «assis à la droite du trône de la Majesté dans les cieux, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, non pas l'homme», ministre et médiateur d'une meilleure alliance.

Et dans le chapitre suivant, où la victime est la pensée dominante, comme l'avaient été la sacrificature et les alliances dans les chapitres précédents, c'est encore le même Jésus monté au ciel que nous avons sous les yeux (chapitre 10). C'est Celui qui pouvait dire: «Voici, je viens!» qui, révélé comme ayant sanctifié les pécheurs dans le corps qui lui avait été préparé sur la terre, est ensuite monté aux cieux, nous ouvrant le chemin pour entrer en pleine liberté dans les parvis des plus hauts lieux, dans la sainte et ravissante présence de Dieu.

C'est ici que se termine la partie doctrinale de l'épître, nous montrant sous ses caractères différents et sous des aspects divers, la même admirable et glorieuse Personne, le Fils de Dieu monté au ciel.

Mais si riche et abondante est cette épître en traitant ce sujet, si fidèle est-elle à retenir la même pensée, que la doctrine ayant été exposée, nous retrouvons dans les exhortations pratiques le même grand mystère — Christ dans les cieux. Jésus, «le Chef et le Consommateur de la foi» à la fin de sa vie de foi ici-bas, est vu *dans le ciel*: «Fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu». Ainsi, nous le voyons dans le ciel sous ce nouveau caractère — la vie de foi l'y a conduit, ainsi que tout ce qu'il a fait et souffert pour nous en grâce divine. Et c'est là qu'il brille aux yeux de la foi; et eussions-nous de l'intelligence pour le discerner et un coeur pour en jouir, nous saurions que le ciel lui-même resplendit d'une beauté et d'une gloire qui lui étaient inconnues avant que Jésus y fût entré, revêtu de tous ses caractères conquis et acquis sur la terre pour nous pécheurs.

Et voici le mystère: le Fils a participé à la chair et au sang; il a ainsi pris en main la cause de la semence d'Abraham, et ensuite cette Personne adorable a été reçue dans le ciel. «Dieu a été manifesté en chair — a été élevé dans la gloire». Heureuse et bénie est cette occupation de l'âme qui cherche, comme nous l'avons fait, à découvrir les liens mystérieux qui unissent ces deux points extrêmes; liens formés pour ne pouvoir jamais être brisés, bien que reliant ensemble des choses séparées par des distances que nulle pensée d'une créature ne saurait mesurer. L'Esprit Saint les place devant nous, tels qu'il les a formés pour la gloire et les délices divines, selon les conseils éternels de Dieu. «La Parole devenue chair» de Jean, est ce «quelque chose de bon» venu de Nazareth (Jean 1). L'Emmanuel de Matthieu, était le petit enfant couché dans la crèche et adoré à Bethléhem (Matthieu 1; Luc 2). Au milieu du trône se voit un Agneau comme immolé (Apocalypse 5). Dans la Personne de Celui dont les lèvres parlaient avec une sagesse qui s'adaptait aux choses journalières de la vie humaine, nous trouvons Celui qui, dans le secret de la Déité en trois Personnes, avait été établi comme le fondement de toute voie divine (Proverbes 8). Dans le buisson d'Horeb, se trouvait le Dieu d'Abraham; dans la nuée au désert, c'était la gloire; l'homme ayant une épée nue en sa main près de Jéricho, était le Chef de l'armée de l'Eternel; l'étranger qui visitait Gédéon dans son aire et Manoah dans son champ, était le Dieu à qui seul est dû l'hommage de toute la création. Ce sont là quelques-uns des témoins qui montrent comment, en grâce infinie et pour le bon plaisir et la gloire de Dieu, les choses les plus basses et les plus élevées sont unies ensemble: «Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel».

Avec quelle beauté exquise cette pensée de l'apôtre écrivant aux Ephésiens, surgit devant le coeur renouvelé: «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre?» Les dignités et les offices dont il est revêtu, les services qu'accomplit et rend Celui qui est monté au ciel, sont d'un caractère si éminent, qu'ils nous disent que Celui qui était descendu avait déjà été dans le ciel au-dessus de toutes choses, ainsi

qu'il est écrit: «Celui qui vient du ciel est *au-dessus de tout*». La dignité et la grandeur de sa Personne sont renfermées dans ce mystère: Il est monté et il est descendu. Le passage d'Ephésiens 4: 8, 9, semble l'indiquer, et l'épître aux Hébreux en développe pleinement les raisons. En effet, elle nous dit qu'avant de monter au ciel, il avait accompli l'oeuvre de la purification des péchés; qu'il avait détruit celui qui avait le pouvoir de la mort et délivré ses captifs; qu'il avait été consommé comme auteur du salut éternel pour ceux qui lui obéissent (chapitres 1; 2; 5). C'est dans ces caractères qu'il est monté en haut, et maintenant qu'il s'y trouve, il remplit le vrai sanctuaire dans les cieux, le tabernacle que Dieu a dressé et non point l'homme, et il est là pour nous assurer un héritage éternel (chapitres 8; 9)

Qui aurait pu s'élever dans une telle gloire et une telle puissance, sinon Celui qui avait déjà été dans le ciel, «au-dessus de tout?» «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu?» Les offices qu'il remplit nous disent qui il est. Ses souffrances, sa faiblesse et son humiliation même, nous disent la gloire divine de sa Personne.

Mais il est dit aussi: «Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses», Cela nous dit l'étendue sans bornes de sa souveraineté, de même que ce qui est mentionné auparavant nous avait révélé la dignité de sa Personne. Dans ses oeuvres, dans ses allées et ses venues, dans ses triomphes, il a visité et parcouru les régions les plus élevées et les plus basses. Il a été sur la terre, dans les parties inférieures de la terre. Il a été dans le sépulcre, le domaine du pouvoir de la mort. Il est maintenant dans les plus hauts cieux, au-dessus des principautés et des puissances. Ses royaumes et l'étendue de sa domination sont ainsi placés devant les yeux de notre foi. Ni le faite du temple, ni le sommet le plus élevé de la plus haute montagne, n'auraient pu offrir une telle vue. Mais la foi la contemple. «Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses».

Tel est le mystère. C'est le même Jésus, Emmanuel, le Fils unique, et cependant Celui qui a participé à la chair et au sang, qui a pris la postérité d'Abraham. Mais ici, je me sens appelé à le dire: nous ne devons pas confondre les deux natures dans cette Personne glorieuse et bénie. Je m'incline avec foi devant cette vérité que Celui qui sanctifie a participé à la chair et au sang. Je reconnais de toute mon âme la vraie humanité de sa Personne; mais ce n'était pas une humanité *imparfaite*; elle n'était en aucune manière dans la condition ou sous les résultats du péché. Mais je demande en même temps: N'y aurait-il pas dans l'esprit de plusieurs, à l'égard du mystère de la Personne de Christ, quelque incrédulité inconsciente et cependant réelle? *L'indivisibilité* de sa Personne dans toutes les périodes et les transitions de sa glorieuse et mystérieuse histoire, est-elle bien gardée devant les yeux de l'âme?

Combien je désirerais la grâce de pouvoir me réjouir des termes dans lesquels l'Esprit Saint parle, et proclamer «l'Homme Christ Jésus!» *L'homme* qui est ressuscité est le gage de notre résurrection (1 Corinthiens 15: 20). *L'homme* monté au ciel, nous donne la pleine assurance que nos intérêts sont à chaque instant sauvegardés devant Dieu dans le ciel (1 Timothée 2: 5). *L'homme* qui doit revenir bientôt du ciel, sera la joie et la sécurité du royaume à venir (Psaumes 8). Le mystère de *l'homme obéissant, mort, ressuscité, monté ut ciel et en*

*revenant*, supporte, peut-on dire, tout le conseil de Dieu. Mais, je le répète, l'âme doit garder avec soin l'unité de sa Personne. L'oeuvre parfaite et complète de Christ dans chaque acte de son ministère, dans tout ce qu'il a fait, dans tout ce qu'il a souffert, dans tout ce qu'il continue à accomplir, est l'oeuvre de sa Personne tout entière. Oui, certes, et toute sa Personne était sur la croix, comme partout ailleurs. La Personne était la victime et dans cette Personne était le Fils, «sur toutes choses Dieu béni éternellement». Il remit son esprit, bien que mourant sous le jugement de Dieu contre le péché, et bien que crucifié, mis à mort par les mains d'hommes iniques. Et cela est une grâce infinie.

C'était *Lui*, bien-aimés, *Lui-même*, du commencement, à la fin. Il traça lui-même son mystérieux sentier, mais il le traça seul, sans être aidé par personne. Nul autre que lui, «Dieu manifesté en chair», n'eût pu le faire. Le Fils devint l'Agneau pour être immolé sur l'autel ici-bas, et ensuite l'Agneau qui avait été immolé a atteint la place de gloire au-dessus de tous les cieux. C'est la gloire de *cette Personne* qui donne son efficacité à toute son oeuvre. Les services et les douleurs ne seraient rien, la mort, la résurrection et l'ascension ne seraient rien, si Jésus n'était pas Celui qu'il est. Sa Personne est le Rocher, et c'est pourquoi son oeuvre est parfaite. Là est le mystère des mystères. Mais il ne nous est pas présenté pour que nous le discutions; il est placé devant nous comme l'objet de notre foi, de notre confiance, de notre amour et de notre adoration.

Dieu et l'homme, le ciel et la terre, sont ensemble devant les pensées de la foi dans ce grand mystère. Dieu a été ici-bas, sur la terre, et il y a été en chair; et l'Homme glorifié est en haut dans le ciel. Ce sont les liens entre ces grands objets que j'ai cherché à considérer en détail; et cet exercice de l'âme est bien propre à rendre *réels* et à *rapprocher* de nos coeurs le ciel et l'éternité. Les distances morales sont infinies, mais les distances elles-mêmes ont disparu maintenant. La nature humaine, envahie par les convoitises et la mondanité, rend difficile à l'âme d'entrer dans ces choses, mais la distance en elle-même n'est rien. Jésus, après être monté dans le ciel, se montra «en un moment, en un clin d'oeil» à Etienne, hors de la cité des Juifs; et dans un intervalle de temps tout aussi rapide, il resplendit sur le chemin de Saul de Tarse, alors que celui-ci se rendait de Jérusalem à Damas. Nous n'avons pas aujourd'hui de telles manifestations de la gloire, mais sa proximité et sa réalité sont garanties et confirmées à nos âmes, par la vue de ces grands mystères.

Le royaume à venir ne sera-t-il pas la manifestation des résultats de ces liens mystérieux qui unissent le ciel et la terre? Tous deux, de différentes manières, en seront les témoins et les célébreront. «Que les cieux se réjouissent et que la terre s'égaye». L'Eglise, une avec l'Homme exalté et glorifié, sera en haut, au-dessus des principautés et des puissances. L'échelle que vit Jacob, sera établie, le Fils de l'homme sera le centre aussi bien que le soutien de tout ce système à venir de gloire et de gouvernement. Les nations n'apprendront plus la guerre. Le roi de Juda et celui d'Ephraïm seront un, et un seul roi sera leur roi à tous deux. «Et il arrivera, en ce jour-là, que j'exaucerai, dit l'Eternel, j'exaucerai les cieux, et eux exauceront la terre, et la terre exaucera le froment et le moût et l'huile, et eux exauceront Jizréel». Qu'est-ce que tout cela, sinon un fruit béni que l'on recueillera dans les jours du

royaume à venir, fruit de ces liens qui ont déjà été formés, comme nous l'avons vu? Les germes et les principes de toutes ces manifestations dans les cieux et sur la terre, parmi les anges, les hommes, toutes les créatures, et la création elle-même, se trouvent à Bethléhem, au jardin du sépulcre et au mont des Oliviers.

Puissent nos consciences et nos coeurs apprendre cette leçon! Puissions-nous, associés plus intimement aux anges dans les champs de Bethléhem et au sépulcre de Jésus, contempler ces liens mystérieux dont nous avons parlé! Ou encore, avec le même coeur que les disciples sur la montagne des Oliviers, arrêter nos regards sur ce glorieux lien qui se formait entre Jésus et les cieux (voyez Luc 24: 44-52). Semblables à Israël, ils célébraient alors la fête des prémices (Lévitique 23: 9-14). Jésus, les vraies prémices, venait d'être recueilli, et lui, leur divin Maître, leur avait expliqué le mystère de cette première gerbe cueillie, c'est-à-dire la signification de sa résurrection. Ils contemplaient alors ce glorieux moment. Ils fixaient leurs regards sur leur Seigneur ressuscité qui montait au ciel, et ils célébraient la fête comme avec un sacrifice d'holocauste: «Eux, lui ayant rendu hommage, s'en retournèrent à Jérusalem avec une grande joie».

Assurément, nous pouvons dire: «. Le mystère de la piété est grand: Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire».

Il a été reçu glorieusement ou en gloire, aussi bien que dans la gloire. Il est entré dans la lumière des plus hauts cieux, mais il y est entré glorieux lui-même; et il est là, dans le corps de sa gloire, modèle de ce que seront les nôtres. L'humanité réelle est là, dans les plus hauts cieux, mais elle y est glorifiée. Et, bien que glorifiée, c'est cependant la vraie nature humaine. Jésus est au ciel, revêtu du même corps que celui qu'il avait ici sur la terre, quand il marchait au milieu des hommes. C'est cette «sainte chose», formée directement par le Saint Esprit dans le sein de la vierge. C'est là le «Saint» qui, bien que couché dans le tombeau, n'a point senti la corruption. C'est là ce corps qui fut offert pour nous, et dans lequel il porta nos péchés sur le bois. Cette nature humaine dans laquelle il souffrit toutes sortes d'insultes, d'ignominies, de mépris et de misères, est maintenant assise pour toujours dans une gloire ineffable. Le corps qui autrefois fut percé, et nul autre, est celui que tout oeil verra. Ce tabernacle ne sera jamais abattu. La Personne de Christ qui comprend sa nature humaine, sera l'objet éternel et divin de la gloire, de la louange et de l'adoration. Sa position actuelle est celle de la gloire la plus élevée, de l'exaltation au-dessus de toute la création de Dieu, et au-dessus de tout nom qui se nomme ou qui peut être nommé.

Il a été «élevé dans la gloire», avec l'amour ineffable et l'acceptation sans limites et sans réserve de Dieu le Père, après avoir opéré et accompli le dessein de sa grâce dans la rédemption des pêcheurs.

Il a été reçu en triomphe, ayant emmené captive la captivité et dépouillé les principautés et les puissances, et il s'est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts, toute autorité lui étant donnée dans le ciel et sur la terre.

Il a été reçu en haut comme le Chef de son corps, l'Eglise, de sorte que de la plénitude de la Dèité qui habite en lui corporellement, elle «croisse de l'accroissement de Dieu», par le Saint Esprit qui nous a été donné.

Il a été reçu en haut comme dans un temple, où il paraît pour nous en la présence de Dieu, assis là comme ministre du vrai tabernacle, faisant continuellement intercession pour nous, et en cela, comme en d'autres voies de grâce, servant dans son corps devant le trône.

Il a été élevé et est entré comme notre précurseur dans la maison du Père, pour y préparer une place pour les enfants, afin que là où il est, lui, nous, nous y soyons aussi.

Et de plus, s'il s'est assis dans le ciel, c'est comme quelqu'un qui attend. Il attend, en effet, le moment où il viendra à la rencontre de ses saints dans les airs, afin qu'ils soient avec lui pour toujours. Il attend jusqu'à ce qu'il vienne apporter à la terre des temps de rafraîchissement par sa présence. Il attend jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Notre affection est bien froide et notre énergie bien petite, mais en principe je ne sais rien qui soit digne de ces visions de la foi, si ce n'est cet esprit de *dévouement* qui peut dire avec Paul: «Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance», et cet esprit de *désir* qui s'élançe vers lui et dit: «Viens, Seigneur Jésus», viens promptement.

Bien-aimés, notre Dieu a ainsi lui-même uni sa divinité à l'humanité qu'il a prise, par des liens qui ne peuvent jamais être rompus, et que le délice et la gloire qu'il y trouve, aussi bien que son conseil et sa force, rendent sûrs et stables pour toujours. Nous les avons contemplés, ces liens, mystérieux et précieux à la fois. Lui-même les a formés, lui-même les constitue, la foi les saisit, et établi sur le Rocher des siècles le pécheur croyant se repose en paix et en sécurité.

De toute mon âme, je dis: Puissent ces méditations aider à rendre plus réels et plus rapprochés de nous ces objets de la foi! Elles seront sans valeur, si elles ne tendent pas à le glorifier dans nos pensées, à le donner, lui, avec une fraîcheur et une force nouvelles à nos coeurs.

*Plus près de Toi, mon Dieu,  
Toujours plus près de Toi.*

Que ce soit le soupir de nos âmes jusqu'à ce que nous le voyions! Amen.

## 5. Sa domination sur toutes choses

«*Tu as assujetti toutes choses sous ses pieds*» (Hébreux 2: 8)

En lisant le commencement de l'évangile de Luc, on est frappé d'y trouver et d'y sentir la profonde et vive expression de l'intimité qui existe entre le ciel et la terre. Ce sont les besoins et la faiblesse de l'homme qui ouvrent les portes du ciel; mais une fois ouvertes, elles le sont largement.



Zacharie et Elisabeth «étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche». Ils étaient de la famille sacerdotale, de la postérité d'Aaron. Mais ce ne fut pas leur justice qui ouvrit pour eux le ciel; ce furent leurs besoins et leurs infirmités. Elisabeth était stérile, et tous deux étaient fort avancés en âge; et la raison de leur réelle bénédiction était là, dans leur douleur et leur faiblesse. Pour la femme stérile et le mari sans enfants, Gabriel vient avec une promesse du ciel. Mais ainsi que je l'ai dit, le ciel une fois ouvert, il l'est largement. Les anges sont tout activité et joie; peu importe que ce soit le temple dans la royale et sainte cité, ou un village reculé de la Galilée méprisée, Gabriel est prêt à se rendre dans l'un ou dans l'autre. La gloire de Dieu éclate dans les champs de Bethléhem, tout autant qu'au milieu des armées célestes. Le Saint Esprit remplit de sa divine lumière et de sa puissance les vaisseaux élus, et le Fils lui-même devient un homme. Le ciel et la terre sont très rapprochés l'un de l'autre. L'activité et la joie commencées en haut, sont ressenties et trouvent leur réponse sur la scène d'ici-bas. Les bergers, les femmes favorisées de Dieu, le vieux sacrificateur, et l'enfant dans le sein de sa mère, partagent le saint enthousiasme du moment, et les saints qui attendaient voient s'accomplir leurs désirs.

Je ne sache pas de passages des Ecritures qui présentent ce caractère avec plus de beauté (Luc 1; 2). C'est comme en un moment, en un clin d'oeil, qu'une transition bénie s'accomplit:

*«Le ciel descend pour saluer nos âmes.»*

La terre apprend de la bouche de ces merveilleux témoins qu'en vérité la porte des cieux lui était toute grande ouverte. L'intimité la plus profonde accompagnait les services de la grâce. L'ange appelle par leurs noms Zacharie et Marie, et en leur parlant nomme aussi Elisabeth. Le coeur comprend immédiatement ce langage.

Nous pouvons bénir le Seigneur qui nous fait connaître ces choses, et nous le bénirions, sans doute, si nous marchions avec plus de simplicité et de foi, dans le sentiment de la *proximité* et de la *réalité* du ciel.

Jacob et Etienne, chacun dans son jour, virent de la même manière le ciel s'ouvrir devant eux, et il leur fut donné de connaître l'intérêt personnel qu'ils y avaient. Jacob contemple une échelle dressée, dont le sommet pénètre dans les cieux, tandis que le pied repose sur la terre, à l'endroit même où il était couché. C'était un lieu méprisable et déshonoré, témoin à la fois de son péché et de sa misère. Mais *là* se trouvait l'échelle, et la voix du Seigneur qui trônait dans sa gloire au-dessus de ce lieu, parle à Jacob de bénédiction, de sécurité, d'héritage, et lui promet de le conduire.

De même, Etienne voit aussi le ciel ouvert et en contemple la gloire; mais le Fils de l'homme est *debout* à la droite de Dieu. Le martyr apprenait ainsi, comme l'échelle l'avait dit au patriarche, que lui et les circonstances où il se trouvait en ce moment même, occupaient les pensées du ciel.

*«Tu as assujetti toutes choses sous ses pieds»* (Hébreux 2: 8).

Il en était ainsi, selon les mêmes voies, dans ces jours éloignés où vivaient Jacob et Etienne, éloignés l'un de l'autre comme ils le sont de nous. Mais l'intervalle des temps ne fait aucune différence. La foi voit les mêmes cieux ouverts *maintenant* et apprend comme les hommes d'autrefois, que ces cieux sont à nous. Elle apprend qu'il existe des liens entre eux et nous, dans les circonstances où nous sommes. L'oeil de la foi a une échelle devant lui, le ciel est ouvert, et il y contemple «l'Homme Christ Jésus», le Médiateur de la nouvelle alliance, le grand souverain Sacrificateur, l'Avocat auprès du Père, Celui qui sympathise et qui est aussi notre Précurseur dans ces régions de gloire.

Jésus est monté en haut, et la foi reconnaît que ce qu'il accomplit actuellement dans les cieux est entièrement «pour nous». Il se souvient là de nos besoins, aussi bien que de nos douleurs. Les souffrances de Jacob étaient celles d'un homme repentant, celles d'Etienne, d'un martyr, mais le ciel de Jacob était aussi celui d'Etienne.

Cela n'est pas tout. La foi connaît un autre mystère dans le ciel. Elle sait que, si le Seigneur a pris là sa place dans ces divers caractères de grâce envers nous, il l'occupe aussi comme Celui que l'homme a méprisé et que le monde a rejeté. C'est aussi ce que la foi saisit dans les cieux où le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, est maintenant assis.

Jésus mourut sous la main de *Dieu*. Son âme fut mise en oblation pour le péché. «Il plut à l'Eternel de le meurtrir», et il ressuscita comme Celui qui était mort de cette manière: sa résurrection rendant témoignage de l'acceptation de son sacrifice. Il monta ensuite au ciel dans le même caractère, afin d'y poursuivre le dessein de grâce que Dieu avait en vue dans cette mort et dans cette résurrection.

Mais le Seigneur Jésus mourut aussi sous la main de *l'homme*, c'est-à-dire que la main méchante de l'homme eut sa part dans cette mort, tout autant que celle de la grâce infinie de Dieu. Il fut rejeté par «les cultivateurs», haï du monde, chassé, crucifié et tué. C'est là un autre caractère de sa mort. Et sa résurrection et son ascension sont selon ce caractère aussi des parties de l'histoire de Celui que le monde a rejeté. En effet, sa résurrection est le gage du jugement du monde (Actes des Apôtres 17: 31), et son ascension l'a placé dans l'attente du jour où ses ennemis seront mis comme marchepied de ses pieds (Hébreux 10: 13).

Ces distinctions nous font comprendre les différents aspects sous lesquels la foi, à la lumière de la Parole, considère Jésus monté en haut. Elle le voit là, dans la grâce de sa sacrificature, intercédant pour nous; et, en même temps, attendant le jugement de ses ennemis.

L'évangile proclame le *premier* de ces mystères, c'est-à-dire la mort du Seigneur Jésus sous la main de *Dieu* pour nous, et sa résurrection et son ascension, dans un caractère en harmonie avec cette mort. Et c'est dans cet évangile que nous pouvons à bon droit nous glorifier comme étant celui de notre parfait salut (\*). Mais en se glorifiant dans le premier de ces mystères, on pourrait oublier *le second*. Ce serait une sérieuse lacune dans l'âme d'un saint et dans le témoignage de l'Eglise. Car si ce grand fait, la mort du Seigneur sous la main de *l'homme*, est oublié sur la terre, il n'est sûrement pas oublié dans le ciel. Ce mystère n'est pas,

il est vrai, le mobile de l'action qui se passe *actuellement* dans le ciel; ce qui l'est, c'est la mort de la *Victime* et les intercessions du sacrificateur en vertu de cette mort. Mais ce sera la mort du *divin martyr*, la mort du Fils de Dieu par la main de *l'homme*, qui caractérisera bientôt l'action qui aura lieu dans le ciel.

(\*) Quand on prêche l'évangile, le *péché que l'homme a commis* en mettant à mort le Seigneur de gloire, doit certainement être toujours mis en évidence, mais c'est la mort du Seigneur comme *Agneau de Dieu*, qui est le fondement de la grâce publiée par l'évangile. C'est ce que je veux dire ici.

Ces distinctions sont nettement et clairement tracées et maintenues dans l'Écriture. Le ciel, tel qu'il nous est ouvert dans l'Apocalypse, est un ciel tout autre que celui qui nous est présenté dans l'épître aux Hébreux. Les pensées, les actions, les occupations, diffèrent entièrement, tout autant que la mort du Seigneur Jésus considérée comme perpétrée par la main de l'homme, c'est-à-dire *par nous*, diffère de cette mort venant de la main de Dieu, c'est-à-dire accomplie *pour nous*. Les mêmes objets s'y trouvent, mais dans des relations différentes.

Par exemple, nous voyons dans le ciel de l'épître aux Hébreux et dans le ciel de l'Apocalypse, un trône et un temple, mais le contraste entre eux est très soigneusement maintenu. Dans l'épître aux Hébreux, le trône est un trône de grâce, et nous y trouvons et obtenons tout ce que requièrent nos peines et nos besoins du temps présent.

Dans l'Apocalypse, c'est un trône de jugement devant lequel et autour duquel sont les agents et les instruments de la colère et de la vengeance. Dans les Hébreux, le sanctuaire ou le temple est occupé par le Souverain Sacrificateur de notre profession, le Médiateur d'une meilleure alliance, servant là en vertu de son propre et très précieux sang. Dans l'Apocalypse, le temple retentit des sons et resplendit des lumières qui annoncent le jugement. Des éclairs, des voix et des tonnerres, en accompagnent l'ouverture. C'est le temple vu par le prophète, rempli de fumée, et dont les fondements des seuils sont ébranlés, en signe que le Dieu auquel appartient la vengeance était là dans sa gloire (Esaïe 6).

La vue que nous avons du ciel dans l'Apocalypse est donc très solennelle. C'est le lieu où la puissance se prépare des instruments pour le jugement. Les sceaux sont ouverts, les trompettes retentissent, les coupes sont versées, mais c'est comme introduction à quelque terrible calamité sur la terre. L'autel qui est là n'est pas celui de l'épître aux Hébreux, celui où la sacrificature céleste mange du pain de vie, mais c'est l'autel qui fournit le feu du châtiment pour la terre. Et là aussi il y a *guerre*, et à la fin il s'ouvre ce ciel devant Celui dont le nom est «la Parole de Dieu», qui est vêtu d'un vêtement teint dans le sang, et de la bouche duquel sort une épée aiguë à deux tranchants, afin qu'il en frappe les nations.

Assurément, c'est là le ciel sous un nouveau caractère, et le contraste avec celui des Hébreux est très solennel. Ce n'est pas le ciel tel que la foi le saisit *maintenant*, un sanctuaire de paix rempli des provisions et des témoignages de la grâce, mais un ciel qui nous apprend que, bien que le jugement soit pour le Seigneur une oeuvre inaccoutumée, cependant c'est son oeuvre au temps convenable. Car le ciel, dans ses diverses phases, est le lieu du témoignage de la *grâce*, du *jugement* et de la *gloire*. C'est maintenant le ciel de la grâce; il

deviendra le ciel du jugement au temps qui commence en Apocalypse 4, et se continue durant toute l'action du livre, jusqu'à ce qu'aux chapitres 21 et 22, il devienne le ciel de la gloire.

L'âme doit s'accoutumer à cette sérieuse vérité, que le jugement précède la gloire; je parle ainsi par rapport à l'histoire de la terre ou du monde. Car pour ce qui est du croyant, il est passé de la mort à la vie; pour lui, il n'y a pas de condamnation; il ne ressuscite pas pour le jugement, mais pour la vie. Mais il doit savoir que, dans la suite de l'histoire divine de la terre ou du monde, le jugement précède la gloire. Le royaume sera vu dans *l'épée* ou «la verge de fer», avant d'être contemplé dans le *sceptre*. L'Ancien des jours est assis en vêtements blancs sur un trône de flammes de feu, avec les livres ouverts devant lui, avant que le Fils de l'homme vienne jusqu'à lui avec les nuées des cieux pour recevoir la domination (Psaumes 2; Daniel 7).

Ces leçons sont très clairement enseignées et distinguées dans les Ecritures. Dans la période qui s'ouvre en Apocalypse 4, c'est Christ *rejeté par l'homme*, et non pas Christ *accepté de Dieu pour des pécheurs*, qui est devenu l'objet et la pensée du ciel. Et en conséquence, des préparatifs sont faits pour venger sur le monde les torts qu'y a soufferts le Seigneur Jésus, et pour revendiquer ses droits sur la terre. En d'autres termes, c'est le ciel commençant cette série d'actes qui doit établir le Seigneur dans son royaume après le jugement de ses ennemis.

Mais tout ceci nous montre de nouveau, selon la pensée dominante de ces méditations sur «le Fils de Dieu», que c'est la *même* Personne qui est gardée devant nous, pour être connue de nous, dans toutes les phases ou périodes du même grand mystère. A quelque point que nous soyons arrivés, nous marchons toujours dans la compagnie du *même* Jésus. En effet, ces distinctions, que j'ai déjà fait remarquer, nous disent qu'il a été reçu dans le ciel, et qu'il y est maintenant assis dans les caractères mêmes sous lesquels il avait été auparavant connu et manifesté sur la terre. Car il a été ici-bas comme Celui qui accomplissait parfaitement la grâce de Dieu envers nous pécheurs, et comme Celui qui endura dans toute sa plénitude l'inimitié du monde. Or c'est sous ces deux caractères, comme nous l'avons vu, qu'il est assis dans le ciel.

Mais il ne se hâte point de revêtir ce second caractère, ou d'apparaître agissant dans le ciel comme Celui qui a été méprisé sur la terre. Il retarde, pour ainsi dire, le moment d'entrer dans le ciel de l'Apocalypse. Et dans ce trait de son caractère, en différant l'heure du jugement, en demeurant encore dans le lieu de la grâce, il dévoile à nos yeux une très douce expression du cœur que la foi nous a appris à connaître. C'est ainsi que, lorsqu'il était ici-bas, il approchait à pas lents de Jérusalem comme le Dieu de jugement. Il disait à la cité coupable: «Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes», avant de prononcer ces paroles: «Voici, votre maison vous est laissée déserte». Il s'attardait dans les plaines, visitant chaque cité et chaque village du pays, dans son patient service de grâce, avant de s'asseoir sur la montagne des Oliviers pour annoncer le jugement et la désolation de Sion (Matthieu 24: 1). Et maintenant, de Celui qui s'avançait ainsi lentement sur la route qui le conduisait au lieu d'où il prononçait le jugement, il est écrit: «Il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance (\*)» (2 Pierre 3).

(\*) L'expression «Fils de l'homme» caractérise sa Personne, lorsqu'il est présenté dans sa gloire judiciaire, comme aussi lorsqu'il s'agit de sa domination sur la terre (voyez Psaumes 8; Jean 5: 27; Matthieu 19: 28).

Ainsi, nous avons devant nous la même Personne, avec le même caractère, que nous le considérons comme il était sur la terre, ou comme il est maintenant dans le ciel, une seule et même Personne, moralement la même, malgré les changements de scène et de condition. «La grâce qui était en Christ dans ce monde est la même qui est en lui maintenant dans le ciel». Paroles consolantes et propres à encourager! Comme nous devrions savoir réellement que nous parlons selon la vérité, quand nous disons: «*Je le connais!*» Nous l'avons contemplé dès le commencement. Nous l'avons vu descendant du ciel, prenant naissance dans le sein de la vierge, couché dans la crèche; il traversa ensuite la terre revêtu d'une gloire parfaite, complète, sans souillure, bien que voilée; il mourut et fut enseveli; il ressuscita et retourna au ciel, et comme nous l'avons déjà envisagé, la foi le voit là, Lui que la foi avait connu pour avoir vécu ici-bas, lui-même, le ministre et le témoin de la grâce de Dieu envers l'homme, Celui qui a porté pleinement l'inimitié de l'homme contre Dieu, et qui cependant est le Dieu qui diffère le jugement.

Mais je dois faire remarquer quelque chose de plus, touchant le *même* Jésus, quelque chose qui est encore plus immédiatement en rapport avec le sujet de ma présente méditation.

Lorsque le Seigneur Jésus était ici-bas, il attendait son royaume. Il se présenta lui-même à la fille de Sion, comme étant son Roi, le Fils de David. En entrant dans la cité, «débonnaire et monté sur une ânesse», il se manifestait comme Celui que les prophètes avaient autrefois annoncé. Autrefois son étoile, l'étoile du royal enfant de Bethléhem, était apparue en Orient, appelant les gentils à venir au Fils de David, dans la ville de David. Mais il ne trouva point ce qu'il attendait alors: «Il vint chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu». Toutefois il emporta avec lui dans le ciel cette même pensée, ce même désir de son royaume: «Un homme noble s'en alla dans un pays éloigné, pour recevoir un royaume». Il pense à son royaume, maintenant qu'il est assis sur le trône du Père, comme il y pensait et l'attendait lorsqu'il était ici-bas. Et, je le répète ici, combien, sous ce beau caractère de roi, nous sommes gardés en communion avec le *même* Jésus. Il fut autrefois sur la terre, il est maintenant dans le ciel; mais, où que ce soit, nous le connaissons comme le même Seigneur, un dans sa Personne, un dans ses desseins et ses désirs, bien que les lieux et les conditions changent. Il était roi d'Israël ici-bas, et, avec désir, réclamait son royaume; mais ses concitoyens le lui ayant refusé, il l'a reçu dans le ciel. Au temps convenable, au jour de la joie de son cœur, il reviendra pour l'administrer ici-bas où d'abord il était venu le chercher. «Je voyais dans les visions de la nuit, et voici quelqu'un comme un Fils d'homme vint avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. Et on lui donna la domination, et l'honneur, et la royauté, pour que tous les peuples, les peuplades et les langues, le servissent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas, et son royaume, un royaume qui ne sera pas détruit».

C'est là aussi l'hommage que nous rendons au même Jésus, et le coeur l'apprécie lorsque nous y pensons. Mais il y a un autre trait de cette identité qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons fait remarquer.

Lorsqu'il était ici-bas, il désirait être connu de ses disciples; il désirait que leurs regards, pauvres pécheurs qu'ils étaient, découvrirent quelques rayons de ses gloires cachées. Il se plaisait de même à communiquer à la foi les trésors de sa grâce. La foi qui comptait sur lui sans réserve, la foi qui en simplicité avait recours à lui en toute occasion, la foi qui subsistait, bien que repoussée ou traitée avec une apparente froideur, cette foi-là lui était précieuse. Le pécheur qui s'attachait à lui, malgré le mépris du monde, ou qui se confiait en lui sans être soutenu ou encouragé par d'autres, recevait de lui l'accueil le plus bienveillant. L'âme qui, en liberté, recherchait sa présence, qui désirait entrer en communion avec lui, assise à ses pieds ou penchée sur son sein, pouvait obtenir de lui ce qu'elle voulait, ou, comme Abraham lorsqu'il intercédait, pouvait demeurer avec lui aussi longtemps qu'il lui plaisait.

Il désirait l'union avec ses élus; une union complète, personnelle, et permanente, prêt comme il l'était à partager avec eux le nom que le Père lui avait donné, l'amour dans lequel il était auprès du Père, et la gloire dont, il était héritier.

Il recherchait la sympathie; il soupirait après la communion, dans ses joies comme dans ses douleurs. Or, nous ne saurions en aucune manière apprécier la souffrance de son coeur lorsqu'il ne la rencontrait pas. C'était pour lui un sentiment bien plus profond, nous pouvons le dire, que lorsque, se présentant pour réclamer un royaume, il ne le recevait pas. Quelle douleur dans ces paroles: «Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi!» N'y voyons-nous pas l'expression d'un coeur solitaire?

Il y a plus encore. Il se proposait, lorsqu'il était ici-bas, de partager son trône avec les siens. Il ne voulait pas être seul; il voulait faire part à ses élus des honneurs et de l'héritage qui lui appartenaient, de même qu'il aurait voulu qu'eux, en sympathie avec lui, comprissent et partageassent ses joies et ses douleurs.

Et maintenant — mystère excellent et merveilleux qui nous le fait entendre — tout cela est ou sera réalisé pour lui dans l'Eglise et par l'Eglise. L'Eglise est appelée à répondre aux désirs du Seigneur Jésus en toutes ces choses, à être pour lui tout ce que son coeur demandait, soit à présent par le Saint Esprit, soit bientôt dans le royaume. Elle est appelée à entrer maintenant, en esprit, dans ses pensées et dans ses affections, ses joies et ses douleurs, et ensuite à resplendir dans sa gloire et à s'asseoir sur son trône.

Quel mystère! L'Eglise à qui le Saint Esprit a été donné pour demeurer en elle, et qui est destinée à s'asseoir, glorieuse elle-même, dans l'héritage de la possession du Seigneur, l'Eglise est la réponse à ces désirs *les plus profonds* du coeur de Jésus, le Fils de Dieu, dans les jours de sa chair. Je le répète: Quel mystère! Nous pouvons bien admirer ces harmonies qui nous parlent du *même* Jésus, de la Personne, toujours la même dans les différentes parties de ses voies merveilleuses. Lorsqu'il était ici-bas, il cherchait et réclamait un royaume, et désirait les sympathies de ses saints. Mais son peuple n'était pas préparé à reconnaître sa royauté; ses

saints n'étaient pas capables d'entrer dans cette communion. Toutefois, il reçoit maintenant un royaume dans le ciel, et il reviendra l'administrer ici-bas. Il commence maintenant, par l'Esprit Saint qui demeure dans ses élus, à trouver cette communion qui sera pleinement réalisée pour lui au jour où ils auront atteint la perfection. Le royaume sera sa gloire et sa joie. Il est appelé «la joie du Seigneur», car il sera dit à ceux qui le partageront avec lui: «Entre dans la joie de ton Seigneur». Mais la communion dans laquelle l'Eglise sera avec lui, lui sera bien plus précieuse. C'était ici-bas soit désir *le plus intense*; ce sera bientôt sa plus *riche* jouissance. Eve était pour Adam bien plus que la domination sur toutes choses.

Avons-nous, bien-aimés, assez de puissance dans nos âmes pour nous réjouir dans la pensée que le coeur du Seigneur Jésus sera ainsi satisfait? Nous pouvons découvrir et retracer les joies diverses qui l'attendent au jour de ses épousailles, au jour des délices de son coeur; mais avons-nous la capacité, en esprit, de faire davantage? Il est humiliant d'avoir à adresser de semblables questions à notre âme, nous pouvons le dire en toute sincérité.

Le royaume et l'Eglise seront au Seigneur.

Le royaume lui appartiendra à plus d'un titre. Il le prendra *en vertu de l'alliance*, ou selon les conseils existants en Dieu, avant la fondation du monde. Il l'obtiendra par *son droit personnel*, car lui, le Fils de l'homme, n'a jamais perdu l'image de Dieu, et il ne le pouvait pas, parce que, tout en étant Fils de l'homme, il était le Fils du Père. Il ne la *perdit* pas, et l'ayant conservée, la domination lui appartient à titre personnel, selon les premiers grands décrets de puissance et de gouvernement formulés ainsi: «Et Dieu dit: Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux des cieux, et sur le bétail, et sur toute la terre, et sur tout animal rampant qui rampe sur la terre». Il prendra aussi le royaume en vertu de son *obéissance*, ainsi nous le lisons: «Etant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, se ploie tout genou». Sa *mort* aussi lui donne un titre au royaume, car nous lisons encore: «En lui, toute la plénitude s'est plue à habiter, et par lui à réconcilier toutes choses avec elle-même, ayant fait la paix par le sang de sa croix, par lui, soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux». Et la croix, où il subit la mort, portait, sans qu'il eût été permis d'en effacer une seule lettre, maintenues intactes par la puissante main de Dieu, ces paroles: «Celui-ci est Jésus, le Roi des Juifs».

Ainsi la domination appartient au Fils de l'homme en vertu de l'alliance, par le titre personnel qu'il y a, par son titre de service ou d'obéissance, et par celui d'achat que sa mort lui a donné. Je puis y ajouter aussi, par droit de conquête, car les jugements qui lui fraieront le chemin au trône et qui retrancheront du royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, seront exécutés, comme nous le savons, par sa main puissante. «Portes, élevez vos têtes! et élevez-vous, portails éternels, et le Roi de gloire entrera. Qui est ce Roi de gloire? L'Eternel fort et puissant, l'Eternel *puissant dans la bataille*».

Quelles solides fondations sont ainsi posées pour la domination du Fils de l'homme! Combien chaque titre contribue à l'honneur et à la gloire de son nom. Ainsi que nous le voyons en Apocalypse 5, personne dans le ciel, ni sur la terre, ne pouvait prendre le livre, si ce n'est l'Agneau qui avait été immolé, le Lion de la tribu de Juda. Mais aussitôt qu'il s'avance, Celui qui est assis sur le trône, le lui laisse prendre de sa main, et alors l'Eglise dans la gloire, les anges et toutes les créatures dans les différentes parties des vastes domaines de la création, exaltent en triomphe les droits et les titres de l'Agneau. Et si son droit est ainsi assuré, scellé comme il l'est par des milliers et des milliers de témoins s'il est merveilleux aussi, tels seront la puissance et le royaume que maintient ce droit. Tout le grand dessein de Dieu dans le gouvernement de toutes choses revit et est rétabli en Christ, le Fils de Dieu, «le Seigneur venu du ciel», aussi bien que le «Fils de l'homme».

Nous pouvons dire que si «toutes les promesses de Dieu sont oui en lui, et amen, en lui», de même toutes les destinées de l'homme sous le gouvernement de Dieu sont «oui et amen» en lui.

La domination fut donnée à Adam. A Noé fut confié le gouvernement. Abraham fut établi père de plusieurs nations. A David appartient le jugement et à Salomon la royauté. Mais en Christ toutes ces gloires seront réunies et brilleront ensemble. En lui et sous lui, se fera «le rétablissement de toutes choses». Il portera «plusieurs diadèmes», et plusieurs noms lui sont donnés. Son nom de «Seigneur», dans le Psaume 8, n'est pas son nom de «Roi», dans le Psaume 72. La gloire qui appartient à chacun est spéciale. Les couronnes sont différentes, mais l'une et l'autre sont à lui. Il est également «Père d'éternité»; Roi et cependant Père, le Salomon et l'Abraham de Dieu. En lui tout sera béni, et cependant devant lui, tout genou fléchira. L'épée aussi est à lui, et «la verge de fer», aussi bien que le sceptre de justice. Il jugera comme David et régnera comme Salomon.

Comme Fils de *David*, il prend en main la puissance pour l'exercer dans une certaine sphère de gloire. Comme Fils de *l'homme*, il exerce la puissance dans une sphère de gloire bien plus vaste. Il vient dans sa propre gloire, dans la gloire du Père et dans la gloire des saints anges. Comme Homme *ressuscité*, il prend aussi la puissance. Nous le voyons en 1 Corinthiens 15: 23-27.

Et ce caractère s'exerce aussi dans une sphère spéciale. Il foule aux pieds la mort, le dernier ennemi. Et comme tout le reste, il est convenable et parfait à sa place, qu'au temps voulu ce soit l'Homme ressuscité qui abolisse la mort.

Des scènes diverses de gloire l'entoureront, et des caractères variés de gloire s'attacheront à sa Personne. Le caractère même du royaume consistera en ceci: *il sera rempli des gloires de Christ*, gloires variées, mais s'harmonisant et se fondant toutes ensemble. La croix nous a déjà présenté un exemple de cette oeuvre parfaite. Là se sont rencontrées «la bonté et la vérité». Là Dieu se montra «juste» et cependant «justifiant» le pécheur. Il en sera dans les jours à venir de la puissance, comme autrefois dans les jours de la faiblesse. De même que la bonté et la vérité, la justice et la paix, se sont rencontrées et embrassées, ainsi l'autorité



et le service, la bénédiction et le gouvernement, un nom de toute majesté et de toute puissance, et cependant un nom qui descendra d'en haut «comme une pluie fine sur l'herbe tendre», seront connus et appréciés ensemble. Il y aura la domination universelle de l'homme sur l'étendue entière des oeuvres de Dieu, les honneurs du royaume dans le gouvernement de toutes les nations, avec la présence du Père d'éternité pour répandre et maintenir partout la bénédiction. «On appellera son nom Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix».

Les gentils seront amenés à une intelligence saine, la raison leur reviendra. Le monde insensé, bien que formé par Lui, ne l'avait pas connu. Les rois et les gouverneurs de la terre s'élevèrent contre l'Oint de l'Eternel. Ils regimbèrent contre les aiguillons, trahissant ainsi l'excès de leur folie. Mais ils recouvreront l'intelligence. On reconnaîtra dans ce qui arriva à Nébucadnetzar un mystère non moins qu'un fait historique. La raison fut rendue à celui que représentait la tête d'or, le grand chef de la puissance gentile. Il la retrouva après que les sept années de folie — juste châtiment de son orgueil — eurent passé sur sa tête, et qu'il eut reconnu et confessé que les cieux dominant. Et c'est ainsi que bientôt le monde, cessant de renier dans sa folie son Créateur, le reconnaîtra et le confessera avec un sentiment aussi profond qu'avait été autrefois son incrédulité insensée.

Car «des rois fermeront leur bouche en le voyant», en signe de profonde adoration. «Le coeur de bête» leur sera ôté, et il leur sera donné «un coeur d'homme» (Daniel 7). Il ne leur sera plus reproché d'être au-dessous du «boeuf qui connaît son possesseur», ou de «la cigogne qui connaît sa saison», et «de la tourterelle, de l'hirondelle et de la grue, qui prennent garde au temps où elles doivent venir», mais ils voleront «comme les colombes vers leurs colombiers». «Voici, ceux-ci viendront de loin; et voici, ceux-là, du nord et de l'ouest, et ceux-ci, du pays de Sinim».

Les oeuvres de la main de Dieu, aussi bien qu'Israël et les nations, se réjouiront sous le même sceptre. «Le loup habitera avec l'agneau, et le léopard couchera avec le chevreau». Le sol lui-même connaîtra de nouveau les bienfaits de «la pluie de la première et de la dernière saison», et le travail du divin laboureur. «Tu as visité la terre, tu l'as abreuvée, tu l'enrichis abondamment: le ruisseau de Dieu est plein d'eau. Tu prépares les blés, quand tu l'as ainsi préparée».

Quel sceptre que celui du Seigneur! N'est-il pas, de même que l'épée, *unique* dans sa gloire? Quel sceptre lui fut jamais semblable? La puissance a-t-elle jamais pu être en une main pareille à la sienne? Ce qu'Adam a perdu sur la terre, ce qu'Israël a perdu dans la terre d'élection et de la promesse, ce qu'Abraham a perdu dans sa semence dégradée, rejetée et dispersée, ce que la maison de David a perdu dans le trône, ce que la création elle-même a perdu à cause de celui qui l'a assujettie à «la servitude de la corruption»; — tout sera réuni et maintenu et manifesté, par la présence et la puissance du Fils de l'homme en son jour.

«Le Fils» seul pouvait prendre un tel royaume. L'efficacité du sacrifice accompli, comme nous l'avons déjà vu en méditant sur ce divin sujet, repose sur la *Personne* de la victime; de

même le sanctuaire est rendu agréable et accessible par la *Personne* du souverain sacrificateur et du Médiateur qui le remplit et y exerce ses fonctions; et ainsi, les gloires et les puissances du royaume à venir, ne peuvent être déployées, exercées et administrées que par la même *Personne*. Le Fils de Dieu accomplit son service dans la condition la plus humble ou la plus élevée, dans la pauvreté et dans la richesse, dans l'honneur et dans le déshonneur, comme le Nazaréen et comme le Bethléhémite, sur la terre et dans le ciel, dans le monde des gloires millénaires, à la fois terrestres et célestes; mais tout ce service, du commencement à la fin, et quels que soient les phases ou les changements de ce grand mystère, nous dit *qui il est*. S'il n'eût pas été sur la croix *la même Personne glorieuse* qu'il était, il ne pourrait l'être davantage maintenant qu'il est assis sur le trône du Père. La foi ne s'occupe pas du lieu où elle le voit, ni du chemin où elle le suit; elle a devant elle le même radieux Objet, ineffablement précieux, et sent douloureusement toute parole qui, même inconsciente, porterait atteinte à sa gloire.

Mais nous avons encore à contempler d'autres gloires de ce royaume à venir qui lui appartient.

«Le second homme est venu du ciel», et son apparition doit être accompagnée d'une gloire à laquelle la domination de Salomon ne saurait être mesurée. Oui, en la présence de Celui qui «est venu du ciel», les gloires les plus brillantes de Salomon seront surpassées. «La lune rougira, et le soleil aura honte; car l'Eternel des armées régnera en la montagne de Sion et à Jérusalem, et devant ses anciens, en gloire». Dans ce royaume, il y aura des choses célestes, aussi bien que des choses terrestres restaurées. Adam possédait le jardin d'Eden dans toute sa riante beauté et son abondance de fruits. Outre cela, l'Eternel Dieu venait y marcher avec lui. Noé, Abraham, et d'autres encore, dans les jours des patriarches, avaient de riches troupeaux et du bétail, et Noé avait reçu la puissance et la suprématie sur la terre. Mais, privilège bien plus grand, ils étaient visités par les anges, et même le Seigneur des anges venait s'entretenir avec eux dans des visions, ou sous leur tente. La terre de Canaan était un bon pays, riche et agréable, un pays de lait, d'huile et de miel; mais plus que cela, la gloire s'y trouvait, et le témoignage de la présence divine demeurait entre les chérubins.

Il en sera ainsi dans ces jours à venir où se manifestera la puissance du Fils de Dieu. Le ciel fera resplendir sur la scène une gloire toute nouvelle et toute spéciale, aussi certainement qu'autrefois l'Eternel Dieu se promenait dans le jardin d'Eden, aussi certainement que les anges montaient et descendaient, dans la vision du patriarche, ou que la présence divine se trouvait dans le sanctuaire à Jérusalem, au pays de la promesse. Or non seulement ces visites divines à la terre se renouvelleront, non seulement la gloire se manifestera du ciel, mais tout revêtira un caractère nouveau et merveilleux. La terre recevra le témoignage de ce mystère étrange et excellent, c'est qu'elle-même, du sein de sa poussière et de son asservissement, a donné une famille aux cieux, famille qui, resplendissante de gloire, reviendra la visiter, bienvenue plus que les anges, et qui, avec l'autorité et la puissance qui lui sont destinées, sera au-dessus d'elle pour gouverner et pour répandre la bénédiction. «Car ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habité à venir dont nous parlons; mais quelqu'un a rendu ce témoignage quelque part, disant: Qu'est-ce que *l'homme* que tu te souviennes de lui?»

Quels liens nous voyons entre ce qu'il y a de plus élevé et ce qu'il y a de plus abaissé! «Le second homme est venu du ciel». La sainte cité descendra du ciel, ayant la gloire de Dieu, et en sa présence sera administré le gouvernement du royaume ou la puissance sur la terre. Que seront en comparaison, la souveraineté d'Adam et la gloire du règne de Salomon?

Dans la scène qui eut lieu sur la sainte montagne, et qui est décrite en Matthieu 7, et lors de la royale visitation faite à la sainte cité, en Matthieu 21, ce jour de la puissance du Fils de Dieu, ce «monde à venir», est vu en mystère et dans les lieux célestes, et sur la terre. La gloire céleste brille sur la sainte montagne; Jésus est transfiguré. Son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements deviennent blancs comme la lumière, et Moïse et Elie apparaissent en gloire avec lui. De même, à l'occasion de son entrée royale dans la cité sainte, l'humble Jésus, mais toujours le même Jésus, prend un caractère glorieux. Il se montre comme Seigneur de la terre et de tout ce qu'elle contient, et comme le Fils de David reçu en triomphe. Ici, sur la route qui conduit de Jéricho à Jérusalem, on le voit, dans un moment mystique, revêtu de ses droits et dignités terrestres, comme dans un autre moment semblable, il était apparu, «à l'écart sur une haute montagne», dans sa gloire personnelle et céleste.

Ces occasions solennelles présentaient, chacune dans sa propre sphère, une *transfiguration*, bien qu'autre soit la gloire céleste et autre la gloire terrestre. Mais dans ces deux circonstances différentes, Jésus fut glorifié, sorti pour un instant du sentier d'humiliation qu'il parcourait, lui, le Fils de Dieu, abaissé, brisé, rejeté. Les deux grandes régions du monde millénaire se sont alors déroulées devant nous en vision on en mystère. Ce n'étaient que des ombres passagères, bientôt perdues pour nous, mais ce qu'elles présentaient et ce dont elles étaient le gage, demeurera dans toute sa splendeur et sa force durant le jour de gloire qui approche. Car ce jour de lumière, ce monde de bonheur, sera rempli des gloires du Fils de Dieu. C'est *cette plénitude* qui lui donnera son caractère et sa valeur, comme nous l'avons dit précédemment. Chef de la famille ressuscitée, ou soleil de la gloire céleste, il sera alors Seigneur de la terre et de sa plénitude, Roi d'Israël et des nations. D'une manière étrange et mystérieuse, dans ce système de gloires diverses, toutes choses seront unies ensemble, «les parties les plus basses de la terre», et ce qui est «au-dessus de tous les cieux». «Dieu a été manifesté en chair, reçu dans la gloire». Le «second homme» n'est rien moins que le Seigneur «venu du ciel (\*)».

(\*) La puissance de bonheur et de joie de ce monde millénaire reçoit aussi de frappants témoignages. Pierre, sur la sainte montagne, parle de la joie qu'il partageait avec ses compagnons, de telle sorte qu'il aurait voulu rester là avec eux pour toujours, s'il eût été possible. Mais ce n'était pas lui qui parlait, c'était la puissance de ce lieu qui parlait en lui. De même, sur la route royale de Jéricho à Jérusalem, le possesseur de l'âne se soumet avec une entière promptitude aux droits du Seigneur de la terre, et les multitudes du peuple d'Israël exaltent le Fils de David: les palmes dans leurs mains et leurs vêtements étendus sur le chemin, proclament leurs hommages et leur joie comme dans une fête des Tabernacles. Mais encore ici, à proprement parler, ce n'était pas eux qui agissaient et parlaient, mais la puissance des circonstances où ils se trouvaient.

Quels mystères! Quels conseils de Dieu touchant les fins de la création, cachés dans la profondeur des siècles avant les commencements de cette création! Puissent les affections de nos coeurs être réveillées par ces méditations! Puissent-elles nous conduire à adorer! Le

Fils qui est de toute éternité dans le sein du Père, fut dans le sein de la vierge, participant avec les enfants à la chair et au sang; comme Fils de l'homme, Dieu manifesté en chair, il traversa les âpres sentiers de la vie humaine, les achevant par la mort sur la croix; il laissa le tombeau pour la gloire, les parties inférieures de la terre pour monter au-dessus de tous les cieux, et il va revenir sur la terre revêtu de ses dignités, entouré de louange, dans tous les droits, les honneurs et l'autorité d'une grandeur et d'une splendeur ineffables, pour remplir le monde à venir de joie et de bonheur.

Mais avant que cette scène de gloire — le monde à venir — puisse être inaugurée selon les voies de Dieu, il faut qu'un autre mystère s'accomplisse. L'Eglise doit être introduite dans les cieux, comme son Seigneur l'a déjà été.

Le sentier de l'Eglise à travers le monde est celui d'un étranger qui passerait inaperçu. «Le monde ne nous connaît point, parce qu'il ne l'a point connu». Et de même que son passage *sur* la terre n'attire point l'attention, de même il en sera de *son départ* de la terre. Tout ce qui la concerne est d'un étranger ici-bas. Et comme le monde qui l'entoure ne connaît pas l'Eglise, et ne sera pas témoin de *l'acte* de sa translation au ciel, elle-même en ignore le *moment*. Mais nous savons que ce lien entre nous et les cieux sera formé avant que le royaume, ou «le monde à venir», soit manifesté. Car les saints seront les compagnons du Roi de ce royaume dans les premiers *actes* qu'il accomplira, c'est-à-dire quand il prendra l'épée du jugement pour purifier la scène où s'exercera le règne de la paix et de la justice. Il l'a promis: «Celui qui vaincra, et celui qui gardera mes oeuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer».

«Je lui donnerai l'étoile du matin». Cela ne nous donne-t-il pas l'idée d'un lien, d'une action en commun?

Le soleil est dans les cieux le luminaire qui regarde directement la terre, les intérêts et les actes des enfants des hommes. Le soleil domine sur le jour, la lune et les étoiles ont domination sur la nuit. Mais l'étoile du matin n'est pas nommée dans ce système: «Il a fait la lune pour les saisons; le soleil connaît son coucher. Tu amènes les ténèbres, et la nuit arrive: alors toutes les bêtes de la forêt sont en mouvement; les lionceaux rugissent après la proie, et pour demander à Dieu leur nourriture... Le soleil se lève: ils se retirent, et se couchent dans leurs tanières. Alors l'homme sort à son ouvrage et à son travail, jusqu'au soir». L'étoile du matin n'a aucune place dans ces arrangements. Les enfants des hommes se sont couchés et, par la divine miséricorde, goûtent un doux sommeil, tandis que l'étoile du matin orne le firmament.

Le temps durant lequel le soleil brille est le *nôtre*. Je veux dire que le soleil est le compagnon de *l'homme*. Mais l'étoile du matin n'appelle pas l'homme à son travail. Elle apparaît à une heure qui lui est propre: ce n'est pas le jour et ce n'est pas la nuit. Celui qui devance l'aube, l'homme qui est debout avant le soleil, le veilleur qui a passé la nuit, la voient seuls.

Le soleil, dans le langage ou les pensées de l'Écriture, est pour le *royaume*. «Celui qui domine parmi les hommes», est-il écrit, «sera juste, dominant en la crainte de Dieu, et il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève» (2 Samuel 23: 3, 4; voyez aussi Matthieu 13: 43; 17: 2-5).

Je le demande donc: N'y a-t-il pas pour nous une lumière qui brille avant celle du royaume? N'y a-t-il pas dans les cieux des signes qui annoncent les temps et les saisons? Ces astres n'ont-ils pas des voix? L'étoile du matin apparaissant à son heure solitaire, n'est-elle pas un mystère, aussi bien que le soleil se levant avec puissance sur la terre? N'est-elle pas dans les cieux le signe de Celui dont l'apparition n'est pas pour le monde, mais pour son peuple, attendant un Seigneur qui vient bientôt et qui n'est pas de la terre? L'espérance d'Israël, le peuple terrestre salue «l'Orient d'en haut» (Luc 1: 78) — mais l'Église tourne les yeux vers l'étoile du matin. «Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. Et l'Esprit et l'épouse disent: Viens» (Apocalypse 22: 16, 17).

Tout est à nous; mais parmi *toutes* ces choses glorieuses, l'étoile du matin est pour notre transfiguration à *l'image* de Jésus, et le soleil levant pour le jour de notre puissance *avec* Jésus.

Comme ces liens mystérieux sont admirablement formés, comme ces merveilleuses voies se retracent et se poursuivent du commencement à la fin, d'éternité en éternité. Nous ne les perdons jamais de vue, l'intérêt que nous y prenons n'est jamais diminué, non, pas même dans le moment le plus sacré, le plus intime. Dans la suite de nos méditations sur le glorieux sentier du Fils de Dieu, nous venons de contempler dans les cieux un astre qui précède la lumière de l'aurore, astre que Jésus, le Fils de Dieu, parmi ses autres gloires, réclame comme étant lui-même, et veut partager avec ses saints: «Je lui donnerai l'étoile du matin».

Et lorsque l'Etoile du matin aura brillé pendant le temps de sa courte apparition, le soleil se lèvera à son heure: «Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père». Et ce sera «un matin sans nuages: par sa clarté l'herbe tendre germe de la terre après la pluie». «Que les cieux se réjouissent, et que la terre s'égaie; que la mer bruie, et tout ce qui la remplit; que les champs se réjouissent, et tout ce qui est en eux! Alors tous les arbres de la forêt chanteront de joie devant l'Éternel; car il vient, car il vient pour juger la terre». Scènes qui, dans leur réalité, dépassent tout ce que l'imagination de l'homme peut concevoir.

Quelqu'un a dit: «La foi a un monde qui lui est propre». Assurément nous pouvons le dire, après avoir contemplé le Fils de Dieu dans son abaissement profond et son exaltation suprême, reliant ensemble les choses les plus élevées et les plus basses, et les introduisant toutes dans la splendeur de son royaume, — oui, la foi a un monde à elle. Oh! que nous eussions dans nos âmes la puissance pour y marcher! Mais cette puissance réside dans le sérieux et la ferveur de la foi, et cette ferveur n'est autre que la simplicité et la réalité de la foi. David et Abigaïl marchaient dans ce monde de la foi, quand ils se rencontrèrent au désert de Paran. Selon les apparences et dans l'estime des hommes, David à ce moment n'était que le jouet des méchants, errant dans les cavernes et les antres de la terre. Il aurait consenti, pour un morceau de pain, à être le débiteur d'un homme riche. Mais la foi découvrait en David

quelqu'un d'autre. Aux yeux d'Abigaïl, tout était nouveau. Dans cette heure bénie, bien qu'invisible à d'autres, à cette heure, où les saints de Dieu se rencontraient au désert, le royaume était manifesté en esprit. Le désert de Paran était le royaume dans la communion de pensées des saints. Le fugitif dans le besoin, poursuivi et persécuté, était à ses propres yeux, comme à ceux d'Abigaïl, le Seigneur du royaume à venir, l'Oint du Dieu d'Israël. Abigaïl se prosternait devant lui comme devant son roi, et lui, avec la grâce d'un roi, «accueille avec faveur sa personne». Les provisions qu'elle apportait, son pain, son vin, ses gâteaux de raisins secs et de figues, n'étaient pas l'expression de sa libéralité envers David dans le besoin, mais le tribut qu'un sujet porté de bonne volonté apportait à David, son roi. Elle s'estimait elle-même trop heureuse et trop honorée d'être la servante des serviteurs du roi. C'est ainsi que, par la foi, dans cette circonstance si belle, elle entrait dans un autre monde, et témoignait qu'en effet «*la foi a un monde qui lui est propre*». Ce monde-là avait, pour le cœur d'Abigaïl, une importance infiniment plus grande que tous les avantages que lui présentait la maison de son opulent mari. Le désert avait pour elle plus de charmes que les champs et les troupeaux du mont Carmel. Car là, son esprit s'abreuvait de ces joies que sa foi avait découvertes dans les pures, bien que distantes, régions de la gloire.

Heureux sommes-nous, bien-aimés, lorsque nous avons la même puissance pour entrer et demeurer dans le monde qui nous appartient en propre. N'était-ce pas un tel monde que possédait Noé, lorsqu'il bâtit une arche qui semblait faite pour la terre et non pour les eaux? Abraham n'avait-il pas aussi ce monde en vue, lorsqu'il quittait son pays, sa famille et la maison de son père? N'était-ce pas aussi ce même monde qui occupait la pensée de Paul, quand il disait: «Notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur; qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire?» N'avons-nous pas tous un monde qui nous est propre, quand, par la foi, nos âmes ont accès «à cette faveur dans laquelle nous sommes?» Cette grâce ou cette faveur est actuellement la demeure paisible et heureuse de la *conscience* lavée et purifiée, et elle est aussi la demeure lumineuse de *l'espérance* qui de là contemple «la gloire de Dieu», et s'en réjouit (Romains 5: 1, 2). Ce sont des choses faiblement connues, si j'ose parler pour d'autres comme pour moi, mais elles sont à nous. Et au milieu de toute cette infirmité dont nous avons conscience, notre foi n'a qu'à glorifier le Fils de Dieu, car jouir de lui plus profondément est le progrès le plus divin.

En terminant cette méditation dans laquelle, selon notre faible mesure, nous avons contemplé «le monde à venir», je voudrais ajouter qu'il y a peu de choses qui doivent occuper nos cœurs dans le jour actuel, comme *la réjection de Christ*. La chose est naturellement à sa place, car aussi certainement qu'il doit être *glorieux* dans le monde, il est maintenant *rejeté* dans ce «présent siècle mauvais».

On l'oublie aisément; le dieu de ce monde veut qu'il en soit ainsi, et il y travaille. Il y a de grands perfectionnements dans la société et une civilisation très raffinée — des progrès sociaux, intellectuels, moraux et religieux, mais tout cela n'a pour résultat que de faire oublier un Christ qui *n'est pas de ce monde*. Mais la foi contemple, un Jésus rejeté et un monde jugé.

La foi sait que si la maison a été «vidée, balayée et ornée», elle n'a pas changé de maître, mais a été seulement rendue plus propre à servir ses desseins.

Erreur fatale, bien-aimés, que de songer à cultiver et à orner le monde actuel pour le Fils de Dieu!

Si David, dans une occasion, ne rechercha pas la pensée de Dieu relativement au transport de l'arche, il fut aussi ignorant de cette même pensée, en voulant bâtir pour l'arche une maison de cèdre. Il cherchait à donner à l'Eternel une demeure permanente dans un pays incirconcis et souillé. Il se trompait grandement, ne connaissant pas la *pureté* de la gloire de l'Eternel. Il en est ainsi de ceux qui veulent unir le nom du Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu, à la terre telle qu'elle est maintenant, ou aux royaumes du siècle présent. Quelque vraie que soit leur droiture et sincère le désir de leur coeur, comme dans le cas de David, nous répétons encore avec une profonde conviction qu'ils errent grandement, ne connaissant pas la *pureté* de la gloire du Seigneur. C'est un enseignement que nous avons besoin de saisir avec une puissance croissante. Le Fils de Dieu est encore un étranger sur la terre. Il ne la revendique pas, mais il veut en retirer un peuple qui y soit pour un temps étranger avec lui, au milieu des vanités et des ambitions qui, à chacune de ses époques, constitue l'histoire de ce monde. «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations. Et moi, je vous confère un royaume, comme mon Père m'en a conféré un».

## 6. Il remet le royaume

«Alors le Fils aussi sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses» (1 Corinthiens 15: 28).

C'est pour l'âme une chose heureuse et fortifiante, de se rappeler avec une foi vivante que le même Jésus qui fut autrefois sur la terre, est celui qui est maintenant dans le ciel et que nous connaissons pendant l'éternité. Lorsque nous gardons cette pensée dans notre coeur et notre mémoire, chaque trait de sa vie ici-bas nous apparaît dans une nouvelle lumière, et nous sentons et reconnaissons que nous avons à méditer dans les évangiles une page plus merveilleuse, et en quelque sens plus heureuse et bénie aussi, que nous n'avions pensé.

Dans les jours où il séjourna parmi nous, tout était une réalité pour lui; tout était vivant et personnel. Il faisait plus que s'arrêter à la surface. Lorsqu'il guérissait une blessure ou une douleur, en un sens, il la ressentait. «Lui-même a pris nos langueurs et a porté nos maladies». Son esprit buvait aux *sources* aussi bien qu'aux eaux qui en découlèrent, car non seulement ses joies, ses douleurs, ses craintes étaient réelles, mais il entra dans le caractère tout entier de chaque incident qui les faisait naître. Il connaissait le langage muet de l'âme affligée qui le touchait dans la foule, et comprenait toute la signification de cet attouchement. Il éprouvait une joie profonde devant la foi de ce gentil qui voyait à travers le voile *épais* de son humiliation, et découvrait la gloire divine qui brillait sous ce voile. De même son coeur était rafraîchi par la hardiesse de foi de la pécheresse qui, à travers le nuage *épais* de ses propres péchés et de sa honte, saisissait la grâce divine qui pouvait tout guérir (voyez Luc 7) Il

comprenait l'empressement avec lequel Zachée courait en avant de la foule et montait sur le sycomore, et il connaissait les méditations de Nathanaël sous le figuier. Il entendait les disputes des disciples entre eux sur la route de Jérusalem, il les entendait dans le tumulte des convoitises qui s'agitaient en eux, avant qu'elles éclatassent en querelles au dehors. Il connaissait l'amour aussi bien que la confiance en soi-même qui poussait Pierre à venir vers lui en marchant sur les eaux.

Assurément, quand nous lisons la merveilleuse histoire de Jésus, nous avons, en gardant ces faits dans notre souvenir, à l'y chercher *lui-même* en tout, soit que nous pensions à la main qui accomplit les oeuvres, soit que nous suivions les traces des pieds qui foulèrent ce sentier. Alors chacun de ses actes, chacune de ses paroles produira sur nous une impression toute nouvelle, et quels progrès bénis ne ferons-nous pas? Ne serons-nous pas édifiés dans le sens le plus élevé du mot, si nous acquérons une connaissance plus réelle d'un Jésus vivant et personnel? Dans les jours où nous sommes, bien-aimés, il y a une tendance à oublier sa Personne, à le perdre de vue, au milieu du témoignage rendu d'une manière si étendue à son *oeuvre*. On peut relever le plan des régions de la doctrine, pour ainsi dire, comme avec la règle et le niveau, au lieu de les contempler avec un coeur rempli d'admiration et d'adoration, comme étant le lieu où se manifestent les gloires du Fils de Dieu. Et cependant, c'est là ce qu'il apprécie en nous. Il nous a faits *personnellement* les objets dont son coeur s'occupe, et il désire être l'objet du nôtre.

N'est-ce point là, en un sens, «la pierre du faite?» Ce désir personnel de Christ à notre égard, ne domine-t-il pas toutes ses voies de grâce? L'élection, la prédestination, le pardon, l'adoption, la gloire et le royaume, n'ont-ils pas leur unique couronnement dans ce désir de Christ de faire de nous un objet pour lui-même? Assurément, c'est là ce qui est au-dessus et au delà de tout, une plénitude plus riche et plus élevée que toute autre chose. L'adoption et la gloire, la réception dans la famille et une part dans le royaume, seraient incomplètes, s'il n'y avait pas aussi ce mystère — le Fils de Dieu trouvant en nous un objet désirable. Il renferme toutes les autres oeuvres et tous les conseils de la grâce, et ainsi les dépasse tous.

L'Esprit prend plaisir à parler de *l'oeuvre* de Christ, et à l'apporter au coeur et à la conscience dans toute sa valeur et sa suffisance. Nous ne pourrions subsister un seul moment, si cette oeuvre n'avait pas été tout juste ce qu'elle a été, selon les conseils et les plans de Dieu. Mais l'oeuvre du Seigneur Jésus peut être un sujet important pour l'âme, tandis que lui-même reste à l'arrière-plan, et c'est une grande perte.

Ces méditations sur le Fils de Dieu qui maintenant touchent à leur terme, me suggèrent une autre pensée.

Quand nous considérons les parties les plus profondes et les plus distantes des voies de Dieu, nous éprouvons parfois comme un sentiment que c'est trop pour nous, et nous cherchons à nous soulager du poids de cette grandeur, en revenant à des vérités plus élémentaires et plus simples. Mais il n'est pas nécessaire qu'il en soit ainsi. Si nous avons mieux pénétré le sens de ces mystères plus avancés, nous saurions que nous n'avons pas



besoin de nous retirer de leur contemplation pour éprouver du soulagement, puisqu'ils ne sont en réalité que des expressions différentes et plus profondes de la même grâce et du même amour que nous avons appris à connaître dès le commencement. Ils ne sont qu'un flot plus abondant de la même rivière coulant dans un lit plus large, précisément parce qu'elle est plus éloignée de sa source.

Jusqu'à ce que nous ayons cette assurance dans notre âme, nous sommes mal préparés à penser à ces vérités. Si nous craignons qu'en contemplant les *gloires*, nous abandonnions les *affections*, nous faisons tort à la vérité et à nos âmes. Il n'en est nullement ainsi. Plus les gloires se déploient pleinement, plus se révèlent les richesses de la grâce. La naissance d'une rivière à sa source, quand nous l'embrassons d'un seul coup d'oeil, sans effort et sans surprise, présente assurément un charme particulier; mais lorsqu'elle devient, sous nos yeux, un fleuve puissant, avec ses courants et ses bords variés, nous comprenons beaucoup mieux pourquoi elle a commencé à couler. C'est cependant toujours la même eau, et nous pouvons remonter jusqu'à sa source et redescendre le long de ses divers canaux, avec un plaisir constant et varié. Nous n'avons pas besoin de retourner à sa source pour chercher du soulagement, nous pouvons en contempler le cours avec admiration, à travers les siècles et les dispensations.

Lorsqu'en esprit nous atteignons «les nouveaux cieux et la nouvelle terre», nous nous trouvons avec la même glorieuse Personne, et jouissant de la même grâce illimitée que nous avons apprise et comme dès le commencement.

Que, par la grâce de Dieu, le fruit de ces méditations soit la *même* Personne rendue *réelle* pour l'âme, et *rapprochée* d'elle: «Jésus Christ le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement»; ce qu'il est dans sa propre gloire et ce qu'il est pour nous.

Aux jours d'autrefois, il y eut des manifestations du Fils de Dieu. Dans ces apparitions, tantôt sa gloire était *voilée*, tantôt elle se montrait *sans voile*. Pour Abraham, à la porte de sa tente, pour Jacob à Peniel, pour Josué sous les murs de Jéricho, comme pour Gédéon et Manoah, un voile couvrait sa gloire, et la foi, dans une mesure plus ou moins grande, pénétrait au delà et discernait quel était Celui que ce voile cachait. A Esaïe, à Ezéchiel, à Daniel, le Fils de Dieu apparut dans une gloire sans voile, et la grâce trouva le moyen de leur en faire supporter la splendeur (Esaïe 6; Ezéchiel 1; Daniel 10).

Mais, avec ou sans voile, sa Personne demeurait la même. Lorsqu'il eut *réellement* participé à la chair et au sang, la gloire était aussi voilée, et la foi avait à la découvrir comme au temps d'Abraham et de Josué; et après qu'il fut monté au ciel, il apparut à Jean dans une splendeur, de gloire telle que la grâce dut intervenir, comme dans le cas d'Esaïe et de Daniel, pour que l'apôtre pût en supporter la présence (Apocalypse 1).

A cet égard, les temps et les saisons ne font aucune différence. Il est vrai que jusqu'à ce que la plénitude fût venue, le Fils n'était pas «né de femme». Alors il devint «Celui qui sanctifie», participant à la chair et au sang, comme les enfants y avaient eu part (Hébreux 2: 14), mais ce ne fut qu'à ce moment qu'il devint en réalité de la semence d'Abraham: «Il dut, en toutes choses, être semblable à ses frères». Tout cela attendit le moment fixé, «la plénitude

des temps», les jours de la vierge de Nazareth. Mais les manifestations du Fils de Dieu, dans les jours qui précédèrent, étaient les prémices de ce grand mystère, qu'au temps convenable, Dieu enverrait son Fils, né de femme. Elles étaient, si j'ose dire, les ombres préfigurant ce qui devait venir. Or je voudrais faire observer, comme étant plein d'intérêt pour nos âmes, que *ces ombres étaient merveilleusement exactes*. Elles montraient d'avance, sous des formes à la fois de gloire et de grâce, les voies de Celui qui plus tard séjourna ici-bas et traversa la terre dans un amour humble, dévoué, plein de sympathie, et qui maintenant est assis glorifié dans le ciel, le Fils de l'homme, la semence de la femme, pour toujours.

Il est plein de charmes pour l'âme de suivre et d'étudier ces ressemblances et ces préfigurations exactes. Si, dans l'aire d'Ophra, nous voyons une gloire voilée, il en est de même au puits de Sichar; si nous contemplons la splendeur d'une gloire sans voile sur les rives du fleuve Hiddékel, nous la retrouvons dans l'île de Patmos. Le Fils de Dieu apparut aux regards d'Abraham, comme un voyageur marchant pendant la chaleur du jour, et c'est ainsi qu'il se montre aux disciples sur la route d'Emmaüs, quand le jour était sur son déclin. Il participe au repas qu'Abraham lui avait préparé, «un veau tendre et bon», comme il mange «d'un poisson cuit et d'un rayon de miel», au milieu des disciples à Jérusalem. Dans les jours de sa résurrection, il revêt des formes diverses, afin de répondre, en grâce divine, aux besoins du moment, comme il l'avait fait autrefois, se montrant soit comme un étranger, soit comme un visiteur; apparaissant simplement comme «un homme de Dieu», à Manoah et à sa femme, ou comme un soldat armé, à Josué près de Jéricho.

Or c'est là, comme j'ai désiré le montrer dans ces méditations, ce qui est si précieux, de voir Jésus toujours *le même*, si près de nous, si réel pour nous. Nous avons besoin que nos yeux soient purifiés, et qu'ils soient habitués à contempler avec bonheur un ciel, tel que celui où *Jésus* se trouve. Ne sera-ce rien, ô mon cœur, de passer l'éternité avec Celui qui, regardant en haut, rencontra les yeux de Zachée dans le sycomore, et qui fit tressaillir son âme de joie, en laissant tomber son nom de ses lèvres? Avec Celui qui, sans une parole de reproche, remplit le cœur convaincu et vivifié d'une pauvre pécheresse samaritaine, d'une joie et d'une liberté qui débordaient? Ce qui nous manque, c'est un esprit plein d'une foi simple et enfantine. Car nous ne sommes pas à l'étroit *en lui*, et il n'y a rien qui lui soit plus précieux qu'un cœur *croyant*. C'est ce qui le glorifie plus que même le service qui lui sera rendu durant l'éternité.

La nature, il est vrai, ne peut s'élever jusque-là. Il faut pour que cette foi et cette confiance existent, l'oeuvre intérieure et le témoignage du Saint Esprit. La chair se trouve accablée. Elle ne peut jamais, ainsi que le dit l'apôtre, «atteindre à la gloire de Dieu». Lorsque Esaïe, dans l'occasion à laquelle j'ai fait allusion, fut placé en présence de la gloire de Dieu, il ne put en supporter l'éclat. Il se souvint de ses souillures et s'écria: «Malheur à moi! je suis perdu». Tout ce qu'il avait devant lui était la gloire, tout ce qu'il sentait et savait être en lui-même était son indignité et l'incapacité où il était de subsister devant elle. C'était la *nature* en lui. C'était l'action de la conscience, qui, de même qu'Adam dans le jardin d'Eden, cherchait à être délivrée de la présence de Dieu. L'homme naturel, chez le prophète, ne savait pas découvrir l'autel qui, aussi bien que la gloire, se trouvait sur la même scène. Il n'apercevait pas ce qui

était parfaitement capable de lui donner une tranquillité et une assurance entières, pour l'unir, tout pécheur qu'il fût en lui-même, à la présence de la gloire dans toute sa splendeur. La chair ne saurait arriver à cette connaissance.

Mais le messager de l'Eternel des armées non seulement la donne, mais l'applique aussi, et le prophète aussitôt se trouve à l'aise, en possession d'une pureté ou d'une sainteté qui sont à la hauteur du «Saint des saints» lui-même, et de la splendeur de son trône.

L'Esprit agit en nous au-dessus de la nature, oui, en contradiction même avec elle. La nature en Esaïe, comme en chacun de nous, est à part, confondue devant les choses d'en haut, incapable d'y élever les regards — l'Esprit nous attire intérieurement et nous conduit en liberté au-dessus de la terre. Lorsque Siméon est conduit par l'Esprit en présence de la gloire, il s'en va rempli à la fois de confiance et de joie. Il prend l'enfant Jésus dans ses bras. Il ne demande pas à la mère de le lui permettre; il ne se sent débiteur à personne du précieux privilège qu'il possède d'embrasser «le salut de Dieu», que ses yeux contemplaient. Par l'Esprit, il avait découvert *l'autel*, et par conséquent la *gloire* n'était pas au-dessus de sa portée (Esaïe 6; Luc 2).

Ces choses sont vraies maintenant, aussi vraies qu'aux jours d'Esaïe et de Siméon. L'Esprit conduit dans un sentier que la chair n'a jamais foulé. La chair reste à part et est saisie de frayeur; où la foi est en pleine liberté, elle fera entendre des paroles de blâme. Et nous ferons bien de nous rappeler ces voies si différentes de la nature et de la foi, afin d'être consolés, réjouis et encouragés, lorsque nous contemplerons encore le Fils de Dieu, et que nous méditerons sur les mystères et les conseils de Dieu qui se rapportent à lui.

Dans nos méditations, nous avons suivi le Seigneur depuis l'éternité où il était dans le sein du Père, jusqu'aux jours à venir du royaume millénaire. Nous avons contemplé les diverses phases de son abaissement et de son élévation, et indiqué les liens qui rattachent entre elles les différentes parties de ce grand mystère, c'est-à-dire les moments de transition dans les époques de ce merveilleux voyage. L'Ecriture — notre unique guide — ne nous permet guère de le suivre plus loin. Les Psaumes et les Prophètes ouvrent la porte du royaume à venir, et l'ouvrent toute grande; mais ils ne nous conduisent pas beaucoup au delà. Tout au plus nous laissent-ils entrevoir qu'il y a des régions plus lointaines, sans jamais nous les faire contempler.

Il est parlé à diverses reprises du royaume à venir comme étant éternel dans sa durée. Cela est exact, je n'ai pas besoin de le dire, mais dans ce sens qu'il ne sera remplacé par aucun autre royaume. Comme Daniel le dit: «Ce royaume ne passera point à un autre peuple». Il ne peut pas plus être transféré que la sacrificature du même Christ, le Fils de Dieu. Il doit durer autant que la royauté, continuer aussi longtemps que l'autorité «ordonnée de Dieu» existera; car il ne cessera pas tant que Celui «à qui toute autorité a été donnée» aura encore à opérer quelque oeuvre par le moyen de cette puissance. Mais en son temps, le royaume aura accompli tout ce qui le concerne, tout ce à quoi il doit servir, et alors il prendra fin.

Le Psaume 8 nous fait entrevoir d'une manière *verbale ou* littérale, ce mystère, la cessation ou la remise du royaume. Il célèbre la domination du Fils de l'homme, au jour de sa

puissance, sur les oeuvres de la main de Dieu. Mais, comme nous le fait comprendre le commentaire inspiré de ce passage en 1 Corinthiens 15: 27, 28, ce Psaume renferme une indication nous montrant que ce jour de puissance doit faire place à un autre ordre de choses.

Nous avons aussi des indications *morales* concernant ce même mystère. Par exemple, le siècle ou la dispensation que nous considérons en ce moment doit être, comme nous l'avons vu, celle d'un *royaume*, le temps où un sceptre gouvernera, et comme telle, elle doit prendre fin. Un sceptre pourrait-il être le symbole de *l'éternité divine*, l'éternité de la présence de Dieu? Un sceptre peut exercer sa prérogative de puissance pendant un temps, mais l'Ecriture nous conduit à dire que ce ne pourrait être le symbole de notre éternité passée en la présence bénie de Dieu. On peut à peine dire qu'Adam ait tenu un sceptre. Il avait la domination, mais était-elle exactement celle d'un roi? A lui appartenaient plus proprement la seigneurie et l'héritage, mais non un royaume. Ce n'était pas une autorité royale, bien qu'il y eût la plus entière soumission envers lui, et l'ordre le plus parfait. Dans la suite des voies et selon la sagesse de Dieu, il n'exista pas de royaume durant un long temps. Toutes ces pensées nous conduisent à voir que, lorsqu'arrive le temps d'un royaume, l'autorité d'un sceptre, ou l'exercice du pouvoir royal, un tel état de choses ne saurait être final ou éternel. Ce n'est pas là, me semble-t-il, que peuvent s'arrêter les pensées qui sont spirituellement ou scripturairement exercées à l'égard de Dieu et de ses voies. Un *sceptre* de justice n'est pas une pensée aussi élevée ou aussi éternelle qu'un lieu où la justice *habite*, et c'est ce que confirme l'Ecriture (2 Pierre 3: 13).

De plus, une autre indication morale de la même vérité, c'est que le royaume à venir sera un état de choses imparfait. Nous n'avons pas besoin de déterminer jusqu'où la puissance sera nécessaire, jusqu'à quel point elle devra s'exercer, mais elle sera là prête à se faire sentir. Ainsi que nous l'avons dit, les prophètes contemplent et décrivent largement ce royaume dans sa force, son étendue, sa durée, sa gloire, sa félicité et la paix qui y régnera; toutefois le mal et la douleur s'y trouveront, bien qu'avec l'autorité pour réprimer l'un et des ressources pour soulager l'autre.

Ce fait ne nous indique-t-il donc pas moralement que cet ordre de choses doit céder la place à un autre meilleur? Mais il y a plus: le royaume est une chose déléguée, un ministère, et comme tel, selon la pensée scripturaire et divine, il implique une responsabilité, une fonction dont il faut rendre compte. Mais ici, bien-aimés, nos âmes sont de nouveau invitées à nous occuper de Jésus, du Fils de Dieu lui-même.

Dans le caractère dont je viens de parler, son royaume est semblable à ce qu'a été, dans le passé, son temps d'humiliation sur la terre, et actuellement sa sacrificature dans le ciel. Tout, chez le Seigneur, dans un sens général, a été, est, et sera un *ministère*. Il vint sur notre terre pour faire la volonté de Dieu, et lorsqu'il l'eut accomplie, il se livra lui-même en sacrifice comme dernier acte d'obéissance. Sa séance actuelle dans les cieux est aussi un ministère. Comme souverain sacrificateur établi là, il est «fidèle à Celui qui l'a établi, comme Moïse aussi l'a été dans toute sa maison». Et il en sera de même de son royaume à venir et de sa puissance. Ce sera, comme tout le reste, un ministère. Bien que ce doive être une chose *nouvelle*, qui ne

lui avait pas encore été confiée ou mise entre les mains auparavant, une chose glorieuse et excellente — ce n'en sera pas moins un ministère. Et comme tel, il viendra un temps où il faudra en rendre compte et le remettre en d'autres mains. Un tel mystère remplirait nos âmes de béatitude, si nous avons la foi et les affections nécessaires pour en jouir. Car, selon ces voies merveilleuses, *l'assujettissement et l'obéissance à Dieu* — que l'homme qui n'est que poussière, rejette et lui refuse — reçoivent, à cause de la gloire ineffable de la Personne qui s'y soumet, une valeur telle que l'obéissance ininterrompue et complète de toutes les créatures, n'aurait pu y atteindre. Et c'est là une précieuse vérité que l'âme perd dans la mesure où l'ennemi la prive d'une juste appréciation de ce qu'est la Personne du Fils.

Le Fils lui-même trouve ses délices à être le serviteur ou l'administrateur de la volonté de Dieu, en grâce ou en gloire, en humiliation ou en puissance. Et quand nous considérons, dans un esprit d'adoration, *qui* est Celui qui passe par toutes ces phases, nous comprenons que ces divers changements de circonstances et de conditions, soit basses, soit élevées, ne sont rien en réalité. Dans un sens, qu'est-ce qui pourrait élever une telle Personne? Serait-ce la gloire et un royaume? La foi n'a pas plus de peine à reconnaître en lui l'administrateur de la puissance, et de la domination, et des honneurs royaux, quand il viendra s'asseoir sur son trône, qu'elle n'en a à le voir traverser comme serviteur le sentier de la vie ici-bas, dans la faiblesse et l'humiliation. De telles distances, en un sens, ne sont rien lorsqu'il s'agit du Fils. Dans un autre sens, nous le savons, la distance entre ces différentes positions est immense; car il est entré dans la douleur au temps convenable, de même qu'il entrera dans la joie quand le moment en sera venu. Comme nous l'avons dit, pour lui, tout a été, tout est, tout sera *réel*, et par conséquent, dans un autre sens, la distance est immense. «L'homme de douleurs» prendra la «coupe du salut». Ne sera-ce rien? Tout genou se courbera devant Celui qui a été méprisé et rejeté, insulté et raillé, et toute langue confessera son nom. Mais à travers tout, la Personne est la même, Dieu et homme en un seul Christ. La foi reçoit donc qu'ayant été, dans les jours de son humiliation, le ministre de la volonté et de la grâce du Père, il sera encore l'administrateur du royaume du Père, dans les jours de son exaltation et de sa force.

L'Écriture nous le fait connaître en plus d'un passage. «Quand je recevrai l'assemblée», dit Christ en anticipant le royaume, «je jugerai avec droiture». Il reconnaît ainsi que, dans le royaume, il aura cette place d'administrateur. De même, il dit que *le temps pour lui de recevoir le royaume et le moment de la répartition des récompenses et des honneurs du royaume*, n'est pas entre ses mains, mais dans celles du Père (Marc 13: 32; Matthieu 20: 23). En ce jour-là, toute langue assurément confessera que Jésus Christ est Seigneur, mais ce sera «à la gloire de Dieu le Père». Lui-même le nomme le royaume de «*son Père*», Il sera *oint* pour l'administrer, de même qu'il fut oint pour son ministère dans les jours de sa chair (voyez Esaïe 11: 1-3; 61: 1, 2).

Il y a plus; il sera *dépendant* de Dieu durant le jour de sa puissance, ainsi qu'il l'a déjà été, ou comme il le fut autrefois, en son jour de douleur et de faiblesse. C'est pourquoi nous lisons: «On priera pour lui continuellement» — de même que Salomon, le roi en type, plaça le

royaume qu'il avait reçu sous les soins du Dieu d'Israël, par un acte public d'intercession (voyez Psaumes 72; 2 Chroniques 6).

Tout nous indique ainsi *morale*ment que le royaume doit être remis à Dieu, car tout nous montre qu'il est une chose déléguée et à administrer; et cette indication morale, comme nous l'avons dit, est confirmée par la citation du Psaume 8, et le commentaire divin qui en est fait en 1 Corinthiens 15. *Tout* pour Christ est assujettissement et service: les jours royaux de puissance, les jours de renoncement et de douleur, ainsi que les jours célestes du ministère sacerdotal.

De même que «Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur», mais que «celui-là l'a glorifié qui lui a dit: Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré», ainsi nous pouvons dire qu'il ne s'est pas non plus glorifié lui-même pour être fait Roi, mais que celui-là l'a glorifié qui lui a dit: «Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds». «Je voyais dans les visions de la nuit, et voici, quelqu'un comme un fils d'homme vint avec les nuées des cieux, et il avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le fit approcher de lui. Et on lui *donna* la domination, et l'honneur, et la royauté».

Tel est l'établissement du royaume à venir, de Christ. Et ainsi, c'est une chose *déléguée* qui, reçue des mains d'un autre, doit en son temps être remise. Le Fils sera certainement trouvé fidèle là où tous les autres ont manqué. Des hommes, il est écrit: «Dieu se tient dans l'assemblée de Dieu; il juge au milieu des juges». Mais du Fils, il est dit: «Ton trône, ô Dieu! demeure aux siècles des siècles; c'est un sceptre de droiture que le sceptre de ton règne; tu as aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons» (Hébreux 1; Psaumes 45 et 82). Tout cela nous montre que le Seigneur Jésus ne tient le royaume que comme une administration qui lui est confiée pour un temps. Que ce soit *l'épée* ou le *sceptre* qu'il tienne entre ses mains; qu'il agisse comme David ou comme Salomon, il sera également fidèle. Quand il sortira pour exercer le jugement ou pour combattre les batailles de l'Eternel, ce sera vrai de lui, comme il est dit: «Le Seigneur, à ta droite, brisera les rois au jour de sa colère», et encore: «Venez, voyez les actes de l'Eternel, quelles dévastations il a faites sur la terre!» Et ce sera encore vrai quand il s'assiéra sur le trône, ou gouvernera le royaume en paix: «Je marcherai dans l'intégrité de mon coeur, au milieu de ma maison», dit Christ le Roi. Et de lui, il est dit à Jéhovah: «Il jugera ton peuple en justice et tes affligés avec droiture». Mais je le répète, tout cela suppose un pouvoir délégué, bien que confié à une main spéciale.

De même que la mort du Seigneur a accompli autrefois pour toujours l'oeuvre pour laquelle il la subissait, et que sa sacrifice céleste s'exerce maintenant, jour après jour, d'une manière parfaite, ainsi sort royaume accomplira tout ce qui le concerne. Et alors, tout étant accompli, il déposera son sceptre, et le royaume prendra fin, ainsi qu'il est écrit: «Ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père... alors le Fils lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous».

«Que Dieu soit tout en tous». Oui, Dieu, par le Fils, a fait les mondes. Et quand les mondes et les siècles auront achevé leur course et accompli leur oeuvre, quand les dispensations auront manifesté les conseils, les oeuvres et les gloires qui leur étaient assignés — le Fils, comme Celui en qui toutes ces choses étaient fondées et par qui elles étaient ordonnées, sera lui-même assujetti à Celui qui lui avait assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.

C'est la sujétion de la charge confiée, la sujétion de Celui qui avait toutes choses mises sous ses pieds, à Celui qui les lui avait assujetties. Quant à la Personne, bien différente de la charge, elle est éternelle. Le Fils est dans la gloire de l'essence divine, de même que le Père et le Saint Esprit.

*La Personne* est le mystère des mystères que nous contemplons. Lorsque nous pensons à Christ dans la réalité de ce qu'il est, tout l'éclat même du royaume à venir n'est qu'un voile jeté sur Sa gloire inhérente. La splendeur du royaume pourrait-elle déployer ce qu'il est en lui-même? Les honneurs du royaume de Salomon et même de tous les royaumes du monde, ne voileraient-ils pas la gloire du Fils, aussi réellement que les outrages du prétoire de Pilate ou la couronne d'épines et l'opprobre du Calvaire? Le fait d'être né à Bethléhem comme fils de David, aux acclamations des anges, est-il la mesure de sa gloire personnelle, plus que le nom de Nazarénien? La foi discerne le Serviteur dans les jours d'exaltation comme dans les jours d'abaissement et de douleurs. Il a servi comme Serviteur; il sert comme Sacrificateur; il servira comme Roi.

Ce mystère que nous contemplons ici, est le lien des liens; dans la foi à ce mystère, toutes les distances et tous les intervalles disparaissent. Le ciel et la terre, Dieu et l'homme, Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, les choses les plus élevées et les plus abaissées, sont associées l'une à l'autre pour la gloire de Dieu et pour notre bénédiction.

Quels anneaux! quels mystères et quelles harmonies! Quels conseils touchant les fins de la création dans les âges cachés de l'éternelle et divine Sagesse avant que le monde fût! «Si vaste que soit la course tracée par l'Écriture, c'est toutefois un *cercle*, et sous cette forme parfaite, elle revient au point d'où elle est partie. Le ciel qui avait disparu, au chapitre 3 de la Genèse, reparaît dans les derniers chapitres de l'Apocalypse. L'arbre de vie se trouve de nouveau près du fleuve d'eau vive, et il n'y a plus de malédiction.

«Les différences mêmes de formes sous lesquelles reparaît le royaume céleste sont profondément caractéristiques. Elles montrent non seulement que tout a été reconquis, mais retrouvé sous une forme plus glorieuse, parce que c'est *par le Fils* que cette restauration est accomplie. Ce n'est plus le paradis, mais la Jérusalem céleste; ce n'est plus le jardin, mais la cité de Dieu. Ce n'est plus le jardin produisant son fruit spontanément et sans labeur, comme il convenait au bonheur de l'homme dans son état d'innocence; c'est la cité, plus somptueuse, plus magnifique, plus glorieuse, mais en même temps le résultat de labeurs et de souffrances; édifiée pour être une habitation plus splendide et plus durable, mais formée de pierres qui, d'après le modèle de la «maîtresse pierre du coin, élue et précieuse», ont été, chacune en son

temps, laborieusement taillées et péniblement équarries pour occuper la place qui leur était destinée».

Ayant ainsi atteint le moment où le royaume est remis, nous sommes arrivés aux confins du «nouveau ciel et de la nouvelle terre». Les cieux et la terre de maintenant auront été la scène sur laquelle le Fils a exercé son action et auront rendu témoignage de ses perfections en grâce et en gloire, en humiliation et en puissance, dans ses ministères comme Serviteur, Sacrificateur et Roi, dans la vie de la foi et dans la seigneurie sur toutes choses. Puis, quand le Fils aura été ainsi manifesté, dans la faiblesse et dans la force, sur la terre et dans le ciel, de la crèche jusqu'au trône, comme Nazaréen et Bethléhémite, comme Agneau de Dieu et Oint, comme Seigneur sur toutes choses, selon tout ce à quoi il était prédestiné dans les conseils éternels, alors les cieux et la terre d'à présent auront accompli tout ce qu'ils avaient à faire. Lorsque tout ce qui manifeste le Fils aura été déployé, ils auront fini leur temps. Ils passeront, et l'âme qui les a contemplés accomplissant leur service, sera préparée à entendre cette parole du prophète de Dieu «Je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés».

Mais comme nous l'avons dit précédemment, l'Écriture — notre seul guide — ne nous donne pas la liberté de suivre le Seigneur plus loin que le royaume. L'Esprit Saint en passant et occasionnellement, nous donne cependant quelques caractères des nouveaux cieux et de la nouvelle terre. Esaïe nous dit que l'on ne se souviendra plus du premier ciel et de la première terre, quand la nouvelle création sera introduite, montrant ainsi combien celle-ci surpassera la première en excellence. Il dit aussi que les nouveaux cieux et la nouvelle terre subsisteront devant Dieu (\*), suggérant ainsi la pensée que c'est l'état éternel. Paul dit qu'après que le royaume aura été remis au Père, Dieu sera «tout en tous», voulant dire par là, je pense, qu'alors tout pouvoir délégué, tout ministère, même ce qui a été remis entre les mains du Fils, auront pris fin, comme ayant accompli le dessein pour lequel ils avaient été établis. Pierre parle des nouveaux cieux et de la nouvelle terre comme étant la *demeure* de la justice, et transporte ainsi notre pensée au delà de l'époque où la justice tient *le sceptre*, où elle règne.

(\*) Les passages d'Esaïe 65 et 66, auxquels l'auteur fait allusion, se rapportent à l'état millénaire. Voici ce que nous lisons dans les «Études sur la Parole»: «Jéhovah introduira alors un ordre de choses entièrement nouveau, dans lequel la vérité de ses promesses sera reconnue, et les choses précédentes totalement oubliées — il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, nouveaux, non pas par rapport à un changement physique, mais l'ordre moral sera entièrement nouveau. Ce ne sera pas seulement un nouvel ordre de choses sur la terre que la puissance du mal dans les cieux pourra gêner, comme dans les jours précédents; l'état des cieux lui-même sera nouveau. Nous apprenons ailleurs que Satan en sera précipité et que son pouvoir dans le ciel aura pris fin pour toujours». Un autre auteur encore a dit: «La vraie clef de ce passage (Esaïe 65: 17-19) est que le changement des choses présentes qui a été annoncé, a son point de départ au commencement du jour du Seigneur et n'est complet que lorsque ce jour fait place à l'éternité... Ainsi il est dit déjà maintenant du chrétien en Christ: «Les choses vieilles sont passées, voici toutes choses sont faites nouvelles», tandis qu'en fait cela ne sera complètement exact que lorsqu'il sera transformé à l'image de Christ à sa venue. Ainsi le commencement du jour du Seigneur sera aussi un commencement d'accomplissement de la promesse des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, quand Jéhovah «crée Jérusalem pour être une jubilation, et son peuple une joie». Mais l'accomplissement entier n'aura lieu qu'à la fin du jour millénaire,



lorsqu'à la lettre, toutes choses seront faites nouvelles, les cieux et la terre de maintenant n'étant pas seulement ébranlés, mais dissous, Alors la mer n'est plus, et un ciel nouveau et une terre nouvelle apparaissent, où la justice habite, et où Dieu sera tout en tous. Le Nouveau Testament parle naturellement du plein résultat final renfermé dans la prophétie (2 Pierre 3; Apocalypse 21). Le prophète juif s'arrête aux bénédictions qui sont l'aurore de ce jour, et dont jouiront Israël, son pays et sa capitale».

Mais Jean, dans l'Apocalypse (chapitre 21), est plus explicite: «Et je vis», dit-il, «un nouveau ciel et une nouvelle terre; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus». Puis il ajoute, en parlant de ce nouvel état de choses: «Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées». Combien cela est précieux! Les premières choses sont passées; les larmes sont passées, la mort est passée, douleurs, cris et deuil ne sont plus. Il ne reste aucune trace des choses précédentes où le péché et la mort avaient imprimé leur sceau. La terre millénaire avec toutes ses bénédictions, est loin de répondre à un ordre de choses aussi élevé, car le péché et la mort s'y trouvent encore (Esaïe 65). «Les premières choses sont passées». Ce n'est pas que nous devons perdre quoi que ce soit de ce qui nous a été donné ou communiqué selon ses conseils de grâce et de gloire, par le ministère du Fils et par les opérations de l'Esprit. Rien de ce que nous avons reçu dans le cours des dispensations divines ne sera perdu pour nous. Cela ne se pourrait pas. Même les rafraîchissements de l'Esprit que nous goûtons en passant, et que troublent si souvent les mouvements de la chair, ne sont pas perdus pour nous. Ils sont le témoignage de ce qui est éternel dans son essence même. De même on jouira, dans ses plus éclatants résultats, de toute la sagesse si diverse de Dieu, qui a été déployée dans les différentes dispensations. Elle est essentiellement éternelle, et ne peut être perdue pour nous. Ces manifestations de Dieu dans sa sagesse, dans sa puissance, dans sa grâce et dans sa gloire, se sont montrées et déployées dans la suite des siècles, et ont rencontré la lutte et l'opposition sur la scène de notre monde gâté, ruiné et dégradé. Mais dans les nouveaux cieux et sur la nouvelle terre, tout conflit aura disparu, et ces manifestations seront connues dans leurs complets, glorieux et triomphants résultats.

Devant Celui qui est assis sur le «*cheval blanc*», les pouvoirs apostats de «ce présent siècle mauvais» sont frappés à l'heure du plus entier développement de leur orgueil et de leur audace, et le Seigneur avec ses saints règnent en justice sur la terre durant l'âge millénaire. Devant Celui qui est assis sur *le grand trône blanc*, le ciel et la terre d'à présent s'enfuient et disparaissent, et Celui qui est assis sur le trône dit: «Voici, je fais toutes choses nouvelles». Ce sont assurément des choses distinctes, d'une haute signification, et indiquant le développement successif des conseils et des voies de Dieu.

Ce ne sera plus sur la terre nouvelle, *le sceptre* de la justice, mais *son habitation*; et par conséquent, ce ne sera pas *le trône* du Fils, mais *le tabernacle* ou l'habitation de Dieu. Ce n'est plus *l'autorité divine s'exerçant sur la scène*, mais l'habitation de Dieu sur une scène heureuse et nouvelle.

Ce ne sera plus la terre, *sur laquelle a coulé* le sang de Christ, *la terre*, sépulcre de milliers de générations: ce sera une *nouvelle* terre. Ce ne seront plus ces cieux revêtus «de noirceur» et auxquels «un sac est donné pour couverture»; desquels les tonnerres, le vent de tempête et le déluge sont descendus, pour opérer l'oeuvre de jugement et porter témoignage de la juste colère de Dieu: ce sera un ciel *nouveau*.

Celui qui *aura soif* boira de la fontaine d'eau de la vie; celui qui *vaincra* héritera de toutes choses (Apocalypse 21: 6, 7). Caractères bénis qui distinguent les saints, mais souvent bien peu réalisés! Mais bénis et précieux cependant, lorsque nous lisons ce qu'ils sont et que nous y pensons — soupirer après le Dieu vivant, et vaincre au milieu de ce monde mauvais!

Je ne voudrait, ajouter que peu de paroles. Nous ne devons pas faire des spéculations, là où nous ne pouvons donner des enseignements positifs. Nous ne devons pas écouter ce que nous n'apprenons pas *du Seigneur*. Sa Parole écrite est la règle des pensées de tous ses saints, bien que quelques-uns se soient plus largement que d'autres, mis en possession de cette Parole par l'Esprit Saint. Nous devons tous connaître la règle commune, et chacun de nous doit aussi connaître sa mesure personnelle dans l'Esprit. Je voudrais donc m'arrêter ici, ajoutant seulement une pensée qui m'a été en bénédiction: c'est que, bien que nous ne puissions discerner ces régions lointaines, nous pouvons y croire et les espérer avec confiance, ou plutôt nous confier en Celui qui en est le Seigneur. Nos coeurs peuvent être assurés qu'elles seront tout ce qu'ils désirent, tout ce que demanderont les nouvelles conditions où nous nous trouverons. Le ciel a toujours été ce qui répondait aux besoins de la terre. Au commencement, le soleil a été établi pour dominer sur le jour, et la lune et les étoiles pour dominer sur la nuit. Ils étaient alors placés dans le ciel, parce qu'ils satisfaisaient à ce qu'il fallait à la terre. Mais il n'y avait pas d'arc-en-ciel dans la nuée, parce que la terre n'avait pas besoin d'un signe et d'un gage que, si Dieu agissait encore en jugement, il épargnerait la terre. Le jugement était alors chose inconnue. Mais lorsque la conscience eut été réveillée, que le jugement fut compris et redouté, quand Dieu fut connu comme un Dieu *juste* par les actes qu'il avait accomplis, et que la terre eut besoin d'être assurée que, dans sa colère, il se souviendrait d'avoir compassion, alors dans le ciel apparut le gage de cette miséricorde, déployé au front même des nuées, signe du jugement.

Ainsi le ciel a déjà été changé, ou s'est revêtu d'une manière nouvelle, selon les besoins variés de la terre; et le passé est une garantie pour l'avenir, bien «qu'un ciel nouveau et une terre nouvelle» doivent être révélés. Mais je puis ajouter que la terre *millénaire*, dans son jour, connaîtra la même fidélité du ciel envers elle.

Elle y verra le sanctuaire de la gloire, comme la foi y contemple maintenant le sanctuaire de la paix, et la cité céleste de cet âge sera vue descendant du ciel, dans le caractère même qu'elle devra avoir pour satisfaire les besoins des nations de la terre et de leurs rois, qui se réjouiront en elle et lui apporteront leur gloire et leur honneur. Le Dieu du ciel et de la terre, dans son infinie et infatigable bonté, poursuivant toujours sans dévier et d'une manière constante ses voies d'ancienneté, se montrera toujours fidèle en bénissant ses créatures. «Tout ce qui nous est donné de bon et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des

lumières, en qui il n'y a pas de variation ou d'ombre de changement». Les nouveaux cieux et la nouvelle terre raconteront à jamais l'histoire de cette bonté variée et inépuisable.

Ce dont nous avons besoin, c'est de posséder l'heureuse foi qui rend réelles à l'âme toutes ces grandes et précieuses vérités. La maison du Père n'est plus à une distance effrayante pour nos âmes. Nous en sommes approchés, et nous y entrons avec une sainte et heureuse hardiesse par le sang de Jésus. Notre pensée n'aurait jamais pu concevoir un amour tel que celui du Père, de notre Père. Mystérieux amour qui nous amène si près de lui!

Puissent ces méditations nous aider à connaître cette proximité et la réalité des choses précieuses qui appartiennent à la foi. Amen.

## Pensées

---

### ME 1891 page 140

«Ceux qui sont de Christ ont *crucifié* la chair», non pas ont *mortifié*. Je suis une personne active en mettant à mort toutes ces choses. Mortifier, c'est mettre à mort pratiquement; cela suppose de la puissance — la puissance de vie. Mourir n'est pas de la puissance.

### ME 1891 page 160

Rappelez-vous qu'un chrétien a deux natures, et quand il se mêle avec le monde, c'est le chrétien qui va vers le monde, tandis que le monde, n'ayant qu'une nature, ne peut aller vers le chrétien.

### ME 1891 page 180

«Et qui est mon prochain?» Quelle difficulté pour le docteur de la loi! Mais le Seigneur montre que lui n'avait aucune difficulté à trouver qui était son prochain; car la grâce trouve un prochain en chaque homme qui a besoin d'amour.

### ME 1891 page 200

Dieu ne fait pas de miracles pour satisfaire l'incrédulité.

## «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ»

---

Ephésiens 1: 3-14 - ME 1891 page 176

Il n'y a pas de privilège plus grand, ni de source de félicité plus pure et plus élevée pour une créature, que la louange et l'adoration de Dieu. C'est l'occupation des anges. En même temps qu'ils sont des serviteurs prompts à obéir à ses commandements, ils célèbrent sa gloire. Ils chantaient en triomphe et éclataient de joie, alors que Dieu fondait la terre et l'asseyait sur ses bases, lorsqu'il renfermait la mer dans ses bornes. Esaïe les voyait entourer le trône haut et élevé du Seigneur, se voilant la face et criant «Saint, saint, saint, est l'Eternel des armées toute la terre est pleine de sa gloire!» Ils louaient aussi Dieu, lorsque son Fils bien-aimé, par qui toutes choses furent faites, devenant un homme, naissait ici-bas, et était couché, faible enfant, dans une crèche. Or ce petit enfant n'était autre que le Jéhovah qu'Esaïe avait contemplé sur son trône, «Dieu manifesté en chair, vu des anges», sujet bien digne assurément de leur adoration et de leurs louanges! Nous les voyons aussi dans le ciel entourer le trône de Dieu et de l'Agneau, et célébrer à la fois le Seigneur, Dieu, Tout-puissant, immuable, et l'Agneau qui a été immolé.

Mais ce grand et glorieux privilège n'est pas réservé aux anges seuls; l'homme, cette créature «un peu moindre que les anges», peut en jouir, et même d'une manière plus profonde et plus élevée qu'eux, car il connaît Dieu comme eux ne peuvent le connaître. Or la louange et l'adoration sont produites par la connaissance de ce qu'est Dieu et de ce qu'il a accompli. C'est ce que nous montrent les versets que nous avons cités.

L'apôtre Paul débute, en effet, par un chant de louanges, pour ainsi dire. Son cœur déborde et se répand: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ», s'écrie-t-il. D'où vient cette effusion de son âme? Nous allons le voir, et puisse chacun de nous être en état de se joindre à lui!

En premier lieu, ce qui fait sortir les actions de grâces du cœur de Paul, c'est la connaissance qu'il a de Dieu. Avant le christianisme, on connaissait Dieu comme le créateur, le Dieu tout-puissant, le Très-haut possesseur des cieux et de la terre, l'Eternel, Celui qui ne change pas; et certes, la contemplation de sa Majesté au-dessus des cieux, de sa grandeur, de sa magnificence par toute la terre, de ses glorieux attributs, la vue de ses oeuvres en création et en rédemption pour Israël son peuple, tout cela est bien propre à faire courber les genoux devant lui et à l'adorer. C'est ce que nous trouvons dans nombre de Psaumes et dans les Prophètes.

Mais le christianisme nous fait connaître Dieu d'une manière plus intime et plus profonde. Pour Paul, comme pour tous les chrétiens, il est «le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ». C'est «le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ» qu'il prie; c'est devant «le Père de notre Seigneur Jésus Christ» qu'il fléchit les genoux. «Personne ne vit jamais Dieu», dit l'apôtre Jean; «le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Pour cela, il est devenu

homme, et nous a fait connaître Dieu comme *son Dieu*. Comme homme, il est «notre Seigneur Jésus Christ», noms et titres qui résument ce qu'il est pour le chrétien: Jésus, le Sauveur; le Christ, l'Oint de Dieu, pour remplir tous les offices auxquels il est appelé; et notre Seigneur, à qui toute autorité appartient. Paul pense à lui, son Seigneur, le Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré pour lui, et qui a acquis tous les droits sur sa personne. Il pense à Jésus, et le voit marchant sur la terre dans la perfection de son obéissance, de son absolu dévouement à Dieu (Philippiens 2); le servant, se confiant en lui (Esaïe 51; Psaumes 16); l'ayant pour *son Dieu*, jusque sur la croix où il s'écrie: «*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?*» C'est le Dieu saint, le Dieu juste, le Dieu bon, que Jésus a glorifié, parce qu'il était *son Dieu*. En Jésus, nous voyons un homme qui a réellement pris Dieu pour *son Dieu*, qui a pu dire d'une manière parfaite: «O Dieu! tu es *mon Dieu* fort; je te cherche au point du jour» (Psaumes 63: 1; comparez avec Marc 1: 35); et encore: «C'est mes délices, ô *mon Dieu*, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles» (Psaumes 40: 8; comparez avec Jean 8: 28, 29). Et dans un autre endroit: «Il est ma confiance et mon lieu fort; il est *mon Dieu*, je me confierai en lui» (Psaumes 91: 2). Dieu est le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ qui marcha devant lui sur la terre dans sa perfection comme homme abaissé, et qui est devant lui au ciel dans sa perfection d'homme glorifié.

Mais Dieu est aussi le Père de notre Seigneur Jésus Christ. Comme Fils unique et éternel, Dieu est son Père; relation insondable. Christ est aussi Fils de Dieu comme né miraculeusement de la vierge Marie, et ainsi introduit dans le monde; il l'est par une proclamation divine; et enfin il est déclaré, comme Homme, Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts (Jean 1: 14, 18; Luc 1: 32; Psaumes 2: 7; Hébreux 1: 5, 6; Romains 1: 4). C'est une relation d'amour, et la voix du Père proclame aussi bien au baptême du Seigneur que sur la sainte montagne, les délices qu'il trouve en son Fils: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir» (Matthieu 3: 17; 17: 5). Il est «le Fils de son amour» (Colossiens 1: 13).

En venant sur la terre, le Fils a révélé le Père. C'est le nom de grâce qui appartient à Dieu, mais nous ne l'eussions pas connu, si le Fils ne nous l'avait pas fait connaître. C'est le coeur de Dieu qui s'est ouvert et nous a montré un objet divin pour son amour — son Fils unique. Aussi nous voyons comme le Seigneur revendique ce titre de Fils, comme il affirme sa relation avec Dieu comme Père, et combien il en jouit. Il parle de Dieu, mais pas seulement d'une manière absolue comme Dieu: il l'introduit comme Père auprès de ceux auxquels il s'adresse, que ce soient ses disciples ou les Juifs incrédules, dont le grand crime sera d'avoir haï et lui et *son Père*. Il ne parle pas de Dieu comme Père, parce qu'il est le Créateur, mais comme impliquant une relation spéciale avec lui, son Fils. Jésus aime à parler ainsi de son Dieu, en l'appelant le Père, et plus intimement en disant: «*mon Père*».

Le Père trouve ses délices en son Fils, et le Fils jouit des délices du sein du Père, même comme homme ici-bas, dans une communion non interrompue avec lui. Il est «le Fils unique qui *est* dans le sein du Père», dans l'éternité comme dans le temps, lorsqu'il marchait sur la terre, lui la Parole devenue chair. Nous l'entendons, jeune enfant, dire: «Il me faut être aux

affaires de *mon* Père». Combien souvent ensuite, dans le cours de sa carrière, il aime à introduire ce nom qui lui est précieux! Il parle de la volonté de *son* Père; il dévoile la grâce et l'amour de *son* Père même envers les plus petits; il parle de ce qu'il a vu chez *son* Père; il honore *son* Père en obéissant, et *son* Père le glorifie; il n'agit qu'avec *son* Père, il reçoit tout de *son* Père et se réjouit d'aller vers *son* Père, dans sa maison. Et même, lorsqu'en Gethsémané la coupe amère est devant lui, c'est à *son* Père qu'il demande qu'elle passe loin de lui; puis il l'accepte, mais des mains de *son* Père. Quelle sainte et touchante et profonde affection dans une obéissance parfaite! Comment nos âmes ne se courberaient-elles pas en adoration devant de semblables mystères? S'il a dû ensuite passer par les heures d'abandon où la face de son Dieu lui était voilée, dès que la coupe est bue, avec quel calme bonheur il se retrouve avec *son* Père, disant: «*Père*, entre tes mains je remets mon esprit».

Je me suis arrêté un peu longuement sur ce sujet — le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ — parce qu'il est d'une si grande importance pour nous de connaître ce que Dieu était pour notre précieux Sauveur. C'est de cette manière que nous acquérons la vraie connaissance de Dieu pour nous-mêmes. Paul avait ainsi appris à connaître Dieu, depuis que le Seigneur Jésus s'était révélé à lui, mais il avait appris quelque chose de plus. Le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ, était aussi *son* Dieu et *son* Père, comme il est le Dieu et le Père de tous ceux qui reconnaissent Jésus Christ comme leur Sauveur et Seigneur, et l'invoquent du coeur comme Celui qui est ressuscité d'entre les morts (Romains 10: 9). En effet, le premier message que Jésus ressuscité envoie à ses disciples, à ceux qui croyaient en lui, est: «Je monte vers *mon* Père et *votre* Père, et vers *mon* Dieu et *votre* Dieu» (Jean 20: 17). Ainsi, le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ est aussi le Dieu et Père des rachetés du Seigneur. Jésus les introduit devant Dieu dans la même position que lui-même, et le chrétien dit: *mon* Dieu, c'est celui de mon Sauveur; c'est le Dieu qu'il a aimé et servi, en qui il s'est confié jusqu'à la mort, et devant qui il se trouve maintenant. Je puis dire aussi: «O Dieu, tu es *mon* Dieu fort!»

Jésus amène aussi les rachetés dans la même relation avec Dieu que celle où il se trouve comme Homme. *Son* Père est *leur* Père. Ils sont de *bien-aimés* enfants (Ephésiens 5: 1). Quelle douceur de pouvoir, comme Paul, fléchir les genoux devant le Père du Seigneur Jésus Christ, et lui dire: «O Père de mon Seigneur Jésus Christ, tu es aussi *mon* Père». Chers amis, vous adressez-vous ainsi à Dieu, dans la jouissance consciente de ce qu'il est pour vous, et de ce que vous êtes pour lui? Alors, vous comprendrez l'effusion du coeur de l'apôtre, et vous pourrez vous écrier avec lui: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ!» La connaissance réelle et du coeur de ce que Dieu *est*, est ce qui fait jaillir de l'âme la louange. C'est le secret du culte.

Une seconde chose faisait sortir les actions de grâces du coeur de Paul, C'est ce que le Dieu et Père du Seigneur Jésus *a fait* pour nous. «Il nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ». Dieu se révèle en grâce dans son Fils bien-aimé. Par lui, il nous fait connaître son coeur. La grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ. Mais la grâce est toujours active. Elle a ses objets, et se fait connaître à eux par le bien qu'elle leur

procure, le bonheur dont elle les fait jouir. Et pour *nous*, ce qu'elle nous dispense, ce sont les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ.

Nous verrons plus loin ce qu'elles sont; remarquons pour le moment *leur nature*. Ce ne sont pas des bénédictions temporelles, se rapportant à nos besoins ici-bas, ou à nos jouissances terrestres. Dieu a promis à ses enfants de leur donner le nécessaire, et il nous permet de jouir de ce qui a trait à nos relations naturelles, pourvu qu'elles ne prennent pas dans nos coeurs la place qui lui appartient et que Christ réclame. Les bénédictions dont il est question ici se rapportent à l'âme, à ses besoins réels et éternels, et à ses vraies jouissances. Elles sont *spirituelles*. Elles viennent de Dieu qui est *Esprit* et participent de sa nature. Elles sont donc en dehors du domaine de la chair, des sens, des facultés naturelles. C'est dans notre *esprit* que nous les goûtons, dans cette partie de notre être, l'homme intérieur, qui peut être mise en relation avec Dieu. Et c'est par la puissance du *Saint Esprit* que nous y entrons. Ce qui est né de la *chair* est *chair*, et ne peut rien comprendre à ces bénédictions, ni les apprécier. «L'homme animal» l'homme naturel, «ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie, et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement» (1 Corinthiens 2: 14). Pour les connaître, il faut avoir une nature qui réponde à ce qu'elles sont; il faut être né d'eau et de l'Esprit, et avoir reçu «l'Esprit qui est de Dieu». Or c'est là ce qui appartient au chrétien. Il connaît ces bénédictions, il en jouit et en rend grâces à Dieu.

Remarquez ensuite leur *place*: c'est dans les *lieux célestes*, là où est Christ. Le Christ, le Messie qu'attendaient les Juifs, était un Christ entouré de gloire et régnaient ici-bas, et les bénissant sur la terre de toutes bénédictions. C'est ce dont ils jouiront plus tard, quand ils reconnaîtront pour leur Roi celui qu'ils ont percé. Mais le Christ que nous connaissons, notre Sauveur et Seigneur, est celui qui, après avoir souffert, a été glorifié, et est assis maintenant à la droite de Dieu dans les lieux célestes, nous ayant tout acquis. C'est là que sont nos bénédictions, et elles ne peuvent être autre part, car c'est en lui et par lui que nous sommes bénis. Rien ne nous manque pour la vie, la joie et la nourriture de nos âmes, mais c'est en lui, là-haut, en lui seul que nous le trouvons. Hors de là, nous n'avons rien, de sorte que nous sommes détachés de la terre et des choses qui passent, et *liés en haut* où sont tous nos biens. Là rien ne défaille, rien ne périlite, rien ne périt. Là est notre trésor, en qui sont nos bénédictions. Qui pourrait nous le ravir? C'est Christ lui-même. Puisse notre coeur y être aussi, et notre vie porter l'empreinte du lieu où est notre coeur.

N'y a-t-il pas là aussi, bien-aimés, un merveilleux thème à la louange? Autrefois les Israélites, introduits en Canaan et comblés de tous les biens terrestres que Dieu leur avait promis, apportaient devant l'Eternel, le coeur rempli de joie et de reconnaissance, leurs corbeilles pleines des prémices de leurs fruits (Deutéronome 26). Et nous, le coeur rempli de la joie que procurent ces bénédictions spirituelles et éternelles en Christ, comment ne dirions-nous pas avec l'apôtre: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ»? Bien-aimés, connaissons-nous et apprécions-nous suffisamment ces bénédictions? Vivons-nous dans ces lieux célestes, avec Celui qui en fait la joie et la gloire? C'est alors que nous saurons ce que c'est que la louange; venant du coeur, elle sera continuellement dans notre bouche.



Quelle est l'origine de ces bénédictions? Elles n'étaient pas dues à quelque chose qui fût en nous, à quoi nous puissions coopérer; nous n'y pouvions atteindre par nous-mêmes. L'origine de tout est en Dieu. C'est le résultat de ses desseins, de ses conseils éternels. Avant la fondation du monde, Dieu avait élu, choisi, les croyants pour les bénir ainsi. Dans les profondeurs de l'éternité, Dieu les avait dans sa pensée. Ses desseins étaient formés à leur égard avant que rien n'existât. Il voulait les bénir, mais, remarquons-le bien, c'est toujours en Christ qu'ils sont vus, qu'ils sont bénis. Il ne saurait y avoir de desseins de bénédiction, ni de bénédictions accomplies, sinon en lui. Quelle sécurité cela donne au croyant: «Selon qu'il nous a élus en lui!» La pensée éternelle de Dieu à son égard peut-elle changer ou varier? Non; ses dons et son appel sont sans repentance. Et le fait que c'est en Christ que nous sommes élus, est un nouveau gage d'assurance. Si je suis actuellement en Christ — et c'est la part de tout chrétien — je suis donc élu en lui, et j'ai ma part dans toutes ces bénédictions. Qui me séparera de Christ en qui j'ai été élu, qui me séparera de son amour? Qui anéantira le conseil de Dieu à mon égard? Quel j'étais et quel je suis, n'est pas la question, il s'agit seulement de la pensée de Dieu envers moi. Chers amis, avez-vous jamais pensé que Dieu vous avait eus devant lui dans l'éternité passée, pour vous bénir dans le temps présent et dans l'éternité à venir? Ne soulevez pas de questions, ne raisonnez pas, ne vous troublez pas touchant l'élection, comme l'ennemi voudrait vous l'insinuer. Laissez la chose à Dieu, à la profondeur de ses conseils, que des vermisseaux comme nous ne peuvent sonder. Etes-vous en Christ? Êtes-vous venus à lui, le connaissez-vous comme votre Sauveur? Voilà la question. Si vous pouvez dire oui, alors vous êtes de ceux que Dieu avait élus avant la fondation du monde, et comme Paul et avec lui, vous n'avez qu'à dire avec une profonde reconnaissance: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ!»

C'est dans un but spécial que les croyants ont été ainsi élus en Christ, but en harmonie avec sa nature — «Dieu est lumière». Il nous a élus, «pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour». Remarquons cela, bien-aimés. Dieu voulait avoir devant lui, en sa présence, des hommes envers lesquels *son amour* s'exerçât, et certes, ce ne pouvait être que pour les rendre heureux, oui, parfaitement heureux dans la jouissance de cet amour. Mais comment pouvaient-ils être devant lui, en sa présence? Uniquement en étant tels qu'ils répondissent à sa nature sainte et pure. C'est une condition absolument nécessaire, non seulement pour lui, mais pour eux. Vous imaginez-vous qu'un homme qui aime le monde, ses plaisirs et ses jouissances, dont toutes les pensées sont aux choses visibles, puisse être heureux en la présence de Dieu, dans les pures et saintes joies du ciel? Non, cela lui serait étranger et même odieux. Il ne demanderait qu'à en sortir. Toute sa nature y est opposée et y répugne. Il ne peut ici-bas souffrir la société des chrétiens; elle lui est fastidieuse. Que serait-ce dans le ciel? Pour jouir de la présence de Dieu et des joies du ciel, il faut avoir une nature qui y réponde. D'un autre côté, le Dieu trois fois saint, qui a les yeux trop purs pour voir le mal, tolérerait-il devant lui un pécheur avec toutes ses souillures? Non; c'est impossible. Ainsi Dieu, à cause de sa sainteté, ne peut avoir un pécheur dans sa société, et le pécheur qui aime le péché, ne saurait se trouver heureux avec Dieu. Mais il nous a élus pour qu'objets de son amour et capables d'en jouir, nous fussions saints et irréprochables; tels que son regard pût

s'arrêter sur nous sans rien trouver à blâmer; au contraire, tels qu'il prenne plaisir en nous, et tels que, répondant à ce que demande sa présence, nous y soyons heureux, le coeur parfaitement au large.

Sommes-nous «saints et irréprochables», en nous-mêmes ou dans notre marche? Nous savons que non. Aussi ne s'agit-il pas de cela ici. Il y a actuellement devant Dieu, dans les lieux célestes, un Homme qui est tel, c'est-à-dire saint et irréprochable. Il l'a été dans sa vie ici-bas, il a glorifié Dieu; et maintenant Dieu la glorifié auprès de lui-même. C'est Christ, en qui nous sommes bénis, en qui nous avons été élus, et en qui nous sommes maintenant devant Dieu. Le chrétien n'a pas, et ne peut pas avoir actuellement d'autre position devant Dieu. C'est ce qui seul fait sa sécurité. Il a à marcher ici-bas en rapport avec cette position, cela va sans dire; nous trouvons plus loin, dans l'épître, des exhortations qui s'y rapportent. Mais ce n'est pas la question ici. Nous avons été élus en Christ pour être saints et irréprochables, sans que rien manque, et nous sommes tels en Christ, béni soit Dieu. Quand nous serons dans la gloire, nous aurons été présentés «saints et irréprochables et irrépréhensibles devant Dieu» (Colossiens 1: 22). Etant ainsi en Christ, nous sommes heureux en la présence de Dieu, nous n'avons rien à craindre, nous jouissons de son amour. Bénissons donc, bien-aimés, le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

La nature de Dieu ne pouvait nous avoir devant lui autrement que saints et irréprochables. Mais *son coeur* voulait aussi avoir en nous sa satisfaction. Il voulait non seulement nous avoir *devant lui*, mais *pour* lui. De là une nouvelle source de louanges et d'adoration. Dieu, lisons-nous, nous a «prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ». Cela répond à son caractère de Père, et à ce que Jésus disait: «Je monte vers «mon Père et votre Père». Précieux Sauveur! c'est en lui et par lui que nous avons tout. Dieu a voulu que nous fussions pour lui des fils, une famille qui le connût et l'entourât comme son Père. C'est la relation dans laquelle sa grâce nous introduit et à laquelle il nous destinait avant la fondation du monde. Une position parfaite devant Dieu, une relation intime et bénie avec le Père, ne sont-ce pas de merveilleuses bénédictions, bien propres à nous faire dire: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ»? N'êtes-vous pas heureux, bien-aimés, d'être fils de Dieu, objets de son amour? Et remarquez que, s'il nous a donné cette place d'adoption, c'est pour lui, pour sa satisfaction il a maintenant des fils près de lui et pour lui, sur lesquels son amour s'épanche. D'où nous vient cette grâce? «Par Jésus Christ». Christ est comme le fil d'or qui unit toutes nos bénédictions les unes aux autres. Et cette grâce nous est donnée «selon le bon plaisir de sa volonté»; ce n'est pas qu'il vît rien en nous qui fût digne de cette place, loin de là. Mais sa volonté était de nous bénir ainsi, pour satisfaire son coeur. Oh! que ce Dieu et Père est grand! Qu'il est bon et précieux de le connaître! A lui toute gloire!

Remarquons qu'en effet Paul ajoute: «A la louange de la gloire de sa grâce». Nulle part sa grâce ne brille d'un éclat plus vif, ne répand des rayons plus glorieux, que dans l'adoption de pauvres êtres tels que nous. Où étions-nous? Loin de lui; mais Jésus, son Fils bien-aimé, est venu, et, accomplissant le bon plaisir de son Père, il nous a pris comme par la main et nous a amenés à Dieu pour que nous fussions pour lui des fils. Concevez-vous quelque chose qui

exalte plus la grâce de Dieu? Mais laissez-moi vous demander: Cette grâce glorieuse illumine-t-elle votre coeur? le remplit-elle de joie et de louange?

A cela se rattache une autre de nos bénédictions. Cette grâce suprême, la gloire de sa grâce, nous a donné une place infiniment précieuse. Dieu a voulu nous avoir dignes de sa présence; il a voulu nous rapprocher de lui comme ses fils: c'est grand et glorieux, digne de lui, et combien cela est doux pour nous! A cela, il ajoute encore, car du fond inépuisable de son coeur, de sa plénitude, il tire pour nous grâce sur grâce. Il déclare que, dans cette grâce, il nous a rendus *agréables*. Agréables, nous! Comme cela sonne étrangement aux oreilles de celui qui se connaît un peu lui-même. Aussi n'est-ce pas en nous-mêmes que nous sommes rendus agréables, mais toujours en Christ, et ici, en Christ, comme le *Bien-aimé*. Pesons bien ces paroles. Représentons-nous ce qu'est Christ pour le coeur de Dieu, je ne dis pas seulement comme son Fils unique et éternel, ses délices avant que rien fût créé, mais ce qu'il est pour Dieu comme Homme. Christ a glorifié Dieu sur la terre dans sa marche constante et parfaite de dévouement, de dépendance et d'obéissance, de sorte que tout en lui, pensées, paroles et actes, montait vers Dieu comme un parfum de bonne odeur, et tirait du coeur du Père cette parole: «Tu es mon Fils *bien-aimé*; en toi j'ai trouvé mon plaisir». Il a glorifié Dieu jusqu'au bout, étant obéissant jusqu'à la mort, à la mort même de la croix. Il l'a glorifié en prenant la coupe de la colère et du jugement, étant fait péché pour nous; là, il l'a glorifié dans sa justice et sa sainteté, afin que son amour envers les pécheurs pût être manifesté. Ainsi Dieu, par Christ, a été glorifié en tout ce qu'il est. Que nous envisagions Christ comme holocauste, comme offrande, ou comme sacrifice pour le péché, il a glorifié Dieu, et, dans la conscience de ce qu'il était ainsi pour son Père, il disait: «C'est pour cela que le Père *m'aime*, parce que je laisse ma vie afin de la reprendre». Quel amour que celui du Père pour Jésus! Aussi quelle place il lui a donnée maintenant en haut! «Je t'ai glorifié sur la terre», disait Jésus, «et maintenant glorifie-moi». Et Dieu a glorifié son Bien-aimé. Que pouvez-vous imaginer de plus précieux pour le Père que Jésus? Toutes ses affections reposent sur lui. Eh bien, voilà la place que la grâce nous donne: «agréables dans le Bien-aimé». Que pouvons-nous désirer de plus? Aimés comme Jésus a été aimé (Jean 17); «en ce monde, comme il est» devant Dieu; agréables à Dieu, comme lui-même.

Bien-aimés, ce sont là des réalités; non pas des choses à atteindre par des efforts, par une poursuite imaginaire de sainteté. Elles sont trop élevées pour que nous y puissions arriver ainsi: Ce ne sont pas des choses que nous ne posséderons que sur la scène de l'éternelle perfection. Elles sont déjà à nous. C'est la pure et souveraine grâce de Dieu qui nous les donne en Christ, en qui elles se trouvent, et il nous les donne pour les réaliser et en jouir. Ce n'est pas seulement que nous sommes pardonnés; mais nous sommes les objets de la faveur de Dieu, de cette même faveur dans laquelle Christ se trouve. Cela n'épanouit-il pas le coeur, et ne répand-il pas une paix parfaite dans l'âme? Car, remarquons-le encore une fois, il est dit — «Nous *a* rendus agréables». C'est une chose qui résulte des desseins de Dieu à notre égard et que nous *avons* maintenant d'une manière aussi sûre que Christ lui-même. Qui peut ôter à Christ sa place de Bien-aimé? Personne. Personne non plus ne peut nous priver de la place de

faveur où nous sommes en lui. Nous pouvons nous appuyer là-dessus pour repousser les assauts de l'ennemi qui voudrait nous troubler. Si je suis agréable, cela ne vient pas de moi. Je n'ai rien pour me rendre agréable à Toi, ô mon Dieu. Mais Toi, dans ta grâce, tu *m'as* rendu à tes yeux et pour ton coeur «agréable dans le Bien-aimé». Que peut dire Satan à cela? Ne soyons pas incrédules, mais croyons à cette grâce que Dieu nous accorde. C'est en cela qu'elle apparaît dans toute sa splendeur. Quoi de plus glorieux pour la grâce, non seulement de sauver des créatures telles que nous, mais de les placer devant Dieu selon la pleine acceptation de Christ lui-même? Et comment, en pensant à une telle faveur, ne louerions-nous pas la grandeur, l'excellence, «la gloire de sa grâce?» Oui, béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ. Plus le chrétien, sortant de lui-même, contemple tout ce que Dieu a fait pour lui, plus la louange monte et déborde de son coeur.

On demandera: Comment une telle grâce peut-elle avoir son cours? Comment de semblables bénédictions peuvent-elles nous être conférées? Car nous sommes des pécheurs. Où est la justice de Dieu en tout cela? Ne doit-elle pas aussi avoir son cours? Certainement; mais ses droits sont aussi parfaitement sauvegardés, comme nous le verrons. Les desseins de sa grâce, le bon plaisir de sa volonté, tout ce qui a sa source dans son amour, existe en lui de toute éternité et doit s'accomplir. Envers qui les a-t-il formés ses desseins? Non envers des anges, ou des créatures innocentes, mais envers des pécheurs, selon toute la profondeur insondable de son amour. Mais son amour ne peut s'exercer aux dépens de sa justice. Il reste toujours et en tout conséquent avec lui-même. Et avec les desseins immuables de Dieu, c'est le fondement de notre sécurité. Tout est établi sur une base ferme, inébranlable. L'amour envers nous repose sur la justice, et la justice trouve une entière satisfaction dans ce qui est la suprême expression de l'amour. Dieu peut avec justice nous bénir, nous donner la place que ses conseils nous avaient assignée. Et c'est toujours *en Christ*, car il est dit: «*En qui* nous avons la rédemption par *son* sang, la rémission des fautes selon *les richesses de sa grâce*». Le sang précieux de Christ, de l'Agneau sans défaut et sans tache, versé sur la croix, nous a acquis une rédemption éternelle. C'est en vertu de ce sang, par lequel l'expiation a été faite et la justice de Dieu satisfaite, que nos fautes nous sont remises. C'est donc en toute justice que Dieu peut accomplir envers nous ses desseins éternels de bénédiction. Toutes nos fautes, nos innombrables fautes, sont effacées par l'efficacité puissante et bénie du sang de Christ. Ce sont bien là «les richesses de sa grâce», les trésors de son amour. Des rebelles, des impies, des ennemis, des êtres vils, souillés, orgueilleux avec cela et incrédules, ce sont ceux-là que Dieu place dans son ciel et prend pour ses fils, ceux-là qu'il rend agréables à ses yeux. Et pour opérer cela, que fait-il? Il donne son Fils qui subit le jugement et donne sa vie pour eux, puis les lui amène lavés, blanchis, purifiés, justifiés, afin de les placer là où il est lui-même. O profondeur d'amour et richesses de la grâce qui, à mesure qu'elle voit un besoin, vient y répondre, et, dès qu'elle a une bénédiction, la répand en abondance! Nous pouvons bien nous écrier, nous qui avons part à cette rédemption parfaite; «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ!»

Tout cela, bien-aimés, est d'une jouissance présente. Place devant Dieu selon son amour, adoption, position en Christ, salut parfait, toutes ces bénédictions en Christ et par lui, nous appartenons actuellement sans restriction. Mais reste l'avenir. Tout ce que nous avons est céleste et pour l'éternité, sans doute, mais c'est déjà ici-bas que nous en jouissons. Quelque chose nous est réservé dans l'avenir, quand la scène présente aura disparu, et ce quelque chose, Dieu nous en donne la connaissance. C'est aussi un effet de sa grâce. Il nous traite, non plus comme des étrangers, mais comme des fils qu'il a adoptés, et pour qui, étant de la famille, il ne veut pas avoir de secrets. Selon les richesses de sa grâce, il nous sauve, puis il la fait abonder envers nous, en nous donnant la sagesse et l'intelligence sans lesquelles nous ne saurions saisir et comprendre «le mystère de sa volonté», encore et toujours «selon son bon plaisir», car tout est grâce pure et souveraine.

Quel est donc ce mystère de sa volonté? Il se rapporte à la gloire à venir de Christ. C'était un mystère; les prophéties de l'Ancien Testament ne pouvaient parler de ce qu'il renferme, car elles se rapportent toutes à la gloire de Christ déployée sur la terre, et aux bénédictions terrestres réservées à Israël et aux nations. Les choses célestes n'y entrent pas. Jusqu'au christianisme, la partie céleste des gloires de Christ n'était pas connue, mais maintenant la connaissance de ce *mystère* de la volonté de Dieu, qui renferme les choses terrestres et les choses célestes, est donnée à ceux auxquels sont départies la sagesse et l'intelligence, c'est-à-dire aux saints. C'est le «mystère de sa volonté». Sa volonté était de nous sauver et de nous avoir dans la gloire (Hébreux 2). Et Christ s'est présenté et a dit: «Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté... C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés, par l'offrande du corps de Christ faite une fois pour toutes» (Hébreux 10). Cela était connu (Psaumes 40).

Mais il y a une autre partie de sa volonté: le mystère de sa volonté à l'égard de Christ. Cela n'était pas connu. Christ pour la gloire de Dieu et l'accomplissement de ses desseins, s'est donné lui-même et a accompli la rédemption. Qu'est-ce que Dieu donnera à Christ? Il l'a déjà glorifié, placé à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme, et il a assujéti toutes choses sous ses pieds. «Mais maintenant nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujéties», mais Dieu accomplira «le mystère de sa volonté», ce «qu'il s'est proposé en lui-même» à l'égard de Christ. Il lui donnera, à la face de l'univers, la suprématie sur toutes choses, l'héritage et la possession de toutes choses au ciel et sur la terre. Les choses qui sont dans le ciel et celles qui sont sur la terre, l'Eglise, Israël, et les nations, seront réunies en un en lui, chef sur toutes choses; tout ce que Dieu avait dans sa pensée envers l'homme et pour l'homme sera réalisé en Christ. Cela aura lieu «dans la plénitude des temps», quand toutes les voies de Dieu envers l'homme auront été accomplies. L'homme a manqué dans toutes ces voies, mais Christ, le second Homme, reprend tout, accomplit parfaitement tout selon les desseins de Dieu, et Dieu réunit toutes choses, en un dans le Christ. Le couronnement de tout sera Christ régnant sur toutes choses, tous ses ennemis ayant été mis sous ses pieds. Nous pouvons bien comprendre que ce sera un temps de bonheur et de félicité parfaite: sur la terre, un règne de paix et de justice; Dieu adoré et Christ glorifié; et, dans le ciel, les transports

d'allégresse des rachetés, au banquet des noces de l'Agneau. De la terre et des créatures affranchies de la servitude de la corruption, et jouissant de la liberté de la gloire des enfants de Dieu, montera un concert de louanges vers Dieu, et les cieux répondront à la terre par d'abondantes bénédictions. Quelle scène ravissante! Le coeur se repose en la contemplant. Et alors sera exalté et glorifié notre précieux Sauveur. Au nom de Jésus tout genou se ploiera, et au chant de louange de l'Eglise dans le ciel se joindra celui d'Israël et des nations sur la terre.

Mais alors, bien-aimés, où serons-nous? Que nous est-il réservé dans cet avenir glorieux? Nous serons avec Christ. Le Sauveur ne peut être séparé de ses rachetés, les membres du corps sont où est la Tête, l'Epouse sera avec son Epoux. Et quand lui héritera de toutes choses, nous hériterons avec lui. «En lui», car rien pour nous n'est hors de lui et sans lui, «en lui, nous avons aussi été faits héritiers», «héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ». C'est à cela que nous avons été *prédestinés* selon le dessein de Dieu, qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté. Chose merveilleuse! Nous avons été *prédestinés* à l'adoption selon *le bon plaisir de sa volonté*. Sa volonté s'exerce en grâce souveraine envers nous pour nous donner la relation de fils. Son bon plaisir encore nous fait entrer dans la connaissance *du mystère de sa volonté*, c'est-à-dire la gloire réservée à Christ dans l'avenir, et *le conseil de sa volonté*, arrêté avant les siècles, nous a *prédestinés* à être associés à Christ dans la gloire de l'héritage.

Voilà notre avenir, bien-aimés. Que nous pénétrions dans les siècles de l'éternité passée pour y voir nos bénédictions préparées en Christ, que nous les contemplions dans le temps présent assurées en lui, ou que nous nous transportions dans les siècles à venir, où nous en verrons le couronnement dans notre association avec Christ régnant sur toutes choses, quel magnifique thème pour nos louanges! Quel motif pour nous d'adorer le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ! Si, sortant de nous-mêmes et de nos mesquines préoccupations terrestres, nous étions plus occupés de la contemplation de ce qu'est notre Dieu et de ce qu'est Christ, de ce que Dieu a fait pour nous et de ce qu'il nous réserve; si nous vivions plus en haut, dans les lieux célestes, la louange et l'adoration seraient aisées à nos coeurs; elles deviendraient comme le souffle de nos âmes, et quand nous nous réunissons avec nos corachetés, avec les héritiers de la même gloire, pas une bouche ne serait muette; des sacrifices spirituels agréables à Dieu monteraient à lui par Jésus Christ. C'est à la louange de sa gloire que cette bénédiction dernière nous sera conférée. La grâce nous y conduit, la gloire en est le terme. Nous sauver, nous bénir, c'est pour sa gloire à lui. Il se glorifie dans son Fils et se glorifie, en sauvant des pécheurs et en les plaçant dans la même gloire que Christ.

Le chemin pour avoir part à toutes ces grâces, nous est tracé et il est bon que nous le considérions.

Paul nous montre comment les Ephésiens étaient arrivés à jouir de leur position bénie, et la voie pour nous n'est pas différente. Pour les chrétiens, se la rappeler est un nouveau sujet de louanges. «Ayant entendu la parole de la vérité»; c'est le premier pas. De qui émane-t-elle, cette parole? De Celui qui seul est la vérité; du Seigneur. Dieu ne peut mentir; ce qu'il dit est toujours conforme à la réalité des choses. Lorsqu'il me parle, soit dans l'Ecriture, soit par ses serviteurs, j'entends la parole de la vérité. Elle me dit beaucoup. Elle me fait connaître

Dieu, ses pensées et ses voies. Elle me dit ce que je suis et ce qu'est le monde qui m'entoure. C'est la lumière. Mais ici, c'est la parole de la vérité à un point de vue spécial qu'expliquent les paroles qui suivent. Elle est «l'évangile de votre salut», dit l'apôtre aux Ephésiens. Elle s'adresse à des pécheurs perdus et leur annonce le salut — un salut qui est pour eux, duquel chacun peut dire: il est mien. C'est un salut qui vient de Dieu, que son Fils a accompli pour nous. La parole de la vérité prend ainsi le caractère d'évangile ou bonne nouvelle, — une bonne nouvelle vraie et certaine.

Mais il y a un second pas à faire. Combien n'y en a-t-il pas qui ont entendu la bonne nouvelle et qui l'ont laissée s'écouler avec indifférence, qui ont négligé «un si grand salut?» Il s'agit — l'ayant entendue — de la saisir, de prendre au mot Dieu qui ne peut mentir, et qui nous fait entendre la parole de salut, qui nous offre la délivrance. C'est ce qu'avaient fait les Ephésiens, ils avaient *cru* — «auquel ayant cru». «Vous êtes sauvés par la foi», leur dit plus loin l'apôtre. Le salut vient de Dieu: il l'a opéré, il l'annonce, il le donne. La parole de la vérité le porte aux oreilles du pécheur; la foi le saisit, mettant ainsi son sceau sur la vérité de Dieu. «Celui qui a reçu son témoignage a scellé que Dieu est vrai», dit Jean. Et si vous ne le recevez pas, que faites-vous? Vous faites Dieu menteur.

Les Ephésiens avaient cru et possédaient le salut, un salut éternel. Mais Dieu ajoute à cela une autre bénédiction. «Ayant cru», il met son sceau à lui sur nous. Il nous donne le Saint Esprit de la promesse; l'Esprit Saint que Jésus avait promis d'envoyer de la part du Père, l'Esprit de vérité, le Consolateur. «Vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse», promesse qui n'était pas pour les premiers chrétiens seulement, mais aussi pour nous qui avons cru (voyez Actes des Apôtres 2: 39). C'est le sceau divin que Dieu met sur nous comme ses enfants; l'Esprit d'adoption qui rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Mais étant enfants, comme nous l'avons vu, nous sommes aussi héritiers, et l'Esprit nous est donné comme *arrhes* de notre héritage. Non seulement comme gage et certitude que nous hériterons, mais comme avant-goût de cet héritage, car il prend des choses de Christ — de Christ glorifié — et nous les communique. Il nous introduit dans la jouissance de nos bénédictions célestes, les développe devant nous et nous les fait goûter, nous rendant ainsi capables de louer et bénir notre Dieu, de rendre culte, car nous adorons en Esprit et nous rendons culte par l'Esprit. Et cela a lieu sur la terre, dans de pauvres vases, mais dans lesquels l'Esprit Saint demeure, jusqu'à la pleine rédemption de ce que Christ s'est acquis, c'est-à-dire jusqu'au moment où, dans des corps glorifiés, nous régnerons avec le Sauveur, et nous adorons et bénissons selon la perfection de l'état où nous serons.

Pour tant de grâces, répétons avec l'apôtre: «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ!»

Puissions-nous, bien-aimés, vivre toujours plus réellement dans les lieux célestes et être ainsi rendus capables de poursuivre notre pèlerinage terrestre à la gloire de Celui qui nous a aimés et nous aime!

## La résurrection - Vérité fondamentale de l'Évangile

---

Darby J.N. ME 1891 page 295

Plusieurs chrétiens, en considérant l'espérance de l'Église en Christ, ont peut-être été amenés à voir l'importance de la doctrine de la résurrection. Mais plus nous sondons les Écritures, plus nous voyons dans cette doctrine la vérité fondamentale de l'évangile — la vérité qui donne à la rédemption son caractère, et à toutes les autres vérités leur vraie puissance. Par exemple, qui ne sait que le christianisme a sa racine et son fondement dans ce fait solennel et de toute importance, la mort de notre précieux Sauveur? Mais s'il avait été possible que la mort eût retenu le Sauveur sous sa puissance, sa mort, au lieu d'être le fondement de la joie et la certitude du salut, aurait été la source d'un désespoir profond que rien n'aurait pu dissiper.

C'est la résurrection qui jette ses brillants rayons même dans la sombre tombe de Christ, la tombe du seul Juste, et le trophée de ce qui semblait être la victoire du prince de ce monde. C'est la résurrection qui donne la raison de cette soumission momentanée de Christ à la puissance du diable, et de son assujettissement au nécessaire jugement de Dieu.

Nous voyons aussi comme cette vérité caractérise la prédication des apôtres. Nous lisons (Actes des Apôtres 4) que les sacrificateurs «étaient en peine de ce qu'ils annonçaient par Jésus la résurrection d'entre les morts». «Ce Jésus», disaient-ils, «Dieu l'a ressuscité, ce dont nous, nous sommes tous témoins» et lorsqu'ils veulent choisir quelqu'un pour remplir le vide que le crime et la mort de Judas avait fait dans leurs rangs, Pierre, se levant au milieu d'eux, déclare que la résurrection doit être le sujet solennel de leur témoignage. «Il faut donc», dit-il, «que d'entre les hommes qui se sont rassemblés, avec nous, pendant tout le temps que le Seigneur Jésus entrait et sortait au milieu de nous, en commençant depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour auquel il a été élevé au ciel d'avec nous, quelqu'un d'entre eux soit témoin avec nous de sa résurrection» (Actes des Apôtres 1). Et, pour ne pas multiplier les citations, Paul dit: «Si Christ n'a pas été ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés» (1 Corinthiens 15). Tout ce chapitre nous montre l'importance de la résurrection des croyants aussi bien que de celle de Christ lui-même, deux vérités indissolublement liées et développées dans le Nouveau Testament. Et il est aussi à remarquer, parmi toutes les subtilités de Satan, que de même qu'il opposait la prétendue justice des pharisiens à la parfaite et divine justice de Christ notre Sauveur, ainsi il avait préparé l'incrédulité des sadducéens pour combattre cette doctrine fondamentale de la résurrection prêchée par les apôtres qui en étaient les témoins (Actes des Apôtres 5: 17).

C'est par cette doctrine de la résurrection, et par la gloire qui suivra la résurrection elle-même, que sont liés ensemble le *fondement* et les *espérances* de la foi chrétienne; et c'est aussi par la même doctrine que sont nécessairement unies la justification et ce qui est la puissance de la vie chrétienne — je veux dire la sanctification (\*).



(\*) Le croyant est sanctifié par Christ et en Christ; et c'est sa sanctification effective qui est la source de toute sainteté pratique. Il est saint, et par conséquent doit être «saint dans toute sa conduite» (1 Pierre 1: 15). Ce principe, que Dieu nous a sanctifiés et que, par conséquent, nous avons à être saints dans notre esprit et dans nos voies, a toujours été le même. Dieu sépare pour lui-même du mal qui existe, et après donne une suite de directions pour garder dans une séparation pratique ceux qu'il a séparés. Voyez, pour ce qui concerne la sanctification d'Israël, Lévitique 20: 24-26. Actuellement, la sanctification est la séparation des individus d'avec le monde; Dieu l'opère pour lui-même en Christ, de sorte que ceux qui sont ainsi séparés «ne sont pas du monde, comme Christ n'était pas du monde». Ils sont en lui comme ressuscités et sanctifiés dans la puissance d'une nouvelle vie, si cela est réel en eux.

On dit communément que la résurrection de Christ est la preuve de la vérité de la religion chrétienne, et la démonstration que l'oeuvre de Christ dans sa mort a été accomplie. Cela, en réalité, est une vérité pour les incrédules. Si nous voulons démontrer la vérité du christianisme à ceux qui ne croient pas, le fait de la résurrection est le pivot, pour ainsi dire, sur lequel tourne la preuve de sa vérité. Dieu l'a donnée dans ce but. Mais pour les chrétiens, pour ceux qui croient déjà au Sauveur, pour ceux dont l'espérance est déjà fondée sur la certitude de la Parole, et qui désirent éprouver la puissance de cette Parole dans leurs âmes régénérées, la résurrection, telle que l'Écriture la présente, contient beaucoup plus.

L'état misérable de l'Église, et l'une des conséquences de son long sommeil, a été d'être satisfaite d'avoir recouvré, par la grâce de Dieu, et pour autant qu'en réalité c'est le cas, la vérité de la plénitude de l'oeuvre de Christ. Les chrétiens sont trop souvent disposés à s'arrêter là, ou plutôt à l'espérance d'y avoir part. Nous pensons peu à sonder la Parole pour découvrir les richesses qui y sont contenues, pour trouver l'excellence de la connaissance de Christ, la portion et l'héritage de toute âme régénérée.

Quelquefois cette indolence de la chair cherche à s'excuser elle-même sous prétexte de sagesse; on voudrait, dit-on, éviter une connaissance spéculative; d'autres fois, on la couvrira sous une activité extérieure qui a peu de puissance réelle, parce qu'elle est due à l'habitude et au devoir (ou au moins elle est la connaissance de l'habitude et du devoir), et n'est pas l'expression de la vie d'une âme étreinte par l'amour de Christ agissant puissamment en elle. Il n'en est pas ainsi des chrétiens vivants: ils ont faim et soif de Dieu. Et où trouveront-ils ce qui satisfera leurs désirs, sinon en Christ et dans toute la gloire qui est sienne, dans la bonté et la puissance qu'il a manifestées, et qui seules peuvent remplir les âmes de ceux qui croient en lui?

Paul, en parlant de la doctrine en question, n'avait aucune de ces pensées, quelque sages qu'elles semblent selon la chair. Il regardait toutes choses comme une perte, en comparaison de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus son Seigneur, pour qui il avait souffert la perte de toutes choses, et il les estimait comme des ordures, afin qu'il gagnât Christ et fût trouvé en lui, ayant non sa justice qui était de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu moyennant la foi; pour connaître Jésus Christ et la puissance de sa résurrection d'entre les morts. Il faisait une chose: oubliant les choses qui étaient derrière lui et tendant avec effort vers celles qui étaient devant, il courait droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus (Philippiens 3).

Il trouvait donc dans la résurrection, non seulement la certitude des fondements de sa foi (Romains 1: 4) et la preuve que la satisfaction pour le péché était accomplie (1 Corinthiens 15: 17), mais beaucoup plus. La résurrection, pour cet apôtre de la foi, comme pour Pierre, était l'objet et la source d'une espérance vivante, la puissance de la vie au dedans de l'âme. Il cherchait à connaître la puissance de la résurrection: il souffrait la perte de toutes choses, pourvu qu'en quelque manière que ce fût, il pût y parvenir. Si l'Eglise a perdu sa vie, sa puissance spirituelle, elle ne peut pas espérer les recouvrer en se cachant à elle-même ce qui agissait avec tant d'énergie dans l'âme de Paul, et qui se présentait à l'esprit de Pierre comme l'aurore de la bénédiction. Cherchons donc, bien-aimés frères, la vérité sur ce sujet, et examinons la précieuse parole de Dieu, afin d'être instruits touchant ces puissants objets de la foi. Veuille l'Esprit de Dieu nous conduire dans toute la vérité, selon la gracieuse promesse de notre Seigneur! Il n'a jamais manqué à l'accomplir: attendons-nous donc à lui!

J'ai dit que le fondement et les espérances de la foi chrétienne sont liés ensemble par cette vérité. 1 Corinthiens 15, montre clairement la résurrection comme étant l'objet de l'espérance chrétienne. Pour ce qui nous regarde, ce même chapitre nous enseigne que c'en est aussi le fondement: «Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine.; vous êtes encore dans vos péchés».

Par rapport à la Personne de Christ (vérité fondamentale de tout le christianisme), nous lisons qu'il a été «déterminé Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts» (Romains 1: 4). Dans la même épître, nous trouvons: «Lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification» (4: 25). Au chapitre 8, la gloire de Christ ressuscité nous est présentée comme l'objet de notre espérance: «Il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères» (verset 29). Quoi de plus beau et de plus frappant! La manière dont ces choses sont mises en rapport est très claire. L'Eglise voit Christ glorifié à la droite de Dieu. En cela, elle a la preuve que tout a été accompli pour elle, et qu'une justice qui peut subsister même devant le trône de Dieu, lui appartient dans la Personne de Christ. Mais cette gloire lui montre aussi le résultat de cette justice (voyez Philippiens 2: 6-10). Elle voit dans la Personne de Christ la gloire qui en est la conséquence, c'est-à-dire la gloire qui appartient à l'Eglise elle-même comme participante de cette justice, en vertu de son union avec Christ: «La gloire que tu m'as donnée», dit le Seigneur, «je la leur ai donnée». Nous avons là le vrai sens de Galates 5: 5: «Nous, par l'Esprit, sur le principe de la foi, nous attendons l'espérance de la justice». Nous n'attendons pas la justice, nous l'avons déjà en Christ, par la foi. Telle est la position spéciale de l'Eglise. Justifiés par la foi, mais voyant en Christ, non seulement cette justice accomplie, mais aussi la gloire qui, pour ainsi dire, en est la récompense, nous, comme justifiés, comme remplis de l'Esprit par lequel nous contemplons ainsi Christ — l'Esprit dont la présence est le sceau de cette justice — nous attendons la gloire comme étant ce qui nous appartient, comme ce qui est dû à la justice à laquelle nous participons.

L'emploi que fait Paul de la vérité de la résurrection relativement à la justification du pécheur est très remarquable. Nous verrons qu'en posant la résurrection comme fondement

de la justification par la foi, la justification est inséparablement unie à la sanctification. A la fin du chapitre 3 aux Romains, l'apôtre avait parlé du sang de Christ comme de la chose que Dieu avait présentée comme objet de la foi justifiante. Au chapitre 4, il continue le sujet, et, parlant de la justification d'Abraham, il démontre que ce patriarche fut justifié par la foi; mais l'objet de sa foi était que sa semence égalerait en nombre les étoiles du ciel. Comment une telle déclaration pouvait-elle être l'objet d'une foi justifiante? L'apôtre répond à cela: «Il n'eut pas égard à son propre corps déjà amorti... étant pleinement persuadé que ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir. C'est pourquoi aussi cela lui a été compté à justice. Or ce n'est pas pour lui seul qu'il a été écrit que cela lui a été compté, mais aussi pour nous, à qui il sera compté, à nous qui croyons en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus notre Seigneur». Ainsi la foi dans la puissance de Dieu «qui fait vivre les morts», fut la foi qui justifia Abraham. Pierre donne le même caractère à la foi justifiante: «Vous qui, par lui, croyez en Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts», dit-il (1 Pierre 1: 21).

L'Eglise (\*) voit Christ mort pour les péchés qu'elle a commis. C'est la fin de tout ce qu'elle a fait comme descendant du premier Adam, de tout ce que les membres font comme ayant en eux-mêmes, et la tirant de lui, la nature du premier Adam. L'amour merveilleux du Sauveur l'a conduit à se mettre à la place de l'Eglise, et à devenir son substitut en subissant les douleurs de la mort, le juste jugement du Dieu très saint, et les souffrances résultant de sa colère — jugement qu'il sentit dans toute sa puissance, parce qu'il était saint lui-même, colère dont il éprouva tout le poids, toute l'horreur, parce qu'il aimait selon l'amour même de Dieu. Lui, dis-je, s'étant livré lui-même à la mort dans ce but, rendit l'esprit, courbé sous le poids de nos péchés. Satan, le prince de ce monde, qui avait la puissance de la mort, bien que ne trouvant rien en Christ qui lui donnât pouvoir sur lui, se réjouit de sa victoire sur le seul Juste, la seule espérance du monde, et dit par la bouche de ses serviteurs: Ha ha! Ha ha! et la mort se glorifiait d'avoir englouti sa plus noble victime. Mais la joie de Satan fut de courte durée; le triomphe du prince des ténèbres ne fit que mettre en évidence sa défaite. Il avait eu à rencontrer, non des hommes captifs sous son pouvoir dans le premier Adam, mais le Chef de notre salut. Il avait eu à soutenir le combat avec lui, il avait eu à déployer toute sa puissance, toute sa force, contre Celui qui avait pris notre cause en main. Mais Christ s'était assujéti lui-même à la justice de Dieu, non à ceux qui persécutaient Celui que Dieu avait frappé. En apparence, le diable exécutait la sentence, parce qu'il avait sur nous la puissance de la mort par le jugement de Dieu, mais la sentence elle-même était la justice de Dieu contre nous; et la justice de Dieu était satisfaite, et la puissance de Satan détruite: «Par la mort, il a détruit celui qui avait le pouvoir de la mort» (Hébreux 2: 14).

(\*) L'auteur voit dans l'Eglise les croyants seulement. Il ne s'agit pas de l'église professante.

Semblable au soleil lorsqu'il se lève, la résurrection a brillé sur le monde. La foi seule l'a contemplée, la foi de ceux dont les yeux étaient ouverts pour voir le résultat grand et assuré du combat, les conséquences de ce jugement de Dieu — la foi de ceux que Dieu avait choisis pour rendre témoignage à la complète victoire de Celui qui seul avait entrepris et seul pouvait entreprendre le combat; pour en rendre témoignage à un monde dont il était clairement

démontré que Satan l'aveuglait. La victoire fut remportée par Christ seul, mais l'Eglise, comme objet de cette victoire, participe à tous ses résultats. C'est abaisser beaucoup la position de l'Eglise que de dire simplement qu'elle est bénie de Dieu, bénie par Christ. Elle est bénie *avec* Christ; elle est le compagnon de sa gloire, cohéritière de toutes les promesses. Elle a communion avec Celui qui bénit; elle entre dans la joie de son Seigneur. Participant de la nature divine, elle sent, par dérivation, et en communion avec Celui qui en est la source, la joie et le délice que le Dieu d'amour trouve en bénissant, parce qu'il est l'amour même. Comment donc l'Eglise participe-t-elle ici-bas à la victoire de Christ et aux fruits de cette victoire? C'est par son union avec lui qui a été pour chacun de ses membres un Esprit vivifiant, et les a vivifiés et unis à lui-même comme membres de son corps.

Christ est leur vie, et, en vertu de leur union avec lui, ils sont rendus participants de toutes les conséquences de ce qu'il a fait, de tout ce qui est en lui comme ressuscité, de toute la faveur dans laquelle il est devant Dieu — c'est une vie et une union qui les rend les objets de la satisfaction que Dieu prend en lui, et qui, lorsque le temps sera venu, les fera *participer* à toute la gloire dont il est héritier, et dans laquelle il sera manifesté. Dieu, et par conséquent la foi aussi, envisage l'Eglise comme morte avec Christ: ses péchés ayant été placés sur lui, leur souvenir devant Dieu est enseveli dans le sépulcre de Christ. Comme Dieu juste, il ne se souvient plus; le faire serait ne pas estimer le sang de Christ à sa juste valeur, ce ne serait pas être juste envers lui. «Il est fidèle et juste pour nous pardonner».

Ce ne sont pas nos péchés qui sont devant Dieu; c'est le sang de Christ. Il nous estime comme achetés au prix de son sang.

Mais les saints sont vus aussi comme ressuscités avec Christ, vivants devant le Père dans la vie de Christ, châtiés par le Père (qui les aime parfaitement, comme il aime le Fils lui-même), quand ils se détournent des voies qui lui plaisent, — voies appropriées à une telle vie, à une telle union. «Je suis le cep», dit Jésus, «et mon Père est le cultivateur». Dieu, avec justice, nous regarde comme en Christ, aussi parfaits devant lui que Christ lui-même — nos péchés ont pris fin à la croix. Dans son amour, il nous châtie comme étant en Christ, quand nous ne marchons pas dans ses voies, selon la puissance de Christ ressuscité, comme héritiers de la gloire dont il a hérité en résurrection.

L'Ecriture parle ainsi sur ce sujet: «Rendant grâces au Père, qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière; qui nous a délivrés du pouvoir des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour» (Colossiens 1: 12, 13).

«Etant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes, ayant effacé l'obligation qui était contre nous, laquelle consistait en ordonnances, et qui nous était contraire, et il l'a ôtée en la clouant à la croix: ayant dépouillé les principautés et les autorités, il les a produites en public, triomphant d'elles en la croix» (Colossiens 2: 12-15). La victoire de Satan sur le premier Adam

l'avait rendu maître de ses possessions et de son héritage: «La création a été assujettie à la vanité». La victoire du second Adam sur Satan l'a dépouillé de tout ce qu'il avait pris au premier Adam.

Dieu, dans sa bonté et dans la sagesse de ses conseils, n'a pas encore manifesté les résultats; mais la victoire est complète. L'Eglise le sait — du moins elle devrait le savoir. Les conséquences pour nous sont les suivantes: «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu; pensez aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre; car vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, qui est votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 1-4). Dans sa prière pour les Ephésiens sur le même sujet, l'apôtre dit: «Les yeux de votre cœur étant éclairés, pour que vous sachiez quelle est l'espérance de son appel» — l'appel du Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, le Père de gloire (il est nommé le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, parce que Christ est regardé comme Chef de l'Eglise et comme homme) — «et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints, et quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts; — (et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir; et il a assujetti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous)». Et quand «nous étions morts dans nos fautes», continue l'Esprit par la plume de l'apôtre, «il nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (Ephésiens 1: 18-23; 2: 5, 6).

Les saints sont donc envisagés par Dieu comme ressuscités avec Christ, et par conséquent parfaitement justifiés de tous leurs péchés. Ils sont purs, selon la pureté dans laquelle Christ paraît devant Dieu, parce qu'ils sont présentés à Dieu en lui et avec lui. Mais comment le saint participe-t-il maintenant d'une manière effective à des bénédictions si grandes? C'est en participant à cette vie dans la puissance de laquelle Christ est ressuscité. Et c'est ainsi que, par cette doctrine de la résurrection, telle que la présente l'écriture, la justification et la sanctification sont nécessairement unies. C'est ainsi que j'ai part à la justice de Dieu, en étant vivifié de la vie dans laquelle Christ a été ressuscité d'entre les morts, sortant du tombeau, toutes nos fautes étant pardonnées. Mais cette vie est ici-bas la vie de sainteté. Elle est la source de la sainteté en nous; elle est la sainteté même, la vie de Dieu en nous. C'est en cela que nous avons la volonté d'appartenir à Dieu, reconnaissant la grâce qui nous a rachetés et convaincus que notre vie n'est pas de nous, mais de Dieu. C'est dans la puissance de cette vie que nous cherchons les choses qui sont en haut, qui sont en Christ et qui sont à lui; que nos affections sont attirées vers Dieu. C'est en cela que consiste la vraie sanctification, le vieil homme étant jugé comme mort, parce que Christ est mort à cause de lui. «Le corps est bien

mort à cause du péché», — c'est son unique fruit, — «l'Esprit est vie à cause de la justice». Ainsi Christ, en nous donnant la vie, qui est une nouvelle et sainte nature en nous, nous rend participants de tout ce qu'il a fait pour nous comme ressuscité d'entre les morts, et de toute son acceptation devant le Père de gloire.

De plus, nous ne pouvons justement estimer le péché pour ce qu'il vaut, si ce n'est par la résurrection. En voici la raison: c'est la doctrine de la résurrection et le fait que nous sommes ressuscités avec Christ, qui nous enseignent que nous étions morts dans le péché. Autrement, ce serait peut-être une guérison, une amélioration de l'homme tel qu'il est, une préservation de la mort par l'aide de Christ, une agitation des eaux, pour que nous nous y plongeons nous-mêmes et soyons guéris. C'est de cette manière que l'homme naturel envisage la portée du péché, comme les Juifs et Marthe et Marie, lorsqu'ils disaient: «Celui-ci, qui a ouvert les yeux de l'aveugle, n'aurait-il pas pu faire aussi que cet homme ne mourût pas?» Et «Seigneur, si tu eusses été ici, mon frère ne serait pas mort».

Mais si nous avons été ressuscités avec Christ, c'est parce que nous étions morts dans nos péchés. La doctrine de notre entière misère, de notre chute complète, découle, et sort, pour ainsi dire, de cette vérité. Et la bénédiction y est proportionnée; car la mort a passé, et tout ce qui appartient au vieil homme est mort, par la foi, avec Christ. Nous avons une autre vie, tout à fait nouvelle, dans laquelle nous vivons et disons: «Nous sommes débiteurs non pas à la chair, pour vivre selon la chair».

Il y a une autre conséquence: c'est le sentiment de l'entière faveur de Dieu attachée au fait d'être fils — «la faveur dans laquelle nous sommes». Etant entrés par la croix, nous sommes dans la faveur de Dieu dans le lieu saint; ayant reçu, non l'esprit de servitude, mais l'Esprit d'adoption, nous crions: «Abba, Père!» Notre participation à la résurrection fait que nous sommes nés de Dieu. Ayant été affranchis, nous sommes devant Dieu comme ses enfants, ceux qu'il a agréés, ses saints. L'amour a été manifesté envers nous, en ce que même dans ce monde nous sommes en Christ, tels qu'il est lui-même devant Dieu, parce que nous lui sommes unis par l'Esprit qu'il nous a donné. Notre relation filiale avec le Père, comme purifiés du péché et revêtus de la robe de justice (relation qui répand la joie dans l'âme) découle de cette doctrine. Il nous a donné le privilège de devenir des enfants de Dieu — non des serviteurs, mais des enfants.

Voilà donc plusieurs précieux résultats de cette vérité et qui nous appartiennent dès ici-bas. Notre union avec Christ en est le fondement. Nous pouvons suivre ces résultats, même à l'égard de notre corps, jusque dans la gloire. La résurrection de Christ est les prémices, celle des saints la moisson. Il existe une relation intime entre la résurrection des saints et la résurrection de Christ, en vertu de l'union de l'Eglise avec lui, parce que le même Esprit, qui est l'Esprit de Christ, demeure en lui et dans tous les membres de son corps.

Il n'en est pas ainsi quant aux méchants, bien que ce soit la puissance de Christ qui les ressuscite; ce n'est pas à cause de leur union avec lui, ni parce que son Esprit habite en eux, car il n'y habite pas, et ils ne sont pas unis à Christ. Ainsi la résurrection effective est une chose

qui appartient aux saints, comme le plein résultat de leur union avec Christ, et elle n'est pas un préliminaire nécessaire de leur jugement. En fait, Christ a déjà été jugé pour eux et a subi la pénalité de tous leurs péchés.

La résurrection des saints est la conséquence de ce qu'ils ont subi le jugement de leurs péchés en Christ, et elle n'est pas le préliminaire de leur jugement par Christ.

C'est la réception par Christ de l'Eglise qui a souffert avec lui, afin d'être avec lui dans la gloire de son royaume, ainsi que nous lisons en Jean 14: «Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures». Christ n'est point allé là pour y être seul: «S'il en était autrement, je vous l'eusse dit, car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi». Ceci est le jugement de l'Eglise au retour de Christ: les saints sont manifestés devant son tribunal, mais ils sont déjà glorifiés. Cela n'infirmes pas le fait qu'il y aura des différences de gloire parmi les saints, que les uns seront à sa droite et les autres à sa gauche dans son royaume (\*), mais cela montre seulement que leur résurrection résulte de ce que leur jugement a été exécuté en Christ. Ce sera la plénitude parfaite de la vie que l'Eglise possède déjà comme ressuscitée avec lui, l'effet de l'union des saints avec lui, parce que le même Esprit habite en lui et en eux. Il est nécessaire qu'à la manifestation de Christ, les corps de ceux qui sont à lui, jouissent aussi des privilèges du royaume, comme faisant partie de ce qu'il a acheté, et qu'ils soient ainsi complètement et finalement délivrés de la puissance de Satan et de la mort. «Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous», dit l'apôtre aux Romains, «celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous»; — passage qui nous révèle clairement que la résurrection, des saints est une conséquence de la résurrection de Christ; qu'en fait, la résurrection de l'Eglise est une conséquence de l'intérêt que Dieu prend en elle, comme il le fait à l'égard de Christ, son Chef.

(\*) Voyez Matthieu 20: 20-23.

Nous verrons que plusieurs passages montrent cette place spéciale des saints dans la résurrection, et que l'Ecriture parle de la résurrection de l'Eglise comme étant entièrement distincte de celle des méchants. Ainsi Paul, dans un passage déjà cité, dit: «Si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection *d'entre* les morts» (Philippiens 3: 41). De même en 1 Corinthiens 15: «Les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue». En Luc 20, le Seigneur montre que l'existence de la relation entre Dieu et Abraham suppose nécessairement la résurrection, et non seulement la vie de son esprit séparé du corps. Plusieurs autres passages déclarent aussi cette vérité, et de plus affirment que cette résurrection appartient exclusivement aux enfants de Dieu. Le Seigneur parle de «ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à la résurrection d'entre les morts», Comment seraient-ils estimés dignes d'avoir part à la résurrection si elle est une chose commune aux saints et au monde — en un mot, si les saints et le monde sont ressuscités en même temps? Le Seigneur ajoute: «Ils ne peuvent plus mourir; car ils sont semblables «aux anges, et ils sont fils de Dieu,

étant fils de la résurrection». Voyez comme la puissance de la résurrection est identifiée avec le privilège d'être enfants de Dieu.

Le sujet, en rapport avec les deux résurrections, est traité en Jean 5: 21-29. «Car comme le Père réveille les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut; car aussi le Père ne juge personne, mais il a donné tout le jugement au Fils; afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père... En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement; mais il est passé de la mort à la vie... L'heure vient en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix; et ils sortiront, ceux qui auront pratiqué le bien, en résurrection de vie; et ceux qui auront fait le mal, en résurrection de jugement». Nous voyons ici les deux grands moyens par lesquels la gloire du Fils qui s'est abaissé, est établie et maintenue. Il vivifie et il juge. Il vivifie de même que le Père. Lui seul juge; le Père ne juge personne.

Les saints sont vivifiés, afin d'avoir communion avec le Père et avec le Fils. Christ, en jugement, revendique et maintient sa gloire et son droit sur tous ceux qui l'ont méprisé ou qui se sont opposés à sa gloire, afin que tous, même les méchants, honorent le Fils, comme ils honorent le Père.

A cette fin, nous voyons qu'il y a deux résurrections: la résurrection de *vie*, c'est-à-dire l'accomplissement de l'oeuvre de Christ dans la vivification des saints; la puissance de résurrection déjà appliquée à leurs âmes quand ils ont été régénérés, maintenant appliquée à leurs corps. Ensuite, la résurrection de *jugement*, afin que ceux qui ont fait le mal soient jugés. Je ne parle pas ici de l'intervalle; je dis seulement qu'il y a deux résurrections différentes aussi bien quant à leur objet et à leur caractère, que quant aux personnes qui y ont part. Je ferai remarquer en passant, que l'expression sur laquelle s'appuient ceux qui objectent à l'interprétation qui suppose un intervalle entre les deux résurrections, n'a nullement la portée qu'ils y attachent. Le Seigneur dit: «L'heure vient»; et ils voient en cela la preuve que la résurrection des justes et des injustes aura lieu en même temps; mais ils oublient que le Seigneur emploie le même mot (verset 25) pour désigner le temps de son ministère et au moins dix-huit cents ans d'une nouvelle période qui a commencé à sa résurrection.

Les caractères des deux résurrections dont j'ai parlé, sont très importants, et distinguent de toute manière ces deux événements. L'une, celle des saints qui ont souffert avec Christ, est l'application à nos corps de la puissance de la vie de Christ notre Sauveur, afin d'accomplir sa parole envers nous — la résurrection étant la rédemption des corps, et la conséquence de ce que Christ a fait pour nous quand il nous a sauvés du jugement. L'autre résurrection est la revendication de sa gloire en jugement et l'exercice de la justice du Dieu vivant contre tous ceux qui ont péché. En conséquence, la première résurrection est ce que nous attendons avec un ardent désir, afin d'être avec Christ; or, lorsqu'il sera manifesté, nous aussi, nous serons manifestés avec lui en gloire. Ce moment, après lequel la création entière soupire, est appelé en Romains 8: 19, «la révélation des fils de Dieu», «la liberté de la gloire des enfants de Dieu».



Il y a, dans les Ecritures, un passage sur ce sujet qui m'a beaucoup frappé, et qui montre d'une manière instructive la différence qu'il y a à considérer la résurrection comme un événement commun à l'Eglise et au monde, ou comme un privilège spécial aux saints et à l'Eglise, en vertu de la puissance de la vie qui est en Christ. Je parle de Jean 11. Jésus dit à Marthe: «Ton frère ressuscitera». Marthe répond: «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection, au dernier jour». Il y a dans ces paroles une foi réelle dans une vérité qu'elle avait apprise. Marthe n'était pas sadducéenne. C'est la croyance générale de l'Eglise: «Il ressuscitera au dernier jour». Cela est hors de doute, mais peut se dire du plus méchant homme. Alors «Jésus lui dit: *Je suis* la résurrection et la vie — celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais. Crois-tu cela?». — c'est-à-dire la puissance de Jésus quand il est présent, et la puissance qu'il manifestera quand il reviendra. «Elle lui dit: Oui, Seigneur, moi je crois que toi, tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde». Ceci encore est une bonne confession: ceux qui sont sauvés, le croient sans doute aussi. Mais c'est là qu'en fait, la majeure partie des croyants s'arrêtent.

«Et ayant dit cela, elle s'en alla et appela secrètement Marie, sa soeur, disant: Le maître est venu, et il t'appelle». Pourquoi *Marthe agit-elle ainsi*? D'où venait cette hâte de quitter Jésus, ce précieux Consolateur, pour appeler sa soeur? N'était-ce pas du sentiment secret qu'elle ne pouvait converser avec Jésus sur de tels sujets? Elle croyait qu'il était le Fils de Dieu, mais: «Je suis la résurrection et la vie», était quelque chose de trop profond pour elle. Son coeur n'était pas à l'aise dans la compagnie de Jésus parlant ainsi. Et ne connaissons-nous pas quelque chose de semblable? Les privilèges les plus doux, les plus précieux de l'Eglise, ne sont-ils pas souvent les choses qui éloignent les enfants de Dieu? Ils ne sont pas à leur aise, quand Christ parle de ces choses. Il faut qu'ils aillent chercher quelque Marie. C'est un appel qui s'adresse à d'autres qu'à eux. Quelle était la différence de caractère entre ces deux femmes, toutes deux aimées du Seigneur? «Une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Et elle avait une soeur appelée Marie, qui aussi, s'étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole; mais Marthe était distraite par beaucoup de service». Le coeur de Marthe n'était pas à l'aise, à cause de son manque de communion avec Jésus, et ne pouvait entrer dans ces précieuses et encourageantes vérités que le coeur de Jésus, rempli de puissance de consolation, déversait pour soulager la douleur qui la brisait. Les comprendre dépassait les pensées habituelles de Marthe, et ayant exprimé tout ce qu'elle pouvait dire en réponse à Jésus, elle va chercher sa soeur qui — sa conscience le lui disait — était plus capable de comprendre ce qui venait du coeur de Jésus — plus capable de rester en communion avec lui et de soutenir une conversation qui lui était pénible, à elle, parce que son intelligence spirituelle n'était pas à cette hauteur. Combien souvent l'état de Marthe serait appelé sagesse! Combien souvent les choses dont le coeur de Jésus déborde — la révélation de nos bénédictions — sont désignées comme propres à troubler l'Eglise, peut-être même sont regardées comme des rêveries! Combien souvent l'Eglise persiste à rester dans les ténèbres, fuyant Jésus et sa bonté, pour se cacher à elle-même son incapacité d'avoir communion avec lui dans ces choses — satisfaite de pouvoir faire la même confession que Marthe: «Oui, Seigneur, tu es le Christ, le Fils de Dieu, qui vient dans le monde».

«Je suis riche, je n'ai besoin de rien». Ah pauvre Eglise, puisse l'amour de Jésus briller sur toi! Qu'il te donne d'avoir une telle confiance en son amour, que tu ne te lasses jamais de tirer de son coeur ces douces et précieuses vérités qui y sont renfermées — vérités qui attachent l'âme à sa Personne et lui donnent la force de marcher dans le monde en séparation de coeur pour lui — vérités qui sont la puissance de cette secrète communion avec lui, laquelle nous rend fidèles durant son absence, joyeux en sa présence, calmes dans notre âme au milieu de toute la misère d'un monde ruiné par la mort, et nous hâtant d'accourir vers lui quand nous entendons ces douces paroles: «Le Maître est venu, et il t'appelle». Qu'il en soit ainsi, ô Jésus, notre Seigneur! Daigne, oh! daigne jeter tes regards sur ton Eglise, sur ta pauvre Eglise, qui t'aime et que tu aimes! Si elle est faible, fortifie-la; si elle s'est détournée, ô Dieu! elle t'aime cependant. Ramène, oh! ramène-la à Toi-même, oui à Toi, sa félicité et sa joie, sa joie éternelle, son Sauveur et sa force. Amène-la près de Toi. Où trouvera-t-elle ce qui renouvellera sa force, sinon en Toi, qui es la résurrection et la vie?

Une chose reste pour terminer l'esquisse que j'ai tenté de faire de cet important sujet. Je sais que, bien loin de l'avoir épuisé, je n'ai fait que l'effleurer.

Par rapport aux dispensations de Dieu, la résurrection est le sujet fondamental de la parole de Dieu, puisque le péché et la mort sont entrés dans le monde et que le péché règne par la mort. Si le péché règne par la mort, la résurrection seule peut être la victoire sur le péché, et c'est une victoire complète et finale. Car celui qui est mort est justifié ou quitte du péché. «Or si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivons aussi avec lui, sachant que Christ ayant été ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus; la mort ne domine plus sur lui» (Romains 6: 7-9). Dans toute l'Ecriture, nous trouvons cette vérité plus ou moins clairement révélée, fondement de toute espérance et de tout jugement moral (voyez Psaumes 17; 49; Esaïe 38). Même la restauration du peuple juif est décrite comme une résurrection (voyez Ezéchiel 37; Esaïe 26). Là est la source de la joie, comme nous le voyons dans le Psaume 16 et en Job 19. Et c'était une vérité si positive — une notion si nécessaire aux pensées de Dieu et de ses saints, que lorsque Dieu dit: «Je suis le Dieu d'Abraham», le Seigneur explique ces paroles comme montrant qu'Abraham devait ressusciter, car «Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants» (Matthieu 22: 32).

Je disais qu'il restait une chose. On pense généralement que le chapitre 20 de l'Apocalypse est le seul passage de la parole de Dieu qui appuie la notion d'une résurrection à part pour les saints. Nous avons déjà vu que cette pensée se rattache à toutes les grandes vérités de la parole de Dieu.

Que les saints ressuscitent à la venue de Christ, est une chose reconnue, comme nous l'avons vu (1 Corinthiens 15: 23; Philippiens 3: 20, 21; 1 Thessaloniens 4: 15-17). En Apocalypse 19; 20, nous avons les détails. Là, nous voyons que la résurrection des saints précédera de mille ans celle du reste des morts, afin que ceux qui ont souffert avec Christ règnent aussi avec lui quand il prendra le royaume, et apparaissent avec lui en gloire, quand lui, qui est leur vie, apparaîtra.

Chrétien, connais-tu la puissance de la résurrection de Christ? Tes pensées sont-elles celles de quelqu'un qui est ressuscité avec lui, qui s'occupe des choses d'en haut où Christ est assis à la droite de Dieu? Ton salut est-il pour ton âme une chose accomplie, de telle sorte que, dans la parfaite confiance d'une nouvelle vie devant Dieu, tu peux, sous la conduite, du bon Berger, comme brebis connue du Seigneur, entrer et sortir et trouver de la pâture dans les champs de son bon plaisir? Comme ressuscité avec lui, es-tu mort au péché, mort aux plaisirs, à la grandeur, à la gloire passagère du monde qui a crucifié le Seigneur, de gloire? Les choses du monde n'exercent-elles plus d'influence sur tes pensées — sur ta vie; ces choses qui, pour autant que cela concernait l'homme, ont causé la mort de Jésus? Ne désires-tu pas être quelque chose dans ce monde? Ah! si cela était, c'est que tu ne te tiens pas pour mort. Les ténèbres qui entouraient la croix sont encore sur ton cœur. Tu ne respirez pas l'air frais et pur de la résurrection de Jésus, de la présence de ton Dieu. Oh! peuple de Dieu stupide et insensible — qui ignores tes vrais trésors, ta vraie liberté! Oui, être vivant avec Christ, c'est être mort à tout ce que la chair désire.

Mais si la vie de résurrection de Christ, la joie de la lumière de sa présence, le divin et tendre amour dont Jésus est l'expression et l'objet, brillent sur toi; si la beauté de la sainteté dans les lieux céleste, si l'hommage parfait et universel rendu à Dieu par des cœurs qui jamais ne se lassent, dont les adorations ne servent qu'à renouveler leur force; si toutes les choses remplies de la gloire de Dieu, donnant occasion aux louanges dont la source ne tarit point et dont les sujets ne manquent jamais; si ces choses te plaisent, alors mortifie tes membres qui sont sur la terre. «Vous êtes venus à la montagne de Sion; et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste; et à des myriades d'anges, l'assemblée universelle; et à l'assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux; et à Dieu, juge de tous; et aux esprits des justes consommés; et à Jésus, médiateur d'une nouvelle alliance; et au sang d'aspersion qui parle mieux qu'Abel». Et crois-tu que les honneurs, la gloire, la grandeur, les plaisirs, les convoitises de ce monde dont Satan est le prince, puissent entrer là? La porte est trop étroite — la porte de la mort, la mort d'un Christ crucifié et rejeté — la porte de la mort, qui, si elle est la délivrance de la culpabilité du péché, est aussi la délivrance de son joug. Par cette porte, le péché n'entre point; là doit être laissé tout ce qui appartient à la chair. Ce sont des choses qui ne peuvent être cachées avec Christ en Dieu; elles ont joué leur triste rôle en le crucifiant sur la terre.

L'amitié du monde est inimitié contre Dieu. Chrétien crois-tu cela? C'est une nouvelle vie que celle qui entre dans ces lieux saints, où toutes choses sont nouvelles, afin d'être la joie et la jouissance d'un peuple ressuscité. Chrétien, chrétien, la mort a écrit sa sentence sur toutes choses ici-bas; en les aimant, en t'y attachant, tu ne fais que remplir la main de la mort. La résurrection de Christ te donne le droit de les ensevelir, et d'ensevelir avec elles la mort elle-même dans le sépulcre — oui, dans le sépulcre de Christ; afin que, morts au péché, nous vivions à Dieu, héritiers de toutes les promesses avec Christ dans une vie nouvelle. Souviens-toi que si tu es sauvé, tu es ressuscité avec Christ.

Veille Celui de qui procède toute grâce et tout don parfait, t'accorder de comprendre et de réaliser cette précieuse vérité!

# Méditations sur le livre de Ruth (Rossier H.)

---

ME 1891 page 361

## Chapitre 1

Les événements du livre de Ruth se déroulent au milieu des tristes circonstances qui caractérisaient le gouvernement des Juges, et cependant il n'y a rien de commun entre le courant des pensées de ce récit et de celui qui le précède. Le livre des Juges nous décrit la ruine d'Israël livré, à sa responsabilité, ruine irrémédiable, malgré les tendres soins de la miséricorde divine qui cherchait à restaurer le peuple et souvent même le restaura partiellement. En contraste avec la sécheresse et la stérilité des voies de l'homme infidèle dans le livre des Juges, celui de Ruth est plein de rafraîchissement. On y trouve les «ruisseaux, les sources et les eaux profondes», dont parle Moïse; il est frais comme un lever d'aurore. Tout y respire la grâce, et nulle fausse note n'interrompt cette délicieuse harmonie. C'est une oasis verdoyante dans le désert, une idylle pure au milieu de la sombre histoire d'Israël. Quand nous méditons ce petit livre de quatre chapitres, il prend pour nos âmes des proportions infinies. La scène n'a pas changé, et pourtant on dirait que les sentiments et les affections du ciel sont venus élire domicile sur la terre. On a peine à comprendre que ce pays, témoin de tant de guerres, d'infamies et d'idolâtries abominables, fût à la même époque le théâtre d'événements dont la simplicité nous reporte aux temps bénis des patriarches.

Cela s'explique. Depuis la chute, deux histoires se côtoient, celle de la responsabilité de l'homme avec ses conséquences, et celle des conseils et des promesses de Dieu, avec la manière dont il les accomplira malgré tout. C'est la *grâce*. Il ne peut être question que d'elle, quand il s'agit de conseils et de promesses divines, car la responsabilité de l'homme ne peut les atteindre, sa culpabilité ne saurait les changer, une scène de ruine est incapable de les entraver, et Dieu tance Satan lui-même quand il cherche à s'opposer à leur cours (Zacharie 3: 2). A mesure que le mal s'étend, l'histoire de la grâce se développe d'une manière grandissante et marche irrésistible, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le but qu'elle s'est proposé. Elle a le cœur de Dieu pour point de départ, pour centre la personne du Seigneur Jésus. Elle aboutit enfin à la gloire excellente du second homme et aux bénédictions que nous partagerons avec lui. Voilà pourquoi le livre de Ruth se termine par la mention prophétique de Celui qui est la racine et la postérité de David, du Rédempteur glorieux, promis à Israël.

Mais si Ruth est un livre de grâce, il est nécessairement aussi un livre de foi. La grâce ne peut aller sans cette dernière, car c'est la foi qui la saisit et se l'approprie, qui s'attache aux promesses divines et au peuple des promesses, qui trouve enfin ses délices dans Celui qui en est le porteur et l'héritier. Tel est le caractère merveilleux des pages que nous allons considérer.

«Et il arriva, dans les jours où les juges jugeaient, qu'il y eut une famine dans le pays» (verset 1). Ces paroles marquent les circonstances spéciales de la scène. Nous sommes aux jours des juges, dans la terre d'Israël, mais c'est la *famine*, un temps où les voies providentielles de Dieu s'exercent en jugement contre son peuple. «Et un homme s'en alla de Bethléhem de Juda, pour séjourner aux champs de Moab, lui et sa femme et ses deux fils». Bethléhem, la ville qui sera le lieu d'origine terrestre du Messie (Michée 5: 2) et aura le privilège de voir resplendir, à son lever, l'astre attendu d'Israël, ne contemple aux jours de Naomi que l'indigence et le dénuement absolu de l'homme. La main qui avait soutenu le peuple s'était retirée, et tout lui manquait. Cette vérité, développée dans le livre des Juges, celui de Ruth ne fait que la constater, mais en y ajoutant, aux versets 2 à 5, certains faits importants.

Pendant ces jours de ruine, et sous les voies de Dieu en châtiment, Elimélec, nom caractéristique qui signifie «Dieu, le roi», s'expatrie avec Naomi, «Mes délices», et ses enfants. Sous le gouvernement divin, ils cherchent un refuge parmi les gentils. Au milieu de cette désolation, Naomi est encore, malgré tout, liée à son mari et à ses enfants. Son nom n'a pas changé et elle le porte encore, malgré la ruine. Mais Elimélec, Dieu le roi, meurt, et Naomi reste veuve. Par leur alliance avec la nation idolâtre de Moab, ses fils se profanent et meurent. En apparence, la race d'Elimélec est éteinte sans espoir de postérité, et «Mes délices» en deuil et désormais stérile, est plongée dans l'amertume.

«Et Naomi se leva, elle et ses belles-filles, et s'en revint des champs de Moab, car elle avait entendu dire au pays de Moab, que *l'Eternel avait visité son peuple pour leur donner du pain*. Et elle partit du lieu où elle était, et ses deux belles-filles avec elle; et elles se mirent en chemin pour retourner dans le pays de Juda» (versets 6, 7). A la nouvelle que l'Eternel usait de grâce envers son peuple, Naomi se lève et se met en route pour rentrer dans son pays. L'état d'Israël n'avait pas changé, mais Dieu lui-même avait mis fin à ces jours de jugement providentiel qui s'étaient abattus sur la nation, et cette pauvre veuve, courbée sous le fardeau de l'affliction, pouvait espérer des jours meilleurs. La *grâce*, telle est donc, nous l'avons dit, la note première et dominante du livre de Ruth. Toutes les bénédictions qu'il contient dépendent du fait que «Dieu avait visité son peuple pour leur donner du pain». Par cette expression bien connue, l'Ancien Testament caractérise les bienfaits apportés à Israël par le Messie. «Je bénirai abondamment ses vivres, je rassasierai de pain ses pauvres» (Psaumes 132: 15). Ah! si la nation l'eût voulu, ces biens eussent été sa portion permanente, quand le Christ fut venu au milieu d'elle multipliant les pains aux 5000 et aux 4000 hommes!

Les belles-filles de Naomi l'accompagnent, mues par la pensée *d'aller avec elle vers son peuple* (verset 10). Mais cette bonne intention ne suffit pas, car pour se trouver en rapport avec la *grâce*, il ne faut rien moins que la *foi*. La conduite d'Orpa et de Ruth illustre ce principe. En apparence, elles ne diffèrent en rien l'une de l'autre. Toutes deux partent avec Naomi et marchent avec elle, lui prouvant ainsi leur attachement. L'affection d'Orpa ne manque point de réalité: elle pleure, rien qu'à la pensée de quitter sa belle-mère; pleine de sympathie, elle verse encore beaucoup de larmes en la quittant. Orpa, la Moabite, aime aussi le peuple de

Naomi: «*Elles* lui dirent: Nous retournerons avec toi vers ton peuple». Mais on peut avoir un caractère très aimable sans la foi. C'est la foi qui creuse un abîme entre ces deux femmes si semblables sous tant de rapports. Le cœur naturel, aux prises avec des impossibilités, recule, tandis que la foi s'en nourrit et y accroît ses forces. Orpa renonce à un chemin sans issue. Que pouvait lui offrir Naomi? Ruinée, frappée de Dieu et remplie d'amertume, avait-elle encore des fils dans son sein pour donner des maris à ses belles-filles? Orpa baise sa belle-mère et retourne vers son peuple *et vers ses dieux* (verset 15). Voilà enfin le secret du cœur naturel dévoilé. Il peut s'attacher au peuple de Dieu sans lui appartenir. Une femme comme Naomi est bien digne d'éveiller des sympathies, mais ce n'est pas là le signe de la foi. Celle-ci, *tout d'abord*, nous sépare des idoles, nous fait quitter *nos dieux*, et nous tourne vers le vrai Dieu. Tel avait été le premier pas des Thessaloniens dans le chemin de la foi (1 Thessaloniens 1: 9). Orpa, au contraire, se détourne de Naomi et du Dieu d'Israël, pour retourner à son peuple et à ses dieux. Aux prises avec la difficulté, elle se montre incapable d'en soutenir l'épreuve. Elle s'en va pleurant, mais elle s'en va, pareille à ce jeune homme aimable qui partait tout triste, ne pouvant se résoudre à se séparer de ses biens pour suivre un Maître pauvre et méprisé.

Tout autre est le cas de Ruth. Précieuse foi, pleine de certitude, de résolution, de décision! Comme elle voit clairement son but! Aucune objection ne peut l'ébranler. Elle écoute Naomi, mais sa conviction est faite, car elle ne connaît qu'un chemin qui, pour elle, est le chemin *nécessaire*. Que deviennent les *impossibilités* de la nature, devant les *nécessités* de la foi? Ruth ne se laisse arrêter ni par l'impossibilité d'un mari, ni même par la main de l'Eternel étendue contre sa belle-mère, et ne voit dans les obstacles qui s'accumulent que des raisons nouvelles pour ne pas abandonner son objet. Naomi, c'est tout pour Ruth, et Ruth *s'attache* à Naomi. «Ne me prie pas de te laisser, pour que je m'en retourne d'avec toi, car où tu iras, j'irai, et où tu demeureras, je demeurerai, ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu. Là où tu mourras, je mourrai et j'y serai enterrée. Ainsi me fasse l'Eternel, et ainsi il y ajoute, si la mort seule ne me sépare de toi!» (versets 16, 17). Accompagner Naomi, marcher, demeurer, mourir avec celle qui, pour Ruth, est le seul lien possible avec Dieu et son peuple, tel est le désir de cette femme de foi. Mais ses pensées vont plus loin qu'une simple association; elle *s'identifie* avec le peuple, quel que soit son état, pour appartenir ainsi au Dieu d'Israël, au vrai Dieu qui ne change pas: «Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu». Ayant tourné le dos à Moab et à ses idoles, elle appartient désormais à de nouveaux objets. Sans possibilité de séparation, elle s'identifie avec eux; que la mort survienne, elle est impuissante à briser de tels liens. Voyez ici Dieu et la foi qui se rencontrent, s'entendent et s'associent. Comme ce récit nous fait bien comprendre que la foi est l'unique moyen de mettre l'homme pécheur en rapport avec Dieu! Semblable à Ruth s'attachant à Naomi, la foi s'attache au Médiateur, objet des conseils de Dieu, qui seul peut lui donner une relation assurée avec le vrai Dieu, une position inébranlable devant lui.

Précieux, touchant voyage que celui de ces deux femmes affligées remontant à Bethléhem! Naomi s'en était allée riche et comblée, et s'en revenait à vide. Y avait-il une

désolation comparable à la sienne? Privée de son mari et de ses deux fils, trop vieille pour être à un mari, sans espoir, humain d'héritier, vraie image d'Israël, tout était fini pour elle du côté de la nature et de la loi. Bien plus, la main de l'Eternel était étendue contre elle, et le Tout-Puissant lui-même, qui paraissait devoir être le soutien de sa foi, la remplissait d'amertume sous le poids de son châtement. Elle avait échangé son nom «Mes délices», contre celui de «Mara», parce que le Dieu d'Israël l'avait abattue et que le Dieu d'Abraham l'avait affligée. Ruth, sa compagne, comme elle veuve et sans enfants, mais qui n'avait jamais enfanté, et de plus une étrangère, fille d'un peuple maudit, n'avait point connu les bénédictions passées d'Israël et ne possédait aucun droit à ses promesses. Elles vont ensemble, l'une reconnaissant pleinement son état et la main qui s'appesantit sur elle, l'autre n'ayant d'autres liens avec Dieu que sa foi et Naomi. Leur chemin est hérissé de difficultés, mais elles voient resplendir une étoile qui les guide. La grâce a lui; Dieu a visité son peuple pour leur donner du pain. Elles rentrent ensemble à Bethléhem au commencement de la moisson des orges, arrivant ainsi sur le lieu de la bénédiction au moment même où elle est dispensée. C'est là qu'elles vont trouver Boaz!

Les lecteurs, quelque peu familiers avec la prophétie, ne peuvent manquer de voir dans toute cette scène un tableau de l'histoire passée d'Israël et des voies futures de l'Eternel envers lui. Bien qu'il eût été chassé parmi les gentils pour son infidélité, certains liens pouvaient subsister encore entre le peuple et Dieu. L'Eternel n'avait-il pas dit par leur prophète: «Bien que je les aie éloignés parmi les nations, et bien que je les aie dispersés par les pays, toutefois je leur serai comme un petit sanctuaire dans les pays où ils sont venus» (Ezéchiel 11: 16). Mais leur Elimélec est mort; le seul chef de la famille d'Israël, Christ, le Messie, a été retranché; alors la nation est devenue comme une veuve privée d'enfants et stérile au milieu des gentils. Mais quand il reconnaît et accepte le jugement de Dieu sur lui et boit dans l'humiliation cette coupe d'amertume, voici que l'aube d'un jour nouveau se lève pour ce pauvre peuple. L'ancien Israël de Dieu, objet, dans sa «vieillesse toute blanche», des voies de l'Eternel à l'étranger, se met en route dans l'amertume de son âme pour retrouver les bénédictions de la grâce. Avec lui se lève un Israël nouveau, un Lo-Ammi qui n'était «pas son peuple», mais qui, trouvant son germe en Ruth, revient, pauvre résidu, des champs de Moab pour redevenir le «peuple de Dieu». Il nous est montré sous la figure d'une étrangère, parce que, sur le pied de la loi, il n'a aucun droit aux promesses, et que de nouveaux principes, la grâce et la foi, le mettent en rapport avec l'Eternel. Sur ce pied-là, Dieu le reconnaît comme son peuple et lui donne une place d'honneur suprême en l'associant à la gloire de David et du Messie. Du terrain stérile est sortie une source rafraîchissante qui n'attendait, pour se montrer, que le moment où tout espoir humain était perdu. Cette fontaine devient une eau courante, un fleuve large et profond, le fleuve de la grâce divine, qui porte Israël jusqu'à l'Océan des bénédictions messianiques et millénaires!



## Chapitre 2

Nous avons vu, dans le premier chapitre, l'admirable expression de la foi de Ruth. Admirable, en effet, car tel est le caractère de tout ce qui vient de Dieu. Jésus lui-même n'admira-t-il pas le centurion de Capernaüm qui, par la foi, reconnaissait son indignité et la toute-puissance de la parole du Seigneur pour guérir? Le chapitre 2 nous présente les divers caractères de cette foi et les bénédictions que la grâce lui apporte.

La foi de Ruth s'appuyait jusqu'alors sur l'oeuvre de grâce que Dieu avait opérée en faveur de son peuple; mais il faut un objet à la foi, un objet *personnel*, et il est impossible qu'elle ne le rencontre pas. Ruth ne connaît pas encore cet homme puissant, dont il nous est parlé au verset 1; mais elle espère le rencontrer sur le pied de la grâce. Ecoutez-la parler à Naomi: «Je te prie, j'irai aux champs, et je glanerais parmi les épis, à la suite de celui aux yeux duquel je trouverai grâce». Cette terre d'Israël où Dieu a visité son peuple pour leur donner du pain, aura bien aussi quelques épis pour elle. Quoique pauvre et sans droits, elle sait qu'elle peut compter sur les ressources de l'Eternel. Son chemin est clair, car le chemin de la foi l'est toujours, mais elle ne le choisit pas de sa propre volonté. Souvent nous appelons chemin de foi, ce qui est le fruit de nos propres pensées ou des désirs de nos coeurs naturels, tandis que la foi n'agit jamais que sous la dépendance de la Parole. Ruth consulte Naomi, et Naomi lui dit: «Va, ma fille!» Certainement Dieu la guiderait dans ce chemin. Sa grâce providentielle la fait entrer dans le champ de Boaz.

Boaz, de la famille de cet Elimélec qui était mort, le remplace pour ainsi dire. Naomi a en Israël un protecteur, un riche et puissant chef de sa famille. «En lui est la force» pour restaurer cette pauvre maison entièrement ruinée. Son nom est celui d'une des deux colonnes du temple futur de Salomon (1 Rois 7: 21), érigées par le roi comme témoins de l'établissement de son royaume, de cette période glorieuse qui suivit les afflictions du règne de David. Boaz vient de Bethléhem, apportant à ses serviteurs la bénédiction du jour de la moisson (Psaumes 129: 8), et distingue aussitôt Ruth au milieu des moissonneurs. C'est ainsi que la grâce devance la foi. Le serviteur, établi sur les ouvriers, rend témoignage à la Moabite. Elle est venue, dit-il, humble et pauvre et suppliante; immédiatement elle s'est mise à l'oeuvre, s'accordant à peine quelque repos. Pareil à ce serviteur, l'Esprit de Dieu rend témoignage aujourd'hui du caractère et de l'activité de notre foi. «Me souvenant sans cesse de votre oeuvre de foi», dit l'apôtre aux Thessaloniens La foi prend de la peine et ne se repose pas, qu'elle n'ait récolté les bénédictions dont Dieu a semé son chemin.

Touchante entrevue que cette première rencontre entre Boaz et Ruth! Les paroles qui tombent de la bouche de l'homme puissant, résonnent comme une musique céleste aux oreilles de la pauvre étrangère. Va-t-il lui reprocher son intrusion? Qui lui ferait l'injure de le supposer? «Tu entends, n'est-ce pas, ma fille?» C'est bien dans mon champ et dans aucun autre que je te voulais et que je te veux. Rien ne doit t'engager à le quitter. Il l'associe à ses servantes. Qu'elle ne craigne rien des hommes; n'a-t-il pas donné des ordres à son sujet? Si le domaine de Boaz lui offre de la nourriture, elle y trouve aussi de quoi se désaltérer. Combien

de grâces s'accumulent ainsi sur Ruth. Attendez: ce chapitre lui en réserve de nouvelles, les chapitres suivants de nouvelles encore. Elles se multiplient et grandissent jusqu'au bout des coteaux d'éternité! Ah! c'est qu'elle a à faire à Boaz! Si la foi est une chose admirable, combien plus admirable encore Celui qui en est l'objet. Quelle majesté, unie à quelle condescendance, à quelle presque maternelle tendresse! Il s'élève comme la colonne d'airain du temple de Salomon, il s'abaisse jusqu'aux soins minutieux et délicats de l'amour, d'un amour qui n'a rien de commun avec la passion humaine, plein de majesté sainte et miséricordieuse, élevant à lui l'objet aimé, après avoir consenti à s'abaisser à son niveau. Tel est Boaz, tel est notre Jésus!

La connaissance des ressources de la grâce ne nous vient pas en un moment. Elles sont notre part selon la mesure de l'activité de notre foi. Christ nous ouvre graduellement la *jouissance* des trésors infinis de son cœur.

Le premier mouvement de Ruth est de tomber sur sa face et de se prosterner contre terre. Comment n'être pas reconnaissante, quand Boaz s'exprime de la sorte? Vous qui dites le connaître, vous n'avez jamais cru, si les paroles de la bouche de Christ ne vous ont prosternés à ses pieds. O cœurs secs, âmes arides, rationalistes de nos jours qui osez porter le nom de chrétiens, en jugeant la parole de notre Seigneur, au lieu de la recevoir, insensés qui vous dressez en sa présence et lui jetez vos critiques, plus outrageuses au fond que les crachats de soldats grossiers, lorsque vous devriez vous jeter vous-mêmes, anéantis, à ses pieds... allez, retirez-vous, demeurez avec votre orgueil, jusqu'à ce que le jugement vous atteigne; les champs de Boaz, et ses promesses, et sa personne, ne vous appartiendront jamais!

Ruth ouvre la bouche à son tour. «Pourquoi», dit-elle, «ai-je trouvé grâce à tes yeux, que tu me reconnasses, et je suis une étrangère?» J'aime ce *pourquoi* qui dénote une profonde humilité chez cette jeune femme: «Je n'ai aucun droit», dit-elle, «à une telle faveur». Elle ne s'occupe d'elle-même que pour confesser son indignité, mais, comme elle l'apprécie, lui! «Tu m'as donc reconnue, quand je n'étais rien pour toi!»

Le serviteur avait rendu témoignage à la pauvre Moabite; c'est maintenant le maître lui-même qui va déclarer ce qu'il trouve en elle. Elle ne s'était pas tenue devant lui avec sa justice, comme autrefois Job devant Dieu. Elle avait commencé ses expériences là où Job avait fini les siennes, et c'est Celui devant lequel elle est prosternée qui se charge de mettre son caractère en lumière, car il savait tout. «Tout ce que tu as fait pour ta belle-mère après la mort de ton mari, m'a été rapporté, et comment tu as quitté ton père et ta mère, et le pays de ta naissance, et tu es venue vers un peuple que tu ne connaissais pas auparavant». Boaz constate chez Ruth le travail d'amour, fruit de la foi; ses soins pour Naomi, type du peuple affligé, n'avaient pas échappé au maître. Oui, cette pauvre fille de Moab était une vraie Israélite en qui il n'y avait pas de fraude. Mais aussi, en vraie fille d'Abraham, elle avait quitté son pays et sa parenté, et s'était mise en marche vers un peuple à elle inconnu. Boaz met le sceau de son approbation sur tant d'amour et de foi, puis il lui promet une récompense: «Que l'Eternel récompense ton oeuvre, et que ton salaire soit entier de la part de l'Eternel, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu es venue t'abriter!» La récompense n'est pas le but, mais l'encouragement de la foi.

Ruth répond comme Moïse, en Exode 33: 13; la louange de Boaz ne l'élève pas; elle sent bien que tout est grâce et désire trouver grâce encore. Elle reconnaît son autorité sur elle et se déclare sa servante indigne. Alors il la distingue en l'invitant à son festin. Ruth à la table de Boaz! Quelle faveur pour la pauvre étrangère! «Elle mangea et fut rassasiée, et en laissa de reste». N'est-ce pas comme si nous assistions à la multiplication des pains par Jésus?

La communion que Ruth vient de trouver à la table de Boaz, ne lui fait pas oublier sa tâche. Elle y puise au contraire une force et une activité nouvelles, avec des résultats plus abondants et plus bénis encore qu'auparavant. Notre oeuvre, pour être efficace, doit découler de ce que nous avons reçu pour nous-mêmes et sera d'autant plus riche en résultats que, personnellement, nous avons plus joui de la présence du Seigneur.

Jamais le coeur nourri et désaltéré par Christ ne peut être égoïste. N'est-il pas dit: «Des fleuves d'eau vive découleront de sort ventre?» Ruth pense à Naomi, et revient lui apporter les restes de son repas et ce qu'elle a glané, désirant que sa mère soit rassasiée comme elle. Ainsi le fidèle rapporte son travail au peuple de Dieu et cherche sa prospérité. Combien peu les chrétiens réalisent ces choses! Quelle importance a la prospérité de l'Eglise de Christ pour ceux qui lui préfèrent leur église et leur peuple avec ses dieux? Le pauvre peuple de l'Eternel, affligé, ne paraît pas digne de soins à ces coeurs indifférents. Ils insisteront peut-être sur le travail de l'évangile envers le monde, mais un coeur en communion avec le Seigneur ne sacrifie pas l'un à l'autre. L'apôtre Paul était aussi bien serviteur de l'Assemblée que serviteur de l'évangile. Il aimait cette Eglise que Christ, dans son amour, avait acquise par son propre sang. Loin de lui, d'aimer une secte ou une église de son invention; il ne connaissait que l'Assemblée de Christ, et était jaloux à son égard d'une jalousie de Dieu, pour la présenter au Seigneur comme une vierge chaste.

Le coeur de Naomi est rempli de reconnaissance envers l'homme qui a reconnu Ruth, quand il aurait pu la rejeter comme une étrangère. Quel doux entretien entre ces deux femmes de Dieu! Ruth prononce ce beau nom de Boaz, Naomi répond par des actions de grâce à Celui qui n'a pas discontinué sa bonté envers les vivants et envers les morts.

Caractère touchant que celui de Naomi! Ruth a davantage le premier élan d'une jeune foi, Naomi l'expérience d'une foi mûrie à l'école de l'épreuve. Ne vous passez pas, jeunes âmes chrétiennes, de l'expérience de ceux qui ont connu le Seigneur longtemps avant vous. Naomi aide sa belle-fille à le mieux connaître: «L'homme nous est proche parent; il est de ceux qui ont sur nous le droit de rachat». L'expérience est toujours unie à l'intelligence. Naomi a le sentiment de ce qui convient en Israël, de l'ordre qui doit parer la maison de Dieu. Les conseils de l'expérience chrétienne *attachent* toujours les âmes à la famille de Dieu et à Christ, comme ceux de Naomi attachent Ruth à l'entourage de Boaz. Mais aussi ils la *séparent* de tout autre champ (verset 22). Peut-être ces derniers offriraient-ils autant d'épis aux glaneurs, mais il leur manquerait la présence de celui auquel désormais le coeur de Ruth était lié indissolublement, ainsi que la paix et la joie qu'il dispense. Précieuse expérience de ceux qui ont vieilli dans le chemin de la foi; car elle contribue à faire marcher les jeunes dans la *sainteté*! C'est aussi la bouche de l'expérience qui bénira toujours le mieux, car elle connaît la grâce et la bonté de

l'Éternel dans le passé comme dans le présent. Ruth *s'attache* à Boaz et *habite* avec sa belle-mère.

### Chapitre 3

Naomi, disions-nous, n'offre pas seulement un exemple d'expérience, mais *d'intelligence*. Il est heureux que Ruth ait trouvé un tel guide. Naomi commande, mais ses ordres n'ont rien de pénible, car ce sont des commandements d'amour. «Ma fille, ne te chercherai-je pas du repos, afin que tu sois heureuse?» Ce qu'elle ordonne, elle le fait en vue du bonheur de Ruth qu'elle aime; mais aussi, parce qu'elle connaît le cœur de Boaz: «N'est-il pas de nos amis?» Ruth, la femme de foi obéit: «Elle fit selon tout ce que sa belle-mère lui avait commandé» (verset 6). Puisseons-nous obéir de la même manière. L'obéissance est facile à ceux qui savent que Dieu les aime et ne veut que leur repos et leur bonheur, que Christ les aime et les porte continuellement sur son cœur; elle est difficile quand l'âme a pour but de se satisfaire elle-même et de trouver bonheur et repos en dehors de Christ.

Le dernier acte du travail de Boaz allait s'accomplir; la moisson terminée, il devait vanner sa récolte dans l'aire, après quoi il l'assemblerait dans ses greniers. Son cœur était satisfait; repousserait-il la pauvre Moabite? Naomi est pleine de confiance et sait indiquer à Ruth le chemin de la bénédiction. «Lave-toi, et oins-toi, et mets sur toi tes habits, et descends dans l'aire; ne te fais pas connaître à l'homme, jusqu'à ce qu'il ait achevé de manger et de boire. Et lorsqu'il se couchera, alors tu remarqueras le lieu où il se couche, et tu entreras, et tu découvriras ses pieds, et tu te coucheras; et lui, te fera connaître ce que tu auras à faire». Ruth doit se préparer pour cette rencontre, se coucher à ses pieds, et s'attendre à sa parole. Ce sera le caractère du pauvre résidu d'Israël, trouvé fidèle au moment où le Messie se réveillera, après la longue nuit de leur attente. Mais ce caractère ne devrait-il pas, à bien plus forte raison, être le nôtre! Nous avons entendu la voix qui nous dit de nous laver, de nous oindre et de nous parer pour lui seul. L'avons-nous oubliée? Où nous trouvons-nous maintenant? Sommes-nous entrés pour y passer la nuit, dans son aire ou dans l'aire des étrangers? Avons-nous répondu, comme Ruth, du fond de nos cœurs: «Tout ce que tu as dit, je le ferai?» Oui, il veut que nous soyons pratiquement dignes de lui, que, couchés à ses pieds, reconnaissant ses droits sur nous, nous nous attendions paisiblement à sa parole pendant les heures de la nuit. Bientôt notre Boaz va rompre le silence. Sera-ce pour nous reprendre sévèrement, ou pour nous exprimer son approbation de notre conduite?

Au milieu de la nuit, Boaz reconnaît celle qui est venue se placer sous sa protection, et la bénit. Le livre de Ruth, cette histoire de la grâce, est pleine des bénédictions de celui qui donne et de ceux qui reçoivent. Tous les cœurs y sont joyeux, du moment que Boaz entre en scène. Sa présence fait naître la louange, car il sème autour de lui tous les biens de la grâce. Quel bonheur infini de le louer! Mais n'est-ce pas un bonheur aussi de recevoir, comme Ruth, le témoignage de sa satisfaction à notre sujet? Soyons avides de l'approbation de Christ. Cela nous humilie, de penser que nous la cherchons si peu. La louange des hommes nous enfle, la

sienne jamais. Il nous approuve pour ce que sa grâce infinie voit en nous, il voit en nous ce que sa grâce a produit et ce qui répond à ses pensées.

Boaz loue Ruth de ce qu'elle a «montré plus de bonté à la fin, qu'au commencement». D'abord elle avait exercé son amour envers sa belle-mère qui représentait pour elle le peuple de Dieu, maintenant elle agissait par amour pour Boaz. Elle n'était pas allée après les jeunes hommes, pauvres ou riches, n'avait pas cherché de compagnons selon les affections naturelles, mais était venue à celui dont elle reconnaissait les droits. Il la rassure et lui promet de lui accorder toutes ses demandes (verset 11). Quel encouragement pour les fidèles! Nous recevons tout de sa grâce, mais il nous donne aussi selon la mesure de notre obéissance et de notre esprit de sacrifice pour lui. «Donnez, et il vous sera donné: on vous donnera dans le sein bonne mesure, pressée et secouée, et qui débordera!» (Luc 6: 38). A peine avait-elle connu Boaz, que Ruth, fit tout en vue de lui; et maintenant, il fait tout pour elle. Il ne lui suffit pas de ne pas rester notre débiteur; il veut donner au coeur fidèle selon toutes ses demandes.

«Toute la porte de mon peuple sait que tu es une femme vertueuse». Ruth joint l'une à l'autre ces qualités dont parle l'apôtre Pierre, qui font qu'on n'est pas oisif, ni stérile dans la connaissance du Seigneur. Elle ajoute à sa foi la vertu; et à la vertu la connaissance; et à la connaissance la tempérance; et à la tempérance la patience; et à la patience la piété. A l'amour pour les siens, elle ajoute l'amour et montre plus de bonté à la fin qu'au commencement. Aussi reçoit-elle une riche entrée dans le royaume. Cette fidélité touche le coeur de Boaz «Tout ce que tu me dis, je le ferai pour toi» Quel exemple pour nous! Ambitionnons de recevoir une telle réponse. L'église de Philadelphie la reçoit. Elle a gardé la parole de Jésus, marché dans sa patience, et dans la sainteté pratique, comme Ruth, et Jésus lui dit: Je ferai tout pour toi! Le Seigneur bénira aussi le pauvre résidu juif de la fin, selon la vertu, la sainteté et la justice pratique qu'il montrera dans ses voies. Il nous bénit aujourd'hui de la même manière: «Quoi que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant lui» (1 Jean 3: 22).

Mais un proche parent, ayant le droit de rachat avait le pas sur Boaz. Peut-être voudrait-il, pourrait-il user de ce droit? Nous y reviendrons. En attendant, Ruth a le privilège de rester couchée aux pieds de Boaz jusqu'au matin. Ce sera la part du résidu, et c'est aussi la nôtre. Nous pouvons, pendant qu'il est encore nuit, nous reposer à ses pieds. N'est-ce pas une place bienheureuse? Etre à ses pieds, possédant son approbation sur notre marche, dépositaires de ses promesses, remplis de la certitude qu'il nous a écoutés, assurés que tout le travail de cette vie misérable va prendre fin et faire place à la manifestation publique de nos relations avec lui, à la possession des fruits glorieux de son oeuvre!

Maintenant c'est lui (verset 14), qui a soin de la réputation de Ruth et justifie la sainteté de celle dont il veut faire sa compagne. Mais, avant de prendre ouvertement sa cause, il remplit son manteau, lui donnant en secret des gages de ce qu'il veut faire pour elle (verset 15). Il en agit de même envers nous. L'aube est près de luire, mais avant que nous puissions le

voir et «le reconnaître», il nous a déjà donné le Saint Esprit de la promesse, comme gages de notre futur héritage.

Ruth retourne comblée vers sa belle-mère et lui raconte, non pas ce qu'elle a fait pour Boaz, mais «tout ce que l'homme avait fait pour elle.»

Son coeur est plein de lui, mais elle a besoin que sa belle-mère l'exhorte à la *patience*. Elle n'aura plus longtemps à attendre, car celui qui a pris sa cause en main, ne peut tarder à la faire triompher. «Il n'aura pas de repos», dit Naomi, «qu'il n'ait terminé l'affaire aujourd'hui». Pourquoi? *Parce qu'il l'aime*. Voilà la grande et l'unique raison de son travail en notre faveur. Nous-mêmes, frères, parlons-nous comme Naomi? Avons-nous l'heureuse conscience de l'amour de Jésus pour nous? L'attendons-nous, comme Celui qui ne se donnera pas de repos qu'il n'ait terminé l'affaire aujourd'hui? Cet *aujourd'hui* est l'attente journalière de notre Sauveur. Il veut nous avoir avec lui. Encore un peu de patience, car il vient et ne tardera pas!

## Chapitre 4

Naomi disait vrai. Boaz ne devait pas se donner de repos, qu'il n'eût accompli l'oeuvre que sa bonté et son énergie avaient entreprise. Il voulait que celle qu'il aimait trouvât du repos et fût heureuse (3: 1), et il savait qu'elle ne pouvait l'être qu'avec lui. Il en est de même du Seigneur à notre égard. Sa vie ici-bas fut une vie de travail pour nous, couronnée par l'indicible travail de son âme sur la croix. Il a ainsi accompli sa promesse: «Je vous donnerai du repos». Nous possédons déjà un repos de conscience dans la connaissance de son oeuvre, un repos de coeur, dans la connaissance de son adorable personne. Mais le Seigneur travaille encore aujourd'hui, pour nous faire entrer dans un repos futur qui reste pour le peuple de Dieu, le repos de l'amour satisfait où tout correspondra éternellement aux pensées de son propre coeur.

Boaz tenait aussi à donner le repos à sa bien-aimée, parce qu'elle avait travaillé et souffert avec le peuple de Dieu. De même, l'Esprit Saint nous dit: «C'est une chose juste devant Dieu, que de vous donner à vous qui subissez la tribulation, du repos avec nous dans la révélation du Seigneur Jésus du ciel» (2 Thessaloniens 1: 7). «Dieu n'est pas injuste pour oublier votre oeuvre et l'amour que vous avez montré pour son nom, ayant servi les saints et les servant encore» (Hébreux 6: 10).

Ce livre de Ruth est plein de *travail* et de *repos*: travail et repos du service, travail et repos de la foi, travail et repos de la grâce. Les moissonneurs travaillent et se reposent; ainsi fait le maître de la moisson; ainsi fait Ruth, l'épouse de son choix. O comme elle se repose aux pieds de Boaz, pendant les heures de la nuit! Comme elle se repose encore, en attendant que le travail de son rédempteur lui prépare le repos dont notre chapitre nous entretient!

Selon la coutume d'Israël, il s'agissait de faire revivre le nom du mort et de le rétablir dans son héritage. Cette tâche incombait au plus proche parent. Or un homme possédait, avant Boaz, des droits sur l'héritage d'Elimélec. Boaz s'adresse à lui en présence de nombreux témoins. Cet homme voudrait bien de l'héritage, mais, «sachant que la semence ne serait pas

à lui», il ne consent pas à prendre Ruth à sa charge. S'il le faisait, il s'appauvrissait et ruinait son propre patrimoine, car le bien des enfants de Ruth ne reviendrait ni à lui, ni à sa famille.

Ce proche parent est un type frappant de la loi. En effet, comme cet homme, la loi qui avait des droits antérieurs sur Israël, exige, prend et ne donne rien. Elle ne serait plus la loi, si elle pouvait entreprendre l'oeuvre de la grâce. Toutefois son impuissance ne vient pas d'elle-même, mais de ceux auxquels elle s'adresse, La loi attend quelque chose de l'homme; il se montre incapable de plaire à Dieu. Elle promet la vie sous condition d'obéissance, mais l'homme étant pécheur et désobéissant, elle ne peut que le condamner. Elle est un ministère de mort et ne peut donner la vie aux morts. Stérile, elle n'aura jamais de postérité et ne peut enfanter des fils à la lignée divine du Messie.

La grâce seule a pu entreprendre ces choses. Déclarant l'homme perdu, et n'attendant rien de lui, elle ne lui pose aucune condition, ne lui fait aucune promesse, mais lui donne librement, sans cesse, éternellement. Elle engendre par une semence incorruptible et communique la vie, met l'homme en rapport avec Dieu, produit en lui du fruit que Dieu peut reconnaître, et l'introduit dans la gloire.

Ainsi la loi se déclare impuissante en présence du «second mari» qui vient après elle, de notre Boaz, en qui est la puissance. Celui-là ressuscitera son peuple d'Israël et «se verra de la postérité», comme dit Esaïe, mais seulement, nous le savons, après avoir livré son âme à la mort (Esaïe 53). Dans l'intervalle, tout le résultat de son oeuvre à la croix, s'applique à nous, chrétiens. Quant à nos âmes, nous sommes déjà ressuscités avec lui, quant à nos corps, nous le serons aussi certainement qu'il l'est lui-même. Boaz est, pour nous, le type d'un Christ ressuscité.

Le proche parent ôte sa sandale, — la loi cède ses droits à Christ, droits reconnus par les témoins dont il s'est entouré dans ce but. Boaz rachète l'héritage pour posséder Ruth, car il a plus d'intérêt au bonheur de cette étrangère, qu'à tout ce qui lui appartient. Pour l'Eglise, Christ a fait bien davantage. Il a *abandonné* tout ce qui était à lui, pour nous acquérir. Le pauvre résidu d'Israël le reconnaîtra aussi avec joie, quand il verra son Messie, autrefois rejeté, revenir en gloire.

Témoins de cette scène, *le peuple et les anciens* acclament et bénissent le puissant Boaz, car une telle bonté est digne de toutes les louanges. Le Saint Esprit met dans leur bouche des paroles prophétiques: «Fasse l'Eternel que la femme qui entre dans ta maison soit comme Rachel, et comme Léa, qui toutes deux ont bâti la maison d'Israël!» L'histoire du peuple recommencera, pour ainsi dire, avec la pauvre Moabite. Elle recommencera sur le pied de la grâce. Ce n'est pas Léa, c'est Rachel, la femme aimée, la femme du libre choix de Jacob, celle en vue de laquelle il avait servi si longtemps, qui vient en premier lieu. En toute chose, le livre de Ruth donne le pas à la grâce. «Et deviens puissant dans Ephrata, et fais-toi un nom dans Bethléhem!» Ces villes, témoins de la grâce, le seront de la puissance de Boaz: «Et que, de la postérité que l'Eternel te donnera de cette jeune femme, ta maison soit comme la maison de

Pérets, que Tamar enfanta à Juda!» Que sa postérité soit établie, comme Pérets, selon l'élection de la grâce!

«Et l'Eternel donna à Ruth de concevoir». Devant cet héritier que la grâce a donné, *les femmes* reprennent le cours des pensées prophétiques du peuple: «Elles dirent à Naomi: Béni soit l'Eternel, qui ne t'a pas laissé manquer aujourd'hui d'un homme qui ait le droit de rachat!» Elles reportent sur la tête du fils de Boaz le droit de rachat que Boaz a exercé, et prévoient un rachat futur, accompli par cet homme qui est né de Ruth. En lui, ajoutent-elles, la vieillesse du peuple trouvera un soutien, sa faiblesse un restaurateur, et son nom sera associé à celui de Ruth, de ce pauvre résidu, ayant son coeur affectionné à Naomi, au peuple de Dieu affligé, et qui lui vaut plus qu'un nombre parfait de fils (verset 15).

Naomi nourrit Obed dans son sein; il sort, comme le Messie, de ce peuple stérile. Les voisins alors entonnent aussi leur louange prophétique: «Un fils est né à Naomi!» Le cercle devient plus intime, et avec lui, la mesure de l'intelligence. Plus on est près du peuple de Dieu, plus on apprécie Christ et sa grâce. Se contente-t-on de la proximité que possèdent le «peuple et les anciens», on ne dépassera pas leur niveau d'intelligence spirituelle; tandis que le coeur lié à l'Eglise aura une connaissance plus intime et plus personnelle du Seigneur. «Un fils est né à Naomi!» C'est ainsi que l'Israël futur se réjouira devant lui, comme la joie à la moisson, comme on est transporté de joie, quand on partage le butin, et ils diront: «Un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et le gouvernement sera sur son épaule, et on appellera son nom: Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix...»

«Et elles l'appelèrent du nom d'Obed». Obed, *Celui qui sert*; avant tous ses titres merveilleux, voilà son titre de gloire! C'est le Serviteur qui est l'héritier et dont va sortir David, le porteur de la grâce royale. Tous nos coeurs ne palpitent-ils pas de joie, quand nous l'appelons de ce nom, car lui, le Conseiller, le Dieu fort, a servi, sert et demeure un Serviteur éternel en faveur de ceux qu'il aime! Nos plus grandes bénédictions sont comprises dans ce titre de Serviteur: son dévouement à Dieu et son amour pour nous, son oeuvre entière jusqu'à l'abandon de sa propre vie, sa grâce actuelle qui s'abaisse jusqu'à nous laver les pieds, son service éternel d'amour quand nous serons avec lui dans la gloire de la maison du Père!

*Fruits de ta victoire,  
Sauvés par la foi,  
Quand les tiens en gloire  
Seront avec toi,  
Au parvis céleste,  
Sous l'oeil paternel,  
Ton amour nous reste:  
Service éternel!*



## Méditation de J.N.D. n° 36

---

Nombres 11 - Darby J.N. - ME 1891 page 406

Le livre des Nombres qui fait le récit du voyage des Israélites à travers le désert, fait aussi la relation de leurs rébellions continuelles. C'est la triste histoire du peuple de Dieu, pleine toutefois d'encouragement pour nos âmes, en ce qu'elle exalte Dieu et montre toute sa patience envers son peuple. Tout à la fin du voyage, Dieu déclare «qu'il n'a pas aperçu d'iniquité en Jacob, ni n'a vu d'injustice en Israël» (Nombres 23: 21).

Israël campait au commandement de l'Eternel; l'arche de l'alliance conduisait le peuple et Dieu lui donnait en toutes choses ses directions. Mais lorsque l'arche, partant de la montagne de Sinaï, les eut conduit trois jours, ils se mirent à murmurer et à se plaindre de la fatigue. Nos coeurs ne font-ils pas de même? Se plaindre du chemin, C'est le commencement de l'incrédulité, même dans le coeur des fidèles. Après avoir passé la mer Rouge, Israël avait chanté le cantique d'une délivrance parfaite; mais quand il est question de marcher dans un désert où il n'y a ni eau, ni chemin, et où il faut, en tout, dépendre de Dieu, la chair commence à se fatiguer et regrette les jouissances qu'elle avait en Egypte. Il nous est permis d'être fatigués, non pas de Dieu, mais de ce que nous sommes et de ce qu'ayant un trésor, nous le portons dans des vases de terre, car cette fatigue-là ne nous éloigne pas de Dieu. Plus je suis en la présence de Dieu, plus mon coeur est fatigué du mal. C'est une fatigue et une tristesse selon Christ, qui était lui-même un homme de douleur et sachant ce que c'est que la langueur. Dieu approuve cette fatigue et la soulage, elle provient de l'amour de Christ en nous; elle ne se relâche pas dans le travail, ne succombe pas dans la tentation. Si je suis fidèle, impossible que je ne sois pas fatigué du péché qui est en moi et autour de moi. Combien était différente la fatigue d'Israël! Elle provenait de la faiblesse de la chair qui craint les difficultés, n'aime pas à résister, redoute l'effort, et qui, au fond, se plaint de Dieu et murmure contre lui; et comment pourrait-elle lui être agréable?

Dieu entend les plaintes de son peuple et sa colère s'embrase contre lui, car en se plaignant, ils avaient «méprisé l'Eternel» qui était au milieu d'eux (verset 20). N'avait-il pas pris soin de tout ce qui les concernait? Sans doute, mais la chair ne veut pas être fatiguée et se plaint. Alors l'Eternel leur fait sentir sa présence et le feu de son jugement en dévore quelques-uns (verset 1). L'humiliation survient et la miséricorde reprend son cours.

Il y avait parmi le peuple des gens dont le coeur était encore en Egypte. Nous n'avons besoin que de peu de chose pour le voyage. Plus notre bagage sera léger, plus la marche nous sera facile. Dieu ne nous donne pas ce qui pourrait nous attacher à ce monde de péché, mais ce qui nous suffit pour le voyage vers Canaan. Les mondains ne peuvent se contenter de ce que Dieu donne, parce que Canaan n'est pas leur but, et qu'ils n'y ont ni leur espoir, ni leur héritage. Israël se met à pleurer et désire de la chair, c'est-à-dire autre chose que ce qui est

nécessaire pour le voyage. Quel malheur pour nous, si Dieu nous accordait ce qui nous attache à la terre! Notre repos n'est pas ici-bas; c'est la chair qui désire un repos dans ce monde.

Israël dit: «Il nous souvient du poisson que nous mangions en Egypte pour rien, des concombres, et des melons, et des poireaux, et des oignons, et de l'ail; et maintenant notre âme est asséchée; il n'y a rien, si ce n'est cette manne devant nos yeux» (versets 5, 6). Ils retrouvent le souvenir des choses du monde, mais c'est un souvenir et non une espérance. La manne que leurs yeux voyaient était la grâce suffisante pour le voyage, et rien de plus. Elle n'avait aucun rapport avec ce qui était en Egypte, elle n'était pas non plus la nourriture que le peuple allait trouver en Canaan; mais elle contenait tout ce qui était nécessaire pour le sustenter pendant le voyage. Israël se souvenait des ressources agréables de l'Egypte, mais il avait oublié les briques; car Satan a soin de ne pas nous rappeler les souffrances qui se trouvent dans le monde.

Israël pensait que la nourriture d'Egypte le rendrait heureux; mais si Dieu nous rendait heureux ici-bas avec les choses qui s'y trouvent il ne serait pas satisfait dans son amour envers nous. Jamais il ne nous donnera ce qui peut nous faire oublier que nous sommes des voyageurs dans le désert. Il veut que sa grâce nous suffise et, quand elle ne nous suffit plus, c'est que la chair agit en nous. Il en est de la grâce comme de la manne. Impossible d'en faire provision pour demain, ni de s'appuyer sur la grâce d'hier; il faut que nous n'ayons aucun autre appui que Dieu, que nous dépendions journallement de lui; voilà ce qu'il veut. Quant à lui, il se souvient chaque matin d'Israël pendant quarante ans. S'il n'avait donné la manne qu'une fois par mois, il n'aurait montré son amour qu'une fois et non tous les jours; mais il nous montre à chaque moment combien il nous aime. Si nos yeux ne sont pas satisfaits de voir la manne tous les matins, nous méprisons l'amour de Dieu. La joie du fidèle est de comprendre cet amour et de vivre dans une continuelle dépendance de Dieu.

Aux versets 13 et 14, Moïse manque de foi. Il dit: «D'où aurais-je de la chair pour en donner à tout ce peuple? Je ne puis, moi seul, porter tout ce peuple, car il est trop pesant pour moi». Il oublie que la difficulté est devant Dieu et qu'elle concerne Dieu. Les disciples dans la nacelle ont peur, comme si Jésus, qui était avec eux, était en danger, d'être noyé. Alors que Dieu a lié sa gloire à nos intérêts, notre incrédulité sépare nos intérêts de la gloire de Dieu.

Le plus grand châtiment que Dieu puisse nous infliger est d'accorder à la chair ce qu'elle désire (versets 18-20). Les Israélites auraient dû, à la vue des cailles, confesser leur péché et retourner à Dieu. Loin de là, ils en mangent, et la chose même qui satisfait leur convoitise les frappe et les punit.

## Caractères de l'épître aux Philippiens et des deux épîtres aux Corinthiens

---

ME 1891 page 440

Ni le péché, ni la chair, en tant qu'ils agissent en nous, ne sont nommés dans l'épître aux Philippiens: le saint peut tout; il est au-dessus de tout. En 2 Corinthiens c'est la force divine dans la conscience de la faiblesse du vase. En 1 Corinthiens c'est la confiance en Dieu en présence du mal qui envahit les autres. Dans les Philippiens, on se réjouit toujours; dans la seconde aux Corinthiens, Dieu console les abattus: la force de Christ s'accomplit dans les infirmités. Dans la première aux Corinthiens, l'apôtre sait que Dieu les affermira jusqu'à la fin, pour les présenter *irréprochables*, eux qui alors marchaient très mal.

## Dieu créant toutes choses et réconciliant toutes choses avec lui-même par son Fils

---

Colossiens 1 - ME 1891 page 461

Quelle glorieuse et adorable Personne nous est présentée dans le Fils! Quant à sa relation avec Dieu, il est «le Fils unique, dans le sein du Père», son «Fils bien-aimé», le «Fils de son amour» (Jean 1: 18; Matthieu 3: 17; Colossiens 1: 13).

Si nous envisageons la gloire de sa Personne, ce qu'il est en lui-même, nous apprenons qu'il est «Dieu», «le vrai Dieu», «Dieu sur toutes choses béni éternellement», «le grand Dieu et Sauveur», «Dieu manifesté en chair», «Emmanuel, Dieu avec nous». Son existence est éternelle il était «au commencement auprès de Dieu» il «est avant toutes choses». Il est immuable, toujours «le même», «le commencement et la fin», «Jéhovah, l'Eternel des armées». Et, tout en étant Dieu, il est dans l'adorable Trinité une Personne distincte, comme est le Père, comme est l'Esprit Saint (Jean 1: 1, 2; 1 Jean 5: 20; Romains 9: 5; Tite 2: 13; 1 Timothée 3: 16; Matthieu 1: 23; Colossiens 1: 17; Hébreux 1: 12; Apocalypse 22: 13; comparez Esaïe 6 avec Jean 12: 41-43).

Dans sa relation avec le monde, il est le CREATEUR: «car par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit trônes, ou seigneuries, ou principautés, ou autorités: toutes choses ont été créées par lui et pour lui... et toutes choses subsistent par lui». «Toutes choses furent faites par elle (la Parole ou le Verbe), et sans elle, pas une seule chose ne fut faite de ce qui a été fait». «Le monde fut fait par lui». Par lui, Dieu «a fait les mondes», et il soutient «toutes choses par la parole de sa puissance». «Toi», est-il dit du Fils «dans les commencements, Seigneur, tu as fondé la terre, et les cieux sont les oeuvres de tes mains».

Relativement aux créatures intelligentes, il est Celui par qui Dieu, qui habite une lumière inaccessible, se fait connaître. «Toute la plénitude s'est plue à habiter en lui», et ainsi il exprime la plénitude de la Dété. «Il est l'image du Dieu invisible», «le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance». Il est «la Parole» ou le Verbe éternel qui révèle Dieu, ses pensées et ses desseins. Par lui, Dieu est connu et sa gloire manifestée. «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (1 Timothée 6: 16; Colossiens 1: 19; 2: 9; 1: 15; Hébreux 1: 3; Jean 1: 1, 18).

Telle est la gloire personnelle du Fils unique, du Bien-aimé de Dieu, l'objet éternel de ses délices.

Toutes choses ont été faites *par* lui et *pour* lui, avons-nous lu. Tout a été fait pour le déploiement de sa gloire. Or une partie de ses créatures, non seulement de celles qui font partie des choses visibles, mais aussi des invisibles, sont en révolte contre lui. Les anges déchus, Satan à leur tête, et les hommes tombés, sont ennemis de Dieu. Satan est l'Adversaire

constant de Dieu. C'est à son instigation que l'homme s'est révolté contre son Créateur, et depuis la chute d'Adam, tous ses descendants sont, de nature, par rapport à Dieu, «étrangers et ennemis quant à leur entendement et dans leurs mauvaises oeuvres» (Genèse 3: 1-7; Colossiens 1: 21; Romains 5: 10). Cette inimitié de l'homme contre Dieu se voit clairement sur la terre. Mais elle existe aussi dans le monde invisible. Si nos sens ne la perçoivent pas, la parole de Dieu nous révèle son existence. Il y a des «principautés et des autorités» rebelles à Dieu; des «dominateurs des ténèbres», qui ont rejeté la lumière de Dieu; «une puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes» (Ephésiens 6: 12). Ainsi ce n'est pas seulement la terre qui est souillée par la présence du mal, mais les lieux célestes le sont aussi. Sans parler de ce qui nous est dit, dans le livre de Job, de Satan se glissant parmi les âmes devant l'Eternel, pour accuser le serviteur de Dieu (Job 1: 6), le Seigneur disait, en anticipant la défaite finale du grand ennemi de Dieu: «Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair», et dans le livre de la Révélation, nous le voyons précipité du ciel (Luc 10: 18; Apocalypse 12: 9).

L'homme raisonne; il ne voudrait admettre que ce qu'il voit, et mettre de côté les choses invisibles. Il se rira de l'existence de la puissance de méchanceté et prétendra que ce sont des fables; mais elle l'enserme de toutes parts; plus subtile que lui, plus puissante que lui, elle le mène à son gré contre Dieu. Et Dieu, pour avertir l'homme, lui révèle dans sa Parole l'existence de cette puissance.

Ce mal qui a rempli la création de ruines, de souillure et de ténèbres, fournit à Dieu une nouvelle occasion de déployer sa gloire par le moyen de son Fils — une gloire infiniment plus grande, plus excellente que celle de la création. Dieu se laissera-t-il vaincre par Satan? Laissera-t-il le mal souiller à jamais l'oeuvre de ses mains? Non; cela est impossible. Il s'est proposé de «réconcilier toutes choses avec lui-même... soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux» (Colossiens 1: 20). Les cieux ne seront pas pour toujours souillés par la présence de Satan et de ses anges. Ils en seront précipités, comme nous l'avons vu, et les choses célestes seront purifiées et ainsi réconciliées avec Dieu (Hébreux 9: 23), c'est-à-dire rentreront dans la relation avec Dieu, et seront rétablies selon l'ordre divin.

Je ne dis pas que les êtres dont la présence souillait les choses célestes seront réconciliés. Nous savons par d'autres passages des Ecritures qu'il n'en est pas ainsi. Après que Satan aura été précipité du ciel avec ses anges, il sera sur la terre, où pendant un temps déterminé il exercera sa fureur contre les saints et séduira les habitants de la terre. Mais ensuite, lié de chaînes, il sera enfermé dans l'abîme durant mille ans, sous l'action de la puissance de Dieu, en attendant le moment où il sera jeté dans l'étang de feu et de soufre, et ce sera pour l'éternité (Apocalypse 12: 7-10, 13; 20: 1-3, 10).

La pensée d'une réconciliation générale, comprenant les choses et les êtres, de sorte que même Satan et ses anges seraient finalement sauvés, est sans fondement dans l'Ecriture. Ce sont les choses qui sont dans les cieux qui seront réconciliées et non les êtres intelligents, les puissances et les autorités qui se sont rebellées contre Dieu. Nous voyons, au contraire, que le feu éternel est préparé pour le diable et ses anges (Matthieu 25: 41).

Il en est autrement pour la terre. Les choses qui sont sur la terre, la création qui avait été placée sous l'autorité du premier homme, a été ruinée et souillée par sa chute. Elle a été assujettie à la vanité, elle souffre et soupire et est en travail sous la servitude de la corruption; mais les choses qui sont sur la terre seront au bénéfice de la réconciliation. Le temps des soupirs cessera, une ère heureuse sera inaugurée, une création nouvelle surgira: «Je vis», dit Jean, «un ciel nouveau et une terre nouvelle»; là, il n'y aura plus de ruine possible, plus de souillure; tout y aura été réconcilié avec Dieu (Romains 8: 18-22; Apocalypse 21: 1).

Mais les êtres intelligents qui sont sur la terre, les hommes, peuvent jouir aussi du bénéfice de la réconciliation. Nous lisons: «Et vous, qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a toutefois maintenant réconciliés» (Colossiens 1: 21). «Car si, étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu...» (Romains 5: 10). Nous voyons par là que des hommes qui étaient ennemis de Dieu, sont toutefois réconciliés avec lui, et par conséquent cessent d'être ennemis, et jouissent au contraire de son amitié et de sa faveur. C'était le dessein de Dieu; il l'a accompli: il nous reste à voir par quel moyen.

D'abord remarquons que la réconciliation vient de Dieu, de lui seul. Il en a conçu le dessein et il a trouvé le moyen de l'exécuter. Aucun ennemi de Dieu ne peut par lui-même se réconcilier avec Dieu. Il n'en aurait pas même la pensée. «Toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même. «De lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses» (2 Corinthiens 5: 18; Romains 11: 36). Dieu maintient ainsi sa gloire comme Celui qui réconcilie, aussi bien que comme Créateur. La créature ennemie ne saurait et ne voudrait d'elle-même faire un pas vers la réconciliation. Elle est et reste ennemie. Mais Dieu n'est pas l'ennemi de sa créature. C'est lui qui vient et qui réconcilie sa créature avec lui-même: «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même» (2 Corinthiens 5: 19). En cela se montre sa grâce.

Et ici nous arrivons au moyen et à la Personne, par qui la réconciliation est opérée. La Personne est Christ, le Fils bien-aimé de Dieu, Celui dont nous avons dit les gloires, soit personnelles, soit en création, ou comme faisant connaître Dieu, et que vient couronner cette nouvelle gloire d'opérer la réconciliation. C'est par son Fils, aussi bien que pour son Fils, que Dieu fait toutes choses. «En lui (le Fils), toute la plénitude s'est plu à habiter, et, *par lui*, à réconcilier toutes choses avec elle-même» (Colossiens 1: 19, 20). Et comme nous l'avons déjà cité: «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, et ne leur imputant point leurs fautes» (2 Corinthiens 5: 19).

Quant au moyen, il est aussi merveilleux que la Personne: il répond à ce que demandent la justice et la sainteté de Dieu, et dévoile l'amour de son coeur lorsqu'il s'agit de réconcilier avec lui-même l'homme pécheur. La réconciliation repose ainsi sur une base ferme, elle est scellée d'un sceau immuable de justice. La gloire du Dieu saint se trouve maintenue. Le moyen, c'est le sang de Christ versé sur la croix. «Par lui, à réconcilier toutes choses avec elle-même, ayant fait la paix *par le sang de sa croix*» (Colossiens 1: 20). C'est par sa mort qu'a lieu la réconciliation du pécheur avec Dieu: «Nous avons été réconciliés par la mort de son Fils»

(Romains 5: 10). Là, sur la croix, «Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Corinthiens 5: 21).

Telle est la base sur laquelle repose la réconciliation pour l'homme. Dieu a été glorifié dans tout ce qu'il est, sur la croix où son bien-aimé Fils a porté le péché et subi le jugement. C'est ainsi que Jésus, en qui la plénitude s'est plu à habiter, est «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» (Jean 1: 29). C'est sur ce fondement, en vertu de ce sacrifice, que, dans un jour à venir, aura lieu le «rétablissement de toutes choses, dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps» (Actes des Apôtres 3: 21); c'est en vertu de ce que l'Agneau de Dieu a accompli sur la croix, qu'existera, sur une base que rien ne pourra plus ébranler, la nouvelle création, un ciel nouveau, une terre nouvelle, toutes choses nouvelles, le péché en étant ôté pour toujours. Alors le regard de Dieu reposera avec complaisance sur un monde nouveau, et le remplira de joie. La terre et les cieux auront été purifiés et seront, en la présence de Dieu, dans une paix parfaite et permanente.

Quelle gloire pour le Fils, d'avoir opéré cette oeuvre magnifique! Quelle gloire pour Dieu, quand, selon son dessein et son désir, sur une terre sans péché, sous un ciel pur et sans nuage, le tabernacle de Dieu, la nouvelle Jérusalem, l'épouse céleste de son Fils, sera au milieu des hommes, et que lui-même y habitera, étant tout en tous! (Apocalypse 21: 1-5). C'est le plein et glorieux effet de la réconciliation.

Mais, en attendant, déjà maintenant, le croyant justifié, sauvé par la foi au Seigneur Jésus, est réconcilié avec Dieu et jouit de la paix qui en est la conséquence. «Vous (les croyants), qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises oeuvres, il vous a toutefois *maintenant* réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort, pour vous présenter saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui» (Colossiens 1: 21, 22). Ainsi déjà, le chrétien est réconcilié avec Dieu et appartient à la nouvelle création: «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création: les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles; et toutes sont du Dieu qui nous a réconciliés avec lui-même par Christ» (2 Corinthiens 5: 17, 18). Le croyant jouit, dans cette nouvelle position où il se trouve, dans la nouvelle vie qu'il possède, selon la puissance de l'Esprit de Dieu qui est en lui, de toutes les bénédictions, de toutes les joies qui appartiennent à la nouvelle création. Il a été délivré de la puissance des ténèbres et transporté dans le royaume du Fils de l'amour de Dieu (Colossiens 1: 13).

Ainsi Dieu qui a créé toutes choses par Christ, réconcilie aussi toutes choses avec lui-même par Christ, en qui toute la plénitude de la Dité habite corporellement. Telles sont, entre autres gloires, deux de celles qui appartiennent à la Personne adorable du Fils.

Nous ne pouvons terminer sans dire un mot de plus sur la réconciliation dans l'état actuel du monde. Nous avons vu qu'il n'est pas question de réconciliation pour les anges déchus. Leur sort est fixé. Pour les hommes, il en est autrement. Ils peuvent être réconciliés avec Dieu. Toutefois, cette réconciliation, dont les bases sont posées et que Dieu offre, doit être acceptée maintenant par le pécheur, en croyant en Celui qui réconcilie toutes choses avec Dieu par le

sang de sa croix. Sans quoi, le pécheur, ennemi de Dieu et mourant dans ses péchés, ayant refusé la paix que Dieu lui présente, devra comparaître devant le tribunal de Christ et n'aura à attendre que le jugement que Dieu réserve à ses ennemis. Il partagera le sort du diable et de ses anges.

Voilà pourquoi il y a un ministère de la réconciliation. Dieu a mis dans ses serviteurs, tels que Paul, les apôtres, et ceux qui annoncent l'évangile, la parole de la réconciliation, pour qu'ils l'annoncent aux pécheurs. Comme Paul, «sachant combien le Seigneur doit être craint», ils portent cette parole aux hommes, et, pressés par l'amour de Christ, les conjurent d'accepter le salut que Dieu leur offre. Ils sont «ambassadeurs pour Christ», des hérauts de la paix faite par le sang de sa croix. «Dieu, pour ainsi dire, exhorte par leur moyen», ils supplient «pour Christ», et disent aux pécheurs qui n'ont pas encore été sauvés: «Soyez réconciliés avec Dieu».

Quelles merveilles de la grâce surabondante de Dieu! Le mal a envahi la création sortie de ses mains; le péché a fait de l'homme son ennemi; mais Dieu, dans sa plénitude d'amour aussi bien que de puissance, a voulu réconcilier le monde avec lui-même; il fait toutes choses nouvelles; une nouvelle création surgit brillante d'une lumière et d'une beauté que plus rien ne pourra ternir, et qu'un bonheur, une joie et une paix parfaite, rempliront. Et il accomplit tout selon les desseins de son amour par son Fils et pour son Fils. Qu'à lui soit toute gloire, dès maintenant et à jamais!

Il y a plus. Il envoie ses ambassadeurs vers ses ennemis, et c'est lui qui, par la bouche de ses serviteurs, supplie les hommes révoltés à revenir à lui, à accepter la réconciliation opérée. «Soyez réconciliés», leur dit-il. Qu'auront à répondre ceux qui auront refusé ce message de l'amour divin? Leur bouche sera fermée.



## Double témoignage des Ecritures au sujet du gouvernement du monde et de l'Eglise

---

ME 1891 page 477

A part le bienheureux témoignage de l'amour de Dieu et du salut personnel, les Ecritures, dans leur ensemble, nous occupent de deux sujets: savoir *du gouvernement de ce monde* et de *l'Eglise*. Celle-ci est maintenant, par le Saint Esprit, le récipient et le lieu de dépôt de la connaissance divine, ceux qui en sont les membres sont le moyen de la répandre. L'Eglise n'enseigne pas; mais les pasteurs et prophètes, puis les docteurs, et enfin les évangélistes, chacun à sa place, qui enseignent. L'Eglise reçoit, tient ferme et professe la vérité. L'état de l'Eglise peut devenir tel que le maintien et la profession de la vérité soient rejetés sur la fidélité individuelle; mais le devoir de l'Eglise dans son état normal, est d'être la colonne et le soutien de la vérité (comparez Ephésiens 4: 11 et suivants, et 1 Timothée 3: 15; Apocalypse 1-3).

Nous trouvons dans l'Ancien Testament tout ce qui concerne Christ excepté sa relation avec l'Eglise et la révélation du Père par le Fils qui demeure éternellement dans son sein: tout ce qui le concernait lui-même était ouvertement révélé; l'Eglise ne pouvait pas l'être: (Ephésiens 3: 2-12; Colossiens 1: 25-27; Romains 16: 25, 26; 1 Corinthiens 2: 7 et suivants).

Un principe fondamental de l'existence de l'Eglise, c'est que le mur mitoyen de clôture devait être et a été détruit; tandis qu'un principe fondamental de l'existence d'Israël, c'est que le mur mitoyen de clôture devait être maintenu.